



20.3.6.



O E U V R E S
C O M P L E T E S
D E
V O L T A I R E.





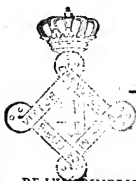
O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME CINQUANTE-QUATRIEME.



BIBLIOTEGA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE.
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

N.

NEWTON ET DESCARTES.

SECTION PREMIERE.

UN français qui arrive à Londres, trouve les choses bien changées en philosophie comme dans tout le reste (1). Il a laissé le monde plein, il le trouve vide. A Paris on voit l'univers composé de tourbillons de matière subtile; à Londres on ne voit rien de cela. Chez vous c'est la pression de la lune qui cause le flux de la mer; chez les Anglais c'est la mer qui gravite vers la lune; de façon que quand vous croyez que la lune devrait nous donner marée haute, ces messieurs croient qu'on doit avoir marée basse; ce qui malheureusement ne peut se vérifier; car il aurait fallu, pour s'en éclaircir, examiner la lune et les marées au premier instant de la



(1) Lorsque cet article a été écrit, c'est-à-dire, vers 1730, plus de quarante ans après la publication du livre des Principes, toute la France était encore cartésienne.

A 2



création. Vous remarquerez encore que le soleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour son quart. Chez vos cartésiens tout se fait par une impulsion qu'on ne comprend guère; chez M. *Newton*, c'est par une attraction dont on ne connaît pas mieux la cause. A Paris, vous vous figurez la terre faite comme un melon; à Londres elle est aplatie des deux côtés. La lumière pour un cartésien existe dans l'air; pour un newtonien, elle vient du soleil en six minutes et demie. Votre chimie fait toutes ses opérations avec des acides, des alkalis et de la matière subtile; l'attraction domine jusque dans la chimie anglaise.

L'essence même des choses a totalement changé. Vous ne vous accordez ni sur la définition de l'ame, ni sur celle de la matière. *Descartes* assure que l'ame est la même chose que la pensée, et M. *Locke* lui prouve assez bien le contraire. *Descartes* assure encore que l'étendue seule fait la matière; *Newton* y ajoute la solidité. Voilà de sérieuses contrariétés!

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Cefameux *Newton*, ce destructeur du système cartésien, mourut au mois de mars de l'an 1727. Il a vécu honoré de ses compatriotes, et a été enterré comme un roi qui aurait fait

du bien à ses sujets. On a lu avec avidité et l'on a traduit en anglais l'éloge de M. *Newton*, que M. de *Fontenelle* a prononcé dans l'académie des sciences. On attendait en Angleterre son jugement, comme une déclaration solennelle de la supériorité de la philosophie anglaise; mais quand on a vu que non-seulement il s'était trompé en rendant compte de cette philosophie, mais qu'il comparait *Descartes* à *Newton*, toute la société royale de Londres s'est soulevée; loin d'acquiescer au jugement, on a fort critiqué le discours. Plusieurs même (et ceux-là ne sont pas les plus philosophes) ont été choqués de cette comparaison, seulement parce que *Descartes* était français.

Il faut avouer que ces deux grands hommes ont été bien différens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune et dans leur philosophie. *Descartes* était né avec une imagination brillante et forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée; comme dans sa manière de raisonner. Cette imagination ne put se cacher même dans ses ouvrages philosophiques, où l'on voit à tous momens des comparaisons ingénieuses et brillantes. La nature en avait presque fait un poète; et en effet, il composa pour la reine de Suède un divertissement en vers, que pour l'honneur de sa mémoire on n'a pas fait imprimer. Il

essaya quelque temps du métier de la guerre ; et depuis étant devenu tout-à-fait philosophe , il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eut de sa maîtresse une fille nommée *Francine*, qui mourut jeune , et dont il regretta beaucoup la perte. Ainsi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.

Il crut long-temps qu'il était nécessaire de fuir les hommes , et surtout sa patrie , pour philosopher en liberté. Il avait raison ; les hommes de son temps n'en savaient pas assez pour l'éclairer , et n'étaient guère capables que de lui nuire. Il quitta la France , parce qu'il cherchait la vérité , qui était persécutée alors par la misérable philosophie de l'école ; mais il ne trouva pas plus de raison dans les universités de la Hollande où il se retira. Car, dans le temps qu'on condamnait en France les seules propositions de sa philosophie qui fussent vraies , il fut aussi persécuté par les prétendus philosophes de Hollande , qui ne l'entendaient pas mieux , et qui voyant de plus près sa gloire , haïssaient davantage sa personne. Il fut obligé de sortir d'Utrecht : il essuya l'accusation d'athéisme , dernière ressource des calomniateurs ; et lui , qui avait employé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence d'un Dieu , fut accusé de n'en point recon-

naître. Tant de persécutions supposaient un très-grand mérite et une réputation éclatante; aussi avait-il l'un et l'autre. La raison perça même un peu dans le monde à travers les ténèbres de l'école et les préjugés de la superstition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit, qu'on voulut l'attirer en France par des récompenses. On lui proposa une pension de mille écus. Il vint sur cette espérance, paya les frais de la patente, qui se vendait alors, n'eut point la pension, et s'en retourna philosopher dans sa solitude de Nord-Hollande, dans le temps que le grand *Galilée*, à l'âge de quatre-vingts ans, gémissait dans les prisons de l'inquisition, pour avoir démontré le mouvement de la terre. Enfin il mourut à Stockholm d'une mort prématurée, et causée par un mauvais régime, au milieu de quelques savans ses ennemis, et entre les mains d'un médecin qui le haïssait.

La carrière du chevalier *Newton* a été toute différente: il a vécu près de quatre-vingt-cinq ans, toujours tranquille, heureux et honoré dans sa patrie. Son grand bonheur a été non-seulement d'être né dans un pays libre, mais dans un temps où, les impertinences scolastiques étant bannies, la raison seule était cultivée; le monde ne pouvait être que son écolier, et non son ennemi.

Une opposition singulière dans laquelle il se trouve avec *Descartes*, c'est que dans le cours d'une si longue vie, il n'a eu ni passion ni faiblesse. Il n'a jamais approché d'aucune femme : c'est ce qui m'a été confirmé par le médecin et le chirurgien entre les bras de qui il est mort (2) : on peut admirer en cela *Newton* ; mais il ne faut pas blâmer *Descartes*.

L'opinion publique en Angleterre sur ces deux philosophes, est que le premier était un rêveur, et que l'autre était un sage. Très-peu de personnes à Londres lisent *Descartes*, dont effectivement les ouvrages sont devenus inutiles ; très-peu lisent aussi *Newton*, parce qu'il faut être fort savant pour le comprendre. Cependant tout le monde parle d'eux ; on n'accorde rien au français, et on donne tout à l'anglais. Quelques gens croient que si l'on ne s'en tient plus à l'horreur du vide, si l'on fait que l'air est pesant, si l'on se sert de lunettes d'approche, on en a l'obligation à *Newton* ; il est ici l'*Hercule* de la fable, à qui

(2) Cela prouve que le médecin de *Newton* n'était pas aussi bon physicien que lui. Il n'existe pour les hommes aucun signe certain de virginité ; et un homme qui meurt à quatre-vingt-cinq ans, dont l'ame a été modérée, et qui a mené une vie retirée et paisible, peut avoir eu des faiblesses sans qu'il reste de témoins. D'ailleurs, quand *Newton* n'aurait jamais connu ce genre de plaisir, quel bien en résulterait-il pour le genre-humain ?

les ignorans attribuaient tous les faits des autres héros.

Dans une critique qu'on a faite à Londres du discours de M. de *Fontenelle*, on a osé avancer que *Descartes* n'était pas un grand géomètre. Ceux qui parlent ainsi peuvent se reprocher de battre leur nourrice. *Descartes* a fait un aussi grand chemin du point où il a trouvé la géométrie jusqu'au point où il l'a poussée, que *Newton* en a fait après lui. Il est le premier qui ait enseigné la manière de donner les équations algébriques des courbes. Sa géométrie, grâce à lui, devenue commune, était de son temps si profonde, qu'aucun professeur n'osa entreprendre de l'expliquer, et qu'il n'y avait guère en Hollande que *Schouten*, et en France que *Fermat*, qui l'entendissent. Il porta cet esprit de géométrie et d'invention dans la dioptrique, qui devint entre ses mains un art tout nouveau; et s'il s'y trompa beaucoup, c'est qu'un homme qui découvre de nouvelles terres, ne peut tout d'un coup en connaître toutes les propriétés. Ceux qui le suivent lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de M. *Descartes* ne fourmillent d'erreurs.

La géométrie était un guide que lui-même avait en quelque façon formé, et qui l'aurait

conduit furement dans sa physique ; cependant il abandonna à la fin ce guide , et se livra à l'esprit de système. Alors sa philosophie ne fut plus qu'un roman ingénieux , et tout au plus vraisemblable pour les philosophes ignorans du même temps. Il se trompa sur la nature de l'ame , sur les lois du mouvement , sur la nature de la lumière. Il admit des idées innées ; il inventa de nouveaux élémens ; il créa un monde ; il fit l'homme à sa mode ; et on dit avec raison que l'homme de *Descartes* n'est en effet que celui de *Descartes* , fort éloigné de l'homme véritable. Il poussa ses erreurs métaphysiques jusqu'à prétendre que deux et deux font quatre parce que DIEU l'a voulu ainsi ; mais ce n'est point trop dire qu'il était estimable , même dans ses égaremens. Il se trompa ; mais ce fut au moins avec méthode , et de conséquence en conséquence. S'il inventa de nouvelles chimères en physique , au moins il en détruisit d'anciennes ; il apprit aux hommes de son temps à raisonner et à se servir contre lui-même de ses armes. S'il n'a pas payé en bonne monnaie , c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse.

Descartes donna un oeil aux aveugles : ils virent les fautes de l'antiquité et les siennes ; la route qu'il ouvrit est depuis lui devenue immense. Le petit livre de *Rohault* a fait

pendant quelque temps une physique complète; aujourd'hui tous les recueils des académies de l'Europe ne font pas même un commencement de système. En approfondissant cet abyme, il s'est trouvé infini.

SECTION II.

NEWTON fut d'abord destiné à l'Eglise. Il commença par être théologien, et il lui en resta des marques toute sa vie. Il prit sérieusement le parti d'*Arius* contre *Athanase*. Il alla même un peu plus loin qu'*Arius*, ainsi que tous les sociniens. Il y a aujourd'hui en Europe beaucoup de savans de cette opinion; je ne dirai pas de cette communion, car ils ne font point de corps. Ils sont même partagés, et plusieurs d'entre eux réduisent leur système au pur déisme, accommodé avec la morale du *CHRIST*. *Newton* n'était pas de ces derniers. Il ne différait de l'Eglise anglicane que sur le point de la consubstantialité, et il croyait tout le reste.

Une preuve de sa bonne foi, c'est qu'il a commenté l'Apocalypse. Il y trouve clairement que le pape est l'antechrist, et il explique d'ailleurs ce livre comme tous ceux qui s'en sont mêlés. Apparemment qu'il a voulu, par

ce commentaire, consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle.

Bien des gens en lisant le peu de métaphysique que *Newton* a mis à la fin de ses Principes mathématiques, y ont trouvé quelque chose d'aussi obscur que l'Apocalypse. Les métaphysiciens et les théologiens ressemblent assez à cette espèce de gladiateurs qu'on faisait combattre les yeux couverts d'un bandeau. Mais quand *Newton* travailla les yeux ouverts à ses mathématiques, sa vue porta aux bornes du monde.

Il a inventé le calcul qu'on appelle de l'*infini*; il a découvert et démontré un principe nouveau qui fait mouvoir toute la nature. On ne connaissait point la lumière avant lui. On n'en avait que des idées confuses et fausses. Il a dit : Que la lumière soit connue, et elle l'a été.

Les télescopes de réflexion ont été inventés par lui. Le premier a été fait de ses mains; et il a fait voir pourquoi on ne peut pas augmenter la force et la portée des télescopes ordinaires. Ce fut à l'occasion de son nouveau télescope qu'un jésuite allemand prit *Newton* pour un ouvrier, pour un fiseur de lunettes : *Artifex quidam nomine Newton*, dit-il dans un petit livre. La postérité l'a bien vengé depuis. On lui faisait en France plus d'injustice; on le prenait pour un fiseur d'expériences qui s'était

trompé; et parce que *Mariotte* se servit de mauvais prismes, on rejeta les découvertes de *Newton*.

Il fut admiré de ses compatriotes dès qu'il eut écrit et opéré. Il n'a été bien connu en France qu'au bout de quarante années. Mais en récompense nous avons la matière cannellée et la matière rameuse de *Descartes*, et les petits tourbillons mollasses du révérend père *Mallebranche*, et le système de *M. Privat de Molière*, qui ne vaut pas pourtant *Poquelin de Molière*.

De tous ceux qui ont un peu vécu avec *M. le cardinal de Polignac*, il n'y a personne qui ne lui ait entendu dire que *Newton* était péripatéticien, et que ses rayons colorifiques, et surtout son attraction, sentaient beaucoup l'athéisme. Le cardinal de *Polignac* joignait à tous les avantages qu'il avait reçus de la nature une très-grande éloquence; il faisait des vers latins avec une facilité heureuse et étonnante; mais il ne savait que la philosophie de *Descartes*, et il avait retenu par cœur ses raisonnemens comme on retient des dates. Il n'était point devenu géomètre, et il n'était pas né philosophe. Il pouvait juger les *Catilinaires* et l'*Enéide*, mais non pas *Newton* et *Locke*.

Quand on considère que *Newton*, *Locke*, *Clarke*, *Leibnitz*, auraient été persécutés en

France, emprisonnés à Rome, brûlés à Lisbonne, que faut-il penser de la raison humaine? Elle est née dans ce siècle en Angleterre. Il y avait eu du temps de la reine *Marie* une persécution assez forte sur la manière de prononcer le grec, et les persécuteurs se trompaient. Ceux qui mirent *Galilée* en pénitence se trompaient encore plus. Tout inquisiteur devrait rougir jusqu'au fond de l'âme, en voyant seulement une sphère de *Copernic*. Cependant si *Newton* était né en Portugal, et qu'un dominicain eût vu une hérésie dans la raison inverse du carré des distances, on aurait revêtu le chevalier *Isaac Newton* d'un *san-benito* dans un *auto-da-fé*.

On a souvent demandé pourquoi ceux que leur ministère engage à être sçavans et indulgens, ont été si souvent ignorans et impitoyables. Ils ont été ignorans parce qu'ils avaient longtemps étudié, et ils ont été cruels parce qu'ils sentaient que leurs mauvaises études étaient l'objet du mépris des sages. Certainement les inquisiteurs qui eurent l'effronterie de condamner le système de *Copernic*, non-seulement comme hérétique, mais comme absurde, n'avaient rien à craindre de ce système. La terre a beau être emportée autour du soleil, ainsi que les autres planètes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs.

Le dogme même est toujours en fureté, quand il n'est combattu que par des philosophes : toutes les académies de l'univers ne changeront rien à la croyance du peuple. Quel est donc le principe de cette rage qui a tant de fois animé les *Anitus* contre les *Socrates* ? c'est que les *Anitus* disent dans le fond de leur cœur : Les *Socrates* nous méprisent.

J'avais cru, dans ma jeunesse, que *Newton* avait fait sa fortune par son extrême mérite. Je m'étais imaginé que la cour et la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation grand-maître des monnaies du royaume. Point du tout. *Isaac Newton* avait une nièce assez aimable nommée madame *Conduit* ; elle plut beaucoup au grand-trésorier *Hallifax*. Le calcul infinitésimal et la gravitation ne lui auraient servi de rien sans une jolie nièce.

SECTION III.

De la chronologie réformée par Newton, qui fait le monde moins vieux de cinq cents ans.

IL me reste à parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre-humain, mais qui se sent toujours de cet esprit créateur que *M. Newton* portait dans toutes ses recherches. C'est une

chronologie toute nouvelle ; car dans tout ce qu'il entreprenait , il fallait qu'il changeât les idées reçues par les autres hommes. Accoutumé à débrouiller des chaos , il a voulu porter au moins quelque lumière dans celui des fables anciennes confondues avec l'histoire , et fixer une chronologie incertaine. Il est vrai qu'il n'y a point de famille , de ville , de nation , qui ne cherche à reculer son origine. De plus , les premiers historiens sont les plus négligens à marquer les dates. Les livres étant moins communs mille fois qu'aujourd'hui , et par conséquent moins exposés à la critique ; on trompait le monde plus impunément ; et puisqu'on a évidemment supposé des faits , il est assez probable qu'on a supposé des dates. En général , il parut à *M. Newton* que le monde était de cinq cents ans plus jeune que les chronologistes ne le disent. Il fonde son idée sur le cours ordinaire de la nature et sur les observations astronomiques.

On entend ici par le cours de la nature le temps de chaque génération des hommes. Les Egyptiens s'étaient servis les premiers de cette manière incertaine de compter , quand ils voulurent écrire les commencemens de leur histoire. Ils comptaient trois cents quarante-une générations depuis *Menès* jusqu'à *Sethon* ; et , n'ayant pas de dates fixes , ils évaluèrent

évaluèrent trois générations à cent ans. Ainsi ils comptèrent, du règne de *Menès* au règne de *Sethon*, onze mille trois cents quarante années. Les Grecs, avant de compter par olympiades, suivirent la méthode des Egyptiens, et étendirent un peu la durée des générations, en poussant chaque génération jusqu'à quarante années. Or en cela les Egyptiens et les Grecs se trompèrent dans leur calcul. Il est bien vrai que, selon le cours ordinaire de la nature, trois générations font environ cent à six-vingts ans; mais il s'en faut bien que trois règnes tiennent ce nombre d'années. Il est très-évident qu'en général les hommes vivent plus longtemps que les rois ne règnent. Ainsi un homme qui voudra écrire l'histoire sans avoir de dates précises, et qui saura qu'il y a neuf rois chez une nation, aura grand tort s'il compte trois cents ans pour ces neuf rois. Chaque génération est d'environ trente ans, chaque règne est d'environ vingt, l'un portant l'autre. Prenez les trente rois d'Angleterre depuis *Guillaume le conquérant* jusqu'à *Georges I*, ils ont régné six cents quarante-huit ans; ce qui, réparti sur les trente rois, donne à chacun vingt-un ans et demi de règne. Soixante-trois rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à peu près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les anciens se sont trompés,

Diction. philos. Tome VIII. † B

quand ils l'ont égalé en général la durée des règnes à la durée des générations ; donc ils ont trop compté , donc il est à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les observations astronomiques semblent prêter encore un plus grand secours à notre philosophe. Il paraît plus fort en combattant sur son terrain. Vous savez que la terre , outre son mouvement annuel qui l'emporte autour du soleil d'occident en orient , dans l'espace d'une année , a encore une révolution singulière plutôt soupçonnée que connue jusqu'à ces derniers temps. Ses pôles ont un mouvement très-lent de rétrogradation d'orient en occident , qui fait que chaque jour leur position ne répond pas précisément au même point du ciel. Cette différence , insensible en une année , devient assez forte avec le temps ; et au bout de soixante et douze ans on trouve que la différence est d'un degré , c'est-à-dire , de la trois-cent-soixantième partie de tout le ciel. Ainsi après soixante et douze années le colure de l'équinoxe du printemps , qui passait par une fixe , répond à une autre fixe éloignée de la première d'un degré. De là vient que le soleil , au lieu d'être dans la partie du ciel où était le belier du temps d'*Hipparque* , se trouve répondre à cette partie du ciel où sont les poissons ; et que les gémeaux sont à la

place où le taureau était alors. Tous les signes ont changé de place; cependant nous retenons toujours la manière de parler des anciens. Nous disons que le soleil est dans le belier au printemps, par la même condescendance que nous disons que le soleil tourne.

Hipparque fut le premier chez les Grecs qui s'aperçut de quelque changement dans les constellations par rapport aux équinoxes, ou plutôt qui l'apprit des Egyptiens. Les philosophes attribuèrent ce mouvement aux étoiles; car alors on était bien loin d'imaginer une telle révolution dans la terre. On la croyait en tout sens immobile. Ils créèrent donc un ciel où ils attachèrent toutes les étoiles, et donnèrent à ce ciel un mouvement particulier, qui le faisait avancer vers l'orient, pendant que toutes les étoiles semblaient faire leur route journalière d'orient en occident. A cette erreur ils en ajoutèrent une seconde bien plus essentielle. Ils crurent que le ciel prétendu des étoiles fixes avançait d'un degré vers l'orient en cent années. Ainsi ils se trompèrent dans leur calcul astronomique, aussi-bien que dans leur système physique. Par exemple, un astronome aurait dit alors: L'équinoxe du printemps a été du temps d'un tel observateur dans un tel signe, à une telle étoile; il a fait deux degrés de chemin depuis cet observateur

jusqu'à nous : or deux degrés valent deux cents ans ; donc cet observateur vivait deux cents ans avant moi. Il est certain qu'un astronome qui aurait raisonné ainsi se serait trompé environ de cinquante ans. Voilà pourquoi les anciens, doublement trompés, composèrent leur grande année du monde, c'est-à-dire, de la révolution de tout le ciel, d'environ trente-six mille ans. Mais les modernes savent que cette révolution imaginaire du ciel des étoiles n'est autre chose que la révolution des pôles de la terre, qui se fait en vingt-cinq mille neuf cents ans. Il est bon de remarquer ici en passant que M. *Newton*, en déterminant la figure de la terre, a très-heureusement expliqué la raison de cette révolution.

Tout ceci posé, il reste, pour fixer la chronologie, de voir par quelle étoile le colure des équinoxes coupe aujourd'hui l'écliptique au printemps, et de savoir s'il ne se trouve point quelque ancien qui nous ait dit en quel point l'écliptique était coupée de son temps par le même colure des équinoxes. *Clément Alexandrin* rapporte que *Chiron*, qui était de l'expédition des Argonautes, observa les constellations au temps de cette fameuse expédition, et fixa l'équinoxe du printemps au milieu du belier, l'équinoxe d'automne au milieu de la balance, le solstice de notre été au milieu

du cancre , et le solstice d'hiver au milieu du capricorne.

Long-temps après l'expédition des Argonautes , et un an avant la guerre du Péloponèse , *Meton* observa que le point du solstice d'été passait par le sixième degré du cancre.

Or chaque signe du zodiaque est de trente degrés. Du temps de *Chiron* le solstice était à la moitié du signe , c'est-à-dire , au quinzième degré ; un an avant la guerre du Péloponèse il était au huitième ; donc il avait rétrogradé de sept degrés (un degré vaut soixante et douze ans) ; donc , du commencement de la guerre du Péloponèse à l'entreprise des Argonautes , il n'y a que sept fois soixante et douze ans , qui font cinq cents quatre ans , et non pas sept cents années , comme le disaient les Grecs. Ainsi , en comparant l'état du ciel d'aujourd'hui à l'état où il était alors , nous voyons que l'expédition des Argonautes doit être placée neuf cents ans avant JESUS-CHRIST , et non pas environ quatorze cents ans ; et que par conséquent le monde est moins vieux d'environ cinq cents ans qu'on ne pensait. Par là toutes les époques sont rapprochées , et tout est fait plus tard qu'on ne le dit. Ce système paraît vrai. Je ne fais s'il fera fortune , et si l'on voudra se résoudre sur ces idées à réformer la chronologie du monde. Peut-être



les savans trouveraient-ils que c'en serait trop d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la physique, la géométrie et l'histoire ; ce serait une espèce de monarchie universelle dont l'amour propre s'accommode mal-aisément. Aussi dans le temps que les partisans des tourbillons et de la matière cancellée attaquaient la gravitation démontrée, le révérend père *Souciet* et M. *Fréret* écrivaient contre la chronologie de *Newton* avant qu'elle fût imprimée.

N O E L.

PERSONNE n'ignore que c'est la fête de la naissance de JESUS. La plus ancienne fête qui ait été célébrée dans l'Eglise après celle de la pâque et de la pentecôte, ce fut celle du baptême de JESUS. Il n'y avait encore que ces trois fêtes quand *S^t Chrysostôme* prononça son homélie sur la pentecôte. Nous ne parlons pas des fêtes de martyrs qui étaient d'un ordre fort inférieur. On nomma celle du baptême de JESUS l'*Epiphanie*, à l'exemple des Grecs, qui donnaient ce nom aux fêtes qu'ils célébraient en mémoire de l'apparition ou de la manifestation des dieux sur la terre, parce que ce ne fut qu'après son baptême que JESUS commença de prêcher l'Evangile.

On ne fait si vers la fin du quatrième siècle on solennifait cette fête dans l'île de Chypre le 6 de novembre ; mais S^t *Epiphane* (a) soutenait que JESUS avait été baptisé ce jour-là. S^t *Clément* d'Alexandrie (b) nous apprend que les basilidiens fesaient cette fête le 15 de tybi, pendant que d'autres la mettaient au 11 du même mois, c'est-à-dire, les uns au 10 de janvier, et les autres au 6 : cette dernière opinion est celle que l'on suit encore. A l'égard de sa naissance, comme on n'en savait précisément ni le jour, ni le mois, ni l'année, elle n'était point fêtée.

Suivant les remarques qui sont à la fin des œuvres du même père, ceux qui avaient recherché le plus curieusement le jour auquel JESUS était né, disaient les uns que c'était le 25 du mois égyptien pachon, c'est-à-dire le 20 de mai, et les autres le 24 ou le 25 de pharmuthi, jours qui répondent au 19 ou 20 d'avril. Le savant M. de *Beausobre* (c) croit que ces derniers étaient les valentiniens. Quoi qu'il en soit, l'Orient et l'Egypte fesaient la fête de la nativité de JESUS le 6 de janvier, le même jour que celle de son baptême, sans qu'on puisse savoir au moins avec certitude, ni quand

(a) Hérésie, LI, n. 17 et 19.

(b) Stromates, l. I, p. 340.

(c) Hist. du Manich. t. II, p. 692.

cette coutume commença, ni quelle en fut la véritable raison.

L'opinion et la pratique des Occidentaux furent toutes différentes de celles de l'Orient. Les centuriateurs de Magdebourg (*d*) rapportent un passage de *Théophile* de Césarée, qui fait parler ainsi les Eglises des Gaules : Comme on célèbre la naissance de JESUS-CHRIST le 25 décembre, quelque jour de la semaine que tombe ce 25, on doit célébrer de même la résurrection de JESUS-CHRIST le 25 mars, quelque jour que ce soit, parce que le Seigneur est ressuscité ce jour-là.

Si le fait est vrai, il faut avouer que les évêques des Gaules étaient bien prudents et bien raisonnables. Persuadés, comme toute l'antiquité, que JESUS avait été crucifié le 23 mars, et qu'il était ressuscité le 25, ils faisaient la pâque de sa mort le 23, et celle de sa résurrection le 25, sans se mettre en peine d'observer la pleine lune, ce qui était au fond une cérémonie judaïque, et sans s'astreindre au dimanche. Si l'Eglise les avait imités, elle eût évité les disputes longues et scandaleuses qui pensèrent diviser l'Orient et l'Occident, et qui, après avoir duré un siècle et demi, ne furent terminées que par le premier concile de Nicée.

(*d*) Cent. 2, col. 228.

Quelques

Quelques favans conjecturent que les Romains choisirent le solstice d'hiver pour y mettre la naissance de JESUS, parce que c'est alors que le soleil commence à se rapprocher de notre hémisphère. Dès le temps de *Jules-César*, le solstice civil politique fut fixé au 25 décembre. C'était à Rome une fête où l'on célébrait le retour du soleil ; ce jour s'appelait *bruma*, comme le remarque *Pline* (e), qui le fixe, ainsi que *Servius* (f), au 8 des calendes de janvier. Il se peut que cette pensée eût quelque part au choix du jour, mais elle n'en fut pas l'origine. Un passage de *Josèphe*, qui est évidemment faux, trois ou quatre erreurs des anciens, et une explication très-mystique d'un mot de *S^t Jean-Baptiste* en ont été la cause, comme *Josèphe Scaliger* va nous l'apprendre.

Il plut aux anciens, dit ce savant critique (g), de supposer premièrement que *Zacharie* était souverain sacrificateur lorsque JESUS naquit. Rien n'est plus faux, et il n'y a plus personne qui le croie, au moins parmi ceux qui ont quelques connaissances.

Secondement, les anciens supposèrent ensuite que *Zacharie* était dans le lieu très-saint, et

(e) Histoire naturelle, liv. XVIII, chap. XXV.

(f) Sur le vers 720 du septième livre de l'Enéide.

(g) Can. isagog. liv. III, page 305.

qu'il y offrait le parfum, lorsque l'ange lui apparut et lui annonça la naissance d'un fils.

Troisièmement, comme le souverain sacrificateur n'entrait dans le sanctuaire qu'une fois l'année, le jour des expiations, qui était le 10 du mois judaïque tifri, qui répond en partie à celui de septembre, les anciens supposèrent que ce fut le 27, et ensuite le 23 ou le 24, que *Zacharie* étant de retour chez lui après la fête, *Elisabeth* sa femme conçut *Jean-Baptiste*. C'est ce qui fit mettre la fête de la conception de ce saint à ces jours-là. Comme les femmes portent leurs enfans ordinairement deux cents soixante et dix ou deux cents soixante et quatorze jours, il fallut placer la naissance de *S^t Jean* au 24 juin. Voilà l'origine de la Saint-Jean; voici celle de Noël qui en dépend.

Quatrièmement, on suppose qu'il y eut six mois entiers entre la conception de *Jean-Baptiste* et celle de *JESUS*, quoique l'ange dit simplement à *Marie* (h) que c'était alors le sixième mois de la grossesse d'*Elisabeth*. On mit donc conséquemment la conception de *JESUS* au 25 mars, et l'on conclut de ces diverses suppositions que *JESUS* devait être né le 25 décembre, neuf mois précisément après sa conception.

(h) *Luc*, ch. I, v. 36.

Il y a bien du merveilleux dans ces arrangements. Ce n'est pas un des moindres que les quatre points cardinaux de l'année, qui sont les deux équinoxes et les deux solstices tels qu'on les avait placés alors, soient marqués des conceptions et des naissances de *Jean-Baptiste* et de JESUS. Mais voici un merveilleux bien plus digne d'être remarqué. C'est que le solstice où JESUS naquit, est l'époque de l'accroissement des jours, au lieu que celui où *Jean-Baptiste* vint au monde est l'époque de leur diminution. C'est ce que le saint précurseur avait insinué d'une manière très-mystique dans ces mots, où parlant de JESUS (j), il faut, dit-il, qu'il croisse et que je diminue.

C'est à quoi *Prudence* fait allusion dans une hymne sur la nativité du Seigneur. Cependant S^t *Léon* (k) dit que de son temps il y avait à Rome des gens qui disaient que ce qui rendait la fête vénérable, était moins la naissance de JESUS que le retour, et, comme ils s'exprimaient, la nouvelle naissance du soleil. S^t *Epiphane* (l) assure qu'il est constant que JESUS naquit le 6 de janvier; mais S^t *Clément* d'Alexandrie, bien plus ancien et plus savant que lui, place cette naissance au 18 novembre

(j) *Jean*, chap. IV, v. 30.

(k) Sermon 21, tome II, page 148.

(l) *Hérétique* 51, n. 29.

de la vingt-huitième année d'*Auguste*. Cela se déduit , selon la remarque du jésuite *Petau* sur *S' Epiphāne* , de ces paroles de *S' Clément* (m) : Depuis la naissance de JESUS-CHRIST jusqu'à la mort de *Commode* , il y a en tout 194 ans un mois et treize jours. Or *Commode* mourut , suivant *Petau* , le dernier décembre de l'année 192 de l'ère vulgaire ; il faut donc que , selon *Clément* , JESUS soit né un mois et treize jours avant le dernier décembre , et par conséquent le 18 novembre de la vingt-huitième année d'*Auguste*. Sur quoi il faut observer que saint *Clément* ne compte les années d'*Auguste* que depuis la mort d'*Antoine* et la prise d'*Alexandrie* , parce que ce fut alors que ce prince resta seul maître de l'empire.

Ainsi l'on n'est pas plus assuré de l'année que du jour et du mois de cette naissance. Quoique *S' Luc* déclare (n) qu'il s'est exactement informé de toutes ces choses depuis leur premier commencement , il fait assez voir qu'il ne savait pas exactement l'âge de JESUS quand il dit (o) qu'il avait environ trente ans lorsqu'il fut baptisé. En effet , cet évangéliste (p) fait naître JESUS l'année du dénombrement qui fut fait , selon lui , par *Cirinus* ou *Cirinius* , gouverneur de Syrie , tandis que ce fut par *Sentius*

(m) *Stromates*, l. I, p. 340.

(o) Ch. III, v. 21.

(n) Ch. I, v. 3.

(p) Ch. II, v. 2.

Saturnius, si l'on en croit *Tertullien* (q). Mais *Saturnius* avait déjà quitté la province la dernière année d'*Hérode*, et avait eu pour successeur *Quintilius Varus*, comme nous l'apprenons de *Tacite* (r), et *Publius Sulpitius Quirinus* ou *Quirinius*, dont veut apparemment parler saint *Luc*, ne succéda à *Quintilius Varus* qu'environ dix ans après la mort d'*Hérode*, lorsque *Archelaüs* roi de Judée fut relégué par *Auguste*, comme le dit *Josèphe* dans ses *Antiquités judaïques*. (s)

Il est vrai que *Tertullien* (t), et avant lui *S^t Justin* (u), renvoyaient les païens et les hérétiques de leur temps aux archives publiques où se conservaient les registres de ce prétendu dénombrement ; mais *Tertullien* renvoyait également aux archives publiques pour y trouver la nuit arrivée en plein midi au temps de la passion de JESUS, comme nous l'avons dit à l'article *Eclipse*, où nous avons observé le peu d'exactitude de ces deux pères et de leurs pareils, en citant les monumens publics, à propos de l'inscription d'une statue que *S^t Justin*, lequel assurait l'avoir vue à

(q) Liv. IV, ch. XIX contre *Marcion*.

(r) Liv. V, sect. 9.

(s) Liv. XVI, ch. XIII, et l. XVII, ch. XIII et XIV.

(t) Liv. IV, ch. VII contre *Marcion*.

(u) II. Apol.

Rome , difait être dédiée à *Simon le magicien* , et qui l'était à un dieu des anciens Sabins.

Au reste , on ne fera point étonné de ces incertitudes , si l'on fait attention que JESUS ne fut connu de ses disciples qu'après qu'il eut reçu le baptême de *Jean*. C'est expressement à commencer depuis ce baptême que *Pierre* veut que le successeur de *Judas* rende témoignage de JESUS ; et , selon les Actes des apôtres (x) , *Pierre* entend parler de tout le temps que JESUS a vécu avec eux.

N O M B R E.

*E*UCLIDE avait-il raison de définir le nombre , collection d'unités de même espèce ?

Quand *Newton* dit que le nombre est un rapport abstrait d'une quantité à une autre de même espèce , n'a-t-il pas entendu par là l'usage des nombres en arithmétique , en géométrie ?

Wolf dit : Le nombre est ce qui a le même rapport avec l'unité qu'une ligne droite avec une ligne droite. N'est-ce pas plutôt une propriété attribuée au nombre qu'une définition ?

Si j'osais , je définirais simplement le nombre , l'idée de plusieurs unités.

(x) Ch. I, v. 22.

Je vois du blanc ; j'ai une sensation , une idée de blanc. Je vois du vert à côté. Il n'importe que ces deux choses soient ou ne soient pas de la même espèce ; je puis compter deux idées. Je vois quatre hommes et quatre chevaux ; j'ai l'idée de huit : de même trois pierres et six arbres me donneront l'idée de neuf.

Que j'additionne , que je multiplie , que je soustraye , que je divise ; ce sont des opérations de ma faculté de penser que j'ai reçue du maître de la nature ; mais ce ne sont point des propriétés inhérentes au nombre. Je puis carrer 3 , le cuber ; mais il n'y a certainement dans la nature aucun nombre qui soit carré ou cube.

Je conçois bien ce que c'est qu'un nombre pair ou impair ; mais je ne concevrai jamais ce que c'est qu'un nombre parfait ou imparfait.

Les nombres ne peuvent avoir rien par eux-mêmes. Quelles propriétés , quelle vertu pourraient avoir dix cailloux , dix arbres , dix idées , seulement en tant qu'ils sont dix ? Quelle supériorité aura un nombre divisible en trois pairs sur un autre divisible en deux pairs ?

Pythagore est le premier , dit-on , qui ait découvert des vertus divines dans les nombres. Je doute qu'il soit le premier , car il avait

voyagé en Egypte , à Babylone et dans l'Inde ; et il devait en avoir rapporté bien des connaissances et des rêveries. Les Indiens surtout , inventeurs de ce jeu si combiné et si compliqué des échecs , et de ces chiffres si commodes que les Arabes apprirent d'eux , et qui nous ont été communiqués après tant de siècles ; ces Indiens , dis-je , joignaient à leurs sciences d'étranges chimères ; les Chaldéens en avaient encore davantage , et les Egyptiens encore plus. On fait assez que la chimère tient à notre nature. Heureux qui peut s'en préserver ! heureux qui , après avoir eu quelques accès de cette fièvre de l'esprit , peut recouvrer une santé tolérable !

Porphyre , dans la Vie de *Pythagore* , dit que le nombre 2 est funeste. On pourrait dire que c'est au contraire le plus favorable de tous. Malheur à celui qui est toujours seul ! malheur à la nature , si l'espèce humaine et celle des animaux n'étaient souvent deux à deux !

Si 2 était de mauvais augure , en récompense 3 était admirable ; 4 était divin : mais les pythagoriciens et leurs imitateurs oubliaient alors que ce chiffre mystérieux 4 , si divin , était composé de deux fois deux , nombre diabolique. Six avait son mérite , parce que les premiers statuairens avaient partagé leurs figures en six modules. Nous avons vu que,

selon les Chaldéens , DIEU avait créé le monde en 6 gahambars ; mais 7 était le nombre le plus merveilleux ; car il n'y avait alors que sept planètes ; chaque planète avait son ciel , et cela composait sept cieux , sans qu'on sût ce que voulait dire ce mot de *ciel*. Toute l'Asie comptait par semaine de sept jours. On distinguait la vie de l'homme en sept âges. Que de raisons en faveur de ce nombre !

Les Juifs ramassèrent avec le temps quelques balayeurs de cette philosophie. Elle passa chez les premiers chrétiens d'Alexandrie avec les dogmes de Platon. Elle éclata principalement dans l'Apocalypse de Cérinthe , attribuée à Jean le baptiseur.

On en voit un grand exemple dans le nombre de la bête : (a)

On ne peut acheter ni vendre , à moins qu'on n'ait le caractère de la bête , ou son nom , ou son nombre. C'est ici la science. Que celui qui a de l'entendement compte le nombre de la bête ; car son nom est d'homme , et son nombre est 666. (1)

On fait quelle peine tous les grands docteurs ont prise pour deviner le mot de l'énigme.

(a) Apocalypse , chap. XIII.

(1) Ce passage peut servir à trouver le temps où l'Apocalypse a été composée. Il est probable que c'est sous l'empire du tyran dont le nom est formé par des lettres telles que la somme de leurs valeurs numériques soit 666. D'après cela on a trouvé qu'il avait été fait sous le règne de Caligula.

Ce nombre , composé de 3 fois 2 à chaque chiffre , signifiait-il 3 fois funeste à la troisième puissance ? Il y avait deux bêtes , et l'on ne fait pas encore de laquelle l'auteur a voulu parler. Nous avons vu que l'évêque *Bossuet* , moins heureux en arithmétique qu'en oraisons funèbres , a démontré que *Dioclétien* est la bête , parce qu'on trouve en chiffres romains 666 dans les lettres de son nom , en retranchant les lettres qui gêneraient cette opération. Mais en se servant de chiffres romains , il ne s'est pas souvenu que l'Apocalypse est écrite en grec. Un homme éloquent peut tomber dans cette méprise. (*)

Le pouvoir des nombres fut d'autant plus respecté parmi nous , qu'on n'y comprenait rien.

Vous avez pu , ami lecteur , observer au mot *Figure* quelles fines allégories *Augustin* , évêque d'Hippone , tira des nombres.

Ce goût subsista si long-temps , qu'il triompha au concile de Trente. On y conserva les mystères , appelés *sacremens* dans l'Eglise latine , parce que les dominicains , et *Soto* à leur tête , alléguèrent qu'il y avait sept choses principales qui contribuaient à la vie , sept planètes , sept vertus , sept péchés mortels , six jours de création et un de repos qui font sept ; plus , sept plaies d'Egypte ; plus , sept béatitudes :

(*) Voyez APOCALYPSE.

mais malheureusement les pères oublièrent que l'Exode compte *dix* plaies , et que les béatitudes sont au nombre de huit dans saint *Matthieu* , et au nombre de quatre dans *S' Luc*. Mais des savans ont aplani cette petite difficulté , en retranchant de *S' Matthieu* les quatre béatitudes de *S' Luc* ; reste à six : ajoutez l'unité à ces six , vous aurez sept. Consultez *Fra Paolo Sarpi* au livre second de son Histoire du concile.

NOUVEAU, NOUVEAUTÉS.

IL semble que les premiers mots des Métamorphoses d'*Ovide* , *in nova fert animus* , soient la devise du genre-humain. Personne n'est touché de l'admirable spectacle du soleil qui se lève , ou plutôt semble se lever tous les jours ; tout le monde court au moindre petit météore qui paraît un moment dans cet amas de vapeurs qui entourent la terre , et qu'on appelle *le ciel*.

*Vilia sunt nobis quæcumque prioribus annis
Vidimus , et sordet quidquid spectavimus olim.*

Un colporteur ne se chargera pas d'un Virgile , d'un Horace , mais d'un livre nouveau , fût-il détestable. Il vous tire à part et

vous dit : Monsieur , voulez-vous des livres de Hollande ?

Les femmes se plaignent depuis le commencement du monde des infidélités qu'on leur fait en faveur du premier objet nouveau qui se présente , et qui n'a souvent que cette nouveauté pour tout mérite. Plusieurs dames (il faut bien l'avouer , malgré le respect infini qu'on a pour elles) ont traité les hommes comme elles se plaignent qu'on les a traitées ; et l'histoire de *Joconde* est beaucoup plus ancienne que l'*Arioste*.

Peut-être ce goût universel pour la nouveauté est-il un bienfait de la nature. On nous crie : Contentez-vous de ce que vous avez , ne désirez rien au-delà de votre état ; réprimez votre curiosité , domptez les inquiétudes de votre esprit. Ce sont de très-bonnes maximes ; mais si nous les avions toujours suivies , nous mangerions encore du gland , nous coucherions à la belle étoile , et nous n'aurions eu ni *Corneille* , ni *Racine* , ni *Molière* , ni *Poussin* , ni *le Brun* , ni *le Moine* , ni *Pigal*.

N U D I T É.

POURQUOI enfermerait-on un homme, une femme, qui marcheraient tout nus dans les rues, et pourquoi personne n'est-il choqué des statues absolument nues, des peintures de *Magdelène* et de *JESUS* qu'on voit dans quelques églises ?

Il est vraisemblable que le genre-humain a subsisté long-temps sans être vêtu.

On a trouvé dans plus d'une île, et dans le continent de l'Amérique, des peuples qui ne connaissaient pas les vêtemens.

Les plus civilisés cachaient les organes de la génération par des feuilles, par des joncs entrelacés, par des plumes.

D'où vient cette espèce de pudeur ? était-ce l'instinct d'allumer des désirs en voilant ce qu'on aimait à découvrir ?

Est-il bien vrai que chez des nations un peu plus policées, comme les Juifs et demi-Juifs, il y ait eu des sectes entières qui n'aient voulu adorer *DIEU* qu'en se dépouillant de tous leurs habits ? tels ont été, dit-on, les adamites et les abéliens. Ils s'assembaient tout nus pour chanter les louanges de *DIEU*. *S^t Epiphane* et *S^t Augustin* le disent. Il est vrai

qu'ils n'étaient pas contemporains , et qu'ils étaient fort loin de leur pays. Mais enfin cette folie est possible : elle n'est pas même plus extraordinaire , plus folie que cent autres folies qui ont fait le tour du monde l'une après l'autre.

Nous avons vu à l'article *Emblème* qu'aujourd'hui même encore les mahométans ont des saints qui sont fous , et qui vont nus comme des singes. Il se peut très-bien que des évergumènes aient cru qu'il vaut mieux se présenter à la Divinité dans l'état où elle nous a formés , que dans le déguisement inventé par les hommes. Il se peut qu'ils aient montré tout par dévotion. Il y a si peu de gens bien faits dans les deux sexes , que la nudité pouvait inspirer la chasteté , ou plutôt le dégoût , au lieu d'augmenter les désirs.

On dit surtout que les abéliens renonçaient au mariage. S'il y avait parmi eux de beaux garçons et de belles filles , ils étaient pour le moins comparables à *S^t Adelme* et au bienheureux *Robert d'Arbrissel* , qui couchaient avec les plus jolies personnes , pour mieux faire triompher leur continence.

J'avoue pourtant qu'il eût été assez plaisant de voir une centaine d'*Hélènes* et de *Pâris* chanter des antiennes , et se donner le baiser de paix , et faire les agapes.

Tout cela montre qu'il n'y a point de singularité, point d'extravagance, point de superstition qui n'ait passé par la tête des hommes. Heureux quand ces superstitions ne troublent pas la société et n'en font pas une scène de discorde, de haine et de fureur ! Il vaut mieux sans doute prier DIEU tout nu, que de souiller de sang humain ses autels et les places publiques.

O.

OCCULTES.

Qualités occultes.

ON s'est moqué fort long-temps des qualités occultes ; on doit se moquer de ceux qui n'y croient pas. Répétons cent fois que tout principe, tout premier ressort de quelque œuvre que ce puisse être du grand Demiourgos, est occulte et caché pour jamais aux mortels.

Qu'est-ce que la force centripète, la force de la gravitation qui agit sans contact à des distances immenses ?

Quelle puissance fait tordre notre cœur et ses oreillettes soixante fois par minute ? quel autre pouvoir change cette herbe en lait dans les mamelles d'une vache, et ce pain en sang,

en chair , en os , dans cet enfant qui croît à mesure qu'il mange , jusqu'au point déterminé qui fixe la hauteur de sa taille sans qu'aucun art puisse jamais y ajouter une ligne ?

Végétaux , minéraux , animaux , où est votre premier principe ? il est dans la main de celui qui fait tourner le soleil sur son axe , et qui l'a revêtu de lumière.

Ce plomb ne deviendra jamais argent ; cet argent ne fera jamais or ; cet or ne fera jamais diamant ; de même que cette paille ne deviendra jamais ponce ou ananas.

Quelle physique corpusculaire , quels atomes déterminent ainsi leur nature ? vous n'en savez rien ; la cause sera éternellement occulte pour vous. Tout ce qui vous entoure , tout ce qui est dans vous , est une énigme dont il n'est pas donné à l'homme de deviner le mot.

Cet ignorant fourré croit savoir quelque chose quand il a dit que les bêtes ont une âme végétative et une sensitive , et que les hommes ont l'âme végétative , la sensitive et l'intellectuelle.

Pauvre homme pétri d'orgueil , qui n'as prononcé que des mots , as-tu jamais vu une âme , fais-tu comment cela est fait ? Nous avons beaucoup parlé d'âme dans nos *Questions* , et nous avons toujours confessé notre ignorance. Je ratifie aujourd'hui cette confession

avec

avec d'autant plus d'empressement, qu'ayant depuis ce temps beaucoup plus lu, plus médité, et étant plus instruit, je suis plus en état d'affirmer que je ne fais rien.

ONAN, ONANISME.

Nous avons promis à l'article *Amour socratique* de parler d'*Onan* et de l'onanisme, quoique cet onanisme n'ait rien de commun avec l'amour socratique, et qu'il soit plutôt un effet très-déordonné de l'amour propre.

La race d'*Onan* a de très-grandes singularités. Le patriarche *Juda* son père coucha, comme on fait, avec sa belle-fille *Thamar* la phénicienne, dans un grand chemin. *Jacob*, père de *Juda*, avait été à la fois le mari de deux sœurs, filles d'un idolâtre; et il avait trompé son père et son beau-père. *Loth*, grand-oncle de *Jacob*, avait couché avec ses deux filles. *Salmon*, l'un des descendans de *Jacob* et de *Juda*, épousa *Rahab* la cananéenne prostituée. *Booz*, fils de *Salmon* et de *Rahab*, reçut dans son lit *Ruth* la madianite, et fut bisaïeul de *David*. *David* enleva *Bethsabée* au capitaine *Uriah* son mari, qu'il fit assassiner pour être plus libre dans ses amours. Enfin, dans les deux généalogies de notre Seigneur JESUS-CHRIST, si différentes en plusieurs points,

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † D

mais entièrement semblables en ceux-ci , on voit qu'il naquit de cette foule de fornications, d'adultères et d'incestes. Rien n'est plus propre à confondre la prudence humaine , à humilier notre esprit borné , à nous convaincre que les voies de la Providence ne sont pas nos voies.

Le révérend père dom *Calmet* fait cette réflexion à propos de l'inceste de *Juda* avec *Thamar* et du péché d'*Onan* , chap. XXXVIII de la Genèse : „ L'Ecriture, dit-il, nous donne „ le détail d'une histoire qui , dans le premier „ sens qui frappe l'esprit , ne paraît pas fort „ propre à édifier ; mais le sens caché et mystérieux qu'elle renferme , est aussi élevé que „ celui de la lettre paraît bas aux yeux de la „ chair. Ce n'est pas sans de bonnes raisons „ que le Saint-Esprit a permis que l'histoire „ de *Thamar* , de *Rahab* , de *Ruth* et de „ *Bethsabée* , se trouvât mêlée dans la généalogie de JESUS-CHRIST. „

Il eût été à souhaiter que dom *Calmet* nous eût développé ces bonnes raisons ; il aurait éclairé les doutes et calmé les scrupules de toutes les âmes honnêtes et timorées , qui voudraient comprendre comment l'Etre éternel , le créateur des mondes , a pu naître dans un village juif d'une race de voleurs et de prostituées. Ce mystère , qui n'est pas le moins inconcevable de tous les mystères ,

était digne assurément d'être expliqué par un savant commentateur. Tenons-nous en ici à l'onanisme.

On fait bien quel est le crime du patriarche *Juda*, ainsi qu'on connaît le crime des patriarches *Siméon* et *Lévi* ses frères, commis dans *Sichem*, et le crime de tous les autres patriarches, commis contre leur frère *Joseph*; mais il est difficile de savoir précisément quel était le péché d'*Onan*. *Juda* avait marié, son fils aîné *Her* à cette phénicienne *Thamar*. *Her* mourut pour avoir été méchant. Le patriarche voulut que son second fils *Onan* épousât la veuve, selon l'ancienne loi des Egyptiens et des Phéniciens leurs voisins : cela s'appelait *fusciter des enfans à son frère*. Le premier-né du second mariage portait le nom du défunt, et c'est ce qu'*Onan* ne voulait pas. Il haïssait la mémoire de son frère; et pour ne point faire d'enfant qui portât le nom de *Her*, il est dit qu'il *jeta sa semence à terre*.

Or il reste à savoir si c'était dans la copulation avec sa femme qu'il trompait ainsi la nature, ou si c'était au moyen de la masturbation qu'il éludait le devoir conjugal. La Genèse ne nous apprend point cette particularité. Mais aujourd'hui ce qu'on appelle communément le *péché d'Onan*, c'est l'abus de soi-même avec le secours de la main,

vice assez commun aux jeunes garçons et même aux jeunes filles qui ont trop de tempérament.

On a remarqué que l'espèce des hommes et celle des singes sont les seules qui tombent dans ce défaut contraire au vœu de la nature.

Un médecin a écrit en Angleterre contre ce vice un petit volume intitulé, *de l'Onanisme*; dont on compte environ quatre-vingts éditions, supposé que ce nombre prodigieux ne soit pas un tour de libraire pour amorcer les lecteurs; ce qui n'est que trop ordinaire.

M. *Tiffot*, fameux médecin de Laufane, a fait aussi son *Onanisme*, plus approfondi et plus méthodique que celui d'Angleterre. Ces deux ouvrages étalent les suites funestes de cette malheureuse habitude, la perte des forces, l'impuissance, la dépravation de l'estomac et des viscères, les tremblemens, les vertiges, l'hébétation, et souvent une mort prématurée. Il y en a des exemples qui font frémir.

M. *Tiffot* a trouvé par l'expérience que le quinquina était le meilleur remède contre ces maladies, pourvu qu'on se défit absolument de cette habitude honteuse et funeste, si commune aux écoliers, aux pages et aux jeunes moines.

Mais il s'est aperçu qu'il était plus aisé de

prendre du quinquina que de vaincre ce qui est devenu une seconde nature.

Joignez les suites de l'onanisme avec la vérole, et vous verrez combien l'espèce humaine est ridicule et malheureuse.

Pour consoler cette espèce, M. *Tiffot* rapporte autant d'exemples de malades de réplétion que de malades d'émission; et ces exemples, il les trouve chez les femmes comme chez les hommes. Il n'y a point de plus fort argument contre les vœux téméraires de chasteté. Que voulez-vous en effet que devienne une liqueur précieuse formée par la nature pour la propagation du genre-humain? Si on la prodigue indiscrettement, elle peut vous tuer: si on la retient, elle peut vous tuer de même. On a observé que les pollutions nocturnes sont fréquentes chez les personnes des deux sexes non mariées, mais beaucoup plus chez les jeunes religieux que chez les recluses, parce que le tempérament des hommes est plus dominant. On en a conclu que c'est une énorme folie de se condamner soi-même à ces turpitudes, et que c'est une espèce de sacrilège dans les gens sains de prostituer ainsi le don du Créateur, et de renoncer au mariage, ordonné expressément par DIEU même. C'est ainsi que pensent les protestans, les juifs, les musulmans et tant d'autres peuples;

mais les catholiques ont d'autres raisons en faveur des couvens. Je dirai des catholiques ce que le profond *Calmet* dit du Saint-Esprit : ils ont eu sans doute de bonnes raisons.

O P I N I O N.

QUELLE est l'opinion de toutes les nations du nord de l'Amérique, et de celles qui bordent le détroit de la Sonde, sur le meilleur des gouvernemens, sur la meilleure des religions, sur le droit public ecclésiastique, sur la manière d'écrire l'histoire, sur la nature de la tragédie, de la comédie, de l'opéra, de l'épique, du poëme épique, sur les idées innées, la grâce concomitante et les miracles du diacre *Pâris* ? Il est clair que tous ces peuples n'ont aucune opinion sur les choses dont ils n'ont point d'idées.

Ils ont un sentiment confus de leurs coutumes, et ne vont pas au-delà de cet instinct. Tels sont les peuples qui habitent les côtes de la mer Glaciale dans l'espace de quinze cents lieues. Tels sont les habitans des trois quarts de l'Afrique, et ceux de presque toutes les îles de l'Asie, et vingt hordes de tartares, et presque tous les hommes uniquement occupés du soin pénible et toujours renaissant

de pourvoir à leur subsistance. Tels sont , à deux pas de nous , la plupart des morlaques et des uscoques , beaucoup de favoyards et quelques bourgeois de Paris.

Lorsqu'une nation commence à se civiliser , elle a quelques opinions qui toutes sont fausses. Elle croit aux revenans , aux forciers , à l'enchantement des serpens , à leur immortalité , aux possessions du diable , aux exorcismes , aux aruspices. Elle est persuadée qu'il faut que les grains pourrissent en terre pour germer , et que les quartiers de la lune sont les causes des accès de fièvre.

Un talapoin persuade à ses dévotes que le dieu *Sommona-codom* a séjourné quelque temps à Siam , et qu'il a raccourci tous les arbres d'une forêt qui l'empêchaient de jouer à son aise au cerf-volant , qui était son jeu favori. Cette opinion s'enracine dans les têtes , et à la fin un honnête homme , qui douterait de cette aventure de *Sommona-codom* , courrait risque d'être lapidé. Il faut des siècles pour détruire une opinion populaire.

On la nomme la *reine du monde* ; elle l'est si bien , que quand la raison vient la combattre , la raison est condamnée à la mort. Il faut qu'elle renaisse vingt fois de ses cendres pour chasser enfin tout doucement l'usurpatrice.

O R A C L E S.

S E C T I O N P R E M I E R E.

DEPUIS que la secte des pharisiens, chez le peuple juif, eut fait connaissance avec le diable, quelques raisonneurs d'entre eux commencèrent à croire que ce diable et ses compagnons inspiraient chez toutes les autres nations les prêtres et les statues qui rendaient des oracles. Les saducéens n'en croyaient rien; ils n'admettaient ni anges ni démons. Il paraît qu'ils étaient plus philosophes que les pharisiens, par conséquent moins faits pour avoir du crédit sur le peuple.

Le diable se fait tout parmi la populace juive du temps de *Gamaliel*, de *Jean le baptiseur*, de *Jacques Oblia* et de *Jésus* son frère, qui fut notre sauveur JESUS-CHRIST. Aussi vous voyez que le diable transporte JESUS tantôt dans le désert, tantôt sur le faite du temple, tantôt sur une colline voisine dont on découvre tous les royaumes de la terre; le diable entre dans le corps des garçons et des filles, et des animaux.

Les chrétiens, quoique ennemis mortels des pharisiens, adoptèrent tout ce que les pharisiens avaient imaginé du diable, ainsi que les Juifs avaient autrefois introduit chez eux les coutumes

coutumes et les cérémonies des Egyptiens. Rien n'est si ordinaire que d'imiter ses ennemis, et d'employer leurs armes.

Bientôt les pères de l'Eglise attribuèrent au diable toutes les religions qui partageaient la terre, tous les prétendus prodiges, tous les grands événemens, les comètes, les pestes, le mal caduc, les écrouelles, &c. Ce pauvre diable, qu'on disait rôti dans un trou sous la terre, fut tout étonné de se trouver le maître du monde. Son pouvoir s'accrut ensuite merveilleusement par l'institution des moines.

La devise de tous ces nouveaux venus était : Donnez-moi de l'argent, et je vous délivrerai du diable. Leur puissance céleste et terrestre reçut enfin un terrible échec de la main de leur confrère *Luther*, qui, se brouillant avec eux pour un intérêt de besace, découvrit tous les mystères. *Hondorf*, témoin oculaire, nous rapporte que les réformés ayant chassé les moines d'un couvent d'Eisenach dans la Thuringe, y trouvèrent une statue de la vierge *Marie* et de l'enfant *JESUS* faite par tel art, que lorsqu'on mettait des offrandes sur l'autel, la vierge et l'enfant baissaient la tête en signe de reconnaissance, et tournaient le dos à ceux qui venaient les mains vides.

Ce fut bien pis en Angleterre : lorsqu'on fit par ordre de *Henri VIII* la visite juridique de

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † E

tous les couvens , la moitié des religieuses était grosse ; et ce n'était point par l'opération du diable. L'évêque *Burnet* rapporte que , dans cent quarante-quatre couvens , les procès verbaux des commissaires du roi attestèrent des abominations dont n'approchaient pas celles de Sodome et de Gomorrhe. En effet , les moines d'Angleterre devaient être plus débauchés que les Sodomites , puisqu'ils étaient plus riches. Ils possédaient les meilleures terres du royaume. Le terrain de Sodome et de Gomorrhe au contraire , ne produisant ni blé , ni fruits , ni légumes , et manquant d'eau potable , ne pouvait être qu'un désert affreux , habité par des misérables trop occupés de leurs besoins pour connaître les voluptés.

Enfin , ces superbes aîles de la fainéantise ayant été supprimés par acte du parlement , on étala dans la place publique tous les instrumens de leurs fraudes pieuses : le fameux crucifix de *Boksley* , qui se remuait et qui marchait comme une marionnette ; des fioles de liqueur rouge qu'on faisait passer pour du sang que versaient quelquefois des statues des saints , quand ils étaient mécontents de la cour ; des moules de fer-blanc dans lesquels on avait soin de mettre continuellement des chandelles allumées , pour faire croire au peuple que c'était la même chandelle qui ne s'éteignait jamais ;

des farbacanes, qui passaient de la sacrifice dans la voûte de l'église, par lesquelles des voix célestes se faisaient quelquefois entendre à des dévotes payées pour les écouter; enfin tout ce que la friponnerie inventa jamais pour subjuguier l'imbécillité.

Alors plusieurs savans de l'Europe, bien certains que les moines, et non les diables, avaient mis en usage tous ces pieux stratagèmes, commencèrent à croire qu'il en avait été de même chez les anciennes religions; que tous les oracles et tous les miracles tant vantés dans l'antiquité n'avaient été que des prestiges de charlatans; que le diable ne s'était jamais mêlé de rien; mais que seulement les prêtres grecs, romains, syriens, égyptiens, avaient été encore plus habiles que nos moines.

Le diable perdit donc beaucoup de son crédit, jusqu'à ce qu'enfin le bon homme *Béker*, dont vous pouvez consulter l'article, écrivit son ennuyeux livre contre le diable, et prouva par cent argumens qu'il n'existait point. Le diable ne lui répondit point; mais les ministres du saint Evangile, comme vous l'avez vu, lui répondirent; ils punirent le bon *Béker* d'avoir divulgué leur secret, et lui ôtèrent sa cure; de sorte que *Béker* fut la victime de la nullité de *Belzébuth*.

C'était le sort de la Hollande de produire

les plus grands ennemis du diable. Le médecin *Van-Dale*, philosophe humain, savant très-profond, citoyen plein de charité, esprit d'autant plus hardi que sa hardiesse était fondée sur la vertu, entreprit enfin d'éclairer les hommes, toujours esclaves des anciennes erreurs, et toujours épaississant le bandeau qui leur couvre les yeux, jusqu'à ce que quelque grand trait de lumière leur découvre un coin de vérité, dont la plupart sont très-indignes. Il prouva dans un livre plein de l'érudition la plus recherchée, que les diables n'avaient jamais rendu aucun oracle, n'avaient opéré aucun prodige, ne s'étaient jamais mêlés de rien, et qu'il n'y avait eu de véritables démons que les fripons qui avaient trompé les hommes. Il ne faut pas que le diable se joue jamais à un savant médecin. Ceux qui connaissent un peu la nature sont fort dangereux pour les feseurs de prestiges. Je conseille au diable de s'adresser toujours aux facultés de théologie, et jamais aux facultés de médecine.

Van-Dale prouva donc par mille monumens que non-seulement les oracles des païens n'avaient été que des tours de prêtres, mais que ces friponneries consacrées dans tout l'univers n'avaient point fini du temps de *Jean le baptiseur* et de JESUS-CHRIST, comme on le croyait pieusement. Rien n'était plus vrai,

plus palpable , plus démontré que cette vérité , annoncée par le médecin *Van-Dale* ; et il n'y a pas aujourd'hui un honnête homme qui la révoque en doute.

Le livre de *Van-Dale* n'est peut-être pas bien méthodique ; mais c'est un des plus curieux qu'on ait jamais faits : car depuis les fourberies grossières du prétendu *Histape* et des sibylles ; depuis l'histoire apocryphe du voyage de *Simon Barjone* à Rome , et des complimens que *Simon* le magicien lui envoya faire par son chien ; depuis les miracles de *S^t Grégoire Thaumaturge* , et surtout de la lettre que ce saint écrivit au diable , et qui fut portée à son adresse , jusqu'aux miracles des révérends pères jésuites et des révérends pères capucins , rien n'est oublié. L'empire de l'imposture et de la bêtise est dévoilé dans ce livre aux yeux de tous les hommes qui savent lire , mais ils font en petit nombre.

Il s'en fallait beaucoup que cet empire fût détruit alors en Italie , en France , en Espagne , dans les Etats autrichiens , et surtout en Pologne où les jésuites dominaient. Les possessions du diable , les faux miracles inondaient encore la moitié de l'Europe abrutie. Voici ce que *Van-Dale* raconte d'un oracle singulier qui fut rendu de son temps à Terni dans les Etats du pape , vers l'an 1650 , et dont la relation

fut imprimée à Venise par ordre de la seigneurie :

Un hermite, nommé *Pasquale*, ayant ouï dire que *Jacovello*, bourgeois de Terni, était fort avare et fort riche, vint faire à Terni ses oraisons dans l'église que fréquentait *Jacovello*, lia bientôt amitié avec lui, le flatta dans sa passion, et lui persuada que c'était une œuvre très-agréable à DIEU de faire valoir son argent; que cela même était expressément recommandé dans l'Évangile, puisque le serviteur négligent, qui n'a pas fait valoir l'argent de son maître à cinq cents pour cent, est jeté dans les ténèbres extérieures.

Dans les conversations que l'hermite avait avec *Jacovello*, il l'entretint souvent des beaux discours tenus par plusieurs crucifix et par une quantité de bonnes vierges d'Italie. *Jacovello* convenait que les statues des saints parlaient quelquefois aux hommes, et lui disait qu'il se croirait prédestiné si jamais il pouvait entendre parler l'image d'un saint.

Le bon *Pasquale* lui répondit qu'il espérait lui donner cette satisfaction dans peu de temps; qu'il attendait incessamment de Rome une tête de mort, dont le pape avait fait présent à un hermite son confrère; que cette tête parlait comme les arbres de Dodone, et comme l'ânesse de *Balaam*. Il lui montra en effet la tête quatre

jours après. Il demanda à *Jacovello* la clef d'une petite cave et d'une chambre au-dessus, afin que personne ne fût témoin du mystère. L'hermite *Pasquale* ayant fait passer de la cave un tuyau qui entra dans la tête, et ayant tout disposé, se mit en prière avec son ami *Jacovello*. La tête alors parla en ces mots : „ *Jacovello*, DIEU veut
„ récompenser ton zèle. Je t'avertis qu'il y a
„ un trésor de cent mille écus sous un if à
„ l'entrée de ton jardin. Tu mourras de mort
„ subite si tu cherches ce trésor avant d'avoir
„ mis devant moi une marmite remplie de dix
„ marcs d'or en espèces. „

Jacovello courut vite à son coffre, et apporta devant l'oracle sa marmite et ses dix marcs. Le bon hermite avait eu la précaution de se munir d'une marmite semblable qu'il remplit de sable. Il la substitua prudemment à la marmite de *Jacovello* quand celui-ci eut le dos tourné, et laissa le bon *Jacovello* avec une tête de mort de plus, et dix marcs d'or de moins.

C'est à peu-près ainsi que se rendaient tous les oracles, à commencer par celui de *Jupiter-Ammon*, et à finir par celui de *Trophonius*.

Un des secrets des prêtres de l'antiquité, comme des nôtres, était la confession dans les mystères. C'était là qu'ils apprenaient toutes les affaires des familles, et qu'ils se mettaient en état de répondre à la plupart de ceux qui

venaient les interroger. C'est à quoi se rapporte ce grand mot que *Plutarque* a rendu célèbre. Un prêtre voulant confesser un initié, celui-ci lui demanda : A qui me confesserai-je ? est-ce à toi ou à DIEU ? C'est à DIEU, reprit le prêtre. — Sors donc d'ici, homme, et laisse-moi avec DIEU.

Je ne finirais point si je rapportais toutes les choses intéressantes dont *Van-Dale* a enrichi son livre. *Fontenelle* ne le traduisit pas ; mais il en tira ce qu'il crut de plus convenable à sa nation , qui aime mieux les agrémens que la science. Il se fit lire par ceux qu'on appelait en France la bonne compagnie ; et *Van-Dale* , qui avait écrit en latin et en grec , n'avait été lu que par des savans. Le diamant brut de *Van-Dale* brilla beaucoup quand il fut taillé par *Fontenelle* ; le succès fut si grand que les fanatiques furent en alarmes. *Fontenelle* avait eu beau adoucir les expressions de *Van-Dale* , et s'expliquer quelquefois en normand ; il ne fut que trop entendu par les moines , qui n'aiment pas qu'on leur dise que leurs confrères ont été des fripons.

Un nommé *Baltus* , jésuite , né dans le pays Messin , l'un de ces savans qui savent consulter de vieux livres , les falsifier et les citer mal à propos , prit le parti du diable contre *Van-Dale* et *Fontenelle*. Le diable ne pouvait choisir un avocat plus ennuyeux : son nom n'est

aujourd'hui connu que par l'honneur qu'il eut d'écrire contre deux hommes célèbres, qui avaient raison.

Baltus, en qualité de jésuite, cabala auprès de ses confrères qui étaient alors autant élevés en crédit qu'ils sont depuis tombés dans l'opprobre. Les jansénistes, de leur côté, plus énergumènes que les jésuites, crièrent encore plus haut qu'eux. Enfin, tous les fanatiques furent persuadés que la religion chrétienne était perdue, si le diable n'était conservé dans ses droits.

Peu à peu les livres des jansénistes et des jésuites sont tombés dans l'oubli. Le livre de *Van-Dale* est resté pour les savans, et celui de *Fontenelle* pour les gens d'esprit.

A l'égard du diable, il est comme les jésuites et les jansénistes, il perd son crédit de plus en plus.

S E C T I O N I I.

QUELQUES histoires surprenantes d'oracles, qu'on croyait ne pouvoir attribuer qu'à des génies, ont fait penser aux chrétiens qu'ils étaient rendus par les démons, et qu'ils avaient cessé à la venue de JESUS-CHRIST : on se dispensait par là d'entrer dans la discussion des faits qui eût été longue et difficile, et il semblait qu'on confirmât la religion, qui nous

apprend l'existence des démons , en leur rapportant ces événemens.

Cependant , les histoires qu'on débitait sur les oracles doivent être fort suspectes (a). Celle de *Thamus* à laquelle *Eusèbe* donne sa croyance, et que *Plutarque* seul rapporte , est suivie dans le même historien d'un autre conte si ridicule qu'il suffirait pour la décréditer ; mais de plus elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si ce grand *Pan* était un démon , les démons ne pouvaient-ils pas se faire savoir sa mort les uns aux autres sans y employer *Thamus* ? Si ce grand *Pan* était JESUS-CHRIST , comment personne ne fut-il désabusé dans le paganisme , et ne vint-il à penser que le grand *Pan* fût JESUS-CHRIST mort en Judée , si c'était DIEU lui-même qui forçait les démons à annoncer cette mort aux païens ?

L'histoire de *Thulis* , dont l'oracle est positif sur la Trinité , n'est rapportée que par *Suidas*. Ce *Thulis* roi d'Egypte n'était pas assurément un des *Ptolomées*. Que deviendra tout l'oracle de *Sérapis* , étant certain qu'*Hérodote* ne parle point de ce dieu , tandis que *Tacite* conte tout au long comment et pourquoi un des *Ptolomées* fit venir de Pont le dieu *Sérapis* , qui n'était alors connu que là.

(a) Voyez pour les citations l'ouvrage latin du docte *Antoine Van-Dale*, d'où cet article est extrait.

L'oracle rendu à *Auguste* sur l'enfant hébreu à qui tous les dieux obéissent , n'est point du tout recevable. *Cedrenus* le cite d'*Eusèbe* , et aujourd'hui il ne s'y trouve plus. Il ne ferait pas impossible que *Cedrenus* citât à faux , ou citât quelque ouvrage faussement attribué à *Eusèbe* ; mais comment les premiers apologistes du christianisme ont-ils tous gardé le silence sur un oracle si favorable à leur religion ?

Les oracles qu'*Eusèbe* rapporte de *Porphyre* attaché au paganisme , ne sont pas plus embarrassans que les autres. Il nous les donne dépouillés de tout ce qui les accompagnait dans les écrits de *Porphyre*. Que savons-nous si ce païen ne les réfutait pas ? selon l'intérêt de sa cause il devait le faire , et s'il ne l'a pas fait , assurément il avait quelque intention cachée , comme de les présenter aux chrétiens à dessein de se moquer de leur crédulité , s'ils les recevaient pour vrais , et s'ils appuyaient leur religion sur de pareils fondemens.

D'ailleurs , quelques anciens chrétiens ont reproché aux païens qu'ils étaient joués par leurs prêtres. Voici comme en parle *Clément* d'Alexandrie : Vanté-nous , dit-il , si tu veux , ces oracles pleins de folie et d'impertinence , ceux de *Claros* , d'*Apollon pythien* , de *Didyme* , d'*Amphilochus* ; tu peux y ajouter les augures et les interprètes des songes et des prodiges. Fais-

nous paraître aussi devant l'*Apollon pythien* ces gens qui devinent par la farine ou par l'orge , et ceux qui ont été si estimés parce qu'ils parlaient du ventre. Que les secrets des temples des Egyptiens , et que la nécromancie des Etrusques demeurent dans les ténèbres ; toutes ces choses ne sont certainement que des impostures extravagantes , et de pures tromperies , pareilles à celles des jeux de dés. Les chèvres qu'on a dressées à la divination , les corbeaux qu'on a instruits à rendre des oracles , ne sont , pour ainsi dire , que les associés des charlatans qui fourbent tous les hommes.

Eusèbe étale à son tour d'excellentes raisons pour prouver que les oracles ont pu n'être que des impostures ; et s'il les attribue aux démons , c'est par l'effet d'un préjugé pitoyable , et par un respect forcé pour l'opinion commune. Les païens n'avaient garde de consentir que leurs oracles ne fussent qu'un artifice de leurs prêtres ; on crut donc , par une mauvaise manière de raisonner , gagner quelque chose dans la dispute , en leur accordant que quand même il y aurait du surnaturel dans leurs oracles , cet ouvrage n'était pas celui de la Divinité , mais des démons.

Il n'est plus question de deviner les finesse des prêtres par des moyens qui pourraient eux-mêmes paraître trop fins. Un temps a été qu'on

les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre ; ce fut quand la religion chrétienne triompha hautement du paganisme sous les empereurs chrétiens.

Théodore dit que *Théophile* évêque d'Alexandrie fit voir à ceux de cette ville les statues creuses où les prêtres entraient par des chemins cachés pour y rendre des oracles. Lorsque, par l'ordre de *Constantin*, on abattit le temple d'*Esculape* à Egès en Cilicie, on chassa, dit *Eusèbe* dans la Vie de cet empereur, non pas un dieu, ni un démon, mais le fourbe qui avait si long-temps imposé à la crédulité des peuples. A cela il ajoute en général que dans les simulacres des dieux abattus, on n'y trouvait rien moins que des dieux ou des démons, non pas même quelques malheureux spectres obscurs et ténébreux, mais seulement du foin, de la paille, ou des os de morts.

La plus grande difficulté qui regarde les oracles est surmontée depuis que nous avons reconnu que les démons n'ont point dû y avoir de part. On n'a plus aucun intérêt à les faire finir précisément à la venue de JESUS-CHRIST. Voici d'ailleurs plusieurs preuves que les oracles ont duré plus de quatre cents ans après JESUS-CHRIST, et qu'ils ne sont devenus tout-à-fait muets que lors de l'entière destruction du paganisme.

Suétone, dans la Vie de *Néron*, dit que l'oracle de Delphes l'avertit qu'il se donnât de garde des soixante et treize ans; que *Néron* crut qu'il ne devait mourir qu'à cet âge-là, et ne songea point au vieux *Galba* qui, étant âgé de soixante et treize ans, lui ôta l'empire.

Philostate, dans la Vie d'*Apollonius* de Thyane, qui a vu *Domitien*, nous apprend qu'*Apollonius* visita tous les oracles de la Grèce, et celui de Dodone, et celui de Delphes, et celui d'*Amphiaraus*.

Plutarque, qui vivait sous *Trajan*, nous dit que l'oracle de Delphes était encore sur pied, quoique réduit à une seule prêtresse après en avoir eu deux ou trois.

Sous *Adrien*, *Dion Chrysostôme* raconte qu'il consulta l'oracle de Delphes; et il en rapporta une réponse qui lui parut assez embarrassée, et qui l'est effectivement.

Sous les *Antonins*, *Lucien* assure qu'un prêtre de Thyane alla demander à ce faux prophète *Alexandre*, si les oracles qui se rendaient alors à Didyme, à Claros et à Delphes, étaient véritablement des réponses d'*Apollon* ou des impostures. *Alexandre* eut des égards pour ces oracles qui étaient de la nature du sien, et répondit au prêtre qu'il n'était pas permis de savoir cela. Mais quand cet habile prêtre demanda ce qu'il serait après sa mort, on lui répondit

hardiment : Tu seras chameau , puis cheval , puis philosophe , puis prophète aussi grand qu'*Alexandre*.

Après les *Antonins*, trois empereurs se disputèrent l'empire. On consulta Delphes , dit *Spartien* , pour savoir lequel des trois la république devait souhaiter ? Et l'oracle répondit en un vers : Le noir est le meilleur ; l'africain est le bon ; le blanc est le pire. Par le noir on entendait *Pescennius Niger* ; par l'africain, *Severus Septimus* qui était d'Afrique ; et par le blanc, *Claudius Albinus*.

Dion, qui ne finit son histoire qu'à la huitième année d'*Alexandre Sévère* , c'est-à-dire l'an 230 , rapporte que de son temps *Amphilochus* rendait encore des oracles en songe. Il nous apprend aussi qu'il y avait dans la ville d'*Apollonie* un oracle où l'avenir se déclarait par la manière dont le feu prenait à l'encens qu'on jetait sur un autel.

Sous *Aurélien* , vers l'an 272 , les *Palmyréniens* révoltés consultèrent un oracle d'*Apollon Jarpédonien* en Cilicie ; ils consultèrent encore celui de *Vénus aphacite*.

Licinius, au rapport de *Sozomène* , ayant dessein de recommencer la guerre contre *Constantin*, consulta l'oracle d'*Apollon* de Didyme , et en eut pour réponse deux vers d'*Homère* dont le sens est : Malheureux vieillard , ce n'est point

à toi à combattre contre les jeunes gens ; tu n'as point de force , et ton âge t'accable.

Un dieu assez inconnu nommé *Besa* , selon *Ammien Marcellin* , rendait encore des oracles sur des billets , à Abyde , dans l'extrémité de la Thébàïde , sous l'empire de *Constantius*.

Enfin *Macrobe* , qui vivait sous *Arcadius* et *Honorius* fils de *Théodose* , parle du dieu d'Héliopolis de Syrie et de son oracle , et des Fortunes d'Antium , en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistait encore de son temps.

Remarquons qu'il n'importe que toutes ces histoires soient vraies , ni que ces oracles aient effectivement rendu les réponses qu'on leur attribue. Il suffit qu'on n'a pu attribuer de fausses réponses qu'à des oracles que l'on savait qui subsistaient encore effectivement ; et les histoires que tant d'auteurs en ont débitées prouvent assez qu'ils n'avaient pas cessé , non plus que le paganisme.

Constantin abattit peu de temples ; encore n'osa-t-il les abattre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettaient. C'est ainsi qu'il fit renverser celui de *Vénus aphacite* , et celui d'*Esculape* qui était à Egès en Cilicie , tous deux temples à oracles ; mais il défendit que l'on sacrifiât aux dieux , et commença à rendre par cet édit les temples inutiles.

Il restait encore beaucoup d'oracles lorsque *Julien* parvint à l'empire , il en rétablit quelques-uns qui étaient ruinés , et il voulut même être prophète de celui de *Didyme*. *Jovien* son successeur commençait à se porter avec zèle à la destruction du paganisme ; mais en sept mois qu'il régna , il ne put faire de grands progrès. *Théodose* pour y parvenir ordonna de fermer tous les temples des païens. Enfin l'exercice de cette religion fut défendu sous peine de la vie par une constitution des empereurs *Valentinien* et *Marcien* , l'an 451 de l'ère vulgaire , et le paganisme enveloppa nécessairement les oracles dans sa ruine.

Cette manière de finir n'a rien de surprenant , elle était la suite naturelle de l'établissement d'un nouveau culte. Les faits miraculeux , ou plutôt qu'on veut donner pour tels , diminuent dans une fausse religion , ou à mesure qu'elle s'établit , parce qu'elle n'en a plus besoin , ou à mesure qu'elle s'affaiblit , parce qu'ils n'obtiennent plus de croyance. Le désir si vif et si inutile de connaître l'avenir donna naissance aux oracles ; l'imposture les accrédita , et le fanatisme y mit le sceau ; car un moyen infallible de faire des fanatiques , c'est de persuader avant que d'instruire. La pauvreté des peuples qui n'avaient plus rien à donner , la fourberie découverte dans plusieurs oracles , et conclue

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † F

dans les autres , enfin les édits des empereurs chrétiens , voilà les causes véritables de l'établissement et de la cessation de ce genre d'imposture : des circonstances contraires l'ont fait disparaître ; ainsi les oracles ont été soumis à la vicissitude des choses humaines.

On se retranche à dire que la naissance de JESUS-CHRIST est la première époque de leur cessation ; mais pourquoi certains démons ont-ils fui tandis que les autres restaient ? D'ailleurs l'histoire ancienne prouve invinciblement que plusieurs oracles avaient été détruits avant cette naissance ; tous les oracles brillans de la Grèce n'existaient plus , ou presque plus , et quelquefois l'oracle se trouvait interrompu par le silence d'un honnête prêtre qui ne voulait pas tromper le peuple. L'oracle de Delphes , dit *Lucain*, est demeuré muet depuis que les princes craignent l'avenir ; ils ont défendu aux dieux de parler , et les dieux ont obéi.

ORAISON , PRIERE PUBLIQUE , ACTION DE GRACES , &c.

IL reste très-peu de formules de prières publiques des peuples anciens.

Nous n'avons que la belle hymne d'*Horace* pour les jeux féculaires des anciens Romains. Cette prière est du rythme et de la mesure que

les autres Romains ont imités long-temps après dans l'hymne *Ut queant laxis resonare fibris*.

Le *Pervigilium Veneris* est dans un goût recherché , et n'est pas peut-être digne de la noble simplicité du règne d'*Auguste*. Il se peut que cette hymne à *Vénus* ait été chantée dans les fêtes de la déesse ; mais on ne doute pas qu'on n'ait chanté le poëme d'*Horace* avec la plus grande solennité.

Il faut avouer que le poëme séculaire d'*Horace* est un des plus beaux morceaux de l'antiquité , et que l'hymne *Ut queant laxis* est un des plus plats ouvrages que nous ayons eu dans les temps barbares de la décadence de la langue latine. L'Eglise catholique, dans ces temps-là, cultivait mal l'éloquence et la poésie. On fait bien que DIEU préfère de mauvais vers récités avec un cœur pur, aux plus beaux vers du monde bien chantés par des impies ; mais enfin de bons vers n'ont jamais rien gâté , toutes choses étant d'ailleurs égales.

Rien n'approcha jamais parmi nous des jeux séculaires qu'on célébrait de cent dix ans en cent dix ans. Notre jubilé n'en est qu'une bien faible copie. On dressait trois autels magnifiques sur les bords du Tibre. Rome entière était illuminée pendant trois nuits ; quinze prêtres distribuaient l'eau lustrale et des cierges aux romains et aux romaines qui devaient

chanter les prières. On sacrifiait d'abord à *Jupiter* comme au grand dieu , au maître des dieux , et ensuite à *Junon* , à *Apollon* , à *Latone* , à *Diane* , à *Cérès* , à *Pluton* , à *Proserpine* , aux *Parques* , comme à des puissances subalternes. Chacune de ces divinités avait son hymne et ses cérémonies. Il y avait deux chœurs , l'un de vingt-sept garçons , l'autre de vingt-sept filles pour chacun des dieux. Enfin , le dernier jour les garçons et les filles couronnés de fleurs chantaient l'ode d'*Horace*.

Il est vrai que dans les maisons on chantait à table ses autres odes pour le petit *Ligurinus* , pour *Liciscus* et pour d'autres petits fripons , lesquels n'inspiraient pas la plus grande dévotion : mais il y a temps pour tout ; *pictoribus atque poëtis*. Le *Carrache* , qui dessina les figures de l'*Arétin* , peignit aussi des saints ; et dans tous nos collèges nous avons passé à *Horace* ce que les maîtres de l'empire romain lui passaient sans difficulté.

Pour des formules de prières , nous n'avons que de très-légers fragmens de celle qu'on récitait aux mystères d'*Isis*. Nous l'avons citée ailleurs , nous la rapporterons encore ici parce qu'elle n'est pas longue et qu'elle est belle :

Les puissances célestes te servent ; les enfers te sont soumis ; l'univers tourne sous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les astres répondent à ta

voix ; les saisons reviennent à tes ordres ; les éléments t'obéissent.

Nous répétons aussi la formule qu'on attribue à l'ancien *Orphée* , laquelle nous paraît encore supérieure à celle d'*Isis* :

Marchez dans la voie de la justice , adorez le seul maître de l'univers ; il est un , il est seul par lui-même ; tous les êtres lui doivent leur existence ; il agit dans eux et par eux ; il voit tout , et jamais il n'a été vu des yeux mortels.

Ce qui est fort extraordinaire , c'est que dans le Lévitique , dans le Deutéronome des Juifs , il n'y a pas une seule prière publique , pas une seule formule. Il semble que les lévites ne fussent occupés qu'à partager les viandes qu'on leur offrait. On ne voit pas même une seule prière instituée pour leurs grandes fêtes de la pâque , de la pentecôte , des trompettes , des tabernacles , de l'expiation générale et des néoménies.

Les savans conviennent assez unanimement qu'il n'y eut de prières réglées chez les Juifs , que lorsqu'étant esclaves à Babylone , ils en prirent un peu les mœurs , et qu'ils apprirent quelques sciences de ce peuple si policé et si puissant. Ils empruntèrent tout des Chaldéens persans , jusqu'à leur langue , leurs caractères , leurs chiffres ; et , joignant quelques coutumes nouvelles à leurs anciens rites égyptiaques , ils

devinrent un peuple nouveau , qui fut d'autant plus superstitieux , qu'au sortir d'un long esclavage ils furent toujours encore dans la dépendance de leurs voisins.

. *In rebus acerbis*

Acrius advertunt animos ad religionem.

Pour les dix autres tribus qui avaient été dispersées auparavant , il est à croire qu'elles n'avaient pas plus de prières publiques que les deux autres , et qu'elles n'avaient pas même encore une religion bien fixe et bien déterminée , puisqu'elles l'abandonnèrent si facilement , et qu'elles oublièrent jusqu'à leur nom ; ce que ne fit pas le petit nombre de pauvres infortunés qui vint rebâtir Jérusalem.

C'est donc alors que ces deux tribus , ou plutôt ces deux tribus et demie , semblèrent s'attacher à des rites invariables , qu'ils écrivirent , qu'ils eurent des prières réglées. C'est alors seulement que nous commençons à voir chez eux des formules de prières. *Esdras* ordonna deux prières par jour , et il en ajouta une troisième pour le jour du sabbat : on dit même qu'il institua dix-huit prières (afin qu'on pût choisir), dont la première commence ainsi :

» Sois béni , Seigneur , Dieu de nos pères ,
» Dieu d'*Abraham* , d'*Isaac* , de *Jacob* , le

„ grand Dieu , le puissant , le terrible , le haut
 „ élevé , le distributeur libéral des biens , le
 „ plasmateur et le possesseur du monde , qui
 „ te souviens des bonnes actions , et qui
 „ envoies un libérateur à leurs descendans
 „ pour l'amour de ton nom. O roi , notre
 „ secours , notre sauveur , notre bouclier , sois
 „ béni , Seigneur , bouclier d'*Abraham* ! „

On assure que *Gamatiel* , qui vivait du temps de JESUS-CHRIST , et qui eut de si grands démêlés avec *S' Paul* , institua une dix-neuvième prière que voici :

„ Accorde la paix , les bienfaits , la bénédiction , la grâce , la bénignité et la piété à nous et à Israël ton peuple. Bénis-nous , ô notre père ! bénis-nous tous ensemble par la lumière de ta face ; car par la lumière de ta face tu nous as donné , Seigneur notre DIEU , la loi de vie , l'amour , la bénignité , l'équité , la bénédiction , la piété , la vie et la paix. Qu'il te plaise de bénir en tout temps et à tout moment ton peuple d'Israël en lui accordant la paix. Béni fois-tu , Seigneur , qui bénis ton peuple d'Israël en lui donnant la paix ! *Amen.* „ (*)

Il y a une chose assez importante à observer dans plusieurs prières , c'est que chaque peuple

(*) Consultez sur cela les premier et second volumes de la *Mishna* , et l'article *Prière*.

a toujours demandé tout le contraire de ce que demandait son voisin.

Les Juifs priaient DIEU, par exemple, d'exterminer les Syriens, Babyloniens, Egyptiens; et ceux-ci priaient DIEU d'exterminer les Juifs: aussi le furent-ils, comme les dix tribus qui avaient été confondues parmi tant de nations; et ceux-ci furent plus malheureux; car, s'étant obstinés à demeurer séparés de tous les autres peuples, étant au milieu des peuples, ils n'ont pu jouir d'aucun avantage de la société humaine.

De nos jours, dans nos guerres si souvent entreprises pour quelques villes ou pour quelques villages, les Allemands et les Espagnols, quand ils étaient les ennemis des Français, priaient la sainte Vierge du fond de leur cœur de bien battre les Velches et les Gavaches, lesquels de leur côté suppliaient la sainte Vierge de détruire les Maranes et les Teutons.

En Angleterre, la Rose rouge faisait les plus ardentés prières à *S^t Georges*, pour obtenir que tous les partisans de la Rose blanche fussent jetés au fond de la mer. La Rose blanche répondait par de pareilles supplications. On sent combien *S^t Georges* devait être embarrassé; et si *Henri VII* n'était pas venu à son secours, *Georges* ne se serait jamais tiré de là.

ORDINATION.

O R D I N A T I O N .

SI un militaire, chargé par le roi de France de conférer l'ordre de Saint-Louis à un autre militaire, n'avait pas, en lui donnant la croix, l'intention de le faire chevalier, le récipiendaire en serait-il moins chevalier de Saint-Louis? non sans doute.

Pourquoi donc plusieurs prêtres se firent-ils réordonner après la mort du fameux *Lavardin*, évêque du Mans? Ce singulier prélat qui avait établi l'ordre des Côteaux (a) s'avisa, à l'article de la mort, d'une espièglerie peu commune. Il était connu pour un des plus violens esprits forts du siècle de *Louis XIV*; et plusieurs de ceux auxquels il avait conféré l'ordre de la prêtrise lui avaient publiquement reproché ses sentimens. Il est naturel qu'aux approches de la mort une ame sensible et timorée rentre dans la religion qu'elle a reçue dans ses premières années. La bienfaisance seule exigeait que l'évêque édifiât en mourant ses diocésains que sa vie avait scandalisés; mais il était si piqué contre son clergé, qu'il déclara qu'aucun de ceux qu'il avait ordonnés n'était prêtre en effet, que tous leurs actes de prêtre étaient

(a) C'était un ordre de gourmets. Les ivrognes étaient alors fort à la mode; l'évêque du Mans était à leur tête.

nuls , et qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner aucun sacrement.

C'était , ce me semble , raisonner comme un ivrogne ; les prêtres manfaux pouvaient lui répondre : Ce n'est pas votre intention qui est nécessaire , c'est la nôtre. Nous avons une envie bien déterminée d'être prêtres ; nous avons fait tout ce qu'il faut pour l'être ; nous sommes dans la bonne foi ; si vous n'y avez pas été , il ne nous importe guère. La maxime est , *quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur* , et non pas *ad modum dantis*. Lorsque notre marchand de vin nous a vendu une feuillette , nous la buvons , quand même il aurait l'intention secrète de nous empêcher de la boire : nous serons prêtres malgré votre testament.

Ces raisons étaient fort bonnes : cependant la plupart de ceux qui avaient été ordonnés par l'évêque *Lavardin* , ne se crurent point prêtres , et se firent ordonner une seconde fois. *Mascardon* , médiocre et célèbre prédicateur , leur persuada par ses discours et par son exemple de réitérer la cérémonie. Ce fut un grand scandale au Mans , à Paris et à Versailles. Il fut bientôt oublié , comme tout s'oublie.

O R G U E I L.

CICÉRON dans une de ses lettres dit familièrement à son ami : Mandez-moi à qui vous voulez que je fasse donner les Gaules. Dans une autre il se plaint d'être fatigué des lettres de je ne sais quels princes qui le remercient d'avoir fait ériger leurs provinces en royaumes , et il ajoute qu'il ne fait seulement pas où ces royaumes sont situés.

Il se peut que *Cicéron*, qui d'ailleurs avait souvent vu le peuple romain , le peuple-roi , lui applaudir et lui obéir , et qui était remercié par des rois qu'il ne connaissait pas , ait eu quelques mouvemens d'orgueil et de vanité.

Quoique ce sentiment ne soit point du tout convenable à un aussi chétif animal que l'homme , cependant on pourrait le pardonner à un *Cicéron* , à un *César* , à un *Scipion* : mais que dans le fond d'une de nos provinces à demi-barbares , un homme qui aura acheté une petite charge , et fait imprimer des vers médiocres , s'avise d'être orgueilleux , il y a là de quoi rire long-temps. (*)

(*) Voyez JÉSUITES.

ORIGINAL. (PECHÉ)

SECTION PREMIERE.

C'EST ici le prétendu triomphe des sociniens ou unitaires. Ils appellent ce fondement de la religion chrétienne, son *péché originel*. C'est outrager DIEU, disent-ils ; c'est l'accuser de la barbarie la plus absurde que d'oser dire qu'il forma toutes les générations des hommes pour les tourmenter par des supplices éternels , sous prétexte que leur premier père mangea d'un fruit dans un jardin. Cette sacrilège imputation est d'autant plus inexcusable chez les chrétiens , qu'il n'y a pas un seul mot touchant cette invention du péché originel ni dans le Pentateuque ni dans les prophètes ni dans les évangiles , soit apocryphes , soit canoniques , ni dans aucun des écrivains qu'on appelle *les premiers pères de l'Eglise*.

Il n'est pas même conté dans la Genèse que DIEU ait condamné *Adam* à la mort pour avoir avalé une pomme. Il lui dit bien , *tu mourras très-certainement le jour que tu en mangeras* ; mais cette même Genèse fait vivre *Adam* neuf cents trente ans après ce déjeûner criminel. Les animaux , les plantes , qui n'avaient point mangé de ce fruit , moururent dans le temps prescrit

par la nature. L'homme est né pour mourir , ainsi que tout le reste.

Enfin , la punition d'*Adam* n'entraînait en aucune manière dans la loi juive. *Adam* n'était pas plus juif que persan ou chaldéen. Les premiers chapitres de la Genèse (en quelque temps qu'ils fussent composés) furent regardés par tous les savans juifs comme une allégorie , et même comme une fable très-dangereuse , puisqu'il fut défendu de la lire avant l'âge de vingt-cinq ans.

En un mot , les Juifs ne connurent pas plus le péché originel que les cérémonies chinoises ; et quoique les théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'Ecriture , ou *totidem verbis* , ou *totidem litteris* , on peut assurer qu'un théologien raisonnable n'y trouvera jamais ce mystère surprenant.

Avouons que S'*Augustin* accrédita le premier cette étrange idée , digne de la tête chaude et romanesque d'un africain débauché et repentant , manichéen et chrétien , indulgent et persécuteur , qui passa sa vie à se contredire lui-même.

Quelle horreur , s'écrient les unitaires rigides , que de calomnier l'auteur de la nature jusqu'à lui imputer des miracles continuels pour damner à jamais des hommes qu'il fait naître pour si peu de temps ! Ou il a créé les ames

de toute éternité, et dans ce système, étant infiniment plus anciennes que le péché d'*Adam*, elles n'ont aucun rapport avec lui; ou ces âmes sont formées à chaque moment qu'un homme couche avec une femme, et en ce cas, DIEU est continuellement à l'affût de tous les rendez-vous de l'univers pour créer des esprits qu'il rendra éternellement malheureux; ou DIEU est lui-même l'âme de tous les hommes, et dans ce système il se damne lui-même. Quelle est la plus horrible et la plus folle de ces trois suppositions? Il n'y en a pas une quatrième; car l'opinion que DIEU attend six semaines pour créer une âme damnée dans un fœtus, revient à celle qui la fait créer au moment de la copulation: qu'importe six semaines de plus ou de moins?

J'ai rapporté le sentiment des unitaires, et les hommes sont parvenus à un tel point de superstition, que j'ai tremblé en le rapportant.

S E C T I O N I I.

IL le faut avouer, nous ne connaissons point de père de l'Eglise, jusqu'à *S^t Augustin* et à *S^t Jérôme*, qui ait enseigné la doctrine du péché originel. *S^t Clément* d'Alexandrie, cet homme si savant dans l'antiquité, loin de parler en un seul endroit de cette corruption

qui a infecté le genre-humain, et qui l'a rendu coupable en naissant, dit en propres mots (a) : *Quel mal peut faire un enfant qui ne vient que de naître ? comment a-t-il pu prévariquer ? comment celui qui n'a encore rien fait a-t-il pu tomber sous la malédiction d'Adam ?*

Et remarquez qu'il ne dit point ces paroles pour combattre l'opinion rigoureuse du péché originel, laquelle n'était point encore développée, mais seulement pour montrer que les passions, qui peuvent corrompre tous les hommes, n'ont pu avoir encore aucune prise sur cet enfant innocent. Il ne dit point : cette créature d'un jour ne fera pas damnée si elle meurt aujourd'hui ; car personne n'avait encore supposé qu'elle serait damnée. S^t Clément ne pouvait combattre un système absolument inconnu.

Le grand Origène est encore plus positif que S^t Clément d'Alexandrie. Il avoue bien que le péché est entré dans le monde par Adam, dans son explication de l'épître de S^t Paul aux Romains ; mais il tient que c'est la pente au péché qui est entrée, qu'il est très-facile de commettre le mal, mais qu'il n'est pas dit pour cela qu'on le commettra toujours, et qu'on sera coupable dès qu'on sera né.

(a) Stromates, liv. III.

Enfin , le péché originel , sous *Origène* , ne consistait que dans le malheur de se rendre semblable au premier homme en péchant comme lui.

Le baptême était nécessaire ; c'était le sceau du christianisme ; il lavait tous les péchés ; mais personne n'avait dit encore qu'il lavât les péchés qu'on n'avait point commis. Personne n'assurait encore qu'un enfant fût damné et brûlât dans des flammes éternelles pour être mort deux minutes après sa naissance. Et une preuve sans réplique , c'est qu'il se passa beaucoup de temps avant que la coutume de baptiser les enfans prévalût. *Tertullien* ne voulait point qu'on les baptisât. Or , leur refuser ce bain sacré , c'eût été les livrer visiblement à la damnation , si on avait été persuadé que le péché originel (dont ces pauvres innocens ne pouvaient être coupables) opérât leur réprobation , et leur fît souffrir des supplices infinis pendant toute l'éternité , pour un fait dont il était impossible qu'ils eussent la moindre connaissance. Les ames de tous les bourreaux , fondues ensemble , n'auraient pu rien imaginer qui approchât d'une horreur si exécrationnelle. En un mot , il est de fait qu'on ne baptisait pas les enfans ; donc il est démontré qu'on était bien loin de les damner.

Il y a bien plus encore ; JESUS-CHRIST n'a

jamais dit : *L'enfant non baptisé sera damné* (b). Il était venu au contraire pour expier tous les péchés , pour racheter le genre-humain par son sang ; donc les petits enfans ne pouvaient être damnés. Les enfans au berceau étaient à bien plus forte raison privilégiés Notre divin Sauveur ne baptisa jamais personne. *Paul* circoncit son disciple *Timothée*, et il n'est point dit qu'il le baptisât.

En un mot , dans les deux premiers siècles , le baptême des enfans ne fut point en usage ; donc on ne croyait point que des enfans fussent victimes de la faute d'*Adam*. Au bout de quatre cents ans on crut leur salut fort en danger , et on fut fort incertain.

Enfin *Pélage* vint au cinquième siècle ; il traita l'opinion du péché originel de monstrueuse. Selon lui , ce dogme n'était fondé que sur une équivoque, comme toutes les autres opinions.

DIEU avait dit à *Adam* dans le jardin : *Le jour que vous mangerez du fruit de l'arbre de la science , vous mourrez*. Or il n'en mourut pas , et DIEU lui pardonna. Pourquoi donc n'aurait-il

(b) Dans saint *Jean*, JESUS dit à *Nicodème*, chapitre III, que le vent, l'esprit, souffle où il veut, que personne ne sait où il va, qu'il faut renaître, qu'on ne peut entrer dans le royaume de DIEU si on ne renaît par l'eau et par l'esprit : mais il ne parle point des enfans.

pas épargné sa race à la millièrne génération ? pourquoi livrerait-il à des tourmens infinis et éternels les petits enfans innocens d'un père qu'il avait reçu en grâce ?

Pélage regardait DIEU non-seulement comme un maître absolu, mais comme un père qui, laissant la liberté à ses enfans, les récompensait au-delà de leurs mérites, et les punissait au-dessous de leurs fautes.

Lui et ses disciples disaient : Si tous les hommes naissent les objets de la colère éternelle de celui qui leur donne la vie ; si avant de penser ils sont coupables, c'est donc un crime affreux de les mettre au monde ; le mariage est donc le plus horrible des forfaits. Le mariage en ce cas n'est donc qu'une émanation du mauvais principe des manichéens ; ce n'est plus adorer DIEU, c'est adorer le diable.

Pélage et les siens débitaient cette doctrine en Afrique, où *S^t Augustin* avait un crédit immense. Il avait été manichéen ; il était obligé de s'élever contre *Pélage*. Celui-ci ne put résister ni à *Augustin* ni à *Jérôme* ; et enfin, de questions en questions, la dispute alla si loin qu'*Augustin* donna son arrêt de damnation contre tous les enfans nés et à naître dans l'univers, en ces propres termes : *La foi catholique enseigne que tous les hommes naissent si coupables, que les enfans mêmes sont certainement*

damnés quand ils meurent sans avoir été régénérés en JESUS.

C'eût été un bien triste compliment à faire à une reine de la Chine , ou du Japon , ou de l'Inde , ou de la Scythie , ou de la Gothie , qui venait de perdre son fils au berceau , que de lui dire : Madame , consolez-vous , monseigneur le prince royal est actuellement entre les griffes de cinq cents diables , qui le tournent et le retournent dans une grande fournaise pendant toute l'éternité , tandis que son corps embaumé repose auprès de votre palais.

La reine épouvantée demande pourquoi ces diables rôtiissent ainsi son cher fils , le prince royal , à jamais ? On lui répond que c'est parce que son arrière-grand-père mangea autrefois du fruit de la science dans un jardin. Jugez ce que doivent penser le roi , la reine , tout le conseil et toutes les belles dames.

Cet arrêt ayant paru un peu dur à quelques théologiens (car il y a de bonnes ames partout) , il fut mitigé par un *Pierre Chrysologue* , ou *Pierre parlant d'or* , lequel imagina un faubourg d'enfer nommé les *limbes* , pour placer tous les petits garçons et toutes les petites filles qui seraient morts sans baptême. C'est un lieu où ces innocens végètent sans rien sentir , le séjour de l'apathie ; et c'est ce

qu'on appelle le *paradis des fots*. Vous trouvez encore cette expression dans *Milton* : *The paradise of fools*. Il le place vers la lune. Cela est tout-à-fait digne d'un poëme épique.

Explication du péché originel.

LA difficulté pour les limbes est demeurée la même que pour l'enfer. Pourquoi ces pauvres petits sont-ils dans les limbes ? qu'avaient-ils fait ? comment leur ame , qu'ils ne possédaient que d'un jour , était-elle coupable d'une gourmandise de six mille ans ?

S^t *Augustin*, qui les damne , dit pour raison que les ames de tous les hommes étant dans celle d'*Adam* , il est probable qu'elles furent toutes complices. Mais comme l'Eglise décida depuis que les ames ne sont faites que quand le corps est commencé , ce système tomba malgré le nom de son auteur.

D'autres dirent que le péché originel s'était transmis d'ame en ame par voie d'émanation , et qu'une ame venue d'une autre arrivait dans ce monde avec toute la corruption de l'ame-mère. Cette opinion fut condamnée.

Après que les théologiens y eurent jeté leur bonnet , les philosophes s'essayèrent. *Leibnitz* , en jouant avec ses monades , s'amusa à rassembler dans *Adam* toutes les monades

humaines avec leurs petits corps de monades. C'était moitié plus que *S^t Augustin*. Mais cette idée , digne de *Cyrano de Bergerac* , n'a pas fait fortune en philosophie.

Mallebranche explique la chose par l'influence de l'imagination des mères. *Eve* eut la cervelle si furieusement ébranlée de l'envie de manger du fruit , que ses enfans eurent la même envie , à peu-près comme cette femme qui , ayant vu rouer un homme , accoucha d'un enfant roué.

Nicole réduit la chose à une certaine inclination , une certaine pente à la concupiscence que nous avons reçue de nos mères. Cette inclination n'est pas un acte ; elle le deviendra un jour. Fort bien , courage , *Nicole* ; mais , en attendant , pourquoi me damner ? *Nicole* ne touche point du tout à la difficulté ; elle consiste à favoir comment nos ames d'aujourd'hui , qui sont formées depuis peu , peuvent répondre de la faute d'une autre ame qui vivait il y a si longtemps.

Mes maîtres , que fallait-il dire sur cette matière ? rien. Aussi je ne donne point mon explication , je ne dis mot.

O R T H O G R A P H E.

L'ORTHOGRAPHE de la plupart des livres français est ridicule. Presque tous les imprimeurs ignorans impriment *Wisigoths*, *Westphalie*, *Wirtemberg*, *Wétéravie*, &c.

Ils ne savent pas que le double V allemand, qu'on écrit ainsi W, est notre V consonne, et qu'en Allemagne on prononce Vétéravie, Virtemberg, Vestphalie, Visigoths.

Ils impriment *Altona* au lieu d'Altena, ne sachant pas qu'en allemand un O surmonté de deux points vaut un E.

Ils ne savent pas qu'en Hollande *oe* fait *ou*; et ils font toujours des fautes en imprimant cette diphthongue.

Celles que commettent tous les jours nos traducteurs de livres sont innombrables.

Pour l'orthographe purement française, l'habitude seule peut en supporter l'incongruité. *Em-ploi-e-roient*, *oc-troi-e-roi-ent*, qu'on prononce, octroieraient, emploieraient. *Pa-on* qu'on prononce pan, *fa-on* qu'on prononce fan, *La-on* qu'on prononce Lan, et cent autres barbaries pareilles font dire :

Hodieque manent vestigia ruris.

Cela n'empêche pas que *Racine*, *Boileau* et

Quinault, ne charment l'oreille, et que *la Fontaine* ne doive plaire à jamais.

Les Anglais sont bien plus inconséquens : ils ont perverti toutes les voyelles ; ils les prononcent autrement que toutes les autres nations. C'est en orthographe qu'on peut dire d'eux avec *Virgile* :

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

Cependant ils ont changé leur orthographe depuis cent ans ; ils n'écrivent plus *Loveth*, *Speaketh*, *Maketh*, mais *Loves*, *Speaks*, *Makes*.

Les Italiens ont supprimé toutes leurs *H*. Ils ont fait plusieurs innovations en faveur de la douceur de leur langue.

L'écriture est la peinture de la voix : plus elle est ressemblante, meilleure elle est.

O V I D E.

LES savans n'ont pas laissé de faire des volumes pour nous apprendre au juste dans quel coin de terre *Ovide Nason* fut exilé par *Octave Céphas* surnommé *Auguste*. Tout ce qu'on en fait, c'est que, né à *Sulmone*, et élevé à *Rome*, il passa dix ans sur la rive droite du *Danube*, dans le voisinage de la mer Noire. Quoiqu'il appelle cette terre *barbare*, il ne faut pas se figurer que ce fût un pays de

fauvages. On y fefait des vers. *Cotis* petit roi d'une partie de la Thrace fit des vers gètes pour *Ovide*. Le poëte latin apprit le gète, et fit auffi des vers dans cette langue. Il femble qu'on aurait dû attendre des vers grecs dans l'ancienne patrie d'*Orphée*; mais ces pays étaient alors peuplés par des nations du Nord qui parlaient probablement un dialecte tartare, une langue approchante de l'ancien flayon. *Ovide* ne femblait pas destiné à faire des vers tartares. Le pays des Tomites, où il fut relégué, était une partie de la Mésie, province romaine, entre le mont Hémus et le Danube. Il est situé au quarante-quatrième degré et demi, comme les plus beaux climats de la France: mais les montagnes qui font au fud, et les vents du nord et de l'eft qui foufflent du Pont-Euxin, le froid et l'humidité des forêts et du Danube, rendaient cette contrée infupportable à un homme né en Italie: auffi *Ovide* n'y vécut-il pas long-temps: il y mourut à l'âge de foixante années. Il fe plaint dans fes Elégies du climat, et non des habitans :

Quos ego, cum loca fim veſtra perofus, amo.

Ces peuples le couronnèrent de laurier, et lui donnèrent des privilèges qui ne l'empêchèrent pas de regretter Rome. C'était un grand exemple de l'eſclavage des Romains

et

et de l'extinction de toutes les lois , qu'un homme né dans une famille équestre , comme *Octave* , exilât un homme d'une famille équestre , et qu'un citoyen de Rome envoyât d'un mot un autre citoyen chez les Scythes. Avant ce temps il fallait un plébiscite , une loi de la nation , pour priver un romain de sa patrie. *Cicéron* , exilé par une cabale , l'avait été du moins avec les formes des lois.

Le crime d'*Ovide* était incontestablement d'avoir vu quelque chose de honteux dans la famille d'*Octave* :

Cur aliquid vidi, cur noxia lumina feci?

Les doctes n'ont pas décidé s'il avait vu *Auguste* avec un jeune garçon plus joli que ce *Mannius* dont *Auguste* dit qu'il n'avait point voulu , parce qu'il était trop laid ; ou s'il avait vu quelque écuyer entre les bras de l'impératrice *Livie* , que cet *Auguste* avait épousée grosse d'un autre ; ou s'il avait vu cet empereur *Auguste* occupé avec sa fille ou sa petite-fille , ou enfin s'il avait vu cet empereur *Auguste* faisant quelque chose de pis , *torva tuentibus hircis*. Il est de la plus grande probabilité qu'*Ovide* surprit *Auguste* dans un inceste. Un auteur presque contemporain nommé *Minutianus Apuleius* , dit : *Pulsum quoque in exilium quod Augusti incestum vidisset.*

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † H

Octave Auguste prit le prétexte du livre innocent de l'Art d'aimer, livre très-décemment écrit, et dans lequel il n'y a pas un mot obscène, pour envoyer un chevalier romain sur la mer Noire. Le prétexte était ridicule. Comment *Auguste*, dont nous avons encore des vers remplis d'ordures, pouvait-il sérieusement exiler *Ovide* à Tomes, pour avoir donné à ses amis, plusieurs années auparavant, des copies de l'Art d'aimer? Comment avait-il le front de reprocher à *Ovide* un ouvrage écrit avec quelque modestie, dans le temps qu'il approuvait les vers où *Horace* prodigue tous les termes de la plus infame prostitution, et le *futuo*, et le *mentula*, et le *cunnus*? Il y propose indifféremment ou une fille lascive, ou un beau garçon qui renoue sa longue chevelure, ou une servante, ou un laquais : tout lui est égal. Il ne lui manque que la bestialité. Il y a certainement de l'impudence à blâmer *Ovide* quand on tolère *Horace*. Il est clair qu'*Octave* alléguait une très-méchante raison, n'osant parler de la bonne. Une preuve qu'il s'agissait de quelque stupre, de quelque inceste, de quelque aventure secrète de la sacrée famille impériale, c'est que le bouc de Caprée, *Tibère*, immortalisé par les médailles de ses débauches, *Tibère*, monstre de lasciveté comme de dissimulation, ne rappela point *Ovide*. Il eut beau

demander grâce à l'auteur des proscriptions et à l'empoisonneur de *Germanicus*, il resta sur les bords du Danube.

Si un gentilhomme hollandais, ou polonais, ou suédois, ou anglais, ou vénitien, avait vu par hasard un *stathouder*, ou un roi de la Grande-Bretagne, ou un roi de Suède, ou un roi de Pologne, ou un doge, commettre quelque gros péché; si ce n'était pas même par hasard qu'il l'eût vu; s'il en avait cherché l'occasion; si enfin il avait l'indiscrétion d'en parler, certainement ce *stathouder*, ou ce roi, ou ce doge, ne feraient pas en droit de l'exiler.

On peut faire à *Ovide* un reproche presque aussi grand qu'à *Auguste* et qu'à *Titère*, c'est de les avoir loués. Les éloges qu'il leur prodigue sont si outrés, qu'ils exciteraient encore aujourd'hui l'indignation, s'il les eût donnés à des princes légitimes ses bienfaiteurs; mais il les donnait à des tyrans, et à ses tyrans. On pardonne de louer un peu trop un prince qui vous caresse, mais non pas de traiter en dieu un prince qui vous persécute. Il eût mieux valu cent fois s'embarquer sur la mer Noire, et se retirer en Perse, par les Palus-Méotides, que de faire ses *Tristes*, de *Ponto*. Il eût appris le persan aussi aisément que le gète, et aurait pu du moins oublier le maître de Rome chez le maître d'Ecbatane. Quelque esprit dur dira

qu'il y avait encore un parti à prendre ; c'était d'aller secrètement à Rome , s'adresser à quelques parens de *Brutus* et de *Cassius* , et de faire une douzième conspiration contre *Octave* ; mais cela n'était pas dans le goût élégiaque.

Chose étrange que les louanges ! Il est bien clair qu'*Ovide* souhaitait de tout son cœur que quelque *Brutus* délivrât Rome de son *Auguste* , et il lui souhaite en vers l'immortalité.

Je ne reproche à *Ovide* que ses *Tristes*. *Bayle* lui fait son procès sur sa philosophie du chaos , si bien exposée dans le commencement des *Métamorphoses* :

Ante mare et terras, et quod legit omnia calum ,

Unus erat toto naturæ vultus in orbe.

Bayle traduit ainsi ces premiers vers : *Avant qu'il y eût un ciel , une terre et une mer , la nature était un tout homogène. Il y a dans Ovide : La face de la nature était la même dans tout l'univers. Cela ne veut pas dire que tout fût homogène , mais que ce tout hétérogène , cet assemblage de choses différentes , paraissait le même ; unus vultus.*

Bayle critique tout le chaos. *Ovide* , qui n'est dans ses vers que le chantre de l'ancienne philosophie , dit que les choses molles et dures , les légères et les pesantes , étaient mêlées ensemble :

Mollia cum duris , sine pondere , habentia pondus :

Et voici comme Bayle raisonne contre lui :

„ Il n'y a rien de plus absurde que de sup-
„ poser un chaos qui a été homogène pendant
„ toute une éternité , quoiqu'il eût les qualités
„ élémentaires , tant celles qu'on nomme *alté-*
„ *ratrices* , qui sont la chaleur , la froideur ,
„ l'humidité et la sécheresse , que celles qu'on
„ nomme *motrices* , qui sont la légèreté et la
„ pesanteur : celle-là cause du mouvement en
„ haut , celle-ci du mouvement en bas. Une
„ matière de cette nature ne peut point être
„ homogène , et doit contenir nécessairement
„ toutes sortes d'hétérogénéités. La chaleur et
„ la froideur , l'humidité et la sécheresse , ne
„ peuvent pas être ensemble sans que leur
„ action et leur réaction les tempère et les con-
„ vertisse en d'autres qualités qui sont la forme
„ des corps mixtes ; et comme ce tempéra-
„ ment se peut faire selon les diversités innom-
„ brables de combinaisons , il a fallu que le
„ chaos renfermât une multitude incroyable
„ d'espèces de composés. Le seul moyen de
„ le concevoir homogène serait de dire que
„ les qualités altératrices des élémens se modi-
„ fièrent au même degré dans toutes les molé-
„ cules de la matière , de sorte qu'il y avait
„ par-tout précisément la même tiédeur , la

„ même mollesse , la même odeur , la même
„ faveur ; &c. . . . mais ce serait ruiner d'une
„ main ce que l'on bâtit de l'autre ; ce serait ,
„ par une contradiction dans les termes , appe-
„ ler *chaos* l'ouvrage le plus régulier , le plus
„ merveilleux en sa symétrie , le plus admi-
„ rable en matière de proportions qui se puisse
„ concevoir. Je conviens que le goût de
„ l'homme s'accommode mieux d'un ouvrage
„ diversifié que d'un ouvrage uniforme ; mais
„ nos idées ne laissent pas de nous apprendre
„ que l'harmonie des qualités contraires , con-
„ servée uniformément dans tout l'univers ,
„ ferait une perfection aussi merveilleuse que
„ le partage inégal qui a succédé au chaos.

„ Quelle science, quelle puissance, ne deman-
„ derait pas cette harmonie uniforme répandue
„ dans toute la nature ? Il ne suffirait pas de
„ faire entrer dans chaque mixte la même
„ quantité de chacun des quatre ingrédients ;
„ il faudrait y mettre des uns plus , des autres
„ moins , selon que la force des uns est plus
„ grande ou plus petite pour agir que pour
„ résister ; car on fait que les philosophes par-
„ tagent dans un degré différent l'action , et la
„ réaction aux qualités élémentaires. Tout
„ bien compté , il se trouverait que la cause
„ qui métamorphosa le chaos l'aurait tiré ,
„ non pas d'un état de confusion et de guerre ,

„ comme on le suppose , mais d'un état de
„ justesse, qui était la chose du monde la plus
„ accomplie, et qui par la réduction à l'équi-
„ libre des forces contraires le tenait dans un
„ repos équivalent à la paix. Il est donc conf-
„ tant que , si les poètes veulent sauver l'hom-
„ généité du chaos, il faut qu'ils effacent tout
„ ce qu'ils ajoutent concernant cette confu-
„ sion bizarre des semences contraires , et ce
„ mélange indigeste , et ce combat perpétuel
„ des principes ennemis.

„ Passons-leur cette contradiction , nous
„ trouverons assez de matière pour les com-
„ battre par d'autres endroits. Re commençons
„ l'attaque de l'éternité. Il n'y a rien de plus
„ absurde que d'admettre pendant un temps
„ infini le mélange des parties insensibles des
„ quatre élémens; car dès que vous supposez
„ dans ces parties l'activité de la chaleur ,
„ l'action et la réaction des quatre premières
„ qualités , et outre cela le mouvement vers
„ le centre dans les particules de la terre et
„ de l'eau , et le mouvement vers la circon-
„ férence dans celles du feu et de l'air , vous
„ établissez un principe qui séparera nécessai-
„ rement les unes des autres ces quatre espèces
„ de corps , et qui n'aura besoin pour cela
„ que d'un certain temps limité. Considérez
„ un peu ce qu'on appelle *la fiole des quatre*

» élémens. On y enferme de petites particules
» métalliques , et puis trois liqueurs beaucoup
» plus légères les unes que les autres. Brouil-
» lez tout cela ensemble , vous n'y discernez
» plus aucun de ces quatre mixtes, les parties
» de chacun se confondent avec les parties des
» autres : mais laissez un peu votre fiole en
» repos , vous trouverez que chacun reprend
» sa situation ; toutes les particules métalliques
» se rassemblent au fond de la fiole ; celles de
» la liqueur la plus légère se rassemblent au
» haut ; celles de la liqueur moins légère que
» celle-là , et moins pesante que l'autre , se
» rangent au troisième étage ; celles de la
» liqueur plus pesante que ces deux-là , mais
» moins pesante que les particules métalli-
» ques , se mettent au second étage ; et ainsi
» vous retrouvez les situations distinctes que
» vous aviez confondues en secouant la fiole :
» vous n'avez pas besoin de patience ; un temps
» fort court vous suffit pour revoir l'image de
» la situation que la nature a donnée dans le
» monde aux quatre élémens. On peut con-
» clure , en comparant l'univers à cette fiole ,
» que , si la terre réduite en poudre avait été
» mêlée avec la matière des astres , et avec
» celle de l'air et de l'eau , en telle sorte que
» le mélange eût été fait jusqu'aux particules
» insensibles de chacun de ces élémens , tout
» aurait

„ aurait d'abord travaillé à se dégager , et
 „ qu'au bout d'un terme préfix les parties de
 „ la terre auraient formé une masse , celles du
 „ feu une autre , et ainsi du reste , à propor-
 „ tion de la pesanteur et de la légèreté de
 „ chaque espèce de corps. „

Je nie à Bayle que l'expérience de la fiole eût pu se faire du temps du chaos. Je lui dis qu'*Ovide* et les philosophes entendaient par choses pesantes et légères, celles qui le devinrent quand un dieu y eut mis la main. Je lui dis : Vous supposez que la nature eût pu s'arranger toute seule , se donner elle-même la pesanteur. Il faudrait que vous commençassiez par me prouver que la gravité est une qualité essentiellement inhérente à la matière , et c'est ce qu'on n'a jamais pu prouver. *Descartes*, dans son roman , a prétendu que les corps n'étaient devenus pesans que quand les tourbillons de matière subtile avaient commencé à les pousser à un centre. *Newton*, dans sa véritable philosophie, ne dit point que la gravitation, l'attraction, soit une qualité essentielle à la matière. Si *Ovide* avait pu deviner le livre des Principes mathématiques de *Newton*, il vous dirait : *La matière n'était ni pesante ni en mouvement dans mon chaos ; il a fallu que DIEU lui imprimât ces deux qualités : mon chaos ne renfermait pas la force que vous lui supposez : nec quidquam nisi*

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † I

pondus iners, ce n'était qu'une masse impuissante ; *pondus* ne signifie point ici *poids*, il veut dire *masse*.

Rien ne pouvait peser avant que DIEU eût imprimé à la matière le principe de la gravitation. De quel droit un corps tendrait-il vers le centre d'un autre, ferait-il attiré par un autre, pousserait-il un autre, si l'artisan suprême ne lui avait communiqué cette vertu inexplicable ? Ainsi *Ovide* se trouverait non-seulement un bon philosophe, mais encore un passable théologien.

Vous dites : „ Un théologien scolastique
 „ avouerait sans peine que , si les quatre élé-
 „ mens avaient existé indépendamment de
 „ DIEU avec toutes les facultés qu'ils ont
 „ aujourd'hui, ils auraient formé d'eux-mêmes
 „ cette machine du monde, et l'entretien-
 „ draient dans l'état où nous la voyons. On
 „ doit donc reconnaître deux grands défauts
 „ dans la doctrine du chaos : l'un, et le prin-
 „ cipal, est qu'elle ôte à DIEU la création de la
 „ matière et la production des qualités propres
 „ au feu, à l'air, à la terre et à la mer ; l'autre ,
 „ qu'après lui avoir ôté cela, elle le fait venir
 „ sans nécessité sur le théâtre du monde pour
 „ distribuer les places aux quatre élémens.
 „ Nos nouveaux philosophes, qui ont rejeté
 „ les qualités et les facultés de la physique

„ péripatéticienne , trouveraient les mêmes
 „ défauts dans la description du chaos d'*Ovide* ;
 „ car ce qu'ils appellent , *lois générales du mou-*
 „ *vement , principes de mécanique , modifications*
 „ *de la matière , figure , situation et arrangement*
 „ *des corpuscules* , ne comprend autre chose
 „ que cette vertu active et passive de la nature ,
 „ que les péripatéticiens entendent sous les
 „ mots de *qualités altératrices et motrices des*
 „ *quatre élémens*. Puis donc que , suivant la
 „ doctrine de ceux-ci , ces quatre corps , situés
 „ selon leur légèreté et leur pesanteur natu-
 „ relles , sont un principe qui suffit à toutes
 „ les générations , les cartésiens , les gassen-
 „ distes et les autres philosophes modernes
 „ doivent soutenir que le mouvement , la
 „ situation et la figure des parties de la matière
 „ suffisent à la production de tous les effets
 „ naturels , sans excepter même l'arrangement
 „ général qui a mis la terre , l'air , l'eau et les
 „ astres où nous les voyons. Ainsi la véritable
 „ cause du monde et des effets qui s'y pro-
 „ duisent n'est point différente de la cause qui
 „ a donné le mouvement aux parties de la
 „ matière , soit qu'en même temps elle ait
 „ assigné à chaque atome une figure déter-
 „ minée , comme le veulent les gassendistes ,
 „ soit qu'elle ait seulement donné à des parties
 „ toutes cubiques une impulsion qui , par la

» durée du mouvement réduit à certaines lois,
» leur ferait prendre dans la suite toutes sortes
» de figures. C'est l'hypothèse des cartésiens.
» Les uns et les autres doivent convenir, par
» conséquent, que si la matière avait été telle
» avant la génération du monde qu'*Ovide* l'a
» prétendu, elle aurait été capable de se tirer du
» chaos par ses propres forces, et de se donner
» la forme de monde sans l'assistance de DIEU.
» Ils doivent donc accuser *Ovide* d'avoir com-
» mis deux bévues : l'une est d'avoir supposé
» que la matière avait eu sans l'aide de la Divi-
» nité les semences de tous les mixtes, la
» chaleur, le mouvement, &c. ; l'autre est de
» dire que, sans l'assistance de DIEU, elle ne
» se ferait point tirée de l'état de confusion.
» C'est donner trop et trop peu à l'un et à
» l'autre, c'est se passer de secours au plus
» grand besoin, et le demander lorsqu'il n'est
» pas nécessaire. »

Ovide pourra vous répondre encore : Vous supposez à tort que mes élémens avaient toutes les qualités qu'ils ont aujourd'hui ; ils n'en avaient aucune ; le sujet existait nu, informe, impuissant ; et quand j'ai dit que le chaud était mêlé dans mon chaos avec le froid, le sec avec l'humide, je n'ai pu employer que ces expressions, qui signifient qu'il n'y avait ni froid ni chaud, ni sec ni humide. Ce sont

des qualités que DIEU a mises dans nos sensations, et qui ne sont point dans la matière. Je n'ai point fait les bévues dont vous m'accusez. Ce sont vos cartésiens et vos gassendistes qui sont des bévues avec leurs atomes et leurs parties cubiques ; et leurs imaginations ne sont pas plus vraies que mes métamorphoses. J'aime mieux *Daphné* changée en laurier , et *Narcisse* en fleur , que de la matière subtile changée en soleils , et de la matière rameuse devenue terre et eau.

Je vous ai donné des fables pour des fables , et vos philosophes donnent des fables pour des vérités.

O Z É E.

EN relisant hier, avec édification , l'ancien Testament , je tombai sur ce passage d'Ozée , chap. XIV, vers. 1 : *Que Samarie périsse , parce qu'elle a tourné son Dieu à l'amertume ! que les Samaritains meurent par le glaive ! que leurs petits enfans soient écrasés , et qu'on fende le ventre aux femmes grosses !*

Je trouvai ces paroles un peu dures : j'allai consulter un docteur de l'université de Prague , qui était alors à sa maison de campagne , au mont Krapac ; il me dit : Il ne faut pas que cela vous étonne. Les Samaritains étaient des

schismatiques qui voulaient sacrifier chez eux , et ne point envoyer leur argent à Jérusalem ; ils méritaient au moins les supplices auxquels le prophète *Ozé* les condamne. La ville de Jéricho , qui fut traitée ainsi après que ses murs furent tombés au son du cornet , était moins coupable. Les trente et un rois que *Josué* fit pendre n'étaient point schismatiques. Les quarante mille éphraïmites massacrés pour avoir prononcé *sibolet* au lieu de *schiboleth* , n'étaient point tombés dans l'abyme du schisme. Sachez , mon fils , que le schisme est tout ce qu'il y a de plus exécrationnable. Quand les jésuites firent pendre dans Thorn , en 1724 , de jeunes écoliers , c'est que ces pauvres enfans étaient schismatiques. Ne doutez pas que nous autres catholiques , apostoliques , romains et bohémiens , nous ne soyons tenus de passer au fil de l'épée tous les russes que nous rencontrerons défarmés , d'écraser leurs enfans sur la pierre , d'éventrer leurs femmes enceintes , et de tirer de leur matrice déchirée et sanglante leurs fœtus à demi formés. Les Russes sont de la religion grecque schismatique ; ils ne portent point leur argent à Rome : donc nous devons les exterminer , puisqu'il est démontré que les Jérusolymites devaient exterminer les Samaritains. C'est ainsi que nous traitâmes les hussites , qui voulaient aussi garder leur argent.

Ainsi a péri ou dû périr, ainsi a été éventrée ou dû être éventrée toute femme ou fille schismatique.

Je pris la liberté de disputer contre lui ; il se fâcha ; la dispute se prolongea ; il fallut souper chez lui ; il m'empoisonna ; mais je n'en mourus pas.

P.

P A P I S M E.

Le Papiste et le Trésorier.

LE P A P I S T E.

MONSEIGNEUR a dans sa principauté des luthériens, des calvinistes, des quakers, des anabaptistes, et même des juifs ; et vous voudriez encore qu'il admît des unitaires.

LE T R E S O R I E R.

Si ces unitaires vous apportent de l'industrie et de l'argent, quel mal vous feront-ils ? vous n'en ferez que mieux payé de vos gages.

LE P A P I S T E.

J'avoue que la soustraction de mes gages me ferait plus douloureuse que l'admission de ces

messieurs ; mais enfin ils ne croient pas que JESUS-CHRIST soit fils de DIEU.

L E T R E S O R I E R.

Que vous importe , pourvu qu'il vous soit permis de le croire , et que vous foyez bien nourri , bien vêtu , bien logé ? les Juifs sont bien loin de croire qu'il soit fils de DIEU , et cependant vous êtes fort aise de trouver ici des juifs sur qui vous placez votre argent à six pour cent. S^t Paul lui-même n'a jamais parlé de la divinité de JESUS-CHRIST ; il l'appelle franchement *un homme* : La mort , dit-il , est entrée dans le monde par le péché d'un seul homme. . . le don de DIEU s'est répandu par la grâce d'un seul homme , qui est JESUS (*). Et ailleurs : Vous êtes à JESUS , et JESUS est à DIEU. . . Tous vos premiers pères de l'Eglise ont pensé comme S^t Paul : il est évident que pendant trois cents ans JESUS s'est contenté de son humanité ; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers siècles.

L E P A P I S T E.

Mais , Monsieur , ils ne croient point à l'éternité des peines.

L E T R E S O R I E R.

Ni moi non plus : foyez damné à jamais si

(*) *Epist. ad Rom.* chap. V , v. 12-15 , et jusqu'à la fin.

vous voulez ; pour moi je ne compte point du tout l'être.

L E P A P I S T E.

Ah ! Monsieur, il est bien dur de ne pouvoir damner à son plaisir tous les hérétiques de ce monde ! mais la rage qu'ont les unitaires de rendre un jour les âmes heureuses n'est pas ma seule peine. Vous savez que ces monstres-là ne croient pas plus à la résurrection des corps que les saducéens ; ils disent que nous sommes tous anthropophages , que les particules qui composaient votre grand-père et votre bisaïeul, ayant été nécessairement dispersées dans l'atmosphère, sont devenues carottes et asperges, et qu'il est impossible que vous n'ayez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

L E T R E S O R I E R.

Soit : mes petits enfans en feront autant de moi , ce ne sera qu'un rendu ; il en arrivera autant aux papistes. Ce n'est pas une raison pour qu'on vous chasse des Etats de monseigneur, ce n'est pas une raison non plus pour qu'il en chasse les unitaires. Ressuscitez comme vous pourrez ; il m'importe fort peu que les unitaires ressuscitent ou non , pourvu qu'ils nous soient utiles pendant leur vie.

L E P A P I S T E.

Et que direz-vous , Monsieur, du péché originel qu'ils nient effrontément ? N'êtes-vous

pas tout scandalisé quand ils assurent que le Pentateuque n'en dit pas un mot; que l'évêque d'Hippone, *S^t Augustin*, est le premier qui ait enseigné positivement ce dogme, quoiqu'il soit évidemment indiqué par *S^t Paul*.

LE TRESORIER.

Ma foi, si le Pentateuque n'en a point parlé, ce n'est pas ma faute; pourquoi n'ajoutiez-vous pas un petit mot du péché originel dans l'ancien Testament, comme vous y avez, dit-on, ajouté tant d'autres choses? Je n'entends rien à ces subtilités. Mon métier est de vous payer régulièrement vos gages quand j'ai de l'argent. . . .

P A R A D I S.

P A R A D I S: il n'y a guère de mot dont la signification se soit plus écartée de son étymologie. On fait assez qu'originellement il signifiait un lieu planté d'arbres fruitiers; ensuite on donna ce nom à des jardins plantés d'arbres d'ombrage. Tels furent, dans l'antiquité, les jardins de Saana vers Eden dans l'Arabie heureuse, connus si long-temps avant que les hordes des Hébreux eussent envahi une partie de la Palestine.

Ce mot *paradis* n'est célèbre chez les Juifs que dans la Genèse. Quelques auteurs juifs

canoniques parlent de jardins ; mais aucun n'a jamais dit un mot du jardin nommé *paradis terrestre*. Comment s'est-il pu faire qu'aucun écrivain juif , aucun prophète juif , aucun cantique juif , n'ait cité ce paradis terrestre dont nous parlons tous les jours ? cela est presque incompréhensible. C'est ce qui a fait croire à plusieurs sçavans audacieux que la Genèse n'avait été écrite que très-tard.

Jamais les Juifs ne prirent ce verger , cette plantation d'arbres , ce jardin , soit d'herbes , soit de fleurs , pour le ciel.

S' *Luc* est le premier qui fasse entendre le ciel par ce mot *paradis* , quand JESUS-CHRIST dit au bon larron (a) : *Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis*.

Les anciens donnèrent le nom de ciel aux nuées : ce nom n'était pas convenable , attendu que les nuées touchent à la terre par les vapeurs dont elles sont formées , et que le ciel est un mot vague qui signifie l'espace immense dans lequel sont tant de soleils , de planètes et de comètes ; ce qui ne ressemble nullement à un verger.

S' *Thomas* dit qu'il y a trois paradis ; le terrestre , le céleste et le spirituel. Je n'entends pas trop la différence qu'il met entre le spirituel et le céleste. Le verger spirituel est , selon lui ,

(a) *Luc*, chap. XXIII, v. 43.

la vision béatifique. Mais c'est précisément ce qui constitue la paradis céleste, c'est la jouissance de DIEU même (b). Je ne prends pas la liberté de disputer contre l'ange de l'école. Je dis seulement : Heureux qui peut toujours être dans un de ces trois paradis !

Quelques savans curieux ont cru que le jardin des Hespérides, gardé par un dragon, était une imitation du jardin d'Eden gardé par un bœuf ailé, ou par un chérubin. D'autres savans plus téméraires ont osé dire que le bœuf était une mauvaise copie du dragon, et que les Juifs n'ont jamais été que de grossiers plagiaires : mais c'est blasphémer, et cette idée n'est pas soutenable.

Pourquoi a-t-on donné le nom de paradis à des cours carrées au-devant d'une église ?

Pourquoi a-t-on appelé paradis le rang des troisièmes loges à la comédie et à l'opéra ? Est-ce parce que ces places étant moins chères que les autres, on a cru qu'elles étaient faites pour les pauvres ; et qu'on prétend que dans l'autre paradis il y a beaucoup plus de pauvres que de riches ? est-ce parce que ces loges étant fort hautes, on leur a donné un nom qui signifie aussi le ciel ? il y a pourtant un peu de différence entre monter au ciel et monter aux troisièmes loges.

(b) Première partie, question CII.

Que penserait un étranger arrivant à Paris, à qui un parisien dirait : Voulez-vous que nous allions voir Pourceaugnac au paradis ?

Que d'incongruités, que d'équivoques dans toutes les langues ! Que tout annonce la faiblesse humaine !

Voyez l'article *Paradis* dans le grand dictionnaire encyclopédique ; il est assurément meilleur que celui-ci.

Paradis aux bienfaisans, disait toujours l'abbé de Saint-Pierre.

PARLEMENT DE FRANCE.

Depuis Philippe le bel jusqu'à Charles VII.

*P*ARLEMENT vient sans doute de parler ; et l'on prétend que parler venait du mot celtique *paler* ; dont les Cantabres et autres espagnols firent *palabra*. D'autres assurent que c'est de *parabola*, et que de *parabole* on fit parlement. C'est-là sans doute une érudition fort utile.

Il y a du moins je ne fais quelle apparence de doctrine plus sérieuse dans ceux qui vous disent que nous n'avons pu encore découvrir de monumens où se trouve le mot barbare *parlamentum*, que vers le temps des premières croisades.

On peut répondre : Le terme *parlamentum* était en usage alors pour signifier les assemblées de la nation ; donc il était en usage très-long-temps auparavant. On n'inventa jamais un terme nouveau pour les choses ordinaires.

Philippe III, dans la charte de cet établissement à Paris, parle d'anciens parlemens. Nous avons des séances de parlement judiciaire depuis 1254 ; et une preuve qu'on s'était servi souvent du mot général *parlement*, en désignant les assemblées de la nation , c'est que nous donnâmes ce nom à ces assemblées dès que nous avons écrit en langue française : et les Anglais, qui prirent toutes nos coutumes, appelèrent *parlement* leurs assemblées des pairs.

Ce mot, source de tant d'équivoques , fut affecté à plusieurs autres corps , aux officiers municipaux des villes , à des moines , à des écoles ; autre preuve d'un antique usage.

On ne répétera pas ici comment le roi *Philippe le bel*, qui détruisit et forma tant de choses , forma une chambre de parlement à Paris, pour juger dans cette capitale les grands procès portés auparavant par-tout où se trouvait la cour ; comment cette chambre, qui ne siégeait que deux fois l'année, fut salariée par le roi à cinq sous par jour pour chaque conseiller-juge. Cette chambre était nécessairement composée de membres amovibles , puisque tous avaient

d'autres emplois ; de sorte que qui était juge à Paris à la touffaint , allait commander les troupes à la pentecôte.

Nous ne redirons point comment cette chambre ne jugea de long-temps aucun procès criminel ; comment les clercs ou gradués , enquêteurs établis pour rapporter les procès aux seigneurs conseillers-juges , et non pour donner leurs voix , furent bientôt mis à la place de ces juges d'épée qui rarement savaient lire et écrire.

On fait par quelle fatalité étonnante et funeste le premier procès criminel que jugèrent ces nouveaux conseillers gradués , fût celui de *Charles VII* leur roi , alors dauphin de France , qu'ils déclarèrent , sans le nommer , déchu de son droit à la couronne ; et comment , quelques jours après , ces mêmes juges , subjugués par le parti anglais dominant , condamnèrent le dauphin , le descendant de saint *Louis* , au bannissement perpétuel , le 3 janvier 1420 ; arrêt aussi incompétent qu'infame , monument éternel de l'opprobre et de la désolation où la France était plongée , et que le président *Hénault* a tâché en vain de pallier dans son Abrégé aussi estimable qu'utile. Mais tout fort de sa sphère dans les temps de trouble. La démence du roi *Charles VI* , l'assassinat du duc de Bourgogne , commis par les

amis du dauphin , le traité solennel de Troye , la défection de tout Paris et des trois quarts de la France , les grandes qualités , les victoires , la gloire , l'esprit , le bonheur de *Henri V* , solennellement déclaré roi de France ; tout semblait excuser le parlement.

Après la mort de *Charles VI* , en 1422 , et dix jours après ses obsèques , tous les membres du parlement de Paris jurèrent sur un missel , dans la grand chambre , obéissance et fidélité au jeune roi d'Angleterre *Henri VI* , fils de *Henri V* ; et ce tribunal fit mourir une bourgeoise de Paris qui avait eu le courage d'ameuter plusieurs citoyens pour recevoir leur roi légitime dans sa capitale. Cette respectable bourgeoise fut exécutée avec tous les citoyens fidèles que le parlement put saisir. *Charles VII* érigea un autre parlement à Poitiers ; il fut peu nombreux , peu puissant , et point payé.

Quelques membres du parlement de Paris , dégoûtés des Anglais , s'y réfugièrent. Et enfin , quand *Charles* eut repris Paris , et donné une amnistie générale , les deux parlemens furent réunis.

Parlement. L'étendue de ses droits.

Machiavel , dans ses Remarques politiques sur *Tite-Live* , dit que les parlemens font la force du roi de France. Il avait très-grande raison

raison en un sens. *Machiavel* italien voyait le pape comme le plus dangereux monarque de la chrétienté. Tous les rois lui faisaient la cour ; tous voulaient l'engager dans leurs querelles ; et quand il exigeait trop , quand un roi de France n'osait le refuser en face , ce roi avait son parlement tout prêt qui déclarait les prétentions du pape contraires aux lois du royaume , tortionnaires , abusives , absurdes. Le roi s'excusait auprès du pape en disant qu'il ne pouvait venir à bout de son parlement.

C'était bien pis encore quand le roi et le pape se querellaient. Alors les arrêts triomphaient de toutes les bulles , et la tiare était renversée par la main de justice. Mais ce corps ne fit jamais la force des rois quand ils eurent besoin d'argent. Comme c'est avec ce seul ressort qu'on est sûr d'être toujours le maître , les rois en voulaient toujours avoir ; il en fallut demander d'abord aux états généraux. La cour du Parlement de Paris , sédentaire et instituée pour rendre la justice , ne se mêla jamais de finance jusqu'à *François I.* La fameuse réponse du premier président *Jean de la Vaquerie* au duc d'Orléans (depuis *Louis XII*) en est une preuve assez forte : *Le parlement est pour rendre justice au peuple ; les finances , la guerre , le gouvernement du roi , ne sont point de son ressort.*

On ne peut pardonner au président *Hénault* de n'avoir pas rapporté ce trait qui servit longtemps de base au droit public , en France , supposé que ce pays connût un droit public.

Parlement. Droit d'enregistrer.

ENREGISTREMENT, mémorial, journal, livre de raison. Cet usage fut de tout temps observé chez les nations policées , et fort négligé par les barbares qui vinrent fonder sur l'empire romain. Le clergé de Rome fut plus attentif , il enregistra tout , et toujours à son avantage. Les Visigoths , les Vandales , les Bourguignons , les Francs et tous les autres sauvages n'avaient pas seulement de registres pour les mariages , les naissances et les morts. Les empereurs firent , à la vérité , écrire leurs traités et leurs ordonnances ; elles étaient conservées tantôt dans un château , tantôt dans un autre ; et quand ce château était pris par quelque brigand , le registre était perdu. Il n'y a guère eu que les anciens actes déposés à la tour de Londres qui aient subsisté. On n'en retrouvait ailleurs que chez les moines , qui suppléèrent souvent par leur industrie à la disette des monumens publics.

Quelle foi peut-on avoir à ces anciens monumens après l'aventure des fausses décrétales

qui ont été respectées pendant cinq cents ans , autant et plus que l'Evangile ; après tant de faux martyrologes , de fausses légendes et de faux actes ? Notre Europe fut trop longtemps composée d'une multitude de brigands qui pillaient tout , d'un petit nombre de faulxaires qui trompèrent ces brigands ignorans , et d'une populace aussi abrutie qu'indigente , courbée vers la terre toute l'année pour nourrir tous ces gens-là.

On tient que *Philippe-Auguste* perdit son charrier , ses titres ; on ne sait pas trop à quelle occasion , ni comment , ni pourquoi il faisait transporter aux injures de l'air des parchemins qu'il devait soigneusement enfermer sous la clef.

On croit qu'*Etienne Boileau* , prévôt de Paris du temps de *S^t Louis* ; fut le premier qui tint un journal , et qu'il fut imité par *Jean de Montluc* greffier du parlement de Paris en 1313 , et non en 1256 ; faute de pure inadvertance dans le grand dictionnaire , au mot *Enregistrement*.

Peu à peu les rois s'accoutumèrent à faire enregistrer au parlement plusieurs de leurs ordonnances , et surtout les lois que le parlement était obligé de maintenir.

C'est une opinion commune que la première ordonnance enregistrée est celle de

Philippe de Valois sur ses droits de régle, en 1332 au mois de septembre, laquelle pourtant ne fut enregistrée qu'en 1334. Aucun édit sur les finances ne fut enregistré en cette cour, ni par ce roi, ni par ses successeurs, jusqu'à *François I.*

Charles V tint un lit de justice en 1374, pour faire enregistrer la loi qui fixe la majorité des rois à quatorze ans.

Une observation fort singulière, est que l'érection de presque tous les parlemens du royaume ne fut point présentée au parlement de Paris pour y être enregistrée et vérifiée.

Les traités de paix y furent quelquefois enregistrés. Plus souvent on s'en dispensa. Rien n'a été stable et permanent, rien n'a été uniforme. L'on n'enregistra point le traité d'Utrecht qui termina la funeste guerre de la succession d'Espagne. Onregistra les édits qui établirent et qui supprimèrent les moulins de bois, les essayeurs de beurre et les mesureurs de charbon.

Remontrances des parlemens.

TOUTE compagnie, tout citoyen a droit de porter ses plaintes au souverain par la loi naturelle qui permet de crier quand on souffre. Les premières remontrances du parlement de

Paris furent adressées à *Louis XI* par l'express commandement de ce roi, qui, étant alors mécontent du pape, voulut que le parlement lui remontrât publiquement les excès de la cour de Rome. Il fut bien obéi; le parlement était dans son centre; il défendait les lois contre les rapines. Il montra que la cour romaine avait extorqué, en trente années, quatre millions six cents quarante-cinq mille écus de la France. Ces simonies multipliées, ces vols réels commis sous le nom de *pitié*, commençaient à faire horreur. Mais la cour romaine ayant enfin apaisé et séduit *Louis XI*, il fit taire ceux qu'il avait fait si bien parler. Il n'y eut aucune remontrance sur les finances du temps de *Louis XI*, ni de *Charles VIII*, ni de *Louis XII*; car il ne faut pas qualifier du nom de *remontrances solennelles* le refus que fit cette compagnie de prêter à *Charles VIII* cinquante mille francs pour sa malheureuse expédition d'Italie en 1496. Le roi lui envoya le sire d'*Albrét*, le sire de *Rieux* gouverneur de Paris, le sire de *Graville* amiral de France, et le cardinal *Dumaine*, pour la prier de se cotiser pour lui prêter cet argent. Etrange députation! Les registres portent que le parlement représenta la nécessité et l'indigence du royaume, et le cas si piteux, *quod non indiget manu scribentis*. Garder son argent n'était pas une de

ces remontrances publiques au nom de la France.

Il en fit pour la grille d'argent de Saint-Martin, que *François I* acheta des chanoines, et dont il devait payer l'intérêt et le principal sur ses domaines. Voilà la première remontrance pour affaire pécuniaire.

La seconde fut pour la vente de vingt charges de nouveaux conseillers au parlement de Paris, et de trente dans les provinces. Ce fut le chancelier cardinal *Duprat* qui profitua ainsi la justice. Cette honte a duré et s'est étendue sur toute la magistrature de la France depuis 1515 jusqu'à 1771, l'espace de deux cents cinquante-cinq ans, jusqu'à ce qu'un autre chancelier ait commencé à effacer cette tache.

Depuis ce temps le parlement remontra sur toutes sortes d'objets. Il y était autorisé par l'édit paternel de *Louis XII*, pète du peuple : *Qu'on suive toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher au monarque.*

Après *François I*, le parlement fut continuellement en querelle avec le ministère, ou du moins en défiance. Les malheureuses guerres de religion augmentèrent son crédit ; et plus il fut nécessaire, plus il fut entreprenant. Il se regardait comme le tuteur des rois dès le

temps de *François II*. C'est ce que *Charles IX* lui reprocha au temps de sa majorité par ces propres mots :

„ Je vous ordonne de ne pas agir avec un
 „ roi majeur comme vous avez fait pendant
 „ sa minorité ; ne vous mêlez pas des affaires
 „ dont il ne vous appartient pas de connaître ;
 „ souvenez-vous que votre compagnie n'a
 „ été établie par les rois que pour rendre la
 „ justice suivant les ordonnances du souve-
 „ rain. Laissez au roi et à son conseil les affaires
 „ d'Etat ; défaites-vous de l'erreur de vous
 „ regarder comme les tuteurs des rois , comme
 „ les défenseurs du royaume et comme les
 „ gardiens de Paris. „

Le malheur des temps l'engagea dans le parti de la ligue contre *Henri III*. Il soutint les *Guises* au point qu'après le meurtre de *Henri de Guise* et du cardinal son frère , il commença des procédures contre *Henri III* , et nomma deux conseillers , *Pichon* et *Courtin* , pour informer. (1)

Après la mort de *Henri III* , il se déclara contre *Henri le grand*. La moitié de ce corps était entraînée par la faction d'Espagne , et l'autre par un faux zèle de religion.

Henri IV eut un autre petit parlement auprès

(1) L'arrêt ne parle que des meurtriers du duc de *Guise* et de leurs complices. Il n'était que hardi , et non irrégulier.

de lui ainsi que *Charles VII*. Il rentra comme lui dans Paris par des négociations secrètes plus que par la force, et il réunit les deux parlemens ainsi que *Charles VII* en avait usé.

Tout le ministère du cardinal de *Richelieu* fut signalé par des résistances fréquentes de cette compagnie ; résistances d'autant plus fermes qu'elles étaient approuvées de la nation.

On connaît assez la guerre de la fronde , dans laquelle le parlement fut précipité par des factieux. La reine régente le transféra à Pontoise par une déclaration du roi son fils déjà majeur, datée du 3 juillet 1652. Mais trois présidens seulement et quatorze conseillers obéirent.

Louis XIV , en 1655 , après l'amnistie , vint à la grand'chambre , le fouet à la main , défendre les assemblées des chambres. En 1657 il ordonna l'enregistrement de tout édit , et ne permit les remontrances que dans la huitaine après l'enregistrement. Tout fut tranquille sous son règne.

Sous Louis XV.

Le parlement de Paris avait déjà , du temps de la fronde , établi l'usage de ne plus rendre la justice lorsqu'il se croyait lésé par le gouvernement.

gouvernement. C'était un moyen qui semblait devoir forcer le ministère à plier sous ses volontés , sans qu'on eût une rébellion à lui reprocher comme dans la minorité de *Louis XIV.*

Il employa cette ressource en 1718, dans la minorité de *Louis XV.* Le duc d'Orléans régent l'exila à Pontoise en 1720.

La malheureuse bulle *Unigenitus* le mit quelquefois aux prises avec le cardinal de *Fleury.*

Il cessa encore ses fonctions en 1751 dans les petits troubles excités par *Christophe de Beaumont* , archevêque de Paris , au sujet des billets de confession et des refus de sacremens.

Nouvelle cessation de service en 1753. Tout le corps fut exilé dans plusieurs villes de son ressort ; la grand'chambre le fut à Pontoise. Cet exil dura plus de quinze mois , depuis le 10 mai 1753 , jusqu'au 27 août 1754. Le roi , dans cet espace de temps , fit rendre la justice par des conseillers d'Etat et des maîtres des requêtes. Très-peu de causes furent plaidées devant ce nouveau tribunal. La plupart de ceux qui étaient en procès aimèrent mieux s'accommoder , ou attendre le retour du parlement. Il semblait que la chicane eût été exilée avec ceux qui étaient institués pour la réprimer.

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † L

On rappela enfin le parlement à ses fonctions , et il revint aux acclamations de toute la France.

Deux ans après son retour , les esprits étant plus aigris que jamais , le roi vint tenir un lit de justice à Paris en 1756 le 13 décembre. Il supprima deux chambres du parlement , et fit plusieurs réglemens pour mettre dans ce corps une police nouvelle. A peine fut-il sorti , que tous les conseillers donnèrent leur démission , à la réserve des présidens à mortier et de dix conseillers de grand'chambre.

La cour ne croyait pas alors pouvoir établir un nouveau tribunal à sa place. On fut de tous les côtés très-aigri et très-incertain.

L'attentat inconcevable de *Damiens* parut réconcilier pendant quelque temps le parlement avec la cour. Ce malheureux , non moins insensé que coupable , accusa sept membres du parlement dans une lettre qu'il osa dicter pour le roi même , et qui lui fut portée. Cette accusation absurde n'empêcha pas le roi de remettre au parlement même le jugement de *Damiens* , qui fut condamné au supplice de *Ravaillac* par ce qui restait de la grand'chambre. Plusieurs pairs et des princes du sang opinèrent.

Après l'exécution terrible du criminel , faite le 28 mars 1757 , le ministère , engagé

dans une guerre ruineuse et funeste , négocia avec ces mêmes officiers du parlement qui avaient donné leur démission ; les exilés furent rappelés.

Ce corps , à force d'avoir été humilié par la cour , eut plus d'autorité que jamais.

Il signala cette autorité en abolissant par un arrêt l'ordre des jésuites en France , et en les dépouillant de tous leurs biens (par l'arrêt du 6 août 1762). Rien ne le rendit plus cher à la nation. Il fut en cela parfaitement secondé par tous les parlemens du royaume et par toute la France.

Il s'unissait en effet avec ces autres parlemens , et prétendait ne faire avec eux qu'un corps , dont il était le principal membre. Tous s'appelaient alors *classes du parlement* ; celui de Paris était la première classe ; chaque classe faisait des remontrances sur les édits , et ne les enregistrait pas. Il y eut même quelques-uns de ces corps qui poursuivirent juridiquement les commandans de province envoyés à eux de la part du roi pour faire enregistrer. Quelques classes décernèrent des prises de corps contre ces officiers. Si ces décrets avaient été mis à exécution , il en aurait résulté un effet bien étrange. C'est sur les domaines royaux que se prennent les deniers dont on paye les frais de justice ; de sorte que le roi

aurait payé de ses propres domaines les arrêts rendus par ceux qui lui défobéissaient contre ses officiers principaux qui avaient exécuté ses ordres.

Le plus singulier de ces arrêts rendus contre les commandans des provinces, et en quelque forte contre le roi lui-même, fut celui du parlement de Toulouse contre le duc de *Fitzjames*, *Barwik*, en date du 17 décembre 1763 : *Ordonne que ledit duc de Fitzjames sera pris, saisi et arrêté en quelque endroit du royaume qu'il se trouve, c'est-à-dire que les huissiers toulousains pouvaient saisir au corps le duc de Fitzjames dans la chambre du roi même, ou à sa chapelle de Versailles. La cour dissimula long-temps cet affront ; aussi elle en essaya d'autres.*

Cette étonnante anarchie ne pouvait pas subsister ; il fallait ou que la couronne reprît son autorité, ou que les parlemens prévalussent.

On avait besoin dans des conjonctures si critiques d'un chancelier aussi hardi que l'*Hospital*, on le trouva. Il fallait changer toute l'administration de la justice dans le royaume, et elle fut changée.

Le roi commença par essayer de ramener le parlement de Paris ; il le fit venir à un lit de justice qu'il tint à Versailles le 7 décembre 1770, avec les princes, les pairs et les grands

officiers de la couronne. Là , il lui défendit de se servir jamais des termes d'*unité* , d'*indivisibilité* et de *classes*.

D'envoyer aux autres parlemens d'autres mémoires que ceux qui sont spécifiés par les ordonnances.

De cesser le service, sinon dans les cas que ces mêmes ordonnances ont prévus.

De donner leur démission en corps.

De rendre jamais d'arrêt qui retarde les enregistremens , le tout sous peine d'être cassés.

Le parlement sur cet édit solennel ayant encore cessé le service , le roi leur fit porter des lettres de jussion ; ils désobéirent. Nouvelles lettres de jussion , nouvelle désobéissance. Enfin le monarque poussé à bout , leur envoya pour dernière tentative , le 20 janvier 1771 , à quatre heures du matin , des mousquetaires qui portèrent à chaque membre un papier à signer. Ce papier ne contenait qu'un ordre de déclarer s'ils obéiraient , ou s'ils refuseraient. Plusieurs voulurent interpréter la volonté du roi : les mousquetaires leur dirent qu'ils avaient ordre d'éviter les commentaires , qu'il fallait un oui ou un non.

Quarante membres signèrent ce *oui* , les autres s'en dispensèrent. Les *oui* étant venus

le lendemain au parlement avec leurs camarades , leur demandèrent pardon d'avoir accepté , et signèrent *non* ; tous furent exilés.

La justice fut encore administrée par les conseillers d'Etat et les maîtres des requêtes , comme elle l'avait été en 1753 ; mais ce ne fut que par provision. On tira bientôt de ce chaos un arrangement utile.

D'abord le roi se rendit aux vœux des peuples qui se plaignaient depuis des siècles de deux griefs , dont l'un était ruineux , l'autre honteux et dispendieux à la fois. Le premier était le ressort trop étendu du parlement de Paris , qui contraignait les citoyens de venir de cent cinquante lieues se consumer devant lui en frais , qui souvent excédaient le capital. Le second était la vénalité des charges de judicature ; vénalité qui avait introduit la forte taxation des épices.

Pour réformer ces deux abus , six parlemens nouveaux furent institués le 23 février de la même année , sous le titre de *conseils supérieurs* , avec injonction de rendre *gratis* la justice. Ces conseils furent établis dans Arras , Blois , Châlons , Clermont , Lyon , Poitiers (en suivant l'ordre alphabétique). On y en ajouta d'autres depuis.

Il fallait surtout former un nouveau parlement à Paris , lequel serait payé par le roi

sans acheter ses places , et sans rien exiger des plaideurs. Cet établissement fut fait le 13 avril 1771. L'opprobre de la vénalité dont *François I* et le chancelier *Duprat* avaient malheureusement souillé la France , fut lavé par *Louis XV* et par les soins du chancelier de *Maupeou* , second du nom. On finit par la réforme de tous les parlemens , et on espéra de voir réformer la jurisprudence. On fut trompé : rien ne fut réformé. *Louis XVI* rétablit avec sagesse les parlemens que *Louis XV* avait cassés avec justice. Le peuple vit leur retour avec des transports de joie.

PARLEMENT D'ANGLETERRE.

LES membres du parlement d'Angleterre aiment à se comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent. (*)

Il n'y a pas long-temps que *M. Schipping* , dans la chambre des communes , commença son discours par ces mots : *La majesté du peuple anglais serait blessée.* La singularité de l'expression causa un grand éclat de rire ; mais sans se déconcerter , il répéta les mêmes paroles d'un air ferme , et on ne rit plus. J'avoue que je ne vois rien de commun entre la majesté du

(*) Cet article a été écrit vers 1731.

peuple anglais et celle du peuple romain , encore moins entre leurs gouvernemens. Il y a un sénat à Londres dont quelques membres sont soupçonnés , quoiqu'à tort sans doute , de vendre leurs voix dans l'occasion , comme on se fait à Rome : voilà toute la ressemblance. D'ailleurs les deux nations me paraissent entièrement différentes , soit en bien , soit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de religion ; cette abomination était réservée à des dévots , prêcheurs d'humilité et de patience. *Marius* et *Sylla* , *Pompée* et *César* , *Antoine* et *Auguste* , ne se battaient point pour décider si le *Flamen* devait porter sa chemise par-dessus sa robe , ou sa robe par-dessus sa chemise ; et si les poulets sacrés devaient manger et boire , ou bien manger seulement , pour qu'on prît les augures. Les Anglais se sont fait pendre autrefois réciproquement à leurs assises , et se sont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille espèce. La secte des épiscopaux et le presbytérianisme ont tourné pour un temps ces têtes mélancoliques. Je m' imagine que pareille sottise ne leur arrivera plus ; ils me paraissent devenir sages à leurs dépens , et je ne leur vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des syllogismes. Toutefois qui peut répondre des hommes ?

Voici une différence plus essentielle entre Rome et l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la dernière ; c'est que le fruit des guerres civiles de Rome a été l'esclavage , et celui des troubles d'Angleterre, la liberté. La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant , et qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement sage , où le prince , tout-puissant pour faire du bien , a les mains liées pour faire du mal ; où les seigneurs sont grands sans insolence et sans vassaux , et où le peuple partage le gouvernement sans confusion.

La chambre des pairs et celle des communes sont les arbitres de la nation ; le roi est le sur-arbitre. Cette balance manquait aux Romains ; les grands et le peuple étaient toujours en division à Rome , sans qu'il y eût un pouvoir introyen qui pût les accorder. Le sénat de Rome qui avait l'injuste et punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les plébéiens , ne connaissait d'autre secret pour les éloigner du gouvernement , que de les occuper toujours dans les guerres étrangères ; il regardait le peuple comme une bête féroce , qu'il fallait lâcher sur leurs voisins , de peur qu'elle ne dévorât ses maîtres. Ainsi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des

conquérans; c'est parce qu'ils étaient malheureux chez eux, qu'ils devinrent les maîtres du monde, jusqu'à ce qu'enfin leurs divisions les rendirent esclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat, ni pour une fin si funeste; son but n'est point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent. Ce peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté, il l'est encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre *Louis XIV*, uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition.

Il en a coûté, sans doute, pour établir la liberté en Angleterre; c'est dans des mers de sang qu'on a noyé l'idole du pouvoir despotique: mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher leurs lois. Les autres nations n'ont pas versé moins de sang qu'eux; mais ce sang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté, n'a fait que cimenter leur servitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre, n'est qu'une sédition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour défendre ses privilèges, soit en Barbarie, soit en Turquie; aussitôt des soldats mercenaires la subjuguent, des bourreaux la punissent, et le reste de la nation baise ses chaînes. Les Français

pensent que le gouvernement de cette île est plus orageux que la mer qui l'environne, et cela est vrai; mais c'est quand le roi commence la tempête, c'est quand il veut se rendre le maître du vaisseau, dont il n'est que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre; mais de toutes ces guerres civiles, aucune n'a eu une liberté sage pour objet. Dans le temps détestable de *Charles IX* et de *Henri III*, il s'agissait seulement de savoir si on ferait l'esclave des *Guises*; pour la dernière guerre de Paris elle ne mérite que des sifflets. Il me semble que je vois des écoliers qui se mutinent contre le préfet d'un collège, et qui finissent par être fouettés. Le cardinal de *Retz*, avec beaucoup d'esprit et de courage mal employé, rebelle sans aucun sujet, factieux sans dessein, chef de parti sans armée, cabait pour cabaler, et semblait faire la guerre civile pour son plaisir. Le parlement de Paris ne savait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas. Il levait des troupes par arrêt, il les cassait: il menaçait, et demandait pardon; il mettait à prix la tête du cardinal *Mazarin*, et ensuite venait le complimenter en cérémonie. Nos guerres civiles sous *Charles VI* avaient été cruelles; celles de la ligue furent abominables; celle de la fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, et avec raison, c'est le supplice de *Charles I*, monarque digne d'un meilleur sort, qui fut traité par ses vainqueurs, comme il les eût traités s'il eût été heureux. Après tout, regardez d'un côté *Charles I* vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans *Westminster*, et décapité; et de l'autre, l'empereur *Henri VII* empoisonné par son chapelain en communiant, *Henri III* assassiné par un moine, trente assassinats médités contre *Henri IV*, plusieurs exécutés, et le dernier privant enfin la France de ce grand roi : pesez ces attentats, et jugez.

P A S S I O N S.

Leur influence sur le corps, et celle du corps sur elles.

DIS-MOI, docteur, (je n'entends pas un docteur en médecine qui fait quelque chose, qui a long-temps examiné les sinuosités du cervelet, qui a recherché si les nerfs ont un suc circulant, qui a fouillé en vain dans des matrices pour voir comment un être pensant s'y forme, et qui connaît tout ce qu'on peut connaître de notre machine; hélas! j'entends

un docteur en théologie.) Je t'adjure par la raison au nom de laquelle tu frémis : dis-moi pourquoi , ayant vu faire à ta servante un mouvement de gauche à droite et de droite à gauche formé par le muscle gluteus et par le vaste externe , sur le champ ton imagination s'alluma ; deux muscles érecteurs , qui partent de l'ischion , donnèrent un mouvement de perpendiculaire à ton phallus ? Ses corps caverneux se remplirent de sang ; tu introduisis ton *balanus intra vaginam* de ta servante ; et ton *balanus* frottant *suum clitorida* lui donna comme à toi un plaisir d'une ou deux secondes , dont ni elle ni toi ne connaîtront jamais la cause , et dont naîtra cependant un être pensant , tout pourri du péché originel ? quel rapport , je te prie , de toute cette action avec un mouvement du muscle gluteus de ta gouvernante ? Tu auras beau relire *Sanchez* et *Thomas d'Aquin* et *Scot* et *Bonaventure* , tu ne sauras jamais un mot de cette mécanique incompréhensible , par laquelle l'éternel architecte dirige tes idées , tes désirs , tes actions , et fait naître un petit bâtard de prêtre prédestiné à la damnation de toute éternité.

Le lendemain matin , après avoir pris ton chocolat , ta mémoire te retrace l'image du plaisir que tu goûtas la veille , et tu recommences. Conçois-tu , mon gros automate , ce

que c'est que cette mémoire qui t'est commune avec tous les animaux? Sais tu quelles fibres rappellent tes idées, et peignent dans ton cerveau les voluptés de la veille par un sentiment continué, qui a dormi avec toi et qui s'est réveillé avec toi? Le docteur me répond après *Thomas d'Aquin* que tout cela est une production de son ame végétative, de son ame sensitive et de son ame intellectuelle, qui toutes trois composent une ame, laquelle n'étant point étendue agit évidemment sur un corps étendu.

Je vois à son air embarrassé qu'il a balbutié des mots dont il n'a aucune idée; et je lui dis enfin : Docteur, si tu conviens malgré toi que tu ne fais ce que c'est qu'une ame, et que tu as parlé toute ta vie sans t'entendre, que ne l'avoues-tu en honnête homme? que ne conclus-tu ce qu'il faut conclure de la pré-motion physique du docteur *Boursier*, et de certains endroits de *Mallebranche*, et surtout de ce sage *Locke* si supérieur à *Mallebranche*? que ne conclus-tu; dis-je, que ton ame est une faculté que DIEU t'a donnée sans te dire son secret; ainsi qu'il t'en a donné tant d'autres? Apprends que plusieurs raisonneurs prétendent qu'à proprement parler il n'y a que le pouvoir inconnu du divin *Demiourgos* et ses lois inconnues qui opèrent tout en nous; et

qu'à parler encore mieux , nous ne saurons jamais de quoi il s'agit.

Mon homme se fâche ; le sang lui monte au visage. Il me battrait s'il était le plus fort , et s'il n'était retenu par les bienfaisances. Son cœur se gonfle ; la systole et la diastole se font irrégulièrement ; son cervelet est comprimé ; il tombe en apoplexie. Quel rapport y avait-il donc entre ce sang , ce cœur , ce cervelet et une vieille opinion du docteur qui était contraire à la mienne ? Un esprit pur , intellectuel , tombe t-il en syncope , quand on n'est pas de son avis ? J'ai proféré des sons ; il a proféré des sons ; et le voilà en apoplexie ; le voilà mort.

Je suis à table moi et mon ame en forbonne , au *prima mensis* avec cinq ou six docteurs *socii sorbonici*. On nous donne d'un mauvais vin frelaté ; d'abord nos ames sont folles ; une demi-heure après nos ames sont stupides , elles sont nulles ; et le lendemain nos mêmes docteurs donnent un beau décret par lequel l'ame ne tenant point de place , et étant absolument immatérielle , est logée matériellement dans le corps calleux , pour faire leur cour au chirurgien *la Peironie*.

Un convive est à table gaiement. On lui apporte une lettre qui lui inspire l'étonnement , la tristesse et la crainte. Dans l'instant même les muscles de son ventre se contractent et se

relâchent , le mouvement péristaltique des intestins s'augmente ; le sphincter du rectum s'ouvre avec une petite convulsion ; et mon homme , au lieu d'achever son dîner , fait une copieuse évacuation. Dis-moi donc quelle connexion secrète la nature a mise entre une idée et une selle ?

De tous ceux qu'on a trépanés , il y en a toujours plusieurs qui restent imbécilles. On a donc offensé les fibres pensantes de leur cerveau ; et où sont ces fibres pensantes ? O Sanchez , ô magister de Grillandis , Tamponet , Riballier , ô Cogé Pecus régent de seconde et recteur de l'université , rendez-moi raison nettement de tout cela , si vous pouvez !

Comme j'écrivais ces choses au mont Krapac , pour mon instruction particulière , on m'a apporté le livre de la *Médecine de l'esprit* du docteur Camus , professeur en médecine de l'université de Paris. J'ai espéré d'y voir la solution de toutes mes difficultés. Qu'y ai-je trouvé ? rien. Ah , monsieur Camus ! vous n'avez pas fait avec esprit la *Médecine de l'esprit*. C'est lui qui recommande fortement le sang d'ânon , tiré derrière l'oreille comme un spécifique contre la folie. *Cette vertu du sang d'âne* , dit-il , *réintègre l'ame dans ses fonctions*. Il prétend aussi qu'on guérit les fous en leur donnant la gale. Il assure de plus que pour avoir de
la

la mémoire, il faut manger du chapon, du levraut et des alouettes, et surtout se bien garder des oignons et du beurre. Cela fut imprimé en 1769 avec approbation et privilège du roi. Et on mettait sa santé entre les mains de maître *Camus* professeur en médecine! Pourquoi n'aurait-il pas été premier médecin du roi?

Pauvres marionnettes de l'éternel *Demiourgos*, qui ne savons ni pourquoi ni comment une main invisible fait mouvoir nos ressorts, et ensuite nous jette et nous entasse dans la boîte! Répétons plus que jamais avec *Aristote*: *Tout est qualité occulte.*

P A T R I E.

SECTION PREMIERE.

Nous nous bornerons ici selon notre usage à proposer quelques questions que nous ne pouvons résoudre.

Un juif a-t-il une patrie? s'il est né à Coimbre, c'est au milieu d'une troupe d'ignorans absurdes qui argumenteront contre lui, et auxquels il ferait des réponses absurdes, s'il osait répondre. Il est surveillé par des inquisiteurs qui le feront brûler s'ils savent

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † M

qu'il ne mange point de lard, et tout son bien leur appartiendra. Sa patrie est-elle à Coimbre ? peut-il aimer tendrement Coimbre ? peut-il dire comme dans les Horaces de *Pierre Corneille* :

Mon cher pays est mon premier amour.

Mourir pour la patrie est un si digne fort

Qu'on briguerait en foule une si belle mort. — Tarare !

Sa patrie est-elle Jérusalem ? il a ouï dire vaguement qu'autrefois ses ancêtres, quels qu'ils fussent, ont habité ce terrain pierreux et stérile, bordé d'un désert abominable, et que les Turcs sont maîtres aujourd'hui de ce petit pays dont ils ne retirent presque rien. Jérusalem n'est pas sa patrie. Il n'en a point ; il n'a pas sur la terre un pied carré qui lui appartienne.

Le Guèbre plus ancien, et cent fois plus respectable que le Juif, esclave des Turcs, ou des Persans, ou du grand-mogol, peut-il compter pour sa patrie quelques pyrées qu'il élève en secret sur des montagnes ?

Le Banian, l'Arménien, qui passent leur vie à courir dans tout l'Orient, et à faire le métier de courtiers, peuvent-ils dire, ma chère patrie, ma chère patrie ? Ils n'en ont d'autre que leur bourse et leur livre de compte.

Parmi nos nations d'Europe, tous ces meurtriers qui louent leurs services, et qui vendent

leur sang au premier roi qui veut les payer , ont-ils une patrie ? Ils en ont bien moins qu'un oiseau de proie qui revient tous les soirs dans le creux du rocher où sa mère fit son nid.

Les moines oseraient-ils dire qu'ils ont une patrie ? elle est , disent-ils , dans le ciel ; à la bonne heure , mais dans ce monde je ne leur en connais pas.

Ce mot de *patrie* sera-t-il bien convenable dans la bouche d'un grec , qui ignore s'il y eut jamais un *Miltiade*, un *Agéfilas*, et qui fait seulement qu'il est l'esclave d'un janissaire , lequel est esclave d'un aga, lequel est esclave d'un bacha , lequel est esclave d'un visir , lequel est esclave d'un padisha que nous appelons à Paris le *Grand-Turc* ?

Qu'est-ce donc que la patrie ? ne serait-ce pas par hasard un bon champ , dont le possesseur logé commodément dans une maison bien tenue , pourrait dire : Ce champ que je cultive , cette maison que j'ai bâtie , sont à moi ; j'y vis sous la protection des lois qu'aucun tyran ne peut enfreindre. Quand ceux qui possèdent , comme moi , des champs et des maisons s'assemblent pour leurs intérêts communs , j'ai ma voix dans cette assemblée ; je suis une partie du tout , une partie de la communauté , une partie de la souveraineté ; voilà ma patrie. Tout ce qui n'est pas cette habitation

d'hommes , n'est-ce pas quelquefois une écurie de chevaux sous un palefrenier qui leur donne à son gré des coups de fouet ? On a une patrie sous un bon roi ; on n'en a point sous un méchant.

S E C T I O N I I.

UN jeune garçon pâtissier , qui avait été au collège , et qui savait encore quelques phrases de *Cicéron* , se donnait un jour les airs d'aimer sa patrie. Qu'entends-tu par ta patrie ? lui dit un voisin , est-ce ton four ? est-ce le village où tu es né , et que tu n'as jamais revu ? est-ce la rue où demeuraient ton père et ta mère qui se sont ruinés , et qui t'ont réduit à enfourner des petits pâtés pour vivre ? est-ce l'hôtel de ville où tu ne feras jamais clerc d'un quartier ? est-ce l'église de Notre-Dame où tu n'as pu parvenir à être enfant de chœur , tandis qu'un homme absurde est archevêque et duc avec vingt mille louis d'or de rente ?

Le garçon pâtissier ne fut que répondre. Un penseur qui écoutait cette conversation , conclut que dans une patrie un peu étendue , il y avait souvent plusieurs millions d'hommes qui n'avaient point de patrie.

Toi , voluptueux Parisien , qui n'as jamais fait d'autre grand voyage que celui de Dieppe pour y manger de la marée fraîche ; qui ne

connais que ta maison vernie de la ville, ta jolie maison de campagne, et ta loge à cet opéra où le reste de l'Europe s'obstine à s'ennuyer; qui parles assez agréablement ta langue parce que tu n'en fais point d'autre, tu aimes tout cela, et tu aimes encore les filles que tu entretiens, le vin de Champagne qui t'arrive de Reims, tes rentes que l'hôtel de ville te paye tous les six mois, et tu dis que tu aimes ta patrie ?

En conscience, un financier aime-t-il cordialement sa patrie !

L'officier et le soldat qui dévasteront leur quartier d'hiver, si on les laisse faire, ont-ils un amour bien tendre pour les payfans qu'ils ruinent ?

Où était la patrie du duc de *Guise le balafre* ? était-ce à Nancy, à Paris, à Madrid, à Rome ?

Quelle patrie aviez-vous, cardinaux de *la Balue*, *du Prat*, *Lorraine*, *Mazarin* ?

Où fut la patrie d'*Attila* et de cent héros de ce genre, qui en courant toujours n'étaient jamais hors de leur chemin ?

Je voudrais bien qu'on me dît quelle était la patrie d'*Abraham* ?

Le premier qui a écrit que la patrie est partout où l'on se trouve bien, est je crois *Euripide* dans son *Phaëton* :

Os pantakos ge patris es boskoufa ge.

Mais le premier homme qui sortit du lieu de sa naissance pour chercher ailleurs son bien-être, l'avait dit avant lui.

S E C T I O N I I I .

UNE patrie est un composé de plusieurs familles ; et comme on soutient communément sa famille par amour propre , lorsqu'on n'a pas un intérêt contraire , on soutient par le même amour propre sa ville ou son village qu'on appelle sa patrie.

Plus cette patrie devient grande , moins on l'aime , car l'amour partagé s'affaiblit. Il est impossible d'aimer tendrement une famille trop nombreuse qu'on connaît à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être édile , tribun , préteur , consul , dictateur , crie qu'il aime sa patrie , et il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez soi , sans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être sûr de sa fortune et de sa vie. Tous formant ainsi les mêmes souhaits , il se trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république , quand on n'en fait que pour soi-même.

Il est impossible qu'il y ait sur la terre un Etat qui ne se soit gouverné d'abord en

république ; c'est la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'assemblent d'abord contre les ours et contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades divisées en républiques ; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvâmes que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien monde ; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie et de Rome. On voit encore aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre septentrion, sont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi vivent encore comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde, libres, égaux entre eux, sans maîtres, sans sujets, sans argent et presque sans besoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois et de terre sont leurs retraites : ils sont les plus puans de tous les hommes, mais ils ne le sentent pas ; ils vivent et ils meurent plus doucement que nous.

Il reste dans notre Europe huit républiques sans monarques, Venise, la Hollande, la

Suisse, Gènes, Lucques, Raguse, Genève et Saint-Marin (a). On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques sous un roi, mais la Pologne est la seule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre patrie soit un Etat monarchique, ou un Etat républicain ? il y a quatre mille ans qu'on agite cette question. Demandez la solution aux riches, ils aiment tous mieux l'aristocratie ; interrogez le peuple, il veut la démocratie : il n'y a que les rois qui préfèrent la royauté (1). Comment donc est-il possible que presque toute la terre soit gouvernée par des monarques ? demandez-le aux rats qui

(a) Ceci est écrit en 1764.

(1) Il n'y a qu'un esclave qui puisse dire qu'il préfère la royauté à une république bien constituée, où les hommes seraient vraiment libres, et où jouissant, sous de bonnes lois, de tous les droits qu'ils tiennent de la nature, ils seraient encore à l'abri de toute oppression étrangère ; mais cette république n'existe point et n'a jamais existé. On ne peut choisir qu'entre la monarchie, l'aristocratie et l'anarchie ; et dans ce cas, un homme sage peut très-bien donner la préférence à la monarchie ; surtout s'il se défie d'un sentiment naturel, qui le porte à préférer la constitution républicaine, non parce que tous les hommes y sont libres, mais parce qu'il se croit fait pour y devenir un de leurs maîtres. Ajoutons que sur les objets les plus importants pour les hommes, la sûreté, la liberté civile, la propriété, la répartition des impôts, la liberté du commerce et de l'industrie, les lois, doivent être les mêmes dans les monarchies ou dans les républiques ; que sur ces objets l'intérêt du monarque se confond avec l'intérêt

proposèrent

proposèrent de pendre une sonnette au cou du chat. Mais , en vérité , la véritable raison est , comme on l'a dit , que les hommes sont très-rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

Il est triste que souvent pour être bon patriote on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien *Caton* , ce bon citoyen , disait toujours en opinant au sénat : Tel est mon avis , et qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote , c'est souhaiter que sa ville s'enrichisse par le commerce , et soit puissante par les armes. Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde , et qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine , que souhaiter la grandeur de son pays , c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande , ni plus petite , ni plus riche , ni plus pauvre , ferait le citoyen de l'univers. (2)

général , au moins autant que celui d'un corps législatif. Les principes qui doivent dicter les lois sur tous ces objets , puisés dans la nature des hommes , fondés sur la raison , sont indépendans des différentes formes de constitution politique. Il est malheureux que le célèbre *Montesquieu* , non-seulement ait méconnu cette vérité , mais qu'il ait fondé presque tout son ouvrage sur le préjugé contraire , que l'autorité de son nom soutient encore parmi un grand nombre de ses admirateurs.

(2) Un pays peut augmenter sa richesse réelle , sans diminuer , et même en augmentant celle de ses voisins. Il en est

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † N

P A U L.

SECTION PREMIERE.

Questions sur Paul.

PAUL était-il citoyen romain, comme il s'en vante ? S'il était de Tarsis en Cilicie, Tarsis ne fut colonie romaine que cent ans après lui ; tous les antiquaires en sont d'accord. S'il était de la petite ville ou bourgade de Giscala, comme *S^t Jérôme* l'a cru, cette ville était dans la Galilée ; et certainement les Galiléens n'étaient pas citoyens romains.

Est-il vrai que *Paul* n'entra dans la société naissante des chrétiens, qui étaient alors demi-juifs, que parce que *Gamaliel* dont il avait été le disciple lui refusa sa fille en mariage ? Il me semble que cette accusation ne se trouve que dans les Actes des apôtres reçus par les ébionites, Actes rapportés et réfutés par l'évêque *Epiphane*, dans son chapitre XXX.

Est-il vrai que *S^{te} Thècle* vint trouver saint *Paul* déguisée en homme ? et les Actes de sainte

de même du bonheur public : celui d'une nation ne se fait point aux dépens du bonheur d'une autre. Il n'en est pas ainsi de la puissance ; mais aussi aucune nation n'est intéressée à augmenter la sienne au-delà de ce qui est nécessaire à sa sûreté.

Thècle sont-ils recevables ? *Tertullien*, dans son livre du baptême, chapitre XVII, tient que cette histoire fut écrite par un prêtre attaché à *Paul*. *Jérôme*, *Cyprien*, en réfutant la fable du lion baptisé par S^{te} *Thècle*, affirment la vérité de ces Actes. C'est là que se trouve un portrait de S^t *Paul* qui est assez singulier : *Il était gros, court, large d'épaules ; ses sourcils noirs se joignaient sur son nez aquilin, ses jambes étaient crochues, sa tête chauve, et il était rempli de la grâce du Seigneur.*

C'est à peu-près ainsi qu'il est dépeint dans le *Philopatris* de *Lucien* ; à la grâce du Seigneur près, dont *Lucien* n'avait malheureusement aucune connaissance.

Peut-on excuser *Paul* d'avoir repris *Pierre* qui judaïsait, quand lui-même alla judaïser huit jours dans le temple de Jérusalem ?

Lorsque *Paul* fut traduit devant le gouverneur de Judée par les Juifs, pour avoir introduit des étrangers dans le temple, fit-il bien de dire à ce gouverneur, que c'était pour la résurrection des morts qu'on lui faisait son procès, tandis qu'il ne s'agissait point de la résurrection des morts ? (a)

Paul fit-il bien de circoncire son disciple *Timothée*, après avoir écrit aux Galates : Si

(a) Actes, chap. XXIV.

vous vous faites circoncire, JESUS ne vous servira de rien ?

Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens, ch. IX : *N'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépens et de mener avec nous une femme ? &c.* Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens dans sa seconde épître : *Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres ?* Que penserait-on aujourd'hui d'un homme qui prétendrait vivre à nos dépens lui et sa femme, nous juger, nous punir, et confondre le coupable et l'innocent ?

Qu'entend-on par le ravissement de *Paul* au troisième ciel ? qu'est-ce qu'un troisième ciel ?

Quel est enfin le plus vraisemblable (humainement parlant), ou que *Paul* se soit fait chrétien pour avoir été renversé de son cheval par une grande lumière en plein midi, et qu'une voix céleste lui ait crié : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* ou bien que *Paul* ait été irrité contre les pharisiens, soit pour le refus de *Gamaliel* de lui donner sa fille, soit par quelque autre cause ?

Dans toute autre histoire le refus de *Gamaliel* ne semblerait-il pas plus naturel qu'une voix céleste, si d'ailleurs nous n'étions pas obligés de croire ce miracle ?

Je ne fais aucune de ces questions que pour m'instruire ; et j'exige de quiconque voudra m'instruire , qu'il parle raisonnablement.

S E C T I O N I I.

LES épîtres de *S^t Paul* sont si sublimes , qu'il est souvent difficile d'y atteindre.

Plusieurs jeunes bacheliers demandent ce que signifient précisément ces paroles (b) :
 „ Tout homme qui prie et qui prophétise
 „ avec un voile sur sa tête souille sa tête. „

Que veulent dire celles-ci (c) ? „ J'ai appris
 „ du Seigneur que la nuit même qu'il fut saisi,
 „ il prit du pain. „

Comment peut-il avoir appris cela de JESUS-CHRIST , auquel il n'avait jamais parlé , et dont il avait été le plus cruel ennemi sans l'avoir jamais vu ? est-ce par inspiration ? est-ce par le récit de ses disciples ? est-ce lorsqu'une lumière céleste le fit tomber de cheval ? il ne nous en instruit pas.

Et celles-ci encore (d) ? „ La femme sera
 „ sauvée si elle fait des enfans. „

C'est assurément encourager la population ; il ne paraît pas que *Paul* ait fondé des couvens de filles.

(b) Epître I aux Corinthiens , chap. XI.

(c) *Ibid.* v. 23.

(d) I. *Timothee* , chap. II.

Il traite d'impies (e), d'imposteurs, de diaboliques, de consciences gangrenées, ceux qui prêchent le célibat et l'abstinence des viandes.

Ceci est bien plus fort. Il semble qu'il proscrive moines, nonnes, jours de jeûne. Expliquez-moi cela, tirez-moi d'embarras.

Que dire sur les passages où il recommande aux évêques de n'avoir qu'une femme (f)? *Unius uxoris virum.*

Cela est positif. Jamais il n'a permis qu'un évêque eût deux femmes, lorsque les grands-pontifes juifs pouvaient en avoir plusieurs.

Il dit positivement „ que le jugement dernier se fera de son temps, que JESUS descendra dans les nuées comme il est annoncé „ dans St *Luc* (g), que lui *Paul* montera dans „ l'air pour aller au-devant de lui avec les „ habitans de Thessalonique.

La chose est-elle arrivée? est-ce une allégorie, une figure? croyait-il en effet qu'il ferait ce voyage? croyait-il avoir fait celui du troisième ciel? qu'est-ce que ce troisième ciel? comment ira-t-il dans l'air? y a-t-il été?

„ Que le Dieu de notre Seigneur JESUS-

(e) I. *Timothee*, chap. IV.

(f) *Ibid.* chap. III; et à *Tite*, chap. I.

(g) I. *Thessal.* chap. IV.

„ CHRIST (*h*), le père de gloire, vous donne
 „ l'esprit de sagesse. „

Est-ce là reconnaître JESUS pour le même
 Dieu que le père ?

„ Il a opéré sa puissance sur JESUS en le
 „ ressuscitant et le mettant à sa droite. „

Est-ce là constater la divinité de JESUS ?

„ Vous avez rendu JESUS de peu inférieur
 „ aux anges en le couronnant de gloire. „ (*i*)
 S'il est inférieur aux anges est-il Dieu ?

„ Si par le délit d'un seul plusieurs sont
 „ morts (*k*), la grâce et le don de DIEU
 „ ont plus abondé par la grâce d'un seul
 „ homme, qui est JESUS-CHRIST. „

Pourquoi l'appeler toujours homme et
 jamais Dieu ?

„ Si à cause du péché d'un seul homme la
 „ mort a régné, l'abondance de grâce régnera
 „ bien davantage par un seul homme, qui est
 „ JESUS-CHRIST. „

Toujours homme, jamais Dieu, excepté
 un seul endroit contesté par *Erasme*, par
Grotius, par le *Clerc*, &c.

„ Nous sommes enfans de DIEU (*l*), et
 „ cohéritiers de JESUS-CHRIST. „

N'est-ce pas toujours regarder JESUS comme

(*h*) Ephésiens, chap. I.

(*k*) Aux Romains, ch. V.

(*i*) Aux Hébreux, chap. II.

(*l*) *Ibid.* chap. XVIII.

l'un de nous , quoique supérieur à nous par les grâces de DIEU ?

» A DIEU seul sage , honneur et gloire par
» JESUS-CHRIST. »

Ce mot , DIEU *seul* , ne semble - t - il pas exclure JESUS de la divinité ?

Comment entendre tous ces passages à la lettre sans craindre d'offenser JESUS-CHRIST ? comment les entendre dans un sens plus relevé sans craindre d'offenser Dieu le père ?

Il y en a plusieurs de cette espèce qui ont exercé l'esprit des savans. Les commentateurs se sont combattus ; et nous ne prétendons pas porter la lumière où ils ont laissé l'obscurité. Nous nous soumettons toujours de cœur et de bouche à la décision de l'Eglise.

Nous avons eu aussi quelque peine à bien pénétrer les passages suivans :

» Votre circoncision profite si vous observez la loi juive (m) ; mais si vous êtes prévaricateurs de la loi , votre circoncision devient prépuce.

» Or nous savons que tout ce que la loi dit à ceux qui sont dans la loi , elle le dit afin que toute bouche soit obstruée (n) , et que tout le monde soit soumis à DIEU , parce que toute chair ne sera pas justifiée

(m) Epître aux juifs de Rome appelés les Romains , ch. II.

(n) Chap. III.

„ devant lui par les œuvres de la loi , car par
 „ la loi vient la connaissance du péché.

„ Car un seul Dieu justifie la circoncision
 „ par la foi (o) , et le prépuce par la foi.
 „ Détruisons-nous donc la foi par la loi ? à
 „ Dieu ne plaise. Car si *Abraham* a été jus-
 „ tifié par ses œuvres , il en a gloire , mais
 „ non chez DIEU. „

Nous osons dire que l'ingénieux et profond dom *Calmet* lui-même ne nous a pas donné sur ces endroits un peu obscurs une lumière qui dissipât toutes nos ténèbres. C'est sans doute notre faute de n'avoir pas entendu les commentateurs , et d'avoir été privés de l'intelligence entière du texte , qui n'est donnée qu'aux ames privilégiées. Mais dès que l'explication viendra de la chaire de vérité , nous entendrons tout parfaitement.

S E C T I O N I I I .

AJOUTONS ce petit supplément à l'article *Paul*. Il vaut mieux s'édifier dans les lettres de cet apôtre , que de dessécher sa piété à calculer le temps où elles furent écrites. Les savans recherchent en vain l'an et jour auxquels *S^t Paul* servit à lapider *S^t Etienne* , et à garder les manteaux des bourreaux.

(o) *Ibid.* Suite au chap. IV.

Ils disputent sur l'année où il fut renversé de cheval par une lumière éclatante en plein midi , et sur l'époque de son ravissement au troisième ciel.

Ils ne conviennent ni de l'année où il fut conduit prisonnier à Rome , ni de celle où il mourut.

On ne connaît la date d'aucune de ses lettres. .

On croit que l'épître aux Hébreux n'est point de lui. On rejette celle aux Laodicéens, quoique cette épître ait été reçue sur les mêmes fondemens que les autres.

On ne fait pourquoi il changea son nom de *Saul* en celui de *Paul* , ni ce que signifiait ce nom.

S' *Jérôme*, dans son commentaire sur l'épître à *Philémon*, dit que *Paul* signifiait l'embouchure d'une flûte.

Les lettres de S' *Paul* à *Sénèque* , et de *Sénèque* à *Paul* passèrent, dans la primitive Eglise, pour aussi authentiques que tous les autres écrits chrétiens. Saint *Jérôme* l'assure , et cite des passages de ces lettres dans son catalogue. S' *Augustin* n'en doute pas dans sa cent cinquante-troisième lettre à *Macédonius* (p). Nous avons treize lettres de ces deux grands hommes , *Paul* et *Sénèque* , qu'on prétend

(p) Edition des Bénédict. et dans la Cité de Dieu, liv. VI.

avoir été liés d'une étroite amitié à la cour de *Néron*. La septième lettre de *Sénèque* à *Paul* est très-curieuse. Il lui dit que les juifs et les chrétiens sont souvent condamnés au supplice comme incendiaires de Rome. *Christiani et judæi, tanquàm machinatores incendii, supplicio affici solent.* Il est vraisemblable, en effet, que les juifs et les chrétiens, qui se haïssaient avec fureur, s'accusèrent réciproquement d'avoir mis le feu à la ville; et que le mépris et l'horreur qu'on avait pour les juifs, dont on ne distinguait point les chrétiens, les livrèrent également les uns et les autres à la vengeance publique.

Nous sommes forcés d'avouer que le commerce épistolaire de *Sénèque* et de *Paul* est dans un latin ridicule et barbare; que les sujets de ces lettres paraissent aussi impertinens que le style; qu'on les regarde aujourd'hui comme des actes de faussaires. Mais aussi comment ose-t-on contredire le témoignage de saint *Jérôme* et de *S^t Augustin*? Si ces monumens attestés par eux ne sont que de viles impostures, quelle sûreté aurons-nous pour les autres écrits plus respectables? C'est la grande objection de plusieurs savans personnages. Si on nous a trompés indignement, disent-ils, sur les Lettres de *Paul* et de *Sénèque*, sur les Constitutions apostoliques et sur les Actes

de S^t Pierre , pourquoi ne nous aura-t-on pas trompés de même sur les Actes des apôtres ? Le jugement de l'Eglise et la foi sont les réponses péremptoires à toutes ces recherches de la science , et à tous les raisonnemens de l'esprit.

On ne fait pas sur quel fondement *Abdias* , premier évêque de Babylone , dit , dans son histoire des apôtres , que S^t Paul fit lapider S^t Jacques le mineur par le peuple. Mais avant qu'il se fût converti , il se peut très-facilement qu'il eût persécuté S^t Jacques aussi-bien que S^t Etienne. Il était très-violent ; il est dit dans les Actes des apôtres (1) qu'il respirait le sang et le carnage. Aussi *Abdias* a soin d'observer que l'auteur de la sédition dans laquelle S^t Jacques fut si cruellement traité , était ce même Paul que DIEU appela depuis au ministère de l'apostolat. (2)

Ce livre attribué à l'évêque *Abdias* n'est point admis dans le Canon ; cependant *Jules africain* , qui l'a traduit en latin , le croit authentique. Dès que l'Eglise ne l'a pas reçu , il ne faut pas le recevoir. Bornons-nous à bénir la Providence , et à souhaiter que tous les persécuteurs soient changés en apôtres charitables et compatissans.

(1) Chap. IX, v. 1.

(2) *Apostolica Historia* , lib. VI , pag. 595 et 596 , *Fabric. codex.*

P E R E S , M E R E S , E N F A N S :

Leurs devoirs.

O N a beaucoup crié en France contre l'Encyclopédie , parce qu'elle avait été faite en France , et qu'elle lui faisait honneur ; on n'a point crié dans les autres pays ; au contraire , on s'est empressé de la contrefaire ou de la gâter , par la raison qu'il y avait à gagner quelque argent.

Pour nous qui ne travaillons point pour la gloire comme les encyclopédistes de Paris ; nous qui ne sommes point exposés comme eux à l'envie ; nous dont la petite société est cachée dans la Hesse , dans le Virtemberg , dans la Suisse , chez les Grisons , au mont Krapac , et qui ne craignons point d'avoir à disputer contre le docteur de la comédie italienne ou contre un docteur de forbonne ; nous qui ne vendons point nos feuilles à un libraire ; nous qui sommes des êtres libres , et qui ne mettons du noir sur du blanc qu'après avoir examiné , autant qu'il est en nous , si ce noir pourra être utile au genre-humain ; nous enfin qui aimons la vertu , nous exposerons hardiment notre pensée.

Honore ton père et ta mère si tu veux vivre long - temps.

J'oserais dire : Honore ton père et ta mère dusses-tu mourir demain.

Aime tendrement, sers avec joie la mère qui t'a porté dans son sein et qui t'a nourri de son lait, et qui a supporté tous les dégoûts de ta première enfance. Remplis ces mêmes devoirs envers ton père qui t'a élevé.

Siècles à venir, jugez un franc nommé *Louis XIII*, qui à l'âge de seize ans commença par faire murer la porte de l'appartement de sa mère, et l'envoya en exil sans en donner la moindre raison, mais seulement parce que son favori le voulait.

Mais, Monsieur, je suis obligé de vous confier que mon père est un ivrogne, qui me fit un jour par hasard, sans songer à moi, qui ne m'a donné aucune éducation que celle de me battre tous les jours quand il revenait ivre au logis. Ma mère était une coquette qui n'était occupée que de faire l'amour. Sans ma nourrice qui s'était prise d'amitié pour moi, et qui après la mort de son fils m'a reçu chez elle par charité, je serais mort de misère.

Eh bien, aime ta nourrice, salue ton père et ta mère quand tu les rencontreras. Il est dit dans la Vulgate : *Honora patrem tuum et matrem tuam*, et non pas *dilige*.

Fort bien, Monsieur, j'aimerai mon père et ma mère s'ils me font du bien; je les

honorerai s'ils me font du mal : j'ai toujours pensé ainsi depuis que je pense , et vous me confirmez dans mes maximes.

Adieu , mon enfant , je vois que tu prospéreras , car tu as un grain de philosophie dans la tête.

Encore un mot , Monsieur ; si mon père s'appelait *Abraham* , et moi *Isaac* ; et si mon père me disait : Mon fils , tu es grand et fort , porte ces fagots au haut de cette montagne pour te servir de bûcher quand je t'aurai coupé la tête ; car c'est DIEU qui me l'a ordonné ce matin quand il m'est venu voir ; que me conseilleriez-vous de faire dans cette occasion chatouilleuse ?

Assez chatouilleuse en effet. Mais , toi , que ferais-tu ? car tu me parais une assez bonne tête.

Je vous avoue , Monsieur , que je lui demanderais son ordre par écrit , et cela par amitié pour lui. Je lui dirais : Mon père , vous êtes chez des étrangers qui ne permettent pas qu'on assassine son fils sans une permission expresse de DIEU dûment légale et contrôlée. Voyez ce qui est arrivé à ce pauvre *Calas* dans la ville moitié française , moitié espagnole de Toulouse. On l'a roué ; et le procureur-général *Riquet* a conclu à faire brûler madame *Calas* la mère , le tout sur le simple

soupçon très-mal conçu qu'ils avaient pendu leur fils *Marc-Antoine Calas* pour l'amour de DIEU. Je craindrais qu'il ne donnât ses conclusions contre vous et contre votre sœur, ou votre nièce madame *Sara* ma mère. Montrez-moi, encore un coup, une lettre de cachet pour me couper le cou, signée de la main de DIEU, et plus bas, *Raphaël*, ou *Michel*, ou *Belzébuth*, sans quoi, serviteur; je m'en vais chez *Pharaon* égyptiaque, ou chez le roi du désert de *Gérar*, qui ont été tous deux amoureux de ma mère, et qui certainement auront de la bonté pour moi. Coupez si vous voulez le cou de mon frère *Ismaël*, mais pour le mien je vous réponds que vous n'en viendrez pas à bout.

Comment! c'est raisonner en vrai sage. Le dictionnaire encyclopédique ne dirait pas mieux. Tu iras loin, te dis-je, je t'admire de n'avoir pas dit la moindre injure à ton père *Abraham*, et de n'avoir point été tenté de le battre. Et dis-moi, si tu étais ce *Cram* que son père *Clotaire* roi franc fit brûler dans une grange, ou don *Carlos* fils de ce renard *Philippe II*, ou bien ce pauvre *Alexis* fils de ce czar *Pierre*, moitié héros et moitié tigre?

Ah! Monsieur, ne me parlez plus de ces horreurs: vous me feriez détester la nature humaine.

PERSECUTION.

P E R S E C U T I O N .

C E n'est pas *Dioclétien* que j'appellerai persécuteur, car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des chrétiens ; et si dans les derniers temps de son empire il ne les sauva pas des ressentimens de *Galérius*, il ne fut en cela qu'un prince séduit et entraîné par la cabale au-delà de son caractère, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de persécuteurs aux *Trajans*, aux *Antonins*, je croirais prononcer un blasphème.

Quel est le persécuteur ? c'est celui dont l'orgueil blessé et le fanatisme en fureur irritent le prince ou les magistrats contre des hommes innocens, qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de son avis. Impudent, tu adores un DIEU, tu prêches la vertu, et tu la pratiques ; tu as servi les hommes, et tu les as consolés ; tu as établi l'orpheline ; tu as secouru le pauvre ; tu as changé les déserts où quelques esclaves traînaient une vie misérable, en campagnes fertiles peuplées de familles heureuses : mais j'ai découvert que tu me méprises, et que tu n'as jamais lu mon livre de controverse : tu fais que je suis un fripon, que j'ai contrefait l'écriture de G***, que j'ai volé des **** ; tu pourrais bien le dire, il faut que je te prévienne ; j'irai donc

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † O

chez le confesseur du premier ministre, ou chez le podeslat. Je leur remontrai, en penchant le cou et en tordant la bouche, que tu as une opinion erronée sur les cellules où furent renfermés les Septante; que tu parlas même il y a dix ans d'une manière peu respectueuse du chien de *Tobie*, lequel tu soutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un lévrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de DIEU et des hommes. Tel est le langage du persécuteur; et si ces paroles ne sortent pas précisément de sa bouche, elles sont gravées dans son cœur avec le burin du fanatisme trempé dans le fiel de l'envie.

C'est ainsi que le jésuite *le Tellier* osa persécuter le cardinal de *Noailles*, et que *Jurieu* persécuta *Bayle*.

Lorsqu'on commença à persécuter les protestans en France, ce ne fut ni *François I*, ni *Henri II*, ni *François II*, qui éprièrent ces infortunés, qui s'armèrent contre eux d'une fureur réfléchie, et qui les livrèrent aux flammes pour exercer sur eux leurs vengeances. *François I* était trop occupé avec la duchesse d'*Etampes*, *Henri II* avec sa vieille *Diane*, et *François II* était trop enfant. Par qui la persécution commença-t-elle? Par des prêtres jaloux qui armèrent les préjugés des magistrats et la politique des ministres.

Si les rois n'avaient pas été trompés ; s'ils avaient prévu que la persécution produirait cinquante ans de guerres civiles , et que la moitié de la nation serait exterminée mutuellement par l'autre , ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers bûchers qu'ils laissent allumer.

O DIEU de miséricorde ! si quelque homme peut ressembler à cet être malfaisant qu'on nous peint occupé sans cesse à détruire tes ouvrages , n'est-ce pas le persécuteur ?

P H I L O S O P H E.

SECTION PREMIERE.

PHILOSOPHE, *amateur de la sagesse*, c'est-à-dire *de la vérité*. Tous les philosophes ont eu ce double caractère , il n'en est aucun dans l'antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes , et des leçons de vérités morales. Ils ont pu se tromper tous sur la physique ; mais elle est si peu nécessaire à la conduite de la vie , que les philosophes n'avaient pas besoin d'elle. Il a fallu des siècles pour connaître une partie des lois de la nature. Un jour suffit à un sage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le philosophe n'est point enthousiaste, il ne

s'érige point en prophète , il ne se dit point inspiré des dieux ; ainsi je ne mettrai au rang des philosophes , ni l'ancien *Zoroastre* , ni *Hermès* , ni l'ancien *Orphée* , ni aucun de ces législateurs dont se vantaient les nations de la Chaldée , de la Perse , de la Syrie , de l'Egypte et de la Grèce. Ceux qui se dirent enfans des dieux étaient les pères de l'imposture ; et s'ils se servirent du mensonge pour enseigner des vérités , ils étaient indignes de les enseigner ; ils n'étaient pas philosophes : ils étaient tout au plus de très-prudens menteurs.

Par quelle fatalité , honteuse peut-être pour les peuples occidentaux , faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un sage simple , sans faste , sans imposture , qui enseignait aux hommes à vivre heureux six cents ans avant notre ère vulgaire , dans un temps où tout le Septentrion ignorait l'usage des lettres , et où les Grecs commençaient à peine à se distinguer par la sagesse ? Ce sage est *Confucius* , qui étant législateur ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle règle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entière ? » Réglez un Etat comme vous réglez » une famille ; on ne peut bien gouverner sa » famille qu'en lui donnant l'exemple.

» La vertu doit être commune au laboureur » et au monarque.

„ Occupe-toi du soin de prévenir les crimes
 „ pour diminuer le soin de les punir.

„ Sous les bons rois *Yao* et *Xu* les Chinois
 „ furent bons ; sous les mauvais rois *Kie* et
 „ *Chu* ils furent méchans.

„ Fais à autrui comme à toi-même.

„ Aime les hommes en général ; mais chéris
 „ les gens de bien. Oublie les injures et jamais
 „ les bienfaits.

„ J'ai vu des hommes incapables de sciences ,
 „ je n'en ai jamais vu incapables de vertus. „

Avouons qu'il n'est point de législateur qui
 ait annoncé des vérités plus utiles au genre-
 humain.

Une foule de philosophes grecs enseigna
 depuis une morale aussi pure. S'ils s'étaient
 bornés à leurs vains systèmes de physique , on
 ne prononcerait aujourd'hui leur nom que
 pour se moquer d'eux. Si on les respecte
 encore , c'est qu'ils furent justes , et qu'ils
 apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de *Platon* , et
 surtout l'admirable exorde des lois de *Zaleucus* ,
 sans éprouver dans son cœur l'amour des
 actions honnêtes et généreuses. Les Romains
 ont leur *Cicéron* , qui seul vaut peut-être tous
 les philosophes de la Grèce. Après lui vien-
 nent des hommes encore plus respectables ,
 mais qu'on désespère presque d'imiter ; c'est

Epictète dans l'esclavage , ce sont les *Antonins* et les *Juliens* sur le trône.

Quel est le citoyen parmi nous qui se priverait , comme *Julien* , *Antonin* et *Marc-Aurèle* , de toutes les délicatesses de notre vie molle et efféminée , qui dormirait comme eux sur la dure , qui voudrait s'imposer leur frugalité , qui marcherait comme eux à pied et tête nue à la tête des armées , exposé tantôt à l'ardeur du soleil , tantôt aux frimats , qui commanderait comme eux à toutes les passions ? Il y a parmi nous des dévots ; mais où sont les sages ? où sont les ames inébranlables , justes et tolérantes ?

Il y a eu des philosophes de cabinet en France ; et tous , excepté *Montagne* , ont été persécutés. C'est , ce me semble , le dernier degré de la malignité de notre nature , de vouloir opprimer ces mêmes philosophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une secte égorgent les enthousiastes d'une autre secte , que les franciscains haïssent les dominicains , et qu'un mauvais artiste cabale pour perdre celui qui le surpasse ; mais que le sage *Charron* ait été menacé de perdre la vie , que le savant et généreux *Ramus* ait été assassiné , que *Descartes* ait été obligé de fuir en Hollande pour se soustraire à la rage des ignorans , que

Gassendi ait été forcé plusieurs fois de se retirer à Digne , loin des calomnies de Paris ; c'est-là l'opprobre éternel d'une nation.

Un des philosophes les plus persécutés fut l'immortel *Bayle* , l'honneur de la nature humaine. On me dira que le nom de *Jurieu* son calomniateur et son persécuteur est devenu exécration , je l'avoue ; celui du jésuite *le Tellier* l'est devenu aussi ; mais de grands hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil et dans la disette ?

Un des prétextes dont on se servit pour accabler *Bayle* et pour le réduire à la pauvreté , fut son article de *David* dans son utile dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes , sanguinaires , atroces , ou contraires à la bonne foi , ou qui font rougir la pudeur.

Bayle , à la vérité , ne loua point *David* pour avoir ramassé , selon les livres hébreux , six cents vagabonds perdus de dettes et de crimes ; pour avoir pillé ses compatriotes à la tête de ces bandits ; pour être venu dans le dessein d'égorger *Nabal* et toute sa famille , parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions ; pour avoir été vendre ses services au roi *Achis* , ennemi de sa nation ; pour avoir trahi ce roi *Achis* , son bienfaiteur ; pour avoir saccagé les

villages alliés de ce roi *Achis* ; pour avoir massacré dans ces villages jusqu'aux enfans à la mamelle , de peur qu'il ne se trouvât un jour une personne qui pût faire connaître ses déprédations . comme si un enfant à la mamelle aurait pu révéler son crime ; pour avoir fait périr tous les habitans de quelques autres villages sous des scies , sous des herbes de fer , sous des cognées de fer , et dans des fours à brique ; pour avoir ravi le trône à *Isboseth* fils de *Saül* , par une perfidie ; pour avoir dépouillé et fait périr *Miphiboseth* , petit-fils de *Saül* et fils de son ami , de son protecteur *Jonathas* ; pour avoir livré aux Gabaonites deux autres enfans de *Saül* , et cinq de ses petits enfans , qui moururent à la potence .

Je ne parle pas de la prodigieuse incontinence de *David* , de ses concubines , de son adultère avec *Bethsabée* et du meurtre d'*Urie* .

Quoi donc , les ennemis de *Bayle* auraient-ils voulu que *Bayle* eût fait l'éloge de toutes ces cruautés et de tous ces crimes ? faudrait-il qu'il eût dit ? *Princes de la terre , imitez l'homme selon le cœur de DIEU ; massacrez sans pitié les alliés de votre bienfaiteur ; égorgez ou faites égorgé toute la famille de votre roi ; couchez avec toutes les femmes en faisant répandre le sang des hommes , et vous serez un modèle de vertu quand on dira que vous avez fait des psaumes .*

Bayle

Bayle n'avait-il pas grande raison de dire que si *David* fut selon le cœur de DIEU, ce fut par sa pénitence et non par ses forfaits ? *Bayle* ne rendait-il pas service au genre-humain, en disant que DIEU, qui a sans doute dicté toute l'histoire juive, n'a pas canonisé tous les crimes rapportés dans cette histoire ?

Cependant *Bayle* fut persécuté, et par qui ? par des hommes persécutés ailleurs, par des fugitifs qu'on aurait livrés aux flammes dans leur patrie ; et ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appelés jansénistes, chassés de leur pays par les jésuites, qui ont enfin été chassés à leur tour.

Ainsi tous les persécuteurs se sont déclaré une guerre mortelle, tandis que le philosophe opprimé par eux tous s'est contenté de les plaindre.

On ne sait pas assez que *Fontenelle*, en 1713, fut sur le point de perdre ses pensions, sa place et sa liberté, pour avoir rédigé en France, vingt ans auparavant, le *Traité des oracles du savant Van-Dale*, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait alarmer le fanatisme. Un jésuite avait écrit contre *Fontenelle*, il n'avait pas daigné répondre ; et c'en fut assez pour que le jésuite *le Tellier*, confesseur de *Louis XIV*, accusât auprès du roi *Fontenelle* d'athéisme.

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † P

Sans M. d'*Argenson*, il arrivait que le digne fils d'un faussaire, procureur de Vire, et reconnu faussaire lui-même, proscrivait la vieillelle du neveu de *Corneille*.

Il est si aisé de séduire son pénitent, que nous devons bénir DIEU que ce *le Tellier* n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde où l'on ne peut tenir contre la séduction et la calomnie ; ce sont le lit et le confessionnal.

Nous avons toujours vu les philosophes persécutés par des fanatiques. Mais est-il possible que les gens de lettres s'en mêlent aussi, et qu'eux-mêmes ils aiguïssent souvent contre leurs frères les armes dont on les perce tous l'un après l'autre ?

Malheureux gens de lettres, est-ce à vous d'être délateurs ? Voyez si jamais chez les Romains il y eut des *Garaffes* ; des *Chaumeix*, des *Hayer*, qui accusassent les *Lucrèce*, les *Possidonius*, les *Varron* et les *Pline*.

Etre hypocrite, quelle bassesse ! mais être hypocrite et méchant, quelle horreur ! il n'y eut jamais d'hypocrites dans l'ancienne Rome, qui nous comptait pour une petite partie de ses sujets. Il y avait des fourbes, je l'avoue, mais non des hypocrites de religion, qui sont l'espèce la plus lâche et la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre,

et d'où vient y en a-t-il encore en France ? Philosophes , il vous fera aisé de résoudre ce problème.

S E C T I O N I I.

C E beau nom a été tantôt honoré , tantôt flétri comme celui de poète , de mathématicien , de moine , de prêtre , et de tout ce qui dépend de l'opinion.

Domitien chassa les philosophes ; *Lucien* se moqua d'eux. Mais quels philosophes , quels mathématiciens furent exilés par ce monstre de *Domitien* ? Ce furent des joueurs de gobelets , des tireurs d'horoscopes , des diseurs de bonne aventure , de misérables juifs qui composaient des philtres amoureux et des talismans ; des gens de cette espèce qui avaient un pouvoir spécial sur les esprits malins , qui les évoquaient , qui les faisaient entrer dans le corps des filles avec des paroles ou avec des signes , et qui les en délogeaient par d'autres signes et d'autres paroles.

Quels étaient les philosophes que *Lucien* livrait à la risée publique ? C'était la lie du genre-humain. C'étaient des gueux incapables d'une profession utile , des gens ressemblans parfaitement au *Pauvre diable* dont on nous a fait une description aussi vraie que comique ;

qui ne savent s'ils porteront la livrée ou s'ils feront l'almanach de l'année merveilleuse (a); s'ils travailleront à un journal ou aux grands chemins, s'ils se feront soldats ou prêtres, et qui en attendant vont dans les cafés dire leur avis sur la pièce nouvelle, sur DIEU, sur l'être en général, et sur les modes de l'être; puis vous empruntent de l'argent, et vont faire un libelle contre vous avec l'avocat *Marchand*, ou le nommé *Chaudon*, ou le nommé *Bonneval*. (b)

Ce n'est pas d'une pareille école que sortirent les *Cicéron*, les *Atticus*, les *Epictète*, *Trajan*, *Adrien*, *Antonin Pie*, *Marc-Aurèle*, *Julien*.

Ce n'est pas là que s'est formé ce roi de Prusse qui a composé autant de livres philosophiques qu'il a gagné de batailles, et qui a terrassé autant de préjugés que d'ennemis.

Une impératrice victorieuse qui fait trembler les Ottomans, et qui gouverne avec tant de gloire un empire plus vaste que l'empire romain, n'a été une grande législatrice que parce qu'elle a été philosophe. Tous les princes du Nord le sont; et le Nord fait honte au Midi. Si les confédérés de Pologne avaient un

(a) Opuscule d'un abbé d'Etrée du village d'Etrée.

(b) L'avocat *Marchand*, auteur du Testament politique d'un académicien, libelle odieux.

peu de philosophie, ils ne mettraient pas leur patrie, leurs terres, leurs maisons au pillage; ils n'ensanglanteraient pas leur pays, ils ne se rendraient pas les plus malheureux des hommes; ils écouterait la voix de leur roi philosophe qui leur a donné de si vains exemples et de si vaines leçons de modération et de prudence.

Le grand *Julien* était philosophe quand il écrivait à ses ministres et à ses pontifes, ces belles lettres remplies de clémence et de sagesse, que tous les véritables gens de bien admirent encore aujourd'hui en condamnant ses erreurs.

Constantin n'était pas philosophe quand il assassinait ses proches, son fils et sa femme, et que, dégouttant du sang de sa famille, il jurait que DIEU lui avait envoyé le *Labarum* dans les nuées.

C'est un terrible fait d'aller de *Constantin* à *Charles IX* et à *Henri III*, rois d'une des cinquante grandes provinces de l'empire romain. Mais si ces rois avaient été philosophes, l'un n'aurait pas été coupable de la Saint-Barthelemi, l'autre n'aurait pas fait des processions scandaleuses avec ses gitons, ne se serait pas réduit à la nécessité d'assassiner le duc de *Guise* et le cardinal son frère, et n'aurait pas été assassiné lui-même par un

jeune jacobin pour l'amour de DIEU et de la sainte Eglise.

Si *Louis le juste*, treizième du nom, avait été philosophe, il n'aurait pas laissé traîner à l'échafaud le vertueux de *Thou* et l'innocent maréchal de *Marillac*; il n'aurait pas laissé mourir de faim sa mère à Cologne; son règne n'aurait pas été une suite continuelle de discordes et de calamités intestines.

Comparez à tant de princes ignorans, superstitieux, cruels, gouvernés par leurs propres passions ou par celles de leurs ministres, un homme tel que *Montagne*, ou *Charron*, ou le chancelier de *l'Hospital*, ou l'historien de *Thou*, ou *la Mothe le Vayer*, un *Locke*, un *Shaftesbury*, un *Sidney*, un *Herbert*; et voyez si vous aimeriez mieux être gouvernés par ces rois ou par ces sages.

Quand je parle des philosophes, ce n'est pas des polissons qui veulent être les singes des *Diogènes*, mais de ceux qui imitent *Platon* et *Cicéron*.

Voluptueux courtisans, et vous petits hommes revêtus d'un petit emploi qui vous donne une petite autorité dans un petit pays, vous criez contre la philosophie, allez, vous êtes des *Nomentanus* qui vous déchaînez contre *Horace*, et des *Cotins* qui voulez qu'on méprise *Boileau*.

S E C T I O N I I I .

L'EMPESÉ luthérien, le sauvage calviniste, l'orgueilleux anglican, le fanatique janséniste, le jésuite qui croit toujours régenter, même dans l'exil et sous la potence, le sorboniste qui pense être père d'un concile, et quelques sottes que tous ces gens-là dirigent, se déchaînent tous contre le philosophe. Ce sont des chiens de différente espèce qui hurlent tous à leur manière contre un beau cheval qui paît dans une verte prairie, et qui ne leur dispute aucune des charognes dont ils se nourrissent, et pour lesquelles ils se battent entre eux.

Ils font tous les jours imprimer des fatras de théologie philosophique, des dictionnaires philosopho - théologiques ; et leurs vieux argumens traînés dans les rues ; ils les appellent *démonstrations* ; et leurs sottises rebattues, ils les nomment *lemmes* et *corollaires*, comme les faux-monnayeurs appliquent une feuille d'argent sur un écu de plomb.

Ils se sentent méprisés par tous les hommes qui pensent, et se voient réduits à tromper quelques vieilles imbécilles. Cet état est plus humiliant que d'avoir été chassés de France, d'Espagne et de Naples. On digère tout hors

le mépris. On dit que quand le diable fut vaincu par *Raphaël* (comme il est prouvé) cet esprit-corps si superbe se consola très-aisément, parce qu'il savait que les armes sont journalières. Mais quand il fut que *Raphaël* se moquait de lui, il jura de ne lui pardonner jamais. Ainsi les jésuites ne pardonnèrent jamais à *Pascal*; ainsi *Jurieu* calomnia *Bayle* jusqu'au tombeau; ainsi tous les tartuffes se déchaînèrent contre *Molière* jusqu'à sa mort.

Dans leur rage ils prodiguent les impossibles, comme dans leur ineptie ils débitent leurs argumens.

Un des plus roides calomniateurs, comme un des plus pauvres argumentans que nous ayons, est un ex-jésuite nommé *Paulian*, qui a fait imprimer de la théologo-philosophorapsodie en la ville d'Avignon jadis papale, et peut-être un jour papale (*). Cet homme accuse les auteurs de l'Encyclopédie d'avoir dit :

„ Que l'homme n'étant par sa naissance
„ sensible qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs
„ par conséquent sont l'unique objet de ses
„ desirs.

(*) Cet article a été imprimé dans le temps où le roi de France était en possession de la ville d'Avignon. Voyez AVIGNON.

„ Qu'il n'y a en soi ni vice ni vertu , ni
 „ bien ni mal moral , ni juste ni injuste.

„ Que les plaisirs des sens produisent toutes
 „ les vertus.

„ Que pour être heureux il faut étouffer les
 „ remords , &c. „

En quels endroits de l'Encyclopédie , dont on a commencé cinq éditions nouvelles , a-t-il donc vu ces horribles turpitudes ? il fallait citer. As-tu porté l'insolence de ton orgueil et la démente de ton caractère jusqu'à penser qu'on t'en croirait sur ta parole ? Ces sottises peuvent se trouver chez tes casuistes , ou dans le Portier des chartreux. Mais certes elles ne se trouvent pas dans les articles de l'Encyclopédie faits par M. *Diderot* , par M. d'*Alembert* , par M. le chevalier de *Jaucourt* , par M. de *Voltaire*. Tu ne les as vues ni dans les articles de M. le comte de *Tressan* , ni dans ceux de MM. *Blondel* , *Boucher - d'Argis* , *Marmontel* , *Venel* , *Tronchin* , d'*Aubenton* , d'*Argenville* , et de tant d'autres qui se sont dévoués généreusement à enrichir le Dictionnaire encyclopédique , et qui ont rendu un service éternel à l'Europe. Nul d'eux n'est assurément coupable des horreurs dont tu les accuses. Il n'y avait que toi et le vinaigrier *Abraham Chaumeix* le convulsionnaire crucifié , qui fussent capables d'une si infame calomnie.

Tu mêles l'erreur et la vérité , parce que tu ne fais les distinguer ; tu veux faire regarder comme impie cette maxime adoptée par tous les publicistes : *Que tout homme est libre de se choisir une patrie.*

Quoi ! vil prédicateur de l'esclavage , il n'était pas permis à la reine *Christine* de voyager en France , et de vivre à Rome ? *Casimir* et *Stanislas* ne pouvaient finir leurs jours parmi nous ? il fallait qu'ils mourussent en Pologne , parce qu'ils étaient polonais ? *Goldoni* . *Vanlo* , *Cassini* , ont offensé DIEU en s'établissant à Paris ? Tous les Irlandais qui ont fait quelque fortune en France ont commis en cela un péché mortel ?

Et tu as la bêtise d'imprimer une telle extravagance , et *Riballier* celle de t'approuver ; et tu mets dans la même classe *Bayle* , *Montesquieu* et le fou de *la Métrie* ? et tu as senti que notre nation est assez douce , assez indulgente pour ne t'abandonner qu'au mépris ?

Quoi ! tu oses calomnier ta patrie (si un jésuite en a une) ? tu oses dire qu'on n'entend en France que des philosophes attribuer au hasard l'union et la disunion des atomes qui composent l'ame de l'homme ? *Mentiris impudentissimè* ; je te défie de produire un seul livre fait depuis trente ans où l'on attribue quelque chose au hasard , qui n'est qu'un mot vide de sens.

Tu oses accuser le sage *Locke* d'avoir dit
 „ qu'il se peut que l'ame soit un esprit , mais
 „ qu'il n'est pas sûr qu'elle le soit , et que
 „ nous ne pouvons pas décider si qu'elle
 „ peut , et ne peut pas acquérir ? „

Mentiris impudentissimè. *Locke* , le respectable
Locke dit expressément dans sa réponse au
 chicaneur *Stillingfleet* : „ Je suis fortement per-
 „ suadé qu'encore qu'on ne puisse pas montrer
 „ (par la seule raison) que l'ame est immaté-
 „ rielle , cela ne diminue nullement l'évi-
 „ dence de son immortalité , parce que la
 „ fidélité de DIEU est une démonstration de
 „ la vérité de tout ce qu'il a révélé (c) , et le
 „ manque d'une autre démonstration ne rend
 „ pas douteux ce qui est déjà démontré. „

Voyez d'ailleurs à l'article *Ame* , comme
Locke s'exprime sur les bornes de nos connais-
 sances , et sur l'immensité du pouvoir de l'Etre
 suprême.

Le grand philosophe lord *Bolingbroke* déclare
 que l'opinion contraire à celle de *Locke* est un
 blasphème.

Tous les pères des trois premiers siècles de
 l'Eglise regardaient l'ame comme une matière
 légère , et ne la croyaient pas moins immor-
 telle. Et nous avons aujourd'hui des cuistres
 de collège qui appellent *athées* ceux qui pensent

(c) Traduction de *Cofse*.

avec les pères de l'Eglise que DIEU peut donner , conserver l'immortalité à l'ame , de quelque substance qu'elle puisse être !

Tu pousses ton audace jusqu'à trouver de l'athéisme dans ces paroles : *Qui fait le mouvement dans la nature ? c'est DIEU. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'est DIEU. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'est DIEU. Qui fait la pensée dans l'homme ? c'est DIEU.*

On ne peut pas dire ici *mentiris impudentissimè*, tu mens impudemment ; mais on doit dire : tu blasphèmes la vérité impudemment.

Finissons par remarquer que le héros de l'ex-jésuite *Paulian* , est l'ex-jésuite *Patouillet* , auteur d'un mandement d'évêque , dans lequel tous les parlemens du royaume sont insultés. Ce mandement fut brûlé par la main du bourreau. Il ne restait plus à cet ex-jésuite *Paulian* qu'à traiter l'ex-jésuite *Nonotte* de père de l'Eglise , et à canoniser le jésuite *Malagrida* , le jésuite *Guignard* , le jésuite *Garnet* , le jésuite *Oldécorn* , et tous les jésuites à qui DIEU a fait la grâce d'être pendus ou écartelés : c'étaient tous de grands métaphysiciens , de grands philosopho-théologiens.

S E C T I O N I V.

LES gens non-pensans demandent souvent aux gens pensans à quoi a servi la philosophie. Les gens pensans leur répondront : A détruire en Angleterre la rage religieuse qui fit périr le roi *Charles I* sur un échafaud ; à mettre en Suède un archevêque dans l'impuissance de faire couler le sang de la noblesse, une bulle du pape à la main ; à maintenir dans l'Allemagne la paix de la religion , en rendant toutes les disputes théologiques ridicules ; à éteindre enfin dans l'Espagne les abominables bûchers de l'inquisition.

Velches, malheureux Velches, elle empêche que des temps orageux ne produisent une seconde fronde et un second *Damiens*.

Prêtres de Rome, elle vous force à supprimer votre bulle *In cænâ Domini*, ce monument d'impudence et de folie.

Peuples, elle adoucit vos mœurs. Rois, elle vous instruit.

S E C T I O N V.

LE philosophe est l'amateur de la sagesse et de la vérité. Etre sage, c'est éviter les fous et les méchans. Le philosophe ne doit donc vivre qu'avec des philosophes.

Je suppose qu'il y ait quelques sages parmi les Juifs ; si l'un de ces sages mange avec quelques rabbins , s'il se fait servir un plat d'anguilles ou de lièvre , s'il ne peut s'empêcher de rire de quelques discours superstitieux de ses convives , le voilà perdu dans la synagogue. Il en faut dire autant d'un musulman , d'un guèbre , d'un banian.

Je fais qu'on prétend que le sage ne doit jamais laisser entrevoir aux profanes ses opinions, qu'il doit être fou avec les fous, imbécille avec les imbécilles ; mais on n'a pas encore osé dire qu'il doit être fripon avec les fripons. Or , si on exige que le sage soit toujours de l'avis de ceux qui trompent les hommes , n'est-ce pas demander évidemment que le sage ne soit pas un homme de bien ? Exigera-t-on d'un médecin qu'il soit toujours de l'avis des charlatans ?

Le sage est un médecin des âmes ; il doit donner ses remèdes à ceux qui lui en demandent , et fuir la société des charlatans qui le persécuteront infailliblement. Si donc un fou de l'Asie mineure , ou un fou de l'Inde dit au sage : Mon ami , tu as bien la mine de ne pas croire à la jument Borac ou aux métamorphoses de Visnou ; je te dénoncerai , je t'empêcherai d'être bostangi , je te décrirai , je te persécuterai ; le sage doit le plaindre et se taire.

Si des ignorans nés avec un bon esprit , et voulant sincèrement s'instruire , interrogent le sage et lui disent , dois-je croire qu'il y a cinq cents lieues de la lune à Vénus , autant de Mercure à Vénus , et de Mercure au soleil , comme l'affurent tous les premiers pères musulmans , malgré tous les astronomes ? Le sage doit leur répondre que les pères peuvent se tromper. Le sage doit en tout temps les avertir que cent dogmes ne valent pas une bonne action , et qu'il vaut mieux secourir un infortuné que de connaître à fond l'abolissant et l'aboli.

Quand un manant voit un serpent prêt à l'assaillir , il doit le tuer. Quand un sage voit un superstitieux et un fanatique , que fera-t-il ? il les empêchera de le mordre.

PHILOSOPHIE.

SECTION PREMIERE.

ECRIVEZ *filosofie* ou *philosophie* , comme il vous plaira ; mais convenez que dès qu'elle paraît , elle est persécutée. Les chiens , à qui vous présentez un aliment pour lequel ils n'ont pas de goût , vous mordent.

Vous direz que je répète ; mais il faut remettre cent fois devant les yeux du genre-humain que la sacrée congrégation condamna

Galilée, et que les cuistres qui déclarèrent excommuniés tous les bons citoyens qui se soumettraient au grand *Henri IV*, furent les mêmes qui condamnèrent les seules vérités qu'on pouvait trouver dans les ouvrages de *Descartes*.

Tous les barbets de la fange théologique aboyant les uns contre les autres, aboyèrent tous contre de *Thou*, contre *la Mothe le Vayer*, contre *Bayle*. Que de sottises ont été écrites par de petits écoliers velches contre le sage *Locke* !

Ces Velches disent que *César*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Pline*, *Marc-Aurèle*, pouvaient être philosophes, mais que cela n'est pas permis chez les Velches. On leur répond que cela est très-permis et très-utile chez les Français; que rien n'a fait plus de bien aux Anglais, et qu'il est temps d'exterminer la barbarie.

Vous me répliquez qu'on n'en viendra pas à bout. Non, chez le peuple et chez les imbécilles, mais chez tous les honnêtes gens votre affaire est faite.

S E C T I O N I I.

UN des grands malheurs, comme un des grands ridicules du genre-humain, c'est que dans tous les pays qu'on appelle policés, excepté peut-être à la Chine, les prêtres se chargèrent

chargèrent de ce qui n'appartenait qu'aux philosophes. Ces prêtres se mêlèrent de régler l'année : c'était, disaient-ils, leurs droits ; car il était nécessaire que les peuples connussent leurs jours de fêtes. Ainsi les prêtres chaldéens, égyptiens, grecs, romains, se crurent mathématiciens et astronomes : mais quelle mathématique et quelle astronomie ! Ils étaient trop occupés de leurs sacrifices, de leurs oracles, de leurs divinations, de leurs augures, pour étudier sérieusement. Quiconque s'est fait un métier de la charlatanerie ne peut avoir l'esprit juste et éclairé. Ils furent astrologues et jamais astronomes. (*)

Les prêtres grecs eux-mêmes ne firent d'abord l'année que de trois cents soixante jours. Il fallut que des géomètres leur apprissent qu'ils s'étaient trompés de cinq jours et plus. Ils réformèrent donc leur année. D'autres géomètres leur montrèrent encore qu'ils s'étaient trompés de six heures. *Iphitus* les obligea de changer leur almanach grec. Ils ajoutèrent un jour de quatre ans en quatre ans à leur année fautive ; et *Iphitus* célébra ce changement par l'institution des olympiades.

On fut enfin obligé de recourir au philosophe *Méthon*, qui, en combinant l'année de la lune avec celle du soleil, composa son cycle

(*) Voyez ASTROLOGIE.

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † Q

de dix-neuf années, au bout desquelles le soleil et la lune revenaient au même point, à une heure et demie près. Ce cycle fut gravé en or dans la place publique d'Athènes; et c'est ce fameux *nombre d'or* dont on se sert encore aujourd'hui avec les corrections nécessaires.

On fait assez quelle confusion ridicule les prêtres romains avaient introduite dans le comput de l'année.

Leurs bévues avaient été si grandes que leurs fêtes de l'été arrivaient en hiver. *César*, l'universel *César*, fut obligé de faire venir d'Alexandrie le philosophe *Sofigène* pour réparer les énormes fautes des pontifes.

Lorsqu'il fut encore nécessaire de réformer le calendrier de *Jules-César*, sous le pontificat de *Grégoire XIII*, à qui s'adressa-t-on? fut-ce à quelque inquisiteur? Ce fut à un philosophe, à un médecin nommé *Lilio*.

Que l'on donne le livre de la connaissance des temps à faire au professeur *Cogé*, recteur de l'université, il ne saura pas seulement de quoi il est question. Il faudra bien en revenir à M. de la *Lande* de l'académie des sciences, chargé de ce très-pénible travail trop mal récompensé.

Le rhéteur *Cogé* a donc fait une étrange bévue, quand il a proposé pour le prix de l'université ce sujet si singulièrement énoncé :

Non magis Deo quàm regibus insensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia. Cette , qu'on nomme aujourd'hui philosophie , n'est pas plus ennemie de DIEU que des rois. Il voulait dire moins ennemie. Il a pris magis pour minus. Et le pauvre homme devait savoir que nos académies ne sont ennemies du roi ni de DIEU. ()*

SECTION III.

SI la philosophie a fait tant d'honneur à la France dans l'Encyclopédie, il faut avouer aussi que l'ignorance et l'envie, qui ont osé condamner cet ouvrage , auraient couvert la France d'opprobre , si douze ou quinze convulsionnaires , qui formèrent une cabale , pouvaient être regardés comme les organes de la France , eux qui n'étaient en effet que les ministres du fanatisme et de la sédition , eux qui ont forcé le roi à casser le corps qu'ils avaient séduit. Leurs manœuvres ne furent pas si violentes que du temps de la froude , mais ne furent pas moins ridicules. Leur fanatique crédulité pour les convulsions et pour les misérables prestiges de S^r Médard était si forte , qu'ils obligèrent un magistrat ,

(*) Voyez le discours de M. l'avocat *Belleguer* sur ce sujet ; il est assez curieux. *Philosophie* , tome second.

d'ailleurs sage et respectable, de dire en plein parlement *que les miracles de l'Eglise catholique subsistaient toujours*. On ne peut entendre par ces miracles que ceux des convulsions. Assurément il ne s'en fait pas d'autres, à moins qu'on ne croie aux petits enfans ressuscités par S^t Ovide. Le temps des miracles est passé ; l'Eglise triomphante n'en a plus besoin. De bonne foi, y avait-il un seul des persécuteurs de l'Encyclopédie qui entendît un mot des articles d'astronomie, de dynamique, de géométrie, de métaphysique, de botanique, de médecine, d'anatomie, dont ce livre devenu si nécessaire est chargé à chaque tome (a). Quelle foule d'imputations absurdes, et de calomnies grossières n'accumula-t-on pas contre ce trésor de toutes les sciences ! Il suffirait de les réimprimer à la suite de l'Encyclopédie pour éterniser leur honte. Voilà ce que c'est que d'avoir voulu juger un ouvrage qu'on n'était pas même en état d'étudier. Les lâches !

(a) On fait bien que tout n'est pas égal dans cet ouvrage immense, et qu'il n'est pas possible que tout le soit. Les articles des *Cahusac* et d'autres semblables intrus, ne peuvent égaler ceux des *Diderot*, des *d'Alembert*, des *Jaucourt*, des *Bouches-d'Argis*, des *Venel*, des *du Marais*, et de tant d'autres vrais philosophes : mais à tout prendre l'ouvrage est un service éternel rendu au genre-humain ; la preuve en est qu'on le réimprime par-tout. On ne fait pas le même honneur à ses détracteurs. Ont-ils existé ? on ne le fait que par la mention que nous faisons d'eux.

ils ont crié que la philosophie ruinait la catholicité. Quoi donc ? sur vingt millions d'hommes s'en est-il trouvé un seul qui ait vexé le moindre habitué de paroisse ? un seul a-t-il jamais manqué de respect dans les églises ? un seul a-t-il proféré publiquement contre nos cérémonies une seule parole qui approchât de la virulence avec laquelle on s'exprimait alors contre l'autorité royale ?

Répétons que jamais la philosophie n'a fait de mal à l'Etat, et que le fanatisme, joint à l'esprit de corps, lui en a fait beaucoup dans tous les temps.

SECTION IV.

Précis de la philosophie ancienne.

J'AI consumé environ quarante années de mon pèlerinage dans deux ou trois coins de ce monde, à chercher cette pierre philosophale qu'on nomme la *vérité*. J'ai consulté tous les adeptes de l'antiquité, *Epicure* et *Augustin*, *Platon* et *Mallebranche*, et je suis demeuré dans ma pauvreté. Peut-être dans tous ces creusets des philosophes y a-t-il une ou deux onces d'or, mais tout le reste est têtue morte, sange insipide, dont rien ne peut naître.

Il me semble que les Grecs nos maîtres écrivaient bien plus pour montrer leur esprit qu'ils ne se servaient de leur esprit pour s'instruire. Je ne vois pas un seul auteur de l'antiquité qui ait un système suivi, méthodique, clair, marchant de conséquence en conséquence.

Quand j'ai voulu rapprocher et combiner les systèmes de *Platon*, du précepteur d'*Alexandre*, de *Pythagore* et des Orientaux, voici à peu près ce que j'en ai pu tirer.

Le hasard est un mot vide de sens ; rien ne peut exister sans cause. Le monde est arrangé suivant des lois mathématiques, donc il est arrangé par une intelligence.

Ce n'est pas un être intelligent tel que je le suis, qui a présidé à la formation de ce monde, car je ne puis former un ciron, donc ce monde est l'ouvrage d'une intelligence prodigieusement supérieure.

Cet être qui possède l'intelligence et la puissance dans un si haut degré, existe-t-il nécessairement ? Il le faut bien : car il faut où qu'il ait reçu l'être par un autre, ou qu'il soit par sa propre nature. S'il a reçu l'être par un autre, ce qui est très-difficile à concevoir, il faut donc que je recoure à cet autre, et cet autre fera le premier moteur. De quelque côté que je me tourne, il faut donc que j'admette un

premier moteur puissant et intelligent, qui est tel nécessairement par sa propre nature.

Ce premier moteur a-t-il produit les choses de rien ? cela ne se conçoit pas ; créer de rien c'est changer le néant en quelque chose. Je ne dois point admettre une telle production, à moins que je ne trouve des raisons invincibles qui me forcent d'admettre ce que mon esprit ne peut jamais comprendre.

Tout ce qui existe paraît exister nécessairement, puisqu'il existe. Car s'il y a aujourd'hui une raison de l'existence des choses, il y en a eu une hier, il y en a eu une dans tous les temps ; et cette cause doit toujours avoir eu son effet, sans quoi elle aurait été pendant l'éternité une cause inutile.

Mais comment les choses auront-elles toujours existé, étant visiblement sous la main du premier moteur ? Il faut donc que cette puissance ait toujours agi ; de même, à peu-près, qu'il n'y a point de soleil sans lumière, de même qu'il n'y a point de mouvement sans un être qui passe d'un point de l'espace dans un autre point.

Il y a donc un être puissant et intelligent qui a toujours agi, et si cet être n'avait point agi, à quoi lui aurait servi son existence ?

Toutes les choses sont donc des émanations éternelles de ce premier moteur.

Mais comment imaginer que de la pierre et de la fange soient des émanations de l'Etre éternel , intelligent et puissant.

Il faut de deux choses l'une , ou que la matière de cette pierre et cette fange existent nécessairement par elles-mêmes , ou qu'elles existent nécessairement par ce premier moteur ; il n'y a pas de milieu.

Ainsi donc il n'y a que deux partis à prendre , ou d'admettre la matière éternelle par elle-même , ou la matière sortant éternellement de l'Etre puissant , intelligent , éternel.

Mais , ou subsistante par sa propre nature , ou émanée de l'Etre producteur , elle existe de toute éternité , puisqu'elle existe , et qu'il n'y a aucune raison pour laquelle elle n'aurait pas existé auparavant.

Si la matière est éternellement nécessaire , il est donc impossible , il est donc contradictoire qu'elle ne soit pas ; mais quel homme peut assurer qu'il est impossible , qu'il est contradictoire que ce caillou et cette mouche n'aient pas l'existence ? On est pourtant forcé de dévorer cette difficulté qui étonne plus l'imagination qu'elle ne contredit les principes du raisonnement.

En effet , dès que vous avez conçu que tout est émané de l'Etre suprême et intelligent , que rien n'en est émané sans raison , que cet être
existant

existant toujours a dû toujours agir , que par conséquent toutes les choses ont dû éternellement sortir du sein de son existence , vous ne devez pas être plus rebuté de croire la matière dont sont formés ce caillou et cette mouche une production éternelle , que vous n'êtes rebuté de concevoir la lumière comme une émanation éternelle de l'Etre tout-puissant.

Puisque je suis un être étendu et pensant , mon étendue et ma pensée sont donc des productions nécessaires de cet Etre. Il m'est évident que je ne puis me donner ni l'étendue ni la pensée. J'ai donc reçu l'une et l'autre de cet Etre nécessaire.

Peut-il m'avoir donné ce qu'il n'a pas ? J'ai l'intelligence et je suis dans l'espace ; donc il est intelligent , et il est dans l'espace.

Dire que cet Etre éternel , ce Dieu tout-puissant , a de tout temps rempli nécessairement l'univers de ses productions , ce n'est pas lui ôter sa liberté ; au contraire , car la liberté n'est que le pouvoir d'agir. DIEU a toujours pleinement agi , donc DIEU a toujours usé de la plénitude de sa liberté.

La liberté qu'on nomme d'*indifférence* , est un mot sans idée , une absurdité ; car ce serait se déterminer sans raison , ce serait un effet sans cause. Donc DIEU ne peut avoir cette liberté prétendue , qui est une contradiction

dans les termes. Il a donc toujours agi par cette même nécessité qui fait son existence.

Il est donc impossible que le monde soit sans DIEU, il est impossible que DIEU soit sans le monde.

Ce monde est rempli d'êtres qui se succèdent ; donc DIEU a toujours produit des êtres qui se sont succédés.

Ces assertions préliminaires sont la base de l'ancienne philosophie orientale et de celle des Grecs. Il faut excepter *Démocrite* et *Epicure*, dont la philosophie corpusculaire a combattu ces dogmes. Mais remarquons que les épicuriens se fondaient sur une physique entièrement erronée, et que le système métaphysique de tous les autres philosophes subsiste avec tous les systèmes physiques. Toute la nature, excepté le vide, contredit *Epicure* ; et aucun phénomène ne contredit la philosophie que je viens d'expliquer. Or une philosophie qui est d'accord avec tout ce qui se passe dans la nature, et qui contente les esprits les plus attentifs, n'est-elle pas supérieure à tout autre système non révélé ?

Après les assertions des anciens philosophes, que j'ai rapprochées autant qu'il m'a été possible, que nous reste-t-il ? un chaos de doutes et de chimères. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un philosophe à système qui n'ait

avoué à la fin de sa vie qu'il avait perdu son temps. Il faut avouer que les inventeurs des arts mécaniques ont été bien plus utiles aux hommes que les inventeurs des syllogismes : celui qui imagina la navette l'emporte furieusement sur celui qui imagina les idées innées.

PIERRE. (SAINT)

POURQUOI les successeurs de *S' Pierre* ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, et aucun en Orient? C'est demander pourquoi les évêques de Vürtzburg et de Saltzburg se sont attribué les droits régaliens dans des temps d'anarchie, tandis que les évêques grecs sont toujours restés sujets. Le temps, l'occasion, l'ambition des uns et la faiblesse des autres ont fait et feront tout dans ce monde. Nous faisons toujours abstraction de ce qui est divin.

A cette anarchie l'opinion s'est jointe ; et l'opinion est la reine des hommes. Ce n'est pas qu'en effet ils aient une opinion bien déterminée ; mais des mots leur en tiennent lieu.

„ Je te donnerai les clefs du royaume des „ cieux. „ Les partisans outrés de l'évêque de Rome soutinrent, vers le onzième siècle, que qui donne le plus donne le moins ; que les cieux entouraient la terre ; et que *Pierre* ayant

les clefs du contenant, il avait aussi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles et toutes les planètes, il est évident, selon *Tomafius*, que les clefs données à *Simon Barjone* surnommé *Pierre* étaient un passe-partout. Si on entend par les cieux les nuées, l'atmosphère, l'éther, l'espace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guère de ferrurier, selon *Meurfius*, qui puisse faire une clef pour ces portes-là. Mais les railleries ne sont pas des raisons.

Les clefs en Palestine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie ; JESUS dit à *Barjone* : » Ce que tu auras lié sur la terre, » fera lié dans le ciel. » Les théologiens du pape en ont conclu que les papes avaient reçu le droit de lier et de délier les peuples du serment de fidélité fait à leurs rois, et de disposer à leur gré de tous les royaumes. C'est conclure magnifiquement. Les communes, dans les états-généraux de France en 1302, disent dans leur requête au roi, que » *Boniface VIII* était » un B***** qui croyait que DIEU liait et » emprisonnait au ciel ce que ce *Boniface* » liait sur terre. » Un fameux luthérien d'Allemagne (c'était *Mélancthon*) ne pouvait souffrir que JESUS eût dit à *Simon Barjone*, *Cepha* ou *Cephas* : » Tu es Pierre, et sur cette pierre je » bâtirai mon assemblée, mon Eglise. » Il ne

pouvait concevoir que DIEU eût employé un pareil jeu de mots , une pointe si extraordinaire , et que la puissance du pape fût fondée sur un quolibet. Cette pensée n'est permise qu'à un protestant.

Pierre a passé pour avoir été évêque de Rome ; mais on fait assez qu'en ce temps-là , et longtemps après , il n'y eut aucun évêché particulier. La société chrétienne ne prit une forme que vers le milieu du second siècle. Il se peut que *Pierre* eût fait le voyage de Rome ; il se peut même qu'il fût mis en croix la tête en bas , quoique ce ne fût pas l'usage ; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom , dans laquelle il dit qu'il est à Babylone : des canonistes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainsi , supposé qu'il eût daté de Rome , on aurait pu conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-temps de pareilles conséquences , et c'est ainsi que le monde a été gouverné.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chèrement un bénéfice à Rome , ce qui s'appelle une simonie ; on lui demandait s'il croyait que *Simon Pierre* eût été au pays ? il répondit : Je ne vois pas que *Pierre* y ait été , mais je suis sûr de *Simon*.

Quant à la personne de *S^t Pierre* , il faut :

avouer que *Paul* n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite ; on lui a souvent résisté en face , à lui et à ses successeurs. *S^t Paul* lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues , c'est-à-dire , du porc , du boudin , du lièvre , des anguilles , de l'ixion et du griffon ; *Pierre* se défendait en disant qu'il avait vu le ciel ouvert vers la sixième heure , et une grande nappe qui descendait des quatre coins du ciel ; laquelle était toute remplie d'anguilles , de quadrupèdes et d'oiseaux , et que la voix d'un ange avait crié : „ Tuez et mangez. „ C'est apparemment cette même voix qui a crié à tant de pontifes : „ Tuez tout , et mangez la substance du peuple , „ dit *Woolston* ; mais ce reproche est beaucoup trop fort.

Casaubon ne peut approuver la manière dont *Pierre* traita *Anania* et *Saphira* sa femme. De quel droit , dit *Casaubon* , un juif esclave des Romains ordonnait-il , ou souffrait-il que tous ceux qui croiraient en *JESUS* vendissent leurs héritages et en apportassent le prix à ses pieds ? Si quelque anabaptiste à Londres faisait apporter à ses pieds tout l'argent de ses frères , ne serait-il pas arrêté comme un séducteur féditieux , comme un larron , qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn ? N'est-il pas horrible de faire mourir *Anania* , parce qu'ayant

vendu son fonds et en ayant donné l'argent à *Pierre*, il avait retenu pour lui et pour sa femme quelques écus pour subvenir à leurs nécessités, sans le dire ? A peine *Anania* est-il mort, que sa femme arrive ; *Pierre*, au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir son mari d'apoplexie pour avoir gardé quelques oboles, et de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piège. Il lui demande si son mari a donné tout son argent aux saints. La bonne femme répond, oui, et elle meurt sur le champ. Cela est dur.

Corringius demande pourquoi *Pierre*, qui tuait ainsi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui avaient fait mourir JESUS-CHRIST, et qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois ? O *Pierre* ! dit *Corringius*, vous faites mourir deux chrétiens qui vous ont fait l'aumône, et vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu !

Nous avons eu, du temps de *Henri IV* et de *Louis XIII*, un avocat-général du parlement de Provence, homme de qualité, nommé d'*Oraison de Torame*, qui, dans un livre de l'Eglise militante dédié à *Henri IV*, a fait un chapitre entier des arrêts rendus par *S^t Pierre* en matière criminelle. Il dit que l'arrêt prononcé par *Pierre* contre *Anania* et *Saphira* fut

exécuté par DIEU même , aux termes et cas de la juridiction spirituelle. Tout son livre est dans ce goût. *Corringius* , comme on voit , ne pense pas comme notre avocat provençal. Apparemment que *Corringius* n'était pas en pays d'inquisition quand il faisait les questions hardies.

Erasme , à propos de *Pierre* , remarquait une chose fort singulière ; c'est que le chef de la religion chrétienne commença son apostolat par renier JESUS-CHRIST ; et que le premier pontife des Juifs avait commencé son ministère par faire un veau d'or et par l'adorer.

Quoi qu'il en soit , *Pierre* nous est dépeint comme un pauvre qui catéchisait des pauvres. Il ressemble à ces fondateurs d'ordres qui vivaient dans l'indigence , et dont les successeurs sont devenus grands seigneurs.

Le pape successeur de *Pierre* a tantôt gagné , tantôt perdu ; mais il lui reste encore environ cinquante millions d'hommes sur la terre , soumis en plusieurs points à ses lois , outre ses sujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cents lieues de chez soi ; attendre pour penser que cet homme ait paru penser ; n'oser juger en dernier ressort un procès entre quelques-uns de ses concitoyens , que par des commissaires nommés par cet étranger ; n'oser se mettre en possession des champs et des vignes qu'on a

obtenus de son propre roi , sans payer une somme considérable à ce maître étranger ; violer les lois de son pays qui défendent d'épouser sa nièce , et l'épouser légitimement en donnant à ce maître étranger une somme encore plus considérable ; n'oser cultiver son champ le jour que cet étranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de son autorité privée ; c'est-là en partie ce que c'est que d'admettre un pape ; ce font-là les libertés de l'Eglise gallicane , si nous en croyons *du Marfais*.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur soumission. Nous avons vu de nos jours un souverain demander au pape la permission de faire juger par son tribunal royal des moines accusés de parricide , ne pouvoir obtenir cette permission, et n'oser les juger !

On fait assez qu'autrefois les droits des papes allaient plus loin ; ils étaient fort au-dessus des dieux de l'antiquité ; car ces dieux passaient seulement pour disposer des empires , et les papes en disposaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité et de l'infailibilité du pape , quand on fait réflexion :

Que quarante schismes ont profané la chaire de *S^t Pierre* , et que vingt-sept l'ont ensanglantée ;

Qu'*Etienne VII*, fils d'un prêtre, déterra le corps de *Formose* son prédécesseur, et fit trancher la tête à ce cadavre ;

Que *Sergius III*, convaincu d'assassinats, eut un fils de *Marozie*, lequel hérita de la papauté ;

Que *Jean X*, amant de *Théodora*, fut étranglé dans son lit ;

Que *Jean XI*, fils de *Sergius III*, ne fut connu que par sa crapule ;

Que *Jean XII* fut assassiné chez sa maîtresse ;

Que *Benoit IX* acheta et revendit le pontificat ;

Que *Grégoire VII* fut l'auteur de cinq cents ans de guerres civiles soutenues par ses successeurs ;

Qu'enfin, parmi tant de papes, ambitieux, sanguinaires et débauchés, il y eut un *Alexandre VI*, dont le nom n'est prononcé qu'avec la même horreur que ceux des *Néron* et des *Caligula*.

C'est une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait subsisté avec tant de crimes ; mais si les califes avaient eu une conduite encore plus affreuse, ils auraient donc été encore plus divins. C'est ainsi que raisonne *Dermius* : on lui a répondu ; mais la meilleure réponse est dans la puissance mitigée que les évêques de Rome exercent aujourd'hui avec

sageffe ; dans la longue poffeffion où les empereurs les laiffent jouir , parce qu'ils ne peuvent les en dépouiller ; dans le fyftême d'un équilibre général , qui eft l'efprit de toutes les cours.

On a prétendu depuis peu qu'il n'y avoit que deux peuples qui puffent envahir l'Italie et écraser Rome. Ce font les Turcs et les Rufles ; mais ils font néceffairement ennemis , et de plus.....

Je ne fais point prévoir les malheurs de fi loin.

PIERRE LE GRAND, ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

SECTION PREMIERE.

„ **L**E czar *Pierre* n'avoit pas le vrai génie ,
 „ celui qui crée et fait tout de rien. Quelques-
 „ unes des chofes qu'il fit étoient bien , la
 „ plupart étoient déplacées. Il a vu que fon
 „ peuple étoit barbare , il n'a point vu qu'il
 „ n'étoit pas mûr pour la police ; il l'a voulu
 „ civilifer quand il ne falloit que l'aguerrir. Il
 „ a d'abord voulu faire des allemands , des
 „ anglais , quand il falloit commencer par
 „ faire des ruffes ; il a empêché fes fujets
 „ de jamais devenir ce qu'ils pourroient être ,

„ en leur persuadant qu'ils étaient ce qu'ils ne
 „ font pas. C'est ainsi qu'un précepteur fran-
 „ çais forme son élève pour briller un moment
 „ dans son enfance, et puis n'être jamais rien.
 „ L'empire de Russie voudra subjuguier l'Eu-
 „ rope, et fera subjugué lui-même. Les Tar-
 „ tares ses sujets ou ses voisins deviendront
 „ ses maîtres et les nôtres ; cette révolution
 „ me paraît infaillible ; tous les rois de
 „ l'Europe travaillent de concert à l'accé-
 „ lérer. „ (1)

(1) Pour juger un prince, il faut se transporter au temps où il a vécu. Si *Rousseau*, en disant que *Pierre I* n'a pas eu le vrai génie, a voulu dire que ce prince n'a point créé les principes de la législation et de l'administration publique, principes absolument ignorés alors en Europe, un tel reproche ne nuit point à sa gloire. Le czar vit que ses soldats étaient sans discipline, et il leur donna celle des nations de l'Europe les plus belliqueuses. Ses peuples ignoraient la marine, et en peu d'années il créa une flotte formidable. Il adopta pour le commerce les principes des peuples qui alors passaient pour les plus éclairés de l'Europe. Il sentit que les Russes ne différaient des autres européens que par trois causes : la première était l'excessif pouvoir de la superstition sur les esprits, et l'influence des prêtres sur le gouvernement et sur les sujets. Le czar attaqua la superstition dans sa source, en détruisant les moines par le moyen le plus doux, celui de ne permettre les vœux qu'à un âge où tout homme qui a la fantaisie de les faire est à coup sûr un citoyen inutile.

Il soumit les prêtres à la loi, et ne leur laissa qu'une autorité subordonnée à la sienne pour les objets de l'ordre civil que d'ignorance de nos ancêtres a soumis au pouvoir ecclésiastique.

La seconde cause qui s'opposait à la civilisation de la Russie, était l'esclavage presque général des paysans, soit artisans soit cultivateurs. *Pierre* n'osa directement détruire la servitude ; mais il en prépara la destruction, en formant une armée qui le rendait indépendant des seigneurs de terres, et le mettait en

Ces paroles sont tirées d'une brochure intitulée *le Contrat social* ou infocial du peu socialisable *Jean-Jacques Rousseau*. Il n'est pas étonnant qu'ayant fait des miracles à Venise, il ait fait des prophéties sur Moscou ; mais , comme il fait bien que le bon temps des miracles et des

état de ne les plus craindre, et en créant dans sa nouvelle capitale, au moyen des étrangers appelés dans son empire, un peuple commerçant, industrieux et jouissant de la liberté civile.

La troisième cause de la barbarie des Russes était l'ignorance. Il sentit qu'il ne pouvait rendre sa nation puissante qu'en l'éclairant, et ce fut le principal objet de ses travaux ; c'est en cela surtout qu'il a montré un véritable génie : on ne peut assez s'étonner de voir *Rousseau* lui reprocher de ne s'être pas borné à aguerir sa nation ; et il faut avouer que le russe qui, en 1700, devina l'influence des lumières sur l'état politique des empires, et fut apercevoir que le plus grand bien qu'on puisse faire aux hommes est de substituer des idées justes aux préjugés qui les gouvernent, a eu plus de génie que le genevois qui, en 1750, a voulu nous prouver les grands avantages de l'ignorance.

Lorsque *Pierre* monta sur le trône, la Russie était à peu-près au même état que la France, l'Allemagne et l'Angleterre au onzième siècle. Les Russes ont fait en quatre-vingts ans, que les vues de *Pierre* ont été suivies, plus de progrès que nous n'en avons fait en quatre siècles ; n'est-ce pas une preuve que ces vues n'étaient pas celles d'un homme ordinaire ?

Quant à la prophétie sur les conquêtes futures des Tartares, *Rousseau* aurait dû observer que les barbares n'ont jamais battu les peuples civilisés que lorsque ceux-ci ont négligé la tactique, et que les peuples nomades sont toujours trop peu nombreux pour être redoutables à de grandes nations qui ont des armées. Il est différent de détrôner un despote pour se mettre à sa place, de lui imposer un tribut après l'avoir vaincu, ou de subjuguier un peuple. Les Romains conquièrent la Gaule, l'Espagne ; les chefs des Goths et des Francs ne firent que chasser les Romains et leur succéder.

prophéties est passé, il doit croire que sa prédiction contre la Russie n'est pas aussi infallible qu'elle lui a paru dans son premier accès. Il est doux d'annoncer la chute des grands empires, cela nous console de notre petitesse. Ce sera un beau gain pour la philosophie, quand nous verrons incessamment les Tartares Nogais, qui peuvent, je crois, mettre jusqu'à douze mille hommes en campagne, venir subjuguier la Russie, l'Allemagne, l'Italie et la France. Mais je me flatte que l'empereur de la Chine ne le souffrira pas; il a déjà accédé à la paix perpétuelle; et comme il n'a plus de jésuites chez lui, il ne troublera point l'Europe. *Jean-Jacques*, qui a, comme on croit, le vrai génie, trouve que *Pierre le grand* ne l'avait pas.

Un seigneur russe, homme de beaucoup d'esprit, qui s'amuse quelquefois à lire des brochures, se souvint en lisant celle-ci de quelques vers de *Molière*, et les cita fort à propos :

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes,
Qu'avec leur plume ils font le destin des couronnes.

Les Russes, dit *Jean-Jacques*, ne seront jamais policés. J'en ai vu du moins de très-

polis, et qui avaient l'esprit juste, fin, agréable, cultivé, et même conséquent, ce que *Jean-Jacques* trouvera fort extraordinaire.

Comme il est très-galant, il ne manquera pas de dire qu'ils se sont formés à la cour de l'impératrice *Catherine*, que son exemple a influé sur eux, mais que cela n'empêche pas qu'il n'ait raison, et que bientôt cet empire sera détruit.

Ce petit bon homme nous assure, dans un de ses modestes ouvrages, qu'on doit lui dresser une statue. Ce ne sera probablement ni à Moscou ni à Pétersbourg qu'on s'empressera de sculpter *Jean-Jacques*.

Je voudrais, en général, que lorsqu'on juge les nations du haut de son grenier, on fût plus honnête et plus circonspect. Tout pauvre diable peut dire ce qu'il lui plaît des Athéniens, des Romains et des anciens Perses. Il peut se tromper impunément sur les tribuns, sur les comices, sur la dictature; il peut gouverner en idée deux ou trois mille lieues de pays, tandis qu'il est incapable de gouverner sa servante; il peut dans un roman recevoir un baiser âcre de sa *Julie*, et conseiller à un prince d'épouser la fille d'un bourreau: il y a des sottises sans conséquence; il y en a d'autres qui peuvent avoir des suites fâcheuses.

Les fous de cour étaient fort sensés; ils

n'insultaient par leurs bouffonneries que les faibles , et respectaient les puissans ; les fous de village sont aujourd'hui plus hardis.

On répondra que *Diogène* et l'*Arétin* ont été tolérés ; d'accord : mais une mouche ayant vu un jour une hirondelle qui , en volant , emportait des toiles d'araignée , en voulut faire autant ; elle y fut prise.

SECTION II.

NE peut-on pas dire de ces législateurs qui gouvernent l'univers à deux sous la feuille , et qui de leurs galetas donnent des ordres à tous les rois , ce qu'*Homère* dit de *Calchas* ?

Os ede ta eonta, ta le effomena, pro l'eoula.

Il connaît le passé, le présent, l'avenir.

C'est dommage que l'auteur du petit paragraphe que nous venons de citer n'ait connu aucun des trois temps dont parle *Homère*.

Pierre le grand , dit-il , n'avait pas le génie qui fait tout de rien. Vraiment , *Jean-Jacques* , je le crois sans peine , car on prétend que DIEU seul a cette prérogative.

Il n'a pas vu que son peuple n'était pas mûr pour la police. En ce cas le czar est admirable de l'avoir fait mûrir. Il me semble que c'est *Jean-Jacques* qui n'a pas vu qu'il fallait se servir
d'abord

d'abord des Allemands et des Anglais pour faire des Russes.

Il a empêché ses sujets de jamais devenir ce qu'ils pourraient être , &c.

Cependant ces mêmes Russes sont devenus les vainqueurs des Turcs et des Tartares , les conquérans et les législateurs de la Crimée et de vingt peuples différens ; leur souveraine a donné des lois à des nations dont le nom même était ignoré en Europe.

Quant à la prophétie de *Jean-Jacques* , il se peut qu'il ait exalté son ame jusqu'à lire dans l'avenir ; il a tout ce qu'il faut pour être prophète ; mais pour le passé et pour le présent , on avouera qu'il n'y entend rien. Je doute que l'antiquité ait rien de comparable à la hardiesse d'envoyer quatre escadres du fond de la mer Baltique dans les mers de la Grèce , de dominer à la fois sur la mer Egée et sur le Pont-Euxin , de porter la terreur dans la Colchide et aux Dardanelles , de subjuguier la Tauride , et de forcer le visir *Azem* à s'enfuir des bords du Danube jusqu'aux portes d'Andrinople.

Si *Jean-Jacques* compte pour rien tant de grandes actions qui étonnent la terre attentive , il doit du moins avouer qu'il y a quelque générosité dans un comte d'*O...* , qui , après avoir pris un vaisseau qui portait toute

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † S

la famille et tous les trésors d'un bacha, lui renvoya sa famille et ses trésors.

Si les Russes n'étaient pas mûrs pour la police du temps de *Pierre le grand*, convenons qu'ils sont mûrs aujourd'hui pour la grandeur d'ame, et que *Jean-Jacques* n'est pas tout-à-fait mûr pour la vérité et pour le raisonnement.

A l'égard de l'avenir, nous le saurons quand nous aurons des *Ezéchiels*, des *Isaïes*, des *Habacucs*, des *Michées*. Mais le temps en est passé; et, si on ose le dire, il est à craindre qu'il ne revienne plus.

J'avoue que ces *mensonges imprimés* sur le temps présent m'étonnent toujours. Si on se donne ces libertés dans un siècle où mille volumes, mille gazettes, mille journaux peuvent continuellement vous démentir, quelle foi pourrons-nous avoir en ces historiens des anciens temps qui recueillaient tous les bruits vagues, qui ne consultaient aucunes archives, qui mettaient par écrit ce qu'ils avaient entendu dire à leurs grand'mères dans leur enfance, bien sûrs qu'aucun critique ne relèverait leurs fautes?

Nous eûmes long-temps neuf Muses, la saine critique est la dixième qui est venue bien tard. Elle n'existait point du temps de *Cécrops*, du premier *Bacchus*, de *Sanctoniathon*, de

Thaut, de *Brama*, &c. &c. ; on écrivait alors impunément tout ce qu'on voulait. Il faut être aujourd'hui un peu plus avisé.

P L A G I A T.

ON dit qu'originaiement ce mot vient du latin *plaga*, et qu'il signifiait la condamnation au fouet de ceux qui avaient vendu des hommes libres pour des esclaves. Cela n'a rien de commun avec le plagiat des auteurs, lesquels ne vendent point d'hommes, soit esclaves, soit libres. Ils se vendent seulement eux-mêmes quelquefois pour un peu d'argent.

Quand un auteur vend les pensées d'un autre pour les siennes, ce larcin s'appelle plagiat. On pourrait appeler *plagiaires* tous les compilateurs, tous les feseurs de dictionnaires, qui ne font que répéter, à tort et à travers, les opinions, les erreurs, les impostures, les vérités déjà imprimées dans des dictionnaires précédens ; mais ce sont du moins des plagiaires de bonne foi ; ils ne s'arrogent point le mérite de l'invention. Ils ne prétendent pas même à celui d'avoir déterré chez les anciens les matériaux qu'ils ont assemblés ; ils n'ont fait que copier les laborieux compilateurs du seizième siècle. Ils vous vendent en *in-quarto* ce que vous aviez déjà en *in-folio*.

Appelez-les , si vous voulez , *libraires* , et non pas auteurs. Rangez-les plutôt dans la classe des fripiers que dans celle des plagiaires.

Le véritable plagiat est de donner pour vôtres les ouvrages d'autrui , de coudre dans vos rapsodies de longs passages d'un bon livre avec quelques petits changemens. Mais le lecteur éclairé voyant ce morceau de drap d'or sur un habit de bure , reconnaît bientôt le voleur mal-adroit.

Ramsay qui , après avoir été presbytérien dans son village d'Ecosse , ensuite anglican à Londres , puis quaker , et qui persuada enfin au célèbre *Fénelon* , archevêque de Cambrai , qu'il était catholique , et même qu'il avait beaucoup de penchant pour l'amour pur ; *Ramsay* , dis-je , fit les Voyages de *Cyrus* , parce que son maître avait fait voyager *Télémaque*. Il n'y a jusque-là que de l'imitation. Dans ces voyages il copie les phrases , les raisonnemens d'un ancien auteur anglais qui introduit un jeune solitaire disséquant sa chèvre morte , et remontant à DIEU par sa chèvre. Cela ressemble fort à un plagiat. Mais en conduisant *Cyrus* en Egypte , il se sert , pour décrire ce pays singulier , des mêmes expressions employées par *Bossuet* ; il le copie mot pour mot sans le citer. Voilà un plagiat dans toutes les formes. Un de mes amis le lui reprochait un jour ; *Ramsay*

lui répondit qu'on pouvait se rencontrer , et qu'il n'était pas étonnant qu'il pensât comme *Fénelon* , et qu'il s'exprimât comme *Bossuet*. Cela s'appelle, être fier comme un écossais.

Le plus singulier de tous les plagiat est peut-être celui du père *Barre*, auteur d'une grande histoire d'Allemagne en dix volumes. On venait d'imprimer l'Histoire de *Charles XII*, et il en prit plus de deux cents pages qu'il inféra dans son ouvrage. Il fait dire à un duc de Lorraine précisément ce que *Charles XII* a dit.

Il attribue à l'empereur *Arnould* ce qui est arrivé au monarque suédois.

Il dit de l'empereur *Rodolphe* ce qu'on avait dit du roi *Stanislas*.

Valdemar roi de Danemarck fait et dit précisément les mêmes choses que *Charles* à *Bender*, &c. &c. &c.

Le plaisant de l'affaire est qu'un journaliste , voyant cette prodigieuse ressemblance entre ces deux ouvrages , ne manqua pas d'imputer le plagiat à l'auteur de l'Histoire de *Charles XII*, qui avait pourtant écrit vingt ans avant le père *Barre*.

C'est surtout en poésie qu'on se permet souvent le plagiat , et c'est assurément de tous les larcins le moins dangereux pour la société.

P L A T O N.

S E C T I O N P R E M I E R E.

Du Timée de Platon, et de quelques autres choses.

LES pères de l'Eglise des quatre premiers siècles furent tous grecs et platoniciens ; vous ne trouvez pas un romain qui ait écrit pour le christianisme , et qui ait eu la plus légère teinture de philosophie. J'observerai ici , en passant , qu'il est assez étrange que cette Eglise de Rome , qui ne contribua en rien à ce grand établissement , en ait seule recueilli tout l'avantage. Il en a été de cette révolution comme de toutes celles qui sont nées des guerres civiles. Les premiers qui troublent un Etat , travaillent toujours sans le savoir pour d'autres que pour eux.

L'école d'Alexandrie, fondée par un nommé *Marc* , auquel succédèrent *Athénagoras*, *Clément*, *Origène* , fut le centre de la philosophie chrétienne. *Platon* était regardé par tous les grecs d'Alexandrie comme le maître de la sagesse , comme l'interprète de la Divinité. Si les premiers chrétiens n'avaient pas embrassé les dogmes de *Platon* , ils n'auraient jamais eu

aucun philosophe , aucun homme d'esprit dans leur parti. Je mets à part l'inspiration et la grâce, qui sont au-dessus de toute philosophie, et je ne parle que du train ordinaire des choses humaines.

Ce fut, dit-on, dans le *Timée* de *Platon* principalement que les pères grecs s'instruifirent. Ce *Timée* passe pour l'ouvrage le plus sublime de toute la philosophie ancienne. C'est presque le seul que *Dacier* n'ait point traduit; et je pense que la raison en est qu'il ne l'entendait point, et qu'il craignit de montrer à des lecteurs clair-voyans le visage de cette divinité grecque qu'on n'adore que parce qu'elle est voilée.

Platon, dans ce beau dialogue, commence par introduire un prêtre égyptien qui apprend à *Solon* l'ancienne histoire de la ville d'Athènes, qui était fidèlement conservée depuis neuf mille ans dans les archives de l'Egypte.

Athènes, dit le prêtre, était alors la plus belle ville de la Grèce, et la plus renommée dans le monde pour les arts de la guerre et de la paix; elle résista seule aux guerriers de cette fameuse île Atlantide, qui vinrent sur des vaisseaux innombrables subjuguier une grande partie de l'Europe et de l'Asie. Athènes eut la gloire d'affranchir tant de peuples vaincus, et de préserver l'Egypte de la servitude

qui nous menaçait. Mais après cette illustre victoire et ce service rendu au genre-humain, un tremblement de terre épouvantable engloutit en vingt-quatre heures, et le territoire d'Athènes, et toute la grande île Atlantide. Cette île n'est aujourd'hui qu'une vaste mer, que les débris de cet ancien monde et le limon mêlé à ses eaux rendent innavigable.

Voilà ce que ce prêtre conte à *Solon*; voilà comment *Platon* débute pour nous expliquer ensuite la formation de l'ame, les opérations du verbe, et sa trinité. Il n'est pas physiquement impossible qu'il y eût eu une île Atlantide qui n'existait plus depuis neuf mille ans, et qui périt par un tremblement de terre, comme il est arrivé à *Herculanum* et à tant d'autres villes. Mais notre prêtre, en ajoutant que la mer qui baigne le mont *Atlas* est inaccessible aux vaisseaux, rend l'histoire un peu suspecte.

Il se peut faire, après tout, que depuis *Solon*, c'est-à-dire depuis trois mille ans, les flots aient nettoyé le limon de l'ancienne île Atlantide, et rendu la mer navigable; mais enfin, il est toujours surprenant qu'on débute par cette île pour parler du verbe.

Peut-être en faisant ce conte de prêtre ou de vieille, *Platon* n'a-t-il voulu insinuer autre chose que les vicissitudes qui ont changé tant de fois la face du globe. Peut-être a-t-il voulu
dire

dire seulement ce que *Pythagore* et *Timée de Locres* avaient dit si long-temps avant lui, et ce que nos yeux nous disent tous les jours, que tout périt et se renouvelle dans la nature. L'histoire de *Deucalion* et de *Pyrrha*, la chute de *Phaéton* sont des fables ; mais des inondations et des embrasemens sont des vérités.

Platon part de son île imaginaire pour dire des choses que les meilleurs philosophes de nos jours ne défavoueraient pas : *Ce qui est produit a nécessairement une cause, un auteur. Il est difficile de trouver l'auteur de ce monde ; et quand on l'a trouvé, il est dangereux de le dire au peuple.*

Rien n'est plus vrai encore aujourd'hui ; qu'un sage, en passant par Notre-Dame de Lorette, s'avise de dire à un sage son ami que Notre-Dame de Lorette, avec son petit visage noir, ne gouverne pas l'univers entier : si une bonne femme entend ces paroles, et si elle les redit à d'autres bonnes femmes de la Marche d'Ancône, le sage sera lapidé comme *Orphée*. Voilà précisément le cas où croyaient être les premiers chrétiens qui ne disaient pas du bien de *Cybèle* et de *Diane*. Cela seul devait les attacher à *Platon*. Les choses intelligibles qu'il débite ensuite, ne durent pas les dégoûter de lui.

Je ne reprocherai point à *Platon* d'avoir dit

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † T

dans son Timée , que *le monde est un animal* ; car il entend sans doute que les élémens en mouvement animent le monde ; et il n'entend pas par *animal* un chien et un homme qui marchent , qui sentent , qui mangent , qui dorment et qui engendrent. Il faut toujours expliquer un auteur dans le sens le plus favorable ; et ce n'est que lorsqu'on accuse les gens d'hérésie , ou quand on dénonce leurs livres , qu'il est de droit d'en interpréter malignement toutes les paroles , et de les empoisonner : ce n'est pas ainsi que j'en userai avec Platon.

Il y a d'abord chez lui une espèce de trinité qui est l'ame de la matière ; voici ses paroles : *De la substance indivisible , toujours semblable à elle-même , et de la substance divisible , il composa une troisième substance qui tient de la même et de l'autre.*

Ensuite viennent des nombres à la pythagoricienne , qui rendent la chose encore plus inintelligible , et par conséquent plus respectable. Quelle provision pour des gens qui commençaient une guerre de plume !

Ami lecteur , un peu de patience , s'il vous plaît , et un peu d'attention. Quand DIEU eut formé l'ame du monde de ces trois substances , cette ame s'élança du milieu de l'univers aux extrémités de l'être , se répandant par-tout au dehors , et se

repliant sur elle-même ; elle forma ainsi dans tous les temps une origine divine de la sagesse éternelle.

Et quelques lignes après :

Ainsi la nature de cet animal immense qu'on nomme le monde , est éternelle.

Platon , à l'exemple de ses prédécesseurs , introduit donc l'Être suprême artisan du monde , formant ce monde avant les temps ; de sorte que DIEU ne pouvait être sans le monde , ni le monde sans DIEU , comme le soleil ne peut exister sans répandre la lumière dans l'espace , ni cette lumière voler dans l'espace sans le soleil.

Je passe sous silence beaucoup d'idées à la grecque , ou plutôt à l'orientale , comme par exemple , qu'il y a quatre sortes d'animaux , les dieux célestes , les oiseaux de l'air , les poissons , et les animaux terrestres dont nous avons l'honneur d'être.

Je me hâte de venir à une seconde trinité. *L'être engendré , l'être qui engendre , et l'être qui ressemble à l'engendré et à l'engendreur.* Cette trinité est assez formelle ; et les pères ont pu y trouver leur compte.

Cette trinité est suivie d'une théorie un peu singulière des quatre élémens. La terre est fondée sur un triangle équilatère , l'eau sur un triangle rectangle , l'air sur un scalène , et le feu sur un isocèle. Après quoi il prouve

démonstrativement qu'il ne peut y avoir que cinq mondes ; parce qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers , et que cependant il n'y a qu'un monde qui est rond.

J'avoue qu'il n'y a point de philosophe aux petites-maisons qui ait jamais si puissamment raisonné. Vous vous attendez , ami lecteur , à m'entendre parler de cette autre fameuse trinité de Platon , que ses commentateurs ont tant vantée ; c'est l'Etre éternel , formateur éternel du monde ; son verbe , ou son intelligence , ou son idée ; et le bon qui en résulte. Je vous assure que je l'ai bien cherchée dans ce Timée ; je ne l'y ai jamais trouvée ; elle peut y être *totidem litteris* , mais elle n'y est pas *totidem verbis* , ou je suis fort trompé.

Après avoir lu tout Platon , à mon grand regret , j'ai aperçu quelque ombre de la trinité dont on lui fait honneur. C'est dans le livre sixième de sa République chimérique , lorsqu'il dit : *Parlons du fils , production merveilleuse du bon , et sa parfaite image*. Mais malheureusement , il se trouve que cette parfaite image de DIEU c'est le soleil. On en conclut que c'était le soleil intelligible , lequel avec le verbe et le père composait la trinité platonique.

Il y a dans l'Epinomis de Platon des galimatias fort curieux ; en voici un que je traduis aussi raisonnablement que je le puis pour la commodité du lecteur :

Sachez qu'il y a huit vertus dans le ciel ; je les ai observées ; ce qui est facile à tout le monde. Le soleil est une de ces vertus , la lune une autre , la troisième est l'assemblage des étoiles ; et les cinq planètes sont avec ces trois vertus le nombre de huit. Gardez-vous de penser que ces vertus , ou ceux qui sont dans elles et qui les animent , soit qu'ils marchent d'eux-mêmes , soit qu'ils soient portés dans des véhicules ; gardez-vous , dis-je , de croire que les uns soient des dieux , et que les autres ne le soient pas ; que les uns soient adorables , et qu'il y en ait d'autres qu'on ne doive ni adorer , ni invoquer. Ils sont tous frères , chacun a son partage , nous leur devons à tous les mêmes honneurs , ils remplissent tous l'emploi que le verbe leur assigna quand il forma l'univers visible.

Voilà déjà le verbe trouvé , il faut maintenant trouver les trois personnes. Elles sont dans la seconde lettre de Platon à Denis. Ces lettres ne sont pas assurément supposées. Le style est le même que celui de ses dialogues. Il dit souvent à Denis et à Dion des choses assez difficiles à comprendre , et qu'on croirait écrites en chiffre ; mais aussi il en dit de fort claires , et qui se sont trouvées vraies longtemps après lui. Par exemple , voici comme il s'exprime dans la septième lettre à Dion :

J'ai été convaincu que tous les Etats sont assez mal gouvernés ; il n'y a guère ni bonne institution ,

ni bonne administration. On y vit , pour ainsi dire , au jour la journée , et tout va au gré de la fortune plutôt qu'au gré de la sagesse.

Après cette courte digression sur les affaires temporelles , revenons aux spirituelles , à la trinité. Platon dit à Denis :

Le roi de l'univers est environné de ses ouvrages, tout est l'effet de sa grâce. Les plus belles des choses ont en lui leur cause première ; les secondes en perfection ont en lui une seconde cause ; et il est encore la troisième cause des ouvrages du troisième degré.

On pourrait ne pas reconnaître dans cette lettre la trinité telle que nous l'admettons ; mais c'était beaucoup d'avoir dans un auteur grec un garant des dogmes de l'Eglise naissante. Toute l'Eglise grecque fut donc platonicienne , comme toute l'Eglise latine fut péripatéticienne depuis le commencement du treizième siècle. Ainsi deux grecs qu'on n'a jamais entendus , ont été nos maîtres à penser jusqu'au temps où les hommes se sont mis , au bout de deux mille ans , à penser par eux-mêmes.

S E C T I O N I I.

Questions sur Platon , et sur quelques autres bagatelles.

PLATON, en disant aux Grecs ce que tant de philosophes des autres nations avaient dit avant lui, en assurant qu'il y a une Intelligence suprême qui arrangea l'univers, pensait-il que cette Intelligence suprême résidait en un seul lieu, comme un roi de l'Orient dans son sérail? ou bien croyait-il que cette puissante Intelligence se répand par-tout comme la lumière, ou comme un être encore plus fin, plus prompt, plus actif, plus pénétrant que la lumière? le dieu de *Platon*, en un mot, est-il dans la matière? en est-il séparé? O vous qui avez lu *Platon* attentivement, c'est-à-dire, sept ou huit songes creux cachés dans quelques galetas de l'Europe! si jamais ces questions viennent jusqu'à vous, je vous supplie d'y répondre.

L'île barbare des *Cassitérides*, où les hommes vivaient dans les bois du temps de *Platon*, a produit enfin des philosophes qui sont autant au-dessus de lui, que *Platon* était au-dessus de ceux de ses contemporains qui ne raisonnaient pas.

Parmi ces philosophes *Clarke* est peut-être le plus profond ensemble et le plus clair, le plus méthodique et le plus fort de tous ceux qui ont parlé de l'Être suprême.

Lorsqu'il eut donné au public son excellent livre, il se trouva un jeune gentilhomme de la province de Gloucester qui lui fit avec candeur des objections aussi fortes que ses démonstrations. On peut les voir à la fin du premier volume de *Clarke*; ce n'était pas sur l'existence nécessaire de l'Être suprême qu'il disputait, c'était sur son infinité et sur son immensité.

Il ne paraît pas en effet que *Clarke* ait prouvé qu'il y ait un être qui pénètre intimement tout ce qui existe, et que cet être dont on ne peut concevoir les propriétés, ait la propriété de s'étendre au-delà de toute borne imaginable.

Le grand *Newton* a démontré qu'il y a du vide dans la nature; mais quel philosophe pourra me démontrer que DIEU est dans ce vide, qu'il touche à ce vide, qu'il remplit ce vide? Comment étant aussi bornés que nous le sommes, pouvons-nous connaître ces profondeurs? Ne nous suffit-il pas qu'il nous soit prouvé qu'il existe un maître suprême? Il ne nous est pas donné de savoir ce qu'il est, ni comment il est.

Il semble que *Locke* et *Clarke* aient eu les clefs du monde intelligible. *Locke* a ouvert tous les appartemens où l'on peut entrer ; mais *Clarke* n'a-t-il pas voulu pénétrer un peu trop au-delà de l'édifice ?

Comment un philosophe tel que *Samuel Clarke*, après un si admirable ouvrage sur l'existence de DIEU, en a-t-il pu faire ensuite un si pitoyable sur des choses de fait ?

Comment *Benoît Spinoza*, qui avait autant de profondeur dans l'esprit que *Samuel Clarke*, après s'être élevé à la métaphysique la plus sublime, peut-il ne pas s'apercevoir qu'une Intelligence suprême préside à des ouvrages visiblement arrangés avec une suprême intelligence ? (s'il est vrai, après tout, que ce soit là le système de *Spinoza*.)

Comment *Newton*, le plus grand des hommes, a-t-il pu commenter l'Apocalypse, ainsi qu'on l'a déjà remarqué ?

Comment *Locke*, après avoir si bien développé l'entendement humain, a-t-il pu dégrader son entendement dans un autre ouvrage ?

Je crois voir des aigles qui, s'étant élancés dans la nue, vont se reposer sur un fumier.

P O E T E S.

UN jeune homme au sortir du collège délibère s'il se fera avocat, médecin, théologien ou poëte; s'il prendra soin de notre fortune, de notre santé, de notre ame, ou de nos plaisirs. Nous avons déjà parlé des avocats et des médecins; nous parlerons de la fortune prodigieuse que fait quelquefois un théologien.

Le théologien devenu pape a non-seulement ses valets théologiens, cuisiniers, échançons, porte-coton, médecins, chirurgiens, balayeurs, seseurs d'*Agnus Dei*, confituriers, prédicateurs; il a aussi son poëte. Je ne fais quel fou était le poëte de *Léon X*, comme *David* fut quelque temps le poëte de *Saül*.

C'est assurément de tous les emplois qu'on peut avoir dans une grande maison, l'emploi le plus inutile. Les rois d'Angleterre qui ont conservé dans leur île beaucoup d'anciens usages perdus dans le continent, ont, comme on fait, leur poëte en titre d'office. Il est obligé de faire tous les ans une ode à la louange de *S^{te} Cécile*, qui jouait autrefois si merveilleusement du clavecin ou du psaltérion, qu'un ange descendit du neuvième ciel pour l'écouter de plus près, attendu que l'harmonie du psaltérion n'arrive d'ici-bas au pays des anges qu'en fourdine.

Moïse est le premier poëte que nous connaissions. Il est à croire que long-temps avant lui les Egyptiens , les Chaldéens , les Syriens , les Indiens connaissaient la poësie , puisqu'ils avaient de la musique. Mais enfin , son beau cantique qu'il chanta avec sa sœur *Maria* en sortant du fond de la mer Rouge , est le premier monument poëtique en vers hexamètres que nous ayons. Je ne suis pas du sentiment de ces belîtres ignorans et impies , *Newton* , le *Clerc* et d'autres , qui prouvent que tout cela ne fut écrit qu'environ huit cents ans après l'événement , et qui disent avec insolence que *Moïse* ne put écrire en hébreu , puisque la langue hébraïque n'est qu'un dialecte nouveau du phénicien , et que *Moïse* ne pouvait savoir le phénicien. Je n'examine point avec le savant *Huet* comment *Moïse* put chanter , lui qui était bègue et qui ne pouvait parler.

A entendre plusieurs de ces messieurs , *Moïse* ferait bien moins ancien qu'*Orphée* , *Musée* , *Homère* , *Hésiode*. On voit au premier coup d'œil combien cette opinion est absurde. Le moyen qu'un grec puisse être aussi ancien qu'un juif ?

Je ne répondrai pas non plus à ces autres impertinens qui soupçonnent que *Moïse* n'est qu'un personnage imaginaire , une fabuleuse

imitation de la fable de l'ancien *Bacchus*, et qu'on chantait dans les orgies tous les prodiges de *Bacchus*, attribués depuis à *Moïse*, avant qu'on sût qu'il y eût des juifs au monde. Une telle idée se réfute d'elle-même. Le bon sens nous fait voir qu'il est impossible qu'il y ait eu un *Bacchus* avant un *Moïse*.

Nous avons encore un excellent poète juif, très-réellement antérieur à *Horace*, c'est le roi *David*; et nous savons bien que le *Miserere* est infiniment au-dessus du *Justum ac tenacem propositi virum*.

Mais ce qui étonne, c'est que des législateurs et des rois aient été nos premiers poètes. Il se trouve aujourd'hui des gens assez bons pour se faire les poètes des rois. *Virgile*, à la vérité, n'avait pas la charge de poète d'*Auguste*, ni *Lucain* celle de poète de *Néron*; mais j'avoue qu'ils avilirent un peu la profession en donnant du dieu à l'un et à l'autre.

On demande comment la poésie étant si peu nécessaire au monde, elle occupe un si haut rang parmi les beaux arts? On peut faire la même question sur la musique. La poésie est la musique de l'ame, et surtout des ames grandes et sensibles.

Un mérite de la poésie dont bien des gens ne se doutent pas, c'est qu'elle dit plus que la prose, et en moins de paroles que la prose.

Qui pourra jamais traduire ce vers latin avec autant de brièveté qu'il est sorti du cerveau du poëte ?

Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor indè est.

Je ne parle pas des autres charmes de la poësie, on les connaît assez ; mais j'insisterai sur le grand précepte d'*Horace*, *sapere est et principium et fons*. Point de vraie poësie sans une grande sagesse. Mais comment accorder cette sagesse avec l'enthousiasme ? Comme *César* qui formait un plan de bataille avec prudence, et combattait avec fureur.

Il y a eu des poëtes un peu fous, oui ; et c'est parce qu'ils étaient de très-mauvais poëtes. Un homme qui n'a que des dactyles et des spondées, ou des rimes dans la tête, est rarement un homme de bon sens ; mais *Virgile* est doué d'une raison supérieure.

Lucrèce était un misérable physicien, et il avait cela de commun avec toute l'antiquité. La physique ne s'apprend pas avec de l'esprit ; c'est un art que l'on ne peut exercer qu'avec des instrumens, et les instrumens n'avaient pas encore été inventés. Il faut des lunettes, des microscopes, des machines pneumatiques, des baromètres, &c. pour avoir quelque idée commencée des opérations de la nature.

Descartes n'en savait guère plus que *Lucrèce*.

lorsque ces clefs ouvrirent le sanctuaire ; et on a fait cent fois plus de chemin depuis *Galilée*, meilleur physicien que *Déscartes*, jusqu'à nos jours, que depuis le premier *Hermès* jusqu'à *Lucrèce*, et depuis *Lucrèce* jusqu'à *Galilée*.

Toute la physique ancienne est d'un écolier absurde. Il n'en est pas ainsi de la philosophie de l'ame et de ce bon sens qui, aidé du courage de l'esprit, fait peser avec justesse les doutes et les vraisemblances. C'est-là le grand mérite de *Lucrèce* ; son troisième chant est un chef-d'œuvre de raisonnement ; il differte comme *Cicéron*, il s'exprime quelquefois comme *Virgile* ; et il faut avouer que quand notre illustre *Polignac* réfute ce troisième chant, il ne le réfute qu'en cardinal.

Quand je dis que le poëte *Lucrèce* raisonne en métaphysicien excellent dans ce troisième chant, je ne dis pas qu'il ait raison ; on peut argumenter avec un jugement vigoureux, et se tromper si on n'est pas instruit par la révélation. *Lucrèce* n'était point juif, et les Juifs, comme on fait, étaient les seuls hommes sur la terre qui eussent raison du temps de *Cicéron*, de *Possidonius*, de *César* et de *Caton*. Ensuite, sous *Tibère*, les Juifs n'eurent plus raison, et il n'y eut que les chrétiens qui eurent le sens commun.

Ainsi il était impossible que *Lucrèce*, *Cicéron* et *César* ne fussent pas des imbécilles en comparaison des Juifs et de nous ; mais il faut convenir qu'aux yeux du reste du genre humain ils étaient de très-grands hommes.

J'avoue que *Lucrèce* se tua, *Caton* aussi, *Cassius* et *Brutus* aussi ; mais on peut fort bien se tuer , et avoir raisonné en homme d'esprit pendant sa vie.

Distinguons dans tout auteur l'homme et ses ouvrages. *Racine* écrit comme *Virgile* , mais il devient janséniste par faiblesse, et il meurt de chagrin par une faiblesse non moins grande , parce qu'un autre homme en passant dans une galerie ne l'a pas regardé ; j'en suis fâché , mais le rôle de *Phèdre* n'en est pas moins admirable.

POLICE DES SPECTACLES.

ON excommuniait autrefois les rois de France, et depuis *Philippe I* jusqu'à *Louis VIII*, tous l'ont été solennellement, de même que tous les empereurs depuis *Henri IV* jusqu'à *Louis de Bavière* inclusivement. Les rois d'Angleterre ont eu aussi une part très-honnête à ces présens de la cour de Rome. C'était la folie du temps , et cette folie coûta la vie à

cinq ou six cents mille hommes. Actuellement on se contente d'excommunier les représentans des monarques : ce n'est pas les ambassadeurs que je veux dire, mais les comédiens qui sont rois et empereurs trois ou quatre fois par semaine, et qui gouvernent l'univers pour gagner leur vie.

Je ne connais guère que leur profession et celle des forciers à qui on fasse aujourd'hui cet honneur. Mais, comme il n'y a plus de forciers depuis environ soixante à quatre-vingts ans, que la bonne philosophie a été connue des hommes, il ne reste plus pour victimes qu'*Alexandre, César, Athalie, Polyeucte, Andromaque, Brutus, Zaire et Arlequin*.

La grande raison qu'on en apporte, c'est que ces messieurs et ces dames représentent des passions. Mais si la peinture du cœur humain mérite une si horrible flétrissure, on devrait donc user d'une plus grande rigueur avec les peintres et les statuaires. Il y a beaucoup de tableaux licencieux qu'on vend publiquement, au lieu qu'on ne représente pas un seul poëme dramatique qui ne soit dans la plus exacte bienséance. La *Vénus du Titien* et celle du *Corrége* sont toutes nues, et sont dangereuses en tout temps pour notre jeunesse modeste; mais les comédiens ne récitent les vers admirables de *Cinna* que pendant environ
deux

deux heures , et avec l'approbation du magistrat , sous l'autorité royale. Pourquoi donc ces personnages vivans sur le théâtre font-ils plus condamnés que ces comédiens muets sur la toile ? *Ut pictura poësis erit.* Qu'auraient dit les *Sophocles* et les *Euripides* , s'ils avaient pu prévoir qu'un peuple qui n'a cessé d'être barbare qu'en les imitant , imprimerait un jour cette tache au théâtre , qui reçut de leur temps une si haute gloire ?

Esopus et *Roscius* n'étaient pas des sénateurs romains , il est vrai ; mais le *Flamen* ne les déclarait point infames , et on ne se doutait pas que l'art de *Térence* fût un art semblable à celui de *Locuste*. Le grand pape , le grand prince *Léon X* , à qui on doit la renaissance de la bonne tragédie et de la bonne comédie en Europe , et qui fit représenter tant de pièces de théâtre dans son palais avec tant de magnificence , ne devinait pas qu'un jour , dans une partie de la Gaule , des descendans des Celtes et des Goths se croiraient en droit de flétrir ce qu'il honorait. Si le cardinal de *Richelieu* eût vécu , lui qui a fait bâtir la salle du palais royal , lui à qui la France doit le théâtre , il n'eût pas souffert plus long-temps que l'on osât couvrir d'ignominie ceux qu'il employait à réciter ses propres ouvrages.

Ce sont les hérétiques , il le faut avouer ,

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † V

qui ont commencé à se déchaîner contre le plus beau de tous les arts. *Léon X* ressuscitait la scène tragique ; il n'en fallait pas davantage aux prétendus réformateurs pour crier à l'œuvre de *Satan*. Aussi la ville de Genève et plusieurs illustres bourgades de Suisse ont été cent cinquante ans sans souffrir chez elles un violon. Les jansénistes qui dansent aujourd'hui sur le tombeau de *S^t Pâris*, à la grande édification du prochain, défendirent le siècle passé à une princesse de *Conti* qu'ils gouvernaient, de faire apprendre à danser à son fils, attendu que la danse est trop profane. Cependant il fallait avoir bonne grâce, et savoir le menuet ; on ne voulait point de violon, et le directeur eut beaucoup de peine à souffrir, par accommodement, qu'on montrât à danser au prince de *Conti* avec des castagnettes. Quelques catholiques un peu visigoths, de deçà les monts, craignirent donc les reproches des réformateurs, et crièrent aussi haut qu'eux ; ainsi peu à peu s'établit dans notre France la mode de diffamer *César* et *Pompée*, et de refuser certaines cérémonies à certaines personnes gagées par le roi, et travaillant sous les yeux du magistrat. On ne s'avisa point de réclamer contre cet abus ; car qui aurait voulu se brouiller avec des hommes puissans, et des hommes du temps présent, pour *Phèdre* et pour les héros des siècles passés ?

On se contenta donc de trouver cette rigueur absurde, et d'admirer toujours à bon compte les chefs-d'œuvre de notre scène.

Rome, de qui nous avons appris notre catéchisme, n'en use point comme nous ; elle a su toujours tempérer les lois selon les temps et selon les besoins ; elle a su distinguer les bateleurs effrontés, qu'on censurait autrefois avec raison, d'avec les pièces de théâtre du *Triffin* et de plusieurs évêques et cardinaux qui ont aidé à ressusciter la tragédie. Aujourd'hui même on représente à Rome publiquement des comédies dans des maisons religieuses. Les dames y vont sans scandale ; on ne croit point que des dialogues récités sur des planches soient une infamie diabolique. On a vu jusqu'à la pièce de *George Dandin* exécutée à Rome par des religieuses en présence d'une foule d'ecclésiastiques et de dames. Les sages Romains se gardent bien surtout d'excommunier ces messieurs qui chantent le dessus dans les opéra italiens ; car en vérité c'est bien assez d'être châtré dans ce monde, sans être encore damné dans l'autre.

Dans le bon temps de *Louis XIV* il y avait toujours aux spectacles qu'il donnait, un banc qu'on nommait *le banc des évêques*. J'ai été témoin que, dans la minorité de *Louis XV*, le cardinal de *Fleuri*, alors évêque de Fréjus, fut

très-pressé de faire revivre cette coutume, D'autre temps, d'autres mœurs ; nous sommes apparemment bien plus sages que dans les temps où l'Europe entière venait admirer nos fêtes, où *Richelieu* fit revivre la scène en France, où *Léon X* fit revivre en Italie le siècle d'*Auguste*. Mais un temps viendra où nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage du père *le Brun* contre l'art des *Sophocles*, et les œuvres de nos grands hommes, imprimés dans le même temps, s'écrieront : Est-il possible que les Français aient pu ainsi se contredire, et que la plus absurde barbarie ait levé si orgueilleusement la tête contre les plus belles productions de l'esprit humain ?

S' *Thomas d'Aquin*, dont les mœurs valaient bien celles de *Calvin* et du père *Quesnel* ; S' *Thomas*, qui n'avait jamais vu de bonne comédie, et qui ne connaissait que de malheureux histrions, devine pourtant que le théâtre peut être utile. Il eut assez de bon sens et assez de justice pour sentir le mérite de cet art, tout informe qu'il était ; il le permit, il l'approuva. S' *Charles Borromée* examinait lui-même les pièces qu'on jouait à Milan ; il les munissait de son approbation et de son seing.

Qui seront après cela les visigoths qui voudront traiter d'empoisonneurs *Rodrigue* et *Chimène* ? Plût au ciel que ces barbares ennemis

du plus beau des arts eussent la piété de *Polyeucte*, la clémence d'*Auguste*, la vertu de *Burrhus*, et qu'ils finissent comme le mari d'*Alzire* !

P O L I T I Q U E.

LA politique de l'homme consiste d'abord à tâcher d'égaliser les animaux; à qui la nature a donné la nourriture, le vêtement et le couvert.

Ces commencemens sont longs et difficiles.

Comment se procurer le bien-être et se mettre à l'abri du mal ? C'est-là tout l'homme.

Ce mal est par-tout. Les quatre élémens conspirent à le former. La stérilité d'un quart du globe, les maladies, la multitude d'animaux ennemis, tout nous oblige de travailler sans cesse à écarter le mal.

Nul homme ne peut seul se garantir du mal, et se procurer le bien; il faut des secours. La société est donc aussi ancienne que le monde.

Cette société est tantôt trop nombreuse, tantôt trop rare. Les révolutions de ce globe ont détruit souvent des races entières d'hommes et d'autres animaux dans plusieurs pays, et les ont multipliées dans d'autres.

Pour multiplier une espèce, il faut un climat et un terrain tolérables; et avec ces avantages on peut encore être réduit à marcher

tout nu , à souffrir la faim , à manquer de tout , à périr de misère.

Les hommes ne sont pas comme les castors , les abeilles , les vers à soie ; ils n'ont pas un instinct sûr qui leur procure le nécessaire.

Sur cent mâles il s'en trouve à peine un qui ait du génie ; sur cinq cents femelles , à peine une.

Ce n'est qu'avec du génie qu'on invente les arts qui procurent à la longue un peu de ce bien-être , unique objet de toute politique.

Pour essayer ces arts il faut des secours , des mains qui vous aident , des entendemens assez ouverts pour vous comprendre et assez dociles pour vous obéir. Avant de trouver et d'assembler tout cela , des milliers de siècles s'écoulent dans l'ignorance et dans la barbarie ; des milliers de tentatives avortent. Enfin , un art est ébauché , et il faut encore des milliers de siècles pour le perfectionner.

Politique du dehors.

QUAND la métallurgie est trouvée par une nation , il est indubitable qu'elle battira ses voisins et en fera des esclaves.

Vous avez des flèches et des fabres , et vous êtes nés dans un climat qui vous a rendus robustes. Nous sommes faibles , nous n'avons

que des massues et des pierres , vous nous tuez ; et si vous nous laissez la vie , c'est pour labourer vos champs , pour bâtir vos maisons ; nous vous chantons quelques airs grossiers quand vous vous ennuyez , si nous avons de la voix , ou nous soufflons dans quelques tuyaux pour obtenir de vous des vêtemens et du pain. Nos femmes et nos filles sont-elles jolies , vous les prenez pour vous. Monseigneur votre fils profite de cette politique établie ; il ajoute de nouvelles découvertes à cet art naissant. Ses serviteurs coupent les testicules à mes enfans ; il les honore de la garde de ses épouses et de ses maîtresses. Telle a été et telle est encore la politique , le grand art de faire servir les hommes à son bien-être dans la plus grande partie de l'Asie.

• Quelques peuplades ayant ainsi asservi plusieurs autres peuplades , les victorieuses se battent avec le fer pour le partage des dépouilles. Chaque petite nation nourrit et soudoie des soldats. Pour encourager ces soldats et pour les contenir , chacune a ses dieux , ses oracles , ses prédictions ; chacune nourrit et soudoie des devins et des sacrificateurs bouchers. Ces devins commencent par deviner en faveur des chefs de nation , ensuite ils devinent pour eux-mêmes et partagent le gouvernement. Le plus fort et le plus habile subjugué à la fin les autres

après des siècles de carnage qui font frémir, et de friponneries qui font rire. C'est-là le complément de la politique.

Pendant que ces scènes de brigandages et de fraudes se passent dans une partie du globe, d'autres peuplades retirées dans les cavernes des montagnes, ou dans des cantons entourés de marais inaccessibles, ou dans quelques petites contrées habitables au milieu des déserts de sable, ou des presqu'îles, ou des îles, se défendent contre les tyrans du continent. Tous les hommes enfin ayant à peu-près les mêmes armes, le sang coule d'un bout du monde à l'autre.

On ne peut pas toujours tuer, on fait la paix avec son voisin, jusqu'à ce qu'on se croie assez fort pour recommencer la guerre. Ceux qui savent écrire rédigent ces traités de paix. Les chefs de chaque peuple, pour mieux tromper leurs ennemis, attestent les dieux qu'ils se sont faits; on invente les sermens; l'un vous promet au nom de *Sommona-codom*, l'autre au nom de *Jupiter*, de vivre toujours avec vous en bonne harmonie; et à la première occasion ils vous égorgent au nom de *Jupiter* et de *Sommona-codom*.

Dans les temps les plus raffinés, le lion d'*Esope* fait un traité avec trois animaux ses voisins. Ils s'agit de partager une proie en quatre parts

parts égales. Le lion , pour de bonnes raisons qu'il déduira en temps et lieu , prend d'abord trois parts pour lui seul , et menace d'étrangler quiconque osera toucher à la quatrième. C'est là le sublime de la politique.

Politique du dedans.

IL s'agit d'avoir dans votre pays le plus de pouvoir , le plus d'honneurs et le plus de plaisirs que vous pourrez. Pour y parvenir , il faut beaucoup d'argent.

Cela est très-difficile dans une démocratie ; chaque citoyen est votre rival. Une démocratie ne peut subsister que dans un petit coin de terre. Vous aurez beau être riche par votre commerce secret , ou par celui de votre grand-père , votre fortune vous fera des jaloux et très-peu de créatures. Si dans quelque démocratie une maison riche gouverne , ce ne sera pas pour long-temps.

Dans une aristocratie on peut plus aisément se procurer honneurs , plaisirs , pouvoir et argent ; mais il y faut une grande discrétion. Si on abuse trop , les révolutions sont à craindre.

Ainsi dans la démocratie tous les citoyens sont égaux. Ce gouvernement est aujourd'hui rare et chétif , quoique naturel et sage.

Dans l'aristocratie l'inégalité , la supériorité ,

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † X

se fait sentir ; mais moins elle est arrogante , plus elle assure son bien-être.

Reste la monarchie ; c'est là que tous les hommes sont faits pour un seul. Il accumule tous les honneurs dont il veut se décorer , goûte tous les plaisirs dont il veut jouir , exerce un pouvoir absolu ; et tout cela , pourvu qu'il ait beaucoup d'argent. S'il en manque , il sera malheureux au dedans comme au dehors ; il perdra bientôt pouvoir , plaisirs , honneurs , et peut-être la vie.

Tant que cet homme a de l'argent , non-seulement il jouit , mais ses parens , ses principaux serviteurs , jouissent aussi ; et une foule de mercenaires travaille toute l'année pour eux dans la vaine espérance de goûter un jour dans leurs chaumières le repos que leur sultan et leurs bachas semblent goûter dans leurs sérails. Mais voici à peu-près ce qui arrive :

Un gros et gras cultivateur possédait autrefois un vaste terrain de champs , prés , vignes , vergers , forêts. Cent manœuvres cultivaient pour lui , il dînait avec sa famille , buvait et s'endormait. Ses principaux domestiques , qui le volaient , dinaient après lui et mangeaient presque tout. Les manœuvres venaient et faisaient très-maigre chère. Ils murmurèrent , ils se plainquirent , ils perdirent patience ; enfin ils mangèrent le dîner du maître et le chassèrent

de sa maison. Le maître dit que ces coquins-là étaient des enfans rebelles qui battaient leur père. Les manœuvres dirent qu'ils avaient suivi la loi sacrée de la nature que l'autre avait violée. On s'en rapporta enfin à un devin du voisinage qui passait pour un homme inspiré. Ce saint homme prend la métairie pour lui, et fait mourir de faim les domestiques et l'ancien maître, jusqu'à ce qu'il soit chassé à son tour. C'est la politique du dedans.

C'est ce qu'on a vu plus d'une fois ; et quelques effets de cette politique subsistent encore dans toute leur force. Il faut espérer que dans dix ou douze mille siècles, quand les hommes seront plus éclairés, les grands possesseurs des terres, devenus plus politiques, traiteront mieux leurs manœuvres, et ne se laisseront pas subjuguier par des devins et des forciers.

P O L Y P E S.

EN qualité de douteur il y a long-temps que j'ai rempli ma vocation. J'ai douté, quand on m'a voulu persuader que les glossopètes que j'ai vues se former dans ma campagne, étaient originairement des langues de chiens matins ; que la chaux employée à ma grange n'était composée que de coquillages ; que les coraux

étaient le produit des excréments de certains petits poissons ; que la mer par ses courans a formé le mont Cénis et le mont Taurus , et que *Niobé* fut autrefois changée en marbre.

Ce n'est pas que je n'aime l'extraordinaire , le merveilleux , autant qu'aucun voyageur et qu'aucun homme à système ; mais pour croire fermement , je veux voir par mes yeux , toucher par mes mains , et à plusieurs reprises. Ce n'est pas même assez ; je veux encore être aidé par les yeux et par les mains des autres.

Deux de mes compagnons , qui sont comme moi des questions sur l'Encyclopédie , se sont long-temps amusés à considérer avec moi en tout sens plusieurs de ces petites tiges qui croissent dans des boursiers à côté des lentilles d'eau. Ces herbes légères , qu'on appelle *polypes d'eau douce* , ont plusieurs racines , et de là vient qu'on leur a donné le nom de *polypes*. Ces petites plantes parasites ne furent que des plantes jusqu'au commencement du siècle où nous sommes. *Leuwenhoeck* s'avisa de les faire monter au rang d'animal. Nous ne savons pas s'ils y ont beaucoup gagné.

Nous pensons que pour être réputé animal , il faut être doué de la sensation. Que l'on commence donc par nous faire voir que ces polypes d'eau douce ont du sentiment , afin que nous leur donnions parmi nous droit de bourgeoisie.

Nous n'avons pas osé accorder cette dignité à la sensitive , quoiqu'elle parût y avoir les plus grandes prétentions. Pourquoi la donnons-nous à une espèce de petit jonc ? est-ce parce qu'il revient de bouture ? Mais cette propriété est commune à tous les arbres qui croissent au bord de l'eau , aux saules , aux peupliers , aux trembles , &c. C'est cela même qui démontre que le polype est un végétal. Il est si léger qu'il change de place au moindre mouvement de la goutte d'eau qui le porte. De là on a conclu qu'il marchait. On pouvait supposer de même que les petites îles flottantes des marais de Saint-Omer sont des animaux , car elles changent souvent de place.

On a dit , ses racines sont des pieds , sa tige est son corps , ses branches sont ses bras ; le tuyau qui compose sa tige est percé en haut , c'est sa bouche. Il y a dans ce tuyau une légère moelle blanche , dont quelques animalcules presque imperceptibles sont très-avides ; ils entrent dans le creux de ce petit jonc en le faisant courber , et mangent cette pâte légère ; c'est le polype qui prend ces animaux avec son museau et qui s'en nourrit , quoiqu'il n'y ait pas la moindre apparence de tête , de bouche , d'estomac.

Nous avons examiné ce jeu de la nature avec toute l'attention dont nous sommes

capables. Il nous a paru que cette production appelée *polype* ressemblait à un animal beaucoup moins qu'une carotte ou une asperge. En vain nous avons opposé à nos yeux tous les raisonnemens que nous avons lus autrefois ; le témoignage de nos yeux l'a emporté.

Il est triste de perdre une illusion. Nous favons combien il serait doux d'avoir un animal qui se reproduirait de lui-même et par bouture , et qui ayant toutes les apparences d'une plante , joindrait le règne animal au végétal.

Il serait bien plus naturel de donner le rang d'animal à la plante nouvellement découverte dans l'Amérique anglaise , à laquelle on a donné le plaisant nom de *Vénus gomme mouche*. C'est une espèce de sensitive épineuse dont les feuilles se replient. Les mouches sont prises dans ces feuilles , et y périssent plus sûrement que dans une toile d'araignée. Si quelqu'un de nos physiciens veut appeler animal cette plante , il ne tient qu'à lui ; il aura des partisans.

Mais si vous voulez quelque chose de plus extraordinaire , quelque chose de plus digne de l'observation des philosophes , regardez le colimaçon qui marche un mois , deux mois entiers , après qu'on lui a coupé la tête , et auquel ensuite une tête revient garnie de

tous les organes que possédait la première. Cette vérité , dont tous les enfans peuvent être témoins , vaut bien l'illusion des polypes d'eau douce. Que devient son sensorium , sa mémoire , son magasin d'idées , son ame, quand on lui a coupé la tête ? comment tout cela revient-il ? une ame qui renaît est un phénomène bien curieux ! non , cela n'est pas plus étrange qu'une ame produite , une ame qui dort et qui se réveille , une ame détruite. (1)

POLYTHEISME.

LA pluralité des dieux est le grand reproche dont on accable aujourd'hui les Romains et les Grecs : mais qu'on me montre dans toutes leurs histoires , un seul fait , et dans tous leurs livres un seul mot , dont on puisse inférer qu'ils avaient plusieurs dieux supérieurs ; et si on ne trouve ni ce fait , ni ce

(1) *Phédre* a dit : *Periculosum est credere et non credere*. M. de *Voltaire* porte ici le doute trop loin. Il est difficile de ne pas regarder le polype comme un véritable animal , après avoir lu avec attention les belles expériences de M. *Tremblei*. Au reste , M. de *Voltaire* ne nie point les faits , mais seulement que les polypes soient des animaux ; et il croit que leur analogie plus forte avec les plantes doit les faire reléguer dans le règne végétal. Voilà ce qu'auraient dû observer ceux qui lui ont reproché cette opinion avec tant d'humeur , et qui avaient eux-mêmes besoin d'indulgence pour des opinions bien moins excusables. Voyez les Singularités de la nature , chap. III , *Physique* , tome II , page 193.

mot , si au contraire tout est plein de monumens et de passages qui attestent un Dieu souverain , supérieur à tous les autres dieux , avouons que nous avons jugé les anciens aussi témérairement que nous jugeons souvent nos contemporains.

On lit en mille endroits que *Zeus* , *Jupiter* , est le maître des dieux et des hommes. *Jovis omnia plena*. Et *S^t Paul* rend aux anciens ce témoignage : *In ipso vivimus , movemur et sumus , ut quidam vestrorum poetarum dixit*. Nous avons en DIEU la vie , le mouvement et l'être , comme l'a dit un de vos poètes. Après cet aveu , oserons-nous accuser nos maîtres de n'avoir pas reconnu un Dieu suprême ?

Il ne s'agit pas ici d'examiner s'il y avait eu autrefois un *Jupiter* roi de Crète , si on en avait fait un dieu ; si les Egyptiens avaient douze grands dieux , ou huit , du nombre desquels était celui que les Latins ont nommé *Jupiter*. Le nœud de la question est uniquement ici de savoir si les Grecs et les Romains reconnaissaient un Etre céleste , maître des autres êtres célestes. Ils le disent sans cesse , il faut donc les croire.

Voyez l'admirable lettre du philosophe *Maxime de Madaure* à *S^t Augustin*. Il y a un Dieu sans commencement , père commun de tout , et qui n'a jamais rien engendré de semblable à

lui ; quel homme est assez stupide et assez grossier pour en douter ? Ce païen du quatrième siècle dépose ainsi pour toute l'antiquité.

Si je voulais lever le voile des mystères d'Egypte , je trouverais le *Knef* , qui a tout produit , et qui préside à toutes les autres divinités ; je trouverais *Mithra* chez les Perses, *Brama* chez les Indiens ; et peut-être je ferais voir que toute nation policée admettait un Etre suprême avec des divinités dépendantes. Je ne parle pas des Chinois , dont le gouvernement , le plus respectable de tous , n'a jamais reconnu qu'un Dieu unique depuis plus de quatre mille ans. Mais tenons - nous en aux Grecs et aux Romains , qui sont ici l'objet de mes recherches ; ils eurent mille superstitions ; qu'en doute ? ils adoptèrent des fables ridicules ; on le fait bien ; et j'ajoute qu'ils s'en moquaient eux-mêmes ; mais le fond de leur mythologie était très-raisonnable.

Premièrement , que les Grecs aient placé dans le ciel des héros pour prix de leurs vertus , c'est l'acte de religion le plus sage et le plus utile. Quelle plus belle récompense pouvait-on leur donner ? et quelle plus belle espérance pouvait-on proposer ? est-ce à nous de le trouver mauvais ? à nous qui , éclairés par la vérité , avons saintement consacré cet usage que les anciens imaginèrent ? Nous avons cent

fois plus de bienheureux , à l'honneur de qui nous avons élevé des temples , que les Grecs et les Romains n'ont eu de héros et de demi-dieux : la différence est qu'ils accordaient l'apothéose aux actions les plus éclatantes , et nous aux vertus les plus modestes. Mais leurs héros divinifiés ne partageaient point le trône de *Zeus* , du *Demiourgos* , du maître éternel ; ils étaient admis dans sa cour , ils jouissaient de ses faveurs. Qu'y a-t-il à cela de déraisonnable ? n'est-ce pas une ombre faible de notre hiérarchie céleste ? Rien n'est d'une morale plus salutaire , et la chose n'est pas physiquement impossible par elle-même ; il n'y a pas là de quoi se moquer des nations de qui nous tenons notre alphabet.

Le second objet de nos reproches est la multitude des dieux admis au gouvernement du monde ; c'est *Neptune* qui préside à la mer , *Junon* à l'air , *Eole* aux vents , *Pluton* ou *Vesta* à la terre , *Mars* aux armées. Mettons à quartier les généalogies de tous ces dieux , aussi fausses que celles qu'on imprime tous les jours des hommes ; passons condamnation sur toutes leurs aventures dignes des Mille et une nuits , aventures qui jamais ne firent le fond de la religion grecque et romaine : en bonne foi , où sera la bêtise d'avoir adopté des êtres du second ordre, lesquels ont quelque

pouvoir sur nous autres qui sommes peut-être du cent millième ordre ? Y a-t-il là une mauvaise philosophie , une mauvaise physique ? n'avons-nous pas neuf chœurs d'esprits célestes plus anciens que l'homme ? ces neuf chœurs n'ont-ils pas chacun un nom différent ? les Juifs n'ont-ils pas pris la plupart de ces noms chez les Persans , plusieurs anges n'ont-ils pas leurs fonctions assignées ? il y avait un ange exterminateur qui combattait pour les Juifs ; l'ange des voyageurs qui conduisait *Tobie*. *Michaël* était l'ange particulier des Hébreux ; selon *Daniel* il combat l'ange des Perses , il parle à l'ange des Grecs. Un ange d'un ordre inférieur rend compte à *Michaël*, dans le livre de *Zacharie*, de l'état où il avait trouvé la terre. Chaque nation avait son ange. La version des Septante dit , dans le Deutéronome , que le Seigneur fit le partage des nations suivant le nombre des anges. *S^t Paul*, dans les Actes des apôtres , parle à l'ange de la Macédoine. Ces esprits célestes sont souvent appelés *Dieux* dans l'Ecriture , *Eloïm*. Car chez tous les peuples le mot qui répond à celui de *Theos* , *Deus* , *Dieu* , ne signifie pas toujours le maître absolu du ciel et de la terre ; il signifie souvent être céleste , être supérieur à l'homme , mais dépendant du souverain de la nature : il est même

donné quelquefois à des princes , à des juges.

Puis donc qu'il est vrai , puisqu'il est réel pour nous qu'il y a des substances célestes chargées du soin des hommes et des empires , les peuples qui ont admis cette vérité sans révélation , sont bien plus dignes d'estime que de mépris.

Ce n'est donc pas dans le polythéisme qu'est le ridicule : c'est dans l'abus qu'on en fit , c'est dans les fables populaires , c'est dans la multitude de divinités impertinentes que chacun se forgeait à son gré.

La déesse des tetons , *Dea Rumilia* ; la déesse de l'action du mariage , *Dea Pertunda* ; le Dieu de la chaise percée , *Deus Stercutius* ; le Dieu pet , *Deus Crepitus* , ne sont pas assurément bien vénérables. Ces puérilités , l'amusement des vieilles et des enfans de Rome , servent seulement à prouver que le mot *Deus* avait des acceptions bien différentes. Il est sûr que *Deus Crepitus* , le Dieu pet , ne donnait pas la même idée que *Deus divûm et hominum sator* , la source des dieux et des hommes. Les pontifes romains n'admettaient point ces petits magots dont les bonnes femmes remplissaient leurs cabinets. La religion romaine était au fond très-sérieuse , très-sévère. Les sermens étaient inviolables. On ne pouvait commencer

la guerre sans que le collège des Féciales l'eût déclarée juste. Une vestale, convaincue d'avoir violé son vœu de virginité , était condamnée à mort. Tout cela nous annonce un peuple austère plutôt qu'un peuple ridicule.

Je me borne ici à prouver que le sénat ne raisonnait point en imbécille , en adoptant le polythéisme. L'on demande comment ce sénat , dont deux ou trois députés nous ont donné des fers et des lois , pouvait souffrir tant d'extravagances dans le peuple , et autoriser tant de fables chez les pontifes ? Il ne serait pas difficile de répondre à cette question. Les sages de tout temps se sont servis des fous. On laisse volontiers au peuple ses lupercales , ses saturnales , pourvu qu'il obéisse ; on ne met point à la broche les poulets sacrés qui ont promis la victoire aux armées. Ne soyons jamais surpris que les gouvernemens les plus éclairés aient permis les coutumes , les fables les plus insensées. Ces coutumes , ces fables , existaient avant que le gouvernement se fût formé ; on ne veut point abattre une ville immense et irrégulière pour la rebâtir au cordeau.

Comment se peut-il faire , dit-on , qu'on ait vu d'un côté tant de philosophie , tant de science , et de l'autre tant de fanatisme ? C'est que la science , la philosophie , n'étaient nées

qu'un peu avant *Cicéron*, et que le fanatisme occupait la place depuis des siècles. La politique dit alors à la philosophie et au fanatisme : Vivons tous trois ensemble comme nous pourrons.

P O P E.

C'EST, je crois, le poète le plus élégant, le plus correct, et, ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflemens aigres de la trompette anglaise aux sons doux de la flûte. On peut le traduire, parce qu'il est extrêmement clair, et que ses sujets pour la plupart sont généraux et du ressort de toutes les nations. On connaîtra bientôt en France son *Essai sur la critique*, par la traduction en vers qu'en a fait M. l'abbé du *Resnel*.

Voici un morceau de son poème de la Boucle de cheveux, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire; car, encore une fois, je ne fais rien de pis que de traduire un poème mot pour mot :

Umbriel à l'instant, vieux gnome rechigné,
Va, d'une aile pesante et d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde,

La déesse aux vapeurs a choisi son séjour :
Les tristes Aquilons y sifflent à l'entour ;
Et le souffle mal-sain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre et la migraine.
Sur un riche sofa, derrière un paravent ,
Loin des flambeaux , du bruit, des parleurs et du vent ,
La quinteuse déesse incessamment repose ,
Le cœur gros de chagrin sans en savoir la cause ,
N'ayant jamais pensé , l'esprit toujours troublé ,
L'œil chargé , le teint pâle , et l'hypocondre enflé.
La médifante Envie est assise auprès d'elle ,
Vieux spectre féminin , décrépite pucelle ,
Avec un air dévot déchirant son prochain ,
Et chanfonnant les gens, l'évangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs négligemment penchée ,
Une jeune beauté non loin d'elle est couchée ;
C'est l'Affectation , qui grassèye en parlant ,
Ecoute sans entendre , et lorgne en regardant ;
Qui rougit sans pudeur , et rit de tout sans joie ,
De cent maux différens prétend qu'elle est la proie ,
Et pleine de santé , sous le rouge et le fard ,
Se plaint avec mollesse , et se pâme avec art.

L'Essai sur l'homme de *Pope* me paraît le plus beau poëme didactique , le plus utile , le plus sublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue. Il est vrai que le fond s'en trouve tout entier dans les Caractéristiques du lord

Shaftesbury ; et je ne fais pourquoi *M. Pope* en fait uniquement honneur à *M. de Bolingbroke* , sans dire un mot du célèbre *Shaftesbury* élève de *Locke*.

Comme tout ce qui tient à la métaphysique a été pensé de tous les temps et chez tous les peuples qui cultivent leur esprit, ce système tient beaucoup de celui de *Leibnitz* , qui prétend que de tous les mondes possibles DIEU a dû choisir le meilleur , et que dans ce meilleur , il fallait bien que les irrégularités de notre globe et les sottises de ses habitans tinssent leur place. Il ressemble encore à cette idée de *Platon* , que dans la chaîne infinie des êtres , notre terre , notre corps , notre ame , sont au nombre des chaînons nécessaires. Mais ni *Leibnitz* ni *Pope* n'admettent les changemens que *Platon* imagine être arrivés à ces chaînons , à nos ames et à nos corps. *Platon* parlait en poète dans sa prose peu intelligible , et *Pope* parle en philosophe dans ses admirables vers. Il dit que tout a été dès le commencement comme il a dû être , et comme il est.

J'ai été flatté , je l'avoue , de voir qu'il s'est rencontré avec moi dans une chose que j'avais dite il y a plusieurs années.

Vous vous étonnez que DIEU ait fait l'homme si borné , si ignorant , si peu heureux. Que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné ,
plus

plus ignorant et plus malheureux ? Quand un français et un anglais pensent de même , il faut bien qu'ils aient raison.

Le fils du célèbre *Racine* a fait imprimer une lettre de *Pope* , à lui adressée , dans laquelle *Pope* se rétracte. Cette lettre est écrite dans le goût et dans le style de M. de *Fénelon* ; elle lui fut remise , dit-il , par *Ramsay* l'éditeur du *Télémaque* ; *Ramsay* l'imitateur du *Télémaque* , comme *Boyer* l'était de *Corneille* ; *Ramsay* l'écoffais , qui voulait être de l'académie française ; *Ramsay* , qui regrettait de n'être pas docteur de sorbonne. Ce que je fais , ainsi que tous les gens de lettres d'Angleterre , c'est que *Pope* , avec qui j'ai beaucoup vécu , pouvait à peine lire le français , qu'il ne parlait pas un mot de notre langue , qu'il n'a jamais écrit une lettre en français , qu'il en était incapable , et que s'il a écrit cette lettre au fils de notre *Racine* , il faut que DIEU sur la fin de sa vie lui ait donné subitement le don des langues , pour le récompenser d'avoir fait un aussi admirable ouvrage que son *Essai sur l'homme*. (1)

(1) Depuis l'impression de ce jugement sur *Pope* , l'*Essai sur l'homme* a été traduit par l'abbé du *Refnet* et par M. de *Fontanes*. Il en existe aussi une traduction manuscrite de M. l'abbé de *Lille*. Ce poëme doit perdre de sa réputation à mesure que la philosophie fera des progres ; il se borne à dire que l'homme n'est qu'une partie de l'ordre général du monde , et qu'ainsi

P O P U L A T I O N .

S E C T I O N P R E M I E R E .

IL n'y eut que fort peu de chenilles dans mon canton l'année passée. Nous les tuâmes presque toutes. DIEU nous en a donné plus que de feuilles cette année.

N'en est-il pas ainsi à peu-près des autres animaux, et surtout de l'espèce humaine ? La famine, la peste et la guerre, les deux sœurs venues de l'Arabie et de l'Amérique, détruisent les hommes dans un canton ; on est tout étonné de le trouver peuplé cent ans après.

J'avoue que c'est un devoir sacré de peupler ce monde, et que tous les animaux sont forcés par le plaisir à remplir cette vue du grand *Demiourgos*.

Pourquoi ces peuplades sur la terre ? et à quoi bon former tant d'êtres destinés à se dévorer tous, et l'animal homme, qui semble né pour égorger son semblable. d'un bout de la terre à l'autre ? On m'assure que je saurai un jour ce secret ; je le souhaite en qualité de curieux.

nous ne devons pas nous plaindre de notre état. Ce n'est, comme le système de *Leibnitz*, que le fatalisme un peu déguisé, et mis à la portée du grand nombre.

Il est clair que nous devons peupler tant que nous pouvons ; car que ferions-nous de notre matière féminale ? ou sa surabondance nous rendrait malades ; ou son émission nous rendrait coupables. Et l'alternative est triste.

Les sages Arabes, voleurs du désert , dans les traités qu'ils font avec tous les voyageurs , stipulent toujours qu'on leur donnera des filles. Quand ils conquièrent l'Espagne , ils imposèrent un tribut de filles. Le pays de *Médie* paye les Turcs en filles. Les flibustiers firent venir des filles de Paris dans la petite île dont ils s'étaient emparés : et on conte que *Romulus* , dans un beau spectacle qu'il donna aux Sabins , leur vola trois cents filles.

Je ne conçois pas pourquoi les Juifs , que d'ailleurs je révère , tuèrent tout dans Jéricho jusqu'aux filles , et pourquoi ils disent dans leurs psaumes qu'il sera doux d'écraser *les enfans à la mamelle* , sans en excepter nommément les filles.

Tous les autres peuples , soit Tartares , soit Cannibales , soit Teutons ou Velches , ont eu toujours les filles en grande recommandation.

Avec cet heureux instinct , il semble que la terre devrait être couverte d'animaux de notre espèce. Nous avons vu que le père *Petau* en comptait près de sept cents milliers en deux cents quatre-vingts ans , après l'aventure du

déluge. Et ce n'est pourtant pas à la suite des Mille et une nuits qu'il a fait imprimer ce beau dénombrement.

Je compte aujourd'hui sur notre globule environ neuf cents millions de mes confrères, tant mâles que femelles. *Vallace* leur en accorde mille millions. Je me trompe ou lui ; et peut-être nous trompons-nous tous deux : mais c'est peu de chose qu'un dixième ; et dans toute l'arithmétique des historiens on se trompe bien davantage.

Je suis un peu surpris que notre arithméticien *Vallace*, qui pousse le nombre de nos concitoyens jusqu'à un milliar, prétende dans la même page, que l'an 966 de la création, nos pères étaient au nombre de 1610 millions.

Premièrement, je voudrais qu'on m'établît bien nettement l'époque de la création ; et comme nous avons dans notre occident près de quatre-vingts systèmes sur cet événement, il est difficile de rencontrer juste.

En second lieu, les Egyptiens, les Chaldéens, les Persans, les Indiens, les Chinois, ayant tous des calculs encore plus différens, il est encore plus mal-aisé de s'accorder avec eux.

Troisièmement, pourquoi en neuf cents soixante-six années, le monde aurait-il été plus peuplé qu'il ne l'est de nos jours ?

Pour sauver cette absurdité , on nous dit qu'il n'en allait pas autrefois comme de notre temps ; que l'espèce était bien plus vigoureuse ; qu'on digérait mieux ; que par conséquent on était bien plus prolifique , et qu'on vivait plus long-temps. Que n'ajoutait-on que le soleil était plus chaud et la lune plus belle.

On nous allégué que du temps de *César* , quoique les hommes commençassent fort à dégénérer , cependant le monde était alors une fourmillière de nos bipèdes , mais qu'à présent c'est un désert. *Montesquieu* qui a toujours exagéré , et qui a tout sacrifié à la démangeaison de montrer de l'esprit , ose croire ou veut faire accroire dans ses Lettres persanes , que le monde était trente fois plus peuplé du temps de *César* qu'aujourd'hui.

Vallace avoue que ce calcul fait au hasard est beaucoup trop fort : mais savez-vous quelle raison il en donne ? c'est qu'avant *César* , le monde avait eu plus d'habitans qu'aux jours les plus brillans de la république romaine. Il remonte au temps de *Sémiramis* ; et il exagère encore plus que *Montesquieu* , s'il est possible.

Ensuite , se prévalant du goût qu'on a toujours attribué au Saint-Esprit pour l'hyperbole , il ne manque pas d'apporter en preuve les onze cents soixante mille hommes d'élite qui

marchaient si fièrement sous les étendards du grand roi *Josaphat* ou *Jeozaïphat*, roi de la province de Juda. Serrez, ferrez, M. *Vallace*; le Saint-Esprit ne peut se tromper; mais ses ayans cause et ses copistes ont mal calculé et mal chiffré. Toute votre Ecosse ne pourrait pas fournir onze cents soixante mille ames pour assister à vos prêches; et le royaume de Juda n'était pas la vingtième partie de l'Ecosse. Voyez encore une fois ce que dit S^t *Jérôme* de cette pauvre Terre-sainte dans laquelle il demeura si long-temps. Avez-vous bien calculé ce qu'il aurait fallu d'argent au grand roi *Jeozaïphat*, pour payer, nourrir, habiller, armer onze cents soixante mille soldats d'élite!

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

M. *Vallace* revient de *Josaphat* à *César*, et conclut que depuis ce dictateur de courte durée, la terre s'est dépeuplée visiblement. Voyez, dit-il, les Suisses; ils étaient, au rapport de *César*, au nombre de trois cents soixante-huit mille, quand ils quittèrent sagement leur pays pour aller chercher fortune, à l'exemple des Cimbres.

Je ne veux que cet exemple pour faire rentrer en eux-mêmes les partisans un peu outrés du talent d'engendrer, dont ils gratifient les anciens aux dépens des modernes. Le canton

de Berne , par un dénombrement exact , possède seul le nombre des habitans qui déferteraient l'Helvétie entière du temps de *César*. L'espèce humaine est donc plus que doublée dans l'Helvétie depuis cette aventure.

Je crois de même l'Allemagne , la France , l'Angleterre , bien plus peuplées qu'elles ne l'étaient alors. Ma raison est la prodigieuse extirpation des forêts et le nombre des grandes villes bâties et accrues depuis huit cents ans , et le nombre des arts augmenté en proportion. Voilà , je pense , une réponse précise à toutes les déclamations vagues qu'on répète tous les jours dans des livres où l'on néglige la vérité en faveur des faillies , et qui deviennent très-inutiles à force d'esprit.

L'Ami des hommes suppose que du temps de *César* on comptait cinquante-deux millions d'hommes en Espagne ; *Strabon* dit qu'elle a toujours été mal peuplée , parce que le milieu des terres manque d'eau. *Strabon* paraît avoir raison , et l'Ami des hommes paraît se tromper.

Mais on nous effraie en nous demandant ce que sont devenues ces multitudes prodigieuses de Huns , d'Alains , d'Ostrogoths , de Visigoths , de Vandales , de Lombards , qui se répandirent comme des torrens sur l'Europe au cinquième siècle.

Je me défie de ces multitudes ; j'ose soupçonner qu'il suffisait de trente ou quarante mille bêtes féroces tout au plus pour venir jeter l'épouvante dans l'empire romain , gouverné par une *Pulchérie* , par des cunuques et par des moines. C'était assez que dix mille barbares eussent passé le Danube , pour que dans chaque paroisse on dit au prône qu'il y en avait plus que de sauterelles dans les plaies d'Egypte ; que c'était un fléau de DIEU ; qu'il fallait faire pénitence et donner son argent aux couvens. La peur saisissait tous les habitans ; ils fuyaient en foule. Voyez seulement quel effroi un loup jeta dans le Gévaudan en 1766.

Mandrin , suivi de cinquante gueux , mèt une ville entière à contribution. Dès qu'il est entré par une porte , on dit à l'autre , qu'il vient avec quatre mille combattans et du canon.

Si *Attila* fut jamais à la tête de cinquante mille assassins affamés , ramassés de province en province , on lui en donnait cinq cents mille.

Les millions d'hommes qui suivaient les *Xerxès* , les *Cyrus* , les *Thomiris* , les trente ou trente-quatre millions d'égyptiens , et la Thèbes aux cent portes , et *quidquid Græcia mendax audet in historiâ* , ressemblent assez aux
cinq

cinq cents mille hommes d'*Attila*. Cette compagnie de voyageurs aurait été difficile à nourrir sur la route.

Ces Huns venaient de la Sibérie, soit ; de là je conclus qu'ils venaient en très-petit nombre. La Sibérie n'était certainement pas plus fertile que de nos jours. Je doute que sous le règne de *Thomiris* il y eût une ville telle que Tobolsk, et que ces déserts affreux pussent nourrir un grand nombre d'habitans.

Les Indes, la Chine, la Perse, l'Asie mineure étaient très-peuplées ; je le crois sans peine : et peut-être ne le sont-elles pas moins de nos jours, malgré la rage destructive des invasions et des guerres. Par-tout où la nature a mis des pâturages, le taureau se marie à la génisse, le belier à la brebis, et l'homme à la femme.

Les déserts de Barca, de l'Arabie, d'Oreb, de Sinäi, de Jérusalem, de Cobi, &c. ne furent jamais peuplés, ne le sont point et ne le feront jamais, à moins qu'il n'arrive quelque révolution qui change en bonne terre labourable ces horribles plaines de sable et de cailloux.

Le terrain de la France est assez bon, et il est suffisamment couvert de consommateurs, puisqu'en tout genre il y a plus de postulans que de places ; puisqu'il y a deux cents mille

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † Z

fainéans qui gueusent d'un bout du pays à l'autre , et qui soutiennent leur détestable vie aux dépens des riches ; enfin , puisque la France nourrit près de quatre-vingts mille moines , dont aucun n'a fait servir ses mains à produire un épi de froment.

S E C T I O N I I .

Réfutation d'un article de l'Encyclopédie.

VOUS lisez dans le grand Dictionnaire encyclopédique , à l'article *Population* , ces paroles , dans lesquelles il n'y a pas un mot de vrai :

La France s'est accrue de plusieurs grandes provinces très-peuplées , et cependant ses habitans sont moins nombreux d'un cinquième qu'ils ne l'étaient avant ces réunions ; et ses belles provinces , que la nature semble avoir destinées à fournir des subsistances à toute l'Europe , sont incultes. (1)

1°. Comment des provinces très-peuplées

(1) Cette opinion s'est établie d'après d'anciens dénombremens vraisemblablement très-exagérés. Jamais la France n'a été mieux cultivée , et par conséquent plus peuplée que depuis la paix de 1763 ; mais on doit dire en même temps , qu'elle n'est peut-être pas encore parvenue à la moitié de la population et de la richesse que son sol peut lui promettre , et desquelles l'exécution du plan dont on a vu quelques essais en 1776 , l'aurait fait approcher dans l'espace de trois ou quatre générations.

étant incorporées à un royaume , ce royaume ferait-il moins peuplé d'un cinquième ? A-t-il été ravagé par la peste ? S'il a perdu ce cinquième , le roi doit avoir perdu un cinquième de ses revenus. Cependant le revenu annuel de la couronne est porté à près de trois cents quarante millions de livres année commune , à quarante-neuf livres et demie le marc. Cette somme retourne aux citoyens par le paiement des rentes et des dépenses , et ne peut encore y suffire.

2°. Comment l'auteur peut-il avancer que la France a perdu le cinquième de ses habitans en hommes et en femmes depuis l'acquisition de Strasbourg , quand il est prouvé , par les recherches de trois intendants , que la population est augmentée depuis vingt ans dans leurs généralités ?

Les guerres , qui sont le plus horrible fléau du genre - humain , laissent en vie l'espèce femelle qui le répare. De là vient que les bons pays sont toujours à peu-près également peuplés.

Les émigrations des familles entières sont plus funestes. La révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades ont fait à la France une plaie cruelle : mais cette blessure est refermée ; et le Languedoc , qui est la province dont il est le plus forti de réformés , est aujourd'hui

la province de France la plus peuplée , après l'Isle de France et la Normandie :

3°. Comment peut-on dire que les belles provinces de France sont incultes ? en vérité c'est se croire damné en paradis. Il suffit d'avoir des yeux pour être persuadé du contraire. Mais , sans entrer ici dans un long détail , considérons Lyon , qui contient environ cent trente mille habitans , c'est-à-dire autant que Rome , et non pas deux cents mille , comme dit l'abbé de *Caveirac* dans son Apologie de la dragonnade et de la Saint-Barthelemi (a). Il n'y a point de ville où l'on fasse meilleure chère. D'où vient cette affluence de nourritures excellentes , si ce n'est des campagnes voisines ? Ces campagnes sont donc très-bien cultivées ; elles sont donc riches. J'en dirai autant de toutes les villes de France. L'étranger est étonné de l'abondance qu'il y trouve , et d'être servi en vaisselle d'argent dans plus d'une maison.

Il y a des terrains indomptables , comme

(a) *Caveirac* a copié cette exagération de *Pluche* sans lui en faire honneur. *Pluche*, dans sa Concorde (ou discorde) de la géographie, page 152, donne libéralement un million d'habitans à Paris, deux cents mille à Lyon, deux cents mille à Lille, qui n'en a pas la moitié; cent mille à Nantes; à Marseille, à Toulouse. Il vous débite ces mensonges imprimés avec la même confiance qu'il parle du lac Sirbon et qu'il démontre le déluge. Et on nourrit l'esprit de la jeunesse de ces extravagances!

les landes de Bordeaux , la partie de la Champagne nommée *pouilleuse*. Ce n'est pas assurément la mauvaise administration qui a frappé de stérilité ces malheureux pays ; ils n'étaient pas meilleurs du temps des druides.

C'est un grand plaisir de se plaindre et de censurer ; je l'avoue. Il est doux , après avoir mangé d'un mouton de Présalé , d'un veau de Rivière ; d'un caneton de Rouen , d'un pluvier de Dauphiné , d'une gélinote ou d'un coq de bruyère de Franche-Comté , après avoir bu du vin de Chambertin , de Silleri , d'Aï , de Frontignan ; il est doux , dis-je , de plaindre , dans une digestion un peu laborieuse , le sort des campagnes qui ont fourni très-chèrement toutes ces délicatesses. Voyagez , Messieurs , et vous verrez si vous ferez ailleurs mieux nourris , mieux abreuvés , mieux logés , mieux habillés et mieux voiturés.

Je crois l'Angleterre , l'Allemagne protestante , la Hollande , plus peuplées à proportion. La raison en est évidente ; il n'y a point dans ces pays-là de moines qui jurent à DIEU d'être inutiles aux hommes. Les prêtres n'ayant que très-peu de chose à faire , s'occupent à étudier et à propager. Ils font des enfans robustes , et leur donnent une meilleure éducation que n'en ont les enfans des marquis français et italiens.

Rome, au contraire, serait déserte sans les cardinaux, les ambassadeurs et les voyageurs. Elle ne ferait, comme le temple de *Jupiter-Ammon*, qu'un monument illustre. On comptait, du temps des premiers césars, des millions d'hommes dans ce territoire stérile, que les esclaves et le fumier rendaient fécond. C'était une exception à cette loi générale, que la population est d'ordinaire en raison de la bonté du sol.

La victoire avait fertilisé et peuplé cette terre ingrate. Une espèce de gouvernement la plus étrange, la plus contradictoire qui ait jamais étonné les hommes, a rendu au territoire de *Romulus* sa première nature. Tout le pays est dépeuplé. d'Orviète à Terracine. Rome, réduite à ses citoyens, ne ferait pas à Londres comme un est à douze; et en fait d'argent et de commerce, elle ne ferait pas aux villes d'Amsterdam et de Londres comme un est à mille.

Ce que Rome a perdu; non-seulement l'Europe l'a regagné; mais la population a triplé presque par-tout depuis *Charlemagne*.

Je dis triplé, et c'est beaucoup; car on ne propage point en progression géométrique. Tous les calculs qu'on a faits sur cette prétendue multiplication sont des chimères absurdes.

Si une famille d'hommes ou de singes multipliait en cette façon , la terre au bout de deux cents ans n'aurait pas de quoi les nourrir.

La nature a pourvu à conserver et à restreindre les espèces. Elle ressemble aux parques qui filaient et coupaient toujours. Elle n'est occupée que de naissances et de destructions.

Si elle a donné à l'animal homme plus d'idées , plus de mémoire qu'aux autres ; si elle l'a rendu capable de généraliser ses idées et de les combiner ; si elle l'a avantagé du don de la parole , elle ne lui a pas accordé celui de la multiplication comme aux insectes. Il y a plus de fourmis dans telle lieue carrée de bruyères , qu'il n'y a jamais eu d'hommes sur le globe.

Quand un pays possède un grand nombre de fainéans , soyez sûr qu'il est assez peuplé , puisque ces fainéans sont logés , nourris , vêtus , amusés , respectés , par ceux qui travaillent.

S'il y a trop d'habitans , si toutes les places sont prises , on va travailler et mourir à Saint-Domingue , à la Martinique , à Philadelphie , à Boston.

Le point principal n'est pas d'avoir du superflu en hommes , mais de rendre ce que nous en avons le moins malheureux qu'il est possible.

Remercions la nature de nous avoir donné l'être dans la zone tempérée , peuplée presque par-tout d'un nombre plus que suffisant d'habitans qui cultivent tous les arts ; et tâchons de ne pas gâter notre bonheur par nos sottises.

S E C T I O N I I I .

Fragment sur la population.

DANS une nouvelle histoire de France on prétend qu'il y avait huit millions de feux en France , du temps de *Philippe de Valois* ; or on entend par feu une famille , et l'auteur entend par le mot de *France* ce royaume tel qu'il est aujourd'hui avec ses annexes. Cela ferait , à quatre personnes par feu, trente-deux millions d'habitans ; car on ne peut donner à un feu moins de quatre personnes , l'un portant l'autre.

Le calcul de ces feux est fondé sur un état de subside imposé en 1328. Cet état porte deux millions cinq cents mille feux dans les terres dépendantes de la couronne , qui n'étaient pas le tiers de ce que le royaume renferme aujourd'hui. Il aurait donc fallu ajouter deux tiers pour que le calcul de l'auteur fût juste. Ainsi , suivant la supputation de l'auteur , le nombre des feux de la France , telle qu'elle

est, aurait monté à sept millions cinq cents mille. A quoi ajoutant probablement cinq cents mille feux pour les ecclésiastiques et pour les personnes non comprises dans le dénombrement, on trouverait aisément les huit millions de feux et au-delà.

L'auteur réduit chaque feu à trois personnes; mais par le calcul que j'ai fait dans toutes les terres où j'ai été, et dans celle que j'habite, je compte quatre personnes et demie par feu.

Ainsi, supposé que l'état de 1328 soit juste, il faudra nécessairement conclure que la France, telle qu'elle est aujourd'hui, contenait, du temps de *Philippe de Valois*, trente-six millions d'habitans.

Or dans le dernier dénombrement fait en 1753, sur un relevé des tailles et autres impositions, on ne trouve aujourd'hui que trois millions cinq cents cinquante mille quatre cents quatre-vingt-neuf feux; ce qui, à quatre et demi par feu, ne donnerait que quinze millions neuf cents soixante et dix-sept mille deux cents habitans, à quoi il faudra ajouter sept cents mille âmes au moins que l'on suppose être dans Paris, dont le dénombrement a été fait suivant la capitation, et non pas suivant le nombre des feux.

De quelque manière qu'on s'y prenne, soit qu'on porte avec l'auteur de la nouvelle

histoire de France les feux à trois, à quatre, à cinq personnes, il est clair que le nombre des habitans est diminué de plus de la moitié depuis *Philippe de Valois*.

Il y a aujourd'hui environ quatre cents ans que le dénombrement de *Philippe de Valois* fut fait; ainsi dans quatre cents ans, toutes choses égales, le nombre des Français serait réduit au quart, et dans huit cents ans au huitième; ainsi dans huit cents ans la France n'aura qu'environ quatre millions d'habitans; et en suivant cette progression, dans neuf mille deux cents ans il ne restera qu'une seule personne mâle ou femelle avec fraction. Les autres nations ne seront sans doute pas mieux traitées que nous, et il faut espérer qu'alors viendra la fin du monde.

Tout ce que je puis dire pour consoler le genre-humain, c'est que dans deux terres que je dois bien connaître, inféodées du temps de *Charles V*, j'ai trouvé la moitié plus de feux qu'il n'en est marqué dans l'acte d'inféodation, et cependant il s'est fait une émigration considérable dans ces terres, à la révocation de l'édit de Nantes.

Le genre-humain ne diminue ni n'augmente comme on le croit; il est très-probable qu'on se méprenait beaucoup du temps de *Philippe de Valois*, quand on comptait deux millions cinq cents mille feux dans ses domaines.

Au reste, j'ai toujours pensé que la France renferme de nos jours environ vingt millions d'habitans, et je les ai comptés à cinq par feu, l'un portant l'autre. Je me trouve d'accord dans ce calcul avec l'auteur de la Dixme attribuée au maréchal de *Vauban*, et surtout avec le détail des provinces donné par les intendans à la fin du dernier siècle. Si je me trompe, ce n'est que d'environ quatre millions, et c'est une bagatelle pour les auteurs.

Hubner, dans sa géographie, ne donne à l'Europe que trente millions d'habitans; il peut s'être trompé aisément d'environ cent millions. Un calculateur, d'ailleurs exact, assure que la Chine ne possède que soixante et douze millions d'habitans; mais par le dernier dénombrement rapporté par le père *du Halde*, on compte ces soixante et douze millions, sans y comprendre les vieillards, les femmes, les jeunes gens au-dessous de vingt ans; ce qui doit aller à plus du double.

Il faut avouer que d'ordinaire nous peuplons et dépeuplons la terre un peu au hasard; tout le monde se conduit ainsi: nous ne sommes guère faits pour avoir une notion exacte des choses; l'à peu-près est notre guide, et souvent ce guide égare beaucoup.

C'est encore bien pis quand on veut avoir un calcul juste. Nous allons voir des farces, et

nous y rions; mais rit-on moins dans son cabinet quand on voit de graves auteurs supputer exactement combien il y avait d'hommes sur la terre deux cents quatre-vingt-cinq ans après le déluge universel? Il se trouve, selon le frère *Petau* jésuite, que la famille de *Noé* avait produit un milliar deux cents vingt-quatre millions sept cents dix-sept mille habitans en trois cents ans. Le bon prêtre *Petau* ne savait pas ce que c'est que de faire des enfans et de les élever; comme il y va!

Selon *Cumberland*, la famille ne provigna que jusqu'à trois milliars trois cents trente millions, en trois cents quarante ans; et selon *Whiston*, environ trois cents ans après le déluge il n'y avait que soixante-cinq mille cinq cents trente-six habitans.

Il est difficile d'accorder ces comptes, et de les allouer. Voilà les excès où l'on tombe quand on veut concilier ce qui est inconciliable, et expliquer ce qui est inexplicable. Cette malheureuse entreprise a dérangé des cerveaux qui d'ailleurs auraient eu des lumières utiles aux hommes.

Les auteurs de l'Histoire universelle d'Angleterre disent „ qu'on est généralement d'accord qu'il y a à présent environ quatre mille „ millions d'habitans sur la terre. „ Vous remarquerez que ces messieurs, dans ce nombre

de citoyens et de citoyennes, ne comptent pas l'Amérique qui comprend près de la moitié du globe : ils ajoutent que le genre-humain en quatre cents ans augmente toujours du double, ce qui est bien contraire au relevé fait sous *Philippe de Valois*, qui fait diminuer la nation de moitié en quatre cents ans.

Pour moi, si, au lieu de faire un roman ordinaire, je voulais me réjouir à supputer combien j'ai de frères sur ce malheureux petit globe, voici comme je m'y prendrais : Je verrais d'abord à peu-près combien ce globe contient de lieues carrées habitées sur la surface ; je dirais : La surface du globe est de vingt-sept millions de lieues carrées ; ôtons-en d'abord les deux tiers au moins pour les mers, rivières, lacs, déserts, montagnes, et tout ce qui est inhabité ; ce calcul est très-moderé, et nous donne neuf millions de lieues carrées à faire valoir.

La France et l'Allemagne comptent six cents personnes par lieue carrée, l'Espagne cent soixante, la Russie quinze, la Tartarie dix, la Chine environ mille ; prenez un nombre moyen comme cent, vous aurez neuf cents millions de vos frères, soit basanés, soit nègres, soit rouges, soit jaunes, soit barbus, soit imberbes. Il n'est pas à croire que la terre ait en effet un si grand nombre d'habitans ; et si l'on

continue à faire des eunuques , à multiplier les moines , et à faire des guerres pour les plus petits intérêts , jugez si vous aurez les quatre mille millions que les auteurs anglais de l'Histoire universelle vous donnent si libéralement ; et puis , qu'importe qu'il y ait beaucoup ou peu d'hommes sur la terre ? l'essentiel est que cette pauvre espèce soit la moins malheureuse qu'il est possible.

S E C T I O N I V.

De la population de l'Amérique.

LA découverte de l'Amérique, cet objet de tant d'avarice, de tant d'ambition, est devenue aussi un objet de la philosophie. Un nombre prodigieux d'écrivains s'est efforcé de prouver que les Américains étaient une colonie de l'ancien monde. Quelques métaphysiciens modestes ont dit que le même pouvoir qui a fait croître l'herbe dans les campagnes de l'Amérique y a pu mettre aussi des hommes ; mais ce système nu et simple n'a pas été écouté.

Quand le grand *Colombo* soupçonna l'existence de ce nouvel univers, on lui soutint que la chose était impossible ; on prit *Colombo* pour un visionnaire. Quand il en eut fait la découverte, on dit que ce nouveau monde était connu long-temps auparavant.

On a prétendu que *Martin Beheim*, natif de Nuremberg, était parti de Flandre vers l'an 1460, pour chercher ce monde inconnu, et qu'il poussa jusqu'au détroit de Magellan, dont il laissa des cartes incognito; mais comme *Martin Beheim* n'avait pas peuplé l'Amérique, et qu'il fallait absolument qu'un des arrière-petits-fils de *Noé* eût pris cette peine, on chercha dans l'antiquité tout ce qui pouvait avoir rapport à quelque long voyage, et on l'appliqua à la découverte de cette quatrième partie de notre globe. On fit aller les vaisseaux de *Salomon* au Mexique, et c'est de là qu'on tira l'or d'Ophir pour ce prince, qui était obligé d'en emprunter du roi *Hiram*. On trouva l'Amérique dans *Platon*. On en fit honneur aux Carthaginois, et on cita sur cette anecdote un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé.

Hornius prétendit trouver quelque conformité entre la langue des Hébreux et celle des Caraïbes. Le père *Lafiteau* jésuite n'a pas manqué de suivre une si belle ouverture. Les Mexicains dans leurs grandes afflictions déchiraient leurs vêtemens; quelques peuples de l'Asie en usaient autrefois ainsi, donc ils sont les ancêtres des Mexicains. On pouvait ajouter qu'on danse beaucoup en Languedoc, que les Hurons dansent aussi dans leurs réjouissances, et qu'ainsi les Languedociens viennent

des Hurons , ou les Hurons des Langues-dociens.

Les auteurs d'une terrible histoire universelle prétendent que tous les Américains sont une colonie de tartares. Ils assurent que c'est l'opinion la plus généralement reçue parmi les savans ; mais ils ne disent pas que ce soit parmi les savans qui pensent. Selon eux, quelque descendant de *Noé* n'eût rien de plus pressé que d'aller s'établir dans le délicieux pays de Kamshatka , au nord de la Sibérie. Sa famille n'ayant rien à faire , alla visiter le Canada, soit en équipant des flottes, soit en marchant par plaisir au milieu des glaces, soit par quelque langue de terre qui ne s'est pas retrouvée jusqu'à nos jours. On se mit ensuite à faire des enfans dans le Canada, et bientôt ce beau pays ne pouvant plus nourrir la multitude prodigieuse de ses habitans, ils allèrent peupler le Mexique , le Pérou, le Chili ; et leurs arrière-petites-filles accouchèrent de géans vers le détroit de Magellan.

Cômmе on trouve des animaux féroces dans quelques pays chauds de l'Amérique, ces auteurs supposent que les *Christophes Colomb*s de Kamshatka les avaient amenés en Canada pour leur divertissement, et avaient eu la précaution de prendre tous les individus de ces espèces qui ne se trouvent plus dans notre continent.

Mais

Mais les Kamshatkatiens n'ont pas seuls servi à peupler le nouveau monde ; ils ont été charitablement aidés par les Tartares-Mantchoux , par les Huns , par les Chinois , par les Japonais.

Les Tartares-Mantchoux sont incontestablement les ancêtres des Péruviens ; car *Mango-Capak* est le premier inca du Pérou. *Mango* ressemble à *Manco* , *Manco* à *Mancu* , *Mancu* à *Mantchu* , et de là à *Mantchou* il n'y a pas loin. Rien n'est mieux démontré.

Pour les Huns , ils ont bâti en Hongrie une ville qu'on appelait *Cunadi* ; or en changeant *cu* en *ca* on trouve *Canadi* , d'où le Canada a manifestement tiré son nom.

Une plante ressemblante au ginseng des Chinois croît en Canada ; donc les Chinois l'y ont portée , avant même qu'ils fussent maîtres de la partie de la Tartarie chinoise où croît leur ginseng : et d'ailleurs les Chinois sont de si grands navigateurs qu'ils ont envoyé autrefois des flottes en Amérique , sans jamais conserver avec leurs colonies la moindre correspondance.

A l'égard des Japonais , comme ils sont les plus voisins de l'Amérique , dont ils ne sont guère éloignés que de douze cents lieues , ils y ont sans doute été autrefois ; mais ils ont depuis négligé ce voyage.

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † A a

Voilà pourtant ce qu'on ose écrire de nos jours. Que répondre à ces systèmes et à tant d'autres ? rien.

P O S S E D É S.

DE tous ceux qui se vantent d'avoir des liaisons avec le diable, il n'y a que les possédés à qui on n'a jamais rien de bon à répliquer. Qu'un homme vous dise : Je suis possédé, il faut l'en croire sur sa parole. Ceux-là ne sont point obligés de faire des choses bien extraordinaires ; et quand ils les font, ce n'est que pour surabondance de droit. Que répondre à un homme qui roule les yeux, qui tord la bouche et qui dit qu'il a le diable au corps ? Chacun sent ce qu'il sent. Il y a eu autrefois tout plein de possédés, il peut donc s'en rencontrer encore. S'ils s'avisent de battre le monde, on le leur rend bien, et alors ils deviennent fort modérés. Mais pour un pauvre possédé qui se contente de quelques convulsions, et qui ne fait de mal à personne, on n'est pas en droit de lui en faire. Si vous disputez contre lui, vous aurez infailliblement le dessous ; il vous dira : le diable est entré hier chez moi sous une telle forme ; j'ai depuis ce temps-là une colique furnaturelle, que tous

les apothicaires du monde ne peuvent soulager. Il n'y a certainement d'autre parti à prendre avec cet homme que celui de l'exorciser ou de l'abandonner au diable.

C'est grand dommage qu'il n'y ait plus aujourd'hui ni possédés, ni magiciens, ni astrologues, ni génies. On ne peut concevoir de quelle ressource étaient, il y a cent ans, tous ces mystères. Toute la noblesse vivait alors dans ses châteaux. Les soirs d'hiver sont longs, on serait mort d'ennui sans ces nobles amusemens. Il n'y avait guère de château où il ne revînt une fée à certains jours marqués ; comme la fée *Merlusine* au château de Lusignan. Le grand-veneur, homme sec et noir, chassait avec une meute de chiens noirs dans la forêt de Fontainebleau. Le diable tordait le cou au maréchal *Fabert*. Chaque village avait son forcier ou sa forcière ; chaque prince avait son astrologue ; toutes les dames se faisaient dire leur bonne aventure ; les possédés couraient les champs ; c'était à qui avait vu le diable, ou à qui le verrait : tout cela était un sujet de conversations inépuisable, qui tenait les esprits en haleine. A présent on joue insipidement aux cartes, et on a perdu à être détrompé.

P O S T E.

AUTREFOIS si vous aviez un ami à Constantinople et un autre à Moscou, vous auriez été obligé d'attendre leur retour pour apprendre de leurs nouvelles. Aujourd'hui, sans qu'ils sortent de leur chambre, ni vous de la vôtre, vous conversez familièrement avec eux par le moyen d'une feuille de papier. Vous pouvez même leur envoyer par la poste un fâchet de l'apothicaire *Arnoud* contre l'apoplexie, et il est reçu plus infailliblement qu'il ne les guérit.

Si l'un de vos amis a besoin de faire toucher de l'argent à Pétersbourg et l'autre à Smyrne, la poste fait votre affaire.

Votre maîtresse est-elle à Bordeaux, et vous devant Prague avec votre régiment, elle vous assure régulièrement de sa tendresse; vous savez par elle toutes les nouvelles de la ville, excepté les infidélités qu'elle vous fait.

Enfin, la poste est le lien de toutes les affaires, de toutes les négociations; les absens deviennent par elle présens; elle est la consolation de la vie.

La France, où cette belle invention fut renouvelée dans nos temps barbares, a rendu

ce service à toute l'Europe. Aussi n'a-t-elle jamais corrompu ce bienfait ; et jamais le ministère qui a eu le département des postes, n'a ouvert les lettres d'aucun particulier, excepté quand il a eu besoin de savoir ce qu'elles contenaient. Il n'en est pas ainsi, dit-on, dans d'autres pays. On a prétendu qu'en Allemagne vos lettres, en passant par cinq ou six dominations différentes, étaient lues cinq ou six fois, et qu'à la fin le cachet était si rompu, qu'on était obligé d'en remettre un autre.

M. *Craigs*, secrétaire d'Etat en Angleterre, ne voulut jamais qu'on ouvrit les lettres dans ses bureaux ; il disait que c'était violer la foi publique, qu'il n'est pas permis de s'emparer d'un secret qui ne nous est pas confié, qu'il est souvent plus criminel de prendre à un homme ses pensées que son argent, que cette trahison est d'autant plus malhonnête qu'on peut la faire sans risque, et sans en pouvoir être convaincu.

Pour détourner l'empressement des curieux, on imagina d'abord d'écrire une partie de ses dépêches en chiffres ; mais la partie en caractères ordinaires servait quelquefois à faire découvrir l'autre. Cet inconvénient fit perfectionner l'art des chiffres qu'on appelle *stéganographie*.

On opposa à ces énigmes l'art de les déchiffrer ; mais cet art fut très-fautif et très-vain. On ne réussit qu'à faire accroire à des gens peu instruits qu'on avait déchiffré leurs lettres, et on n'eut que le plaisir de leur donner des inquiétudes. Telle est la loi des probabilités, que dans un chiffre bien fait, il y a deux cents, trois cents, quatre cents à parier contre un, que dans chaque numéro vous ne devinerez pas la syllabe dont il est représentatif.

Le nombre des hafards augmente avec la combinaison de ces numéros ; et le déchiffrement devient totalement impossible quand le chiffre est fait avec un peu d'art.

Ceux qui se vantent de déchiffrer une lettre sans être instruits des affaires qu'on y traite, et sans avoir des secours préliminaires, sont de plus grands charlatans que ceux qui se vanteraient d'entendre une langue qu'ils n'ont point apprise.

Quant à ceux qui vous envoient familièrement par la poste une tragédie en grand papier et en gros caractère, avec des feuilles blanches pour y mettre vos observations, ou qui vous régalent d'un premier tome de métaphysique en attendant le second, on peut leur dire qu'ils n'ont pas toute la discrétion requise, et qu'il

y a même des pays où ils risqueraient de faire connaître au ministère qu'ils font de mauvais poètes et de mauvais métaphysiciens.

POURQUOI. (LES)

POURQUOI ne fait-on presque jamais la dixième partie du bien qu'on pourrait faire ?

Il est clair que si une nation qui habite entre les Alpes , les Pyrénées et la mer , avait employé à l'amélioration et à l'embellissement du pays la dixième partie de l'argent qu'elle a perdu dans la guerre de 1741 , et la moitié des hommes tués inutilement en Allemagne , l'Etat aurait été plus florissant. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ? pourquoi préférer une guerre que l'Europe regardait comme injuste , aux travaux heureux de la paix , qui auraient produit l'agréable et l'utile ?

Pourquoi *Louis XIV* , qui avait tant de goût pour les grands monumens , pour les fondations , pour les beaux arts , perdit-il huit cents millions de notre monnaie d'aujourd'hui à voir ses cuirassiers et sa maison passer le Rhin à la nage , à ne point prendre Amsterdam , à soulever contre lui presque toute l'Europe ? que n'aurait-il point fait avec ses huit cents millions ?

Pourquoi, lorsqu'il réforma la jurisprudence, ne fut-elle réformée qu'à moitié ? tant d'anciens usages, fondés sur les décrétales et sur le droit canon, devaient-ils subsister encore ? Etait-il nécessaire que dans tant de causes qu'on appelle *ecclesiastiques*, et qui au fond sont civiles, on appelât à son évêque, de son évêque au métropolitain, du métropolitain au primate, du primate à Rome *ad apostolos*, comme si les apôtres avaient été autrefois les juges des Gaules en dernier ressort ?

Pourquoi, lorsque *Louis XIV* fut outragé par le pape *Alexandre VII*, *Chigi*, s'ameusa-t-il à faire venir un légat en France pour lui faire de frivoles excuses, et à dresser dans Rome une pyramide dont les inscriptions ne regardaient que les archers du guet de Rome ; pyramide qu'il fit démolir bientôt après ? Ne valait-il pas mieux abolir pour jamais la simonie, par laquelle tout évêque des Gaules et tout abbé paye à la chambre apostolique italienne la moitié de son revenu ?

Pourquoi le même monarque, bien plus outragé par *Innocent XI*, *Odescalchi*, qui prenait contre lui le parti du prince d'Orange, se contenta-t-il de faire soutenir quatre propositions dans ses universités, et se refusa-t-il aux vœux de toute la magistrature qui sollicitait une rupture éternelle avec la cour romaine ?

Pourquoi,

Pourquoi, en faisant des lois, oublia-t-on de ranger toutes les provinces du royaume sous une loi uniforme, et laissa-t-on subsister cent quarante coutumes, cent quarante-quatre mesures différentes ?

Pourquoi les provinces de ce royaume furent-elles toujours réputées étrangères l'une à l'autre, de sorte que les marchandises de Normandie, transportées par terre en Bretagne, payent des droits comme si elles venaient d'Angleterre ?

Pourquoi n'était-il pas permis de vendre en Picardie le blé recueilli en Champagne, sans une permission expresse, comme on obtient à Rome pour trois jules la permission de lire des livres défendus ?

Pourquoi laissait-on si long-temps la France souillée de l'opprobre de la vénalité ? Il semblait réservé à *Louis XV* d'abolir cet usage d'acheter le droit de juger les hommes comme on achète une maison de campagne, et de faire payer des épices à un plaideur comme on fait payer des billets de comédie à la porte.

Pourquoi instituer dans un royaume les charges et dignités (1) de

(1) Le contrôleur général *Ponchartrain*, depuis chancelier, est un des ministres qui ont le plus employé ce moyen d'obtenir des secours momentanés ; c'est lui qui disait : La Providence veille sur ce royaume ; à peine le roi a-t-il créé une charge, que Dieu crée sur le champ un sot pour l'acheter.

Conscillers du roi... Inspecteurs des boissons,
 Inspecteurs des boucheries,
 Greffiers des inventaires,
 Contrôleurs des amendes,
 Inspecteurs des cochons,
 Peréquateurs des tailles,
 Mouleurs de bois à brûler,
 Aides à mouleurs,
 Empileurs de bois,
 Déchargeurs de bois neuf,
 Contrôleurs des bois de charpente,
 Marqueurs de bois de charpente,
 Mesureurs de charbon,
 Cribleurs de grains,
 Inspecteurs des veaux,
 Contrôleurs de volaille,
 Jaugeurs de tonneaux,
 Essayeurs d'eaux-de-vie,
 Essayeurs de bière,
 Rouleurs de tonneaux,
 Débardeurs de foin,
 Planchéieurs débacleurs,
 Auneurs de toiles,
 Inspecteurs des perruques ?

Ces offices, qui font sans doute la prospérité et la splendeur d'un empire, formaient des communautés nombreuses qui avaient chacune leurs syndics. Tout cela fut supprimé en

1719, mais pour faire place à d'autres de pareille espèce dans la suite des temps.

Ne vaudrait-il pas mieux retrancher tout le faste et tout le luxe de la grandeur, que de les soutenir misérablement par des moyens si bas et si honteux?

Pourquoi un royaume réduit souvent aux extrémités et à quelque avilissement, s'est-il pourtant soutenu, quelques efforts que l'on ait faits pour l'écraser? c'est que la nation est active et industrieuse. Elle ressemble aux abeilles; on leur prend leur cire et leur miel, et le moment d'après elles travaillent à en faire d'autres.

Pourquoi dans la moitié de l'Europe les filles prient-elles DIEU en latin qu'elles n'entendent pas?

Pourquoi presque tous les papes et tous les évêques, au seizième siècle, ayant publiquement tant de bâtards, s'obstinèrent-ils à proscrire le mariage des prêtres, tandis que l'Eglise grecque a continué d'ordonner que ses curés eussent des femmes?

Pourquoi dans l'antiquité n'y eut-il jamais de querelle théologique, et ne distingua-t-on jamais aucun peuple par un nom de secte? Les Egyptiens n'étaient point appelés *Isiaques*, *Osiriaques*; les peuples de Syrie n'avaient point

le nom de *Cybéliens*. Les Crétois avaient une dévotion particulière à *Jupiter*, et ne s'intitulèrent jamais *Jupitériens*. Les anciens Latins étaient fort attachés à *Saturne*; il n'y eut pas un village du Latium qu'on appelât *Saturnien*. Au contraire, les disciples du Dieu de vérité prenant le titre de leur maître même, et s'appelant *oints* comme lui, déclarèrent, dès qu'ils le purent, une guerre éternelle à tous les peuples qui n'étaient pas oints, et se firent, pendant plus de quatorze cents ans, la guerre entre eux, en prenant les noms d'*ariens*, de *manichéens*, de *donatistes*, de *hufsites*, de *papistes*, de *luthériens*, de *calvinistes*. Et même en dernier lieu, les jansénistes et les molinistes n'ont point eu de mortification plus cuisante que de n'avoir pu s'égorger en bataille rangée. D'où vient cela ?

Pourquoi un marchand libraire vous vend-il publiquement le *Cours d'athéisme* du grand poète *Lucrèce*, imprimé à l'usage du dauphin fils unique de *Louis XIV*, par les ordres et sous les yeux du sage duc de *Montausier*, et de l'éloquent *Bossuet* évêque de Meaux, et du savant *Huet* évêque d'Avranches ? C'est là que vous trouvez ces sublimes impiétés, ces vers admirables contre la Providence et contre l'immortalité de l'ame, qui passent de bouche en bouche à tous les siècles à venir :

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Rien ne vient du néant, rien ne s'anéantit.

Tangere enim ac tangi nisi corpus nulla potest res.

Le corps seul peut toucher et gouverner le corps.

Nec bene pro meritis capitur, nec tangitur ira (Deus.)

Rien ne peut flatter Dieu, rien ne peut l'irriter.

Tantum religio potuit suadere malorum!

C'est la religion qui produit tous les maux.

Desipere est mortale aeterno jungere, et inà

Consentire putare et jungi mutua posse.

Il faut être insensé, pour oser joindre ensemble

Ce qui dure à jamais et ce qui doit périr.

Nil igitur mors est, ad nos, neque pertinet illam

Cesser d'être n'est rien; tout meurt avec le corps.

Ergo mortalem esse animam fateare necesse est.

Non, il n'est point d'enfer, et notre ame est mortelle.

Indè acherusia fit stultorum denique vita.

Les vieux fous sont en proie aux superstitions.

et cent autres vers qui sont le charme de toutes les nations; productions immortelles d'un esprit qui se crut mortel.

Non-seulement on vous vend ces vers latins dans la rue Saint-Jacques et sur le quai des Augustins; mais vous achetez hardiment

les traductions faites dans tous les patois dérivés de la langue latine ; traductions ornées de notes savantes qui éclaircissent la doctrine du matérialisme , qui rassemblent toutes les preuves contre la Divinité , et qui l'anéantiraient si elle pouvait être détruite. Vous trouvez ce livre relié en maroquin dans la belle bibliothèque d'un grand prince dévot , d'un cardinal , d'un chancelier , d'un archevêque , d'un président à mortier ; mais on condamna les dix-huit premiers livres de l'Histoire du sage de *Thou* dès qu'ils parurent. Un pauvre philosophe velche ose-t-il imprimer , en son propre et privé nom , que si les hommes étaient nés sans doigts , ils n'auraient jamais pu travailler en tapisserie , aussitôt un autre velche , revêtu pour son argent d'un office de robe , requiert qu'on brûle le livre et l'auteur.

Pourquoi les spectacles sont-ils anathématisés par certaines gens qui se disent du premier ordre de l'Etat , tandis que les spectacles sont nécessaires à tous les ordres de l'Etat , tandis qu'ils sont payés par le souverain de l'Etat , qu'ils contribuent à la gloire de l'Etat , et que les lois de l'Etat les maintiennent avec autant de splendeur que de régularité ?

Pourquoi abandonne-t-on au mépris , à l'avilissement , à l'oppression , à la rapine , le

grand nombre des ces hommes laborieux et innocens qui cultivent la terre tous les jours de l'année pour vous en faire manger tous les fruits; et qu'au contraire on respecte, on ménage, on courtise l'homme inutile et souvent très-méchant qui ne vit que de leur travail, et qui n'est riche que de leur misère?

Pourquoi, pendant tant de siècles, parmi tant d'hommes qui font croître le blé dont nous sommes nourris, ne s'en trouva-t-il aucun qui découvrit cette erreur ridicule, laquelle enseigne que le blé doit pourrir pour germer, et mourir pour renaître; erreur qui a produit tant d'assertions impertinentes, tant de fausses comparaisons, tant d'opinions ridicules?

Pourquoi les fruits de la terre étant si nécessaires pour la conservation des hommes et des animaux, voit-on cependant tant d'années et tant de contrées où ces fruits manquent absolument?

Pourquoi la terre est-elle couverte de poisons dans la moitié de l'Afrique et de l'Amérique?

Pourquoi n'est-il aucun territoire où il n'y ait beaucoup plus d'insectes que d'hommes?

Pourquoi un peu de sécrétion blanchâtre et puante forme-t-elle un être qui aura des os durs, des désirs et des pensées; et pourquoi

ces êtres-là se persécuteront-ils toujours les uns les autres ?

Pourquoi existe-t-il tant de mal , tout étant formé par un Dieu que tous les théistes se sont accordés à nommer *bon* ?

Pourquoi nous plaignant sans cesse de nos maux , nous occupons-nous toujours à les redoubler ?

Pourquoi étant si misérables a-t-on imaginé que n'être plus est un grand mal , lorsqu'il est clair que ce n'était pas un mal de n'être point avant sa naissance ?

Pourquoi pleut-il tous les jours dans la mer , tandis que tant de déserts demandent de la pluie , et sont toujours arides ?

Pourquoi et comment a-t-on des rêves dans le sommeil , si on n'a point d'ame ; et comment ces rêves sont-ils toujours si incohérens , si extravagans , si on en a une ?

Pourquoi les astres circulent-ils d'Occident en Orient plutôt qu'au contraire ?

Pourquoi existons-nous , pourquoi y a-t-il quelque chose ?

P R E J U G É S.

LE préjugé est une opinion sans jugement. Ainsi dans toute la terre on inspire aux enfans toutes les opinions qu'on veut avant qu'ils puissent juger.

Il y a des préjugés universels, nécessaires, et qui sont la vertu même. Par tout pays on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur et vengeur ; à respecter, à aimer leur père et leur mère ; à regarder le larcin comme un crime, le mensonge intéressé comme un vice, avant qu'ils puissent deviner ce que c'est qu'un vice et une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés ; ce sont ceux que le jugement ratifie quand on raisonne.

Sentiment n'est pas simple préjugé ; c'est quelque chose de bien plus fort. Une mère n'aime pas son fils, parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer ; elle le chérit heureusement malgré elle. Ce n'est point par préjugé que vous courez au secours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'est par préjugé que vous respecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous

incliner devant cet homme; vous le respectez avant de savoir s'il mérite vos respects : vous croissez en âge et en connaissances; vous vous apercevez que cet homme est un charlatan pétri d'orgueil, d'intérêt et d'artifice; vous méprisez ce que vous révériez, et le préjugé cède au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance; on vous a dit que les Titans firent la guerre aux dieux, et que *Vénus* fut amoureuse d'*Adonis*; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuses.

Examinons en peu de mots les différentes sortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous serons peut-être comme ceux qui, du temps du système de *Lafs*, s'aperçurent qu'ils avaient calculé des richesses imaginaires.

Préjugés des sens.

N'EST-CE pas une chose plaisante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-bien, et qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle, je vous aime*; il est bien sûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais, vous êtes laide*: mais vous voyez un miroir uni; il est démontré que vous

vous trompez, c'est une surface très-raboteuse. Vous voyez le soleil d'environ deux pieds de diamètre ; il est démontré qu'il est un million de fois plus gros que la terre.

Il semble que DIEU ait mis la vérité dans vos oreilles , et l'erreur dans vos yeux ; mais étudiez l'optique , et vous verrez que DIEU ne vous a pas trompé , et qu'il est impossible que les objets vous paraissent autrement que vous les voyez dans l'état présent des choses.

Préjugés physiques.

LE soleil se lève, la lune aussi, la terre est immobile ; ce sont-là des préjugés physiques naturels. Mais que les écrevisses soient bonnes pour le sang parce qu'étant cuites elles sont rouges comme lui ; que les anguilles guérissent la paralysie parce qu'elles frétilent ; que la lune influe sur nos maladies parce qu'un jour on observa qu'un malade avait eu un redoublement de fièvre pendant le décours de la lune ; ces idées et mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugèrent sans raisonner , et qui étant trompés, trompèrent les autres.

Préjugés historiques.

LA plupart des histoires ont été crues sans examen , et cette croyance est un préjugé.

Fabius Pictor raconte que plusieurs siècles avant lui, une vestale de la ville d'Albe allant puiser de l'eau dans sa cruche fut violée, qu'elle accoucha de *Romulus* et de *Rémus*, qu'ils furent nourris par une louve, &c. Le peuple romain crut cette fable; il n'examina point si dans ce temps-là il y avait des vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un roi sortît de son couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve allaitât deux enfans au lieu de les manger : le préjugé s'établit.

Un moine écrit que *Clovis*, étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire chrétien s'il en réchappait; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un dieu étranger dans une telle occasion? n'est-ce pas alors que la religion dans laquelle on est né agit le plus puissamment? Quel est le chrétien qui, dans une bataille contre les Turcs, ne s'adressera pas plutôt à la sainte Vierge qu'à *Mahomet*? On ajoute qu'un pigeon apporta la sainte ampoule dans son bec pour oindre *Clovis*, et qu'un ange apporta l'oriflamme pour le conduire; le préjugé crut toutes les historiottes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine savent bien que l'usurpateur *Clovis* et l'usurpateur *Rolon* ou *Rol* se firent chrétiens pour gouverner plus sûrement des chrétiens,

comme les usurpateurs turcs se firent musulmans pour gouverner plus sûrement les musulmans.

Préjugés religieux.

Si votre nourrice vous a dit que *Cérès* préside aux blés , ou que *Vishnou* et *Xaca* se sont faits hommes plusieurs fois , ou que *Sommona-Codom* est venu couper une forêt , ou qu'*Odin* vous attend dans sa salle vers le jütland , ou que *Mahomet* ou quelque autre a fait un voyage dans le ciel ; enfin , si votre précepteur vient ensuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé , vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés ? vos voisins et surtout vos voisines crient à l'impie , et vous effraient ; votre derviche craignant de voir diminuer son revenu , vous accuse auprès du cadi , et ce cadi vous fait empaler s'il le peut , parce qu'il veut commander à des fots , et qu'il croit que les fots obéissent mieux que les autres : et cela durera jusqu'à ce que vos voisins et le derviche et le cadi commencent à comprendre que la sottise n'est bonne à rien , et que la persécution est abominable.

P R E S B Y T E R I E N S.

LA religion anglicane ne règne qu'en Angleterre et en Irlande ; le presbytérianisme est la religion dominante en Ecosse. Ce presbytérianisme n'est autre chose que le calvinisme pur , tel qu'il avait été établi en France et qu'il subsiste à Genève. Comme les prêtres de cette secte ne reçoivent de leurs églises que des gages très-médiocres , et que par conséquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les évêques , ils ont pris le parti naturel de crier contre les honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux *Diogène* qui foulait aux pieds l'orgueil de *Platon* : les presbytériens d'Ecosse ne ressemblent pas mal à ce fier et gueux raisonneur. Ils traitèrent *Charles II* avec bien moins d'égards que *Diogène* n'avait traité *Alexandre* ; car lorsqu'ils prirent les armes pour lui contre *Cromwell* qui les avait trompés , ils firent essuyer à ce pauvre roi quatre sermons par jour ; ils lui défendaient de jouer ; ils le mettaient en pénitence ; si bien que *Charles* se lassa bientôt d'être roi de ces pédans , et s'échappa de leurs mains comme un écolier se sauve du collège.

Devant un jeune et vif bachelier français , criaillant le matin dans les écoles de théologie , le soir chantant avec les dames , un

théologien anglican est un *Caton*; mais ce *Caton* paraît un galant devant un presbytérien d'Ecosse. Ce dernier affecte une démarche grave, un air fâché, un vaste chapeau, un long manteau par-dessus un habit court, prêche du nez, et donne le nom de *prostituée de Babylone* à toutes les églises où quelques ecclésiastiques sont assez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, et où le peuple est assez bon pour le souffrir, et pour les appeler *monseigneur*, *votre grandeur*, et *votre éminence*. Ces messieurs, qui ont aussi quelques églises en Angleterre, ont mis les airs graves et sévères à la mode en ce pays. C'est à eux qu'on doit la sanctification du dimanche dans les trois royaumes. Il est défendu ce jour-là de travailler et de se divertir; ce qui est le double de la sévérité des églises catholiques. Point d'opéra, point de comédie, point de concert à Londres le dimanche; les cartes même y sont si expressément défendues, qu'il n'y a que les personnes de qualité, et qu'on appelle *les honnêtes gens*, qui jouent ce jour-là: le reste de la nation va au sermon, au cabaret et chez des filles de joie.

Quoique la secte épiscopale et la presbytérienne soient les deux dominantes dans la Grande-Bretagne, toutes les autres y sont

bien venues , et vivent assez bien ensemble , pendant que la plupart de leurs prédicans se détestent réciproquement , avec presque autant de cordialité qu'un janséniste damne un jésuite.

Entrez dans la bourse de Londres , cette place plus respectable que bien des cours , dans laquelle s'assemblent les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes : là le juif , le mahométan et le chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même religion , et ne donnent le nom d'*infidèles* qu'à ceux qui font banqueroute. Là le presbytérien se fie à l'anabaptiste , et l'anglican reçoit la promesse du quaker. Au sortir de ces pacifiques et libres assemblées , les uns vont à la synagogue , les autres vont boire ; celui-ci va se faire baptiser dans une grande cuve au nom du Père , par le Fils , au Saint-Esprit ; celui-là fait couper le prépuce de son fils , et fait marmotter sur l'enfant des paroles hébraïques qu'il n'entend point ; les autres vont dans leur église attendre l'inspiration de DIEU , leur chapeau sur la tête : et tous sont contents.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion , son despotisme ferait à craindre ; s'il n'y en avait que deux , elles se couperaient la gorge ; mais il y en a trente , elles vivent en paix et heureuses.

PRETENSIONS.

P R E T E N T I O N S.

IL n'y a pas dans notre Europe un seul prince qui ne s'intitule *souverain* d'un pays possédé par son voisin. Cette manie politique est inconnue dans le reste du monde ; jamais le roi de *Boutan* ne s'est dit *empereur de la Chine* ; jamais le conteish tartare ne prit le titre de *roi d'Egypte*.

Les plus belles prétentions ont toujours été celles des papes ; deux clefs en fautoir les mettaient visiblement en possession du royaume des cieux. Ils liaient et ils déliaient tout sur la terre. Cette ligature les rendait maîtres du continent ; et les filets de *S^t Pierre* leur donnaient le domaine des mers.

Plusieurs savans théologiens ont cru que ces dieux diminuèrent eux-mêmes quelques articles de leurs prétentions , lorsqu'ils furent vivement attaqués par les titans nommés *luthériens*, *anglicans*, *calvinistes*, &c. Il est très-vrai que plusieurs d'entre eux devinrent plus modestes , que leur cour céleste eut plus de décence ; cependant leurs prétentions se sont renouvelées dans toutes les occasions. Je n'en veux pour preuve que la conduite d'*Aldobrandin*, *Clément VIII*, envers le grand *Henri IV*, quand il fallut lui donner une absolution dont il n'avait que faire , puisqu'il était

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † C c

abfous par les évêques de fon royaume , et qu'il était victorieux.

Aldobrandin réfifta d'abord pendant une année entière , et ne voulut pas reconnaître le duc de *Nevers* pour ambaffadeur de France. A la fin il consentit à ouvrir la porte du royaume des cieux à *Henri* , aux conditions fuivantes :

1°. Que *Henri* demanderait pardon de s'être fait ouvrir la porte par des fous-portiers , tels que des évêques , au lieu de s'adreffer au grand portier.

2°. Qu'il s'avouerait déchu du trône de France jufqu'à ce qu'*Aldobrandin* le réhabilitât par la plénitude de fa puiffance.

3°. Qu'il fe ferait facrer et couronner une feconde fois , la première étant nulle , puifqu'elle avait été faite fans l'ordre exprès d'*Aldobrandin*.

4°. Qu'il chafferait tous les protestans de fon royaume ; ce qui n'était ni honnête ni poffible. La chofe n'était pas honnête , parce que les protestans avaient prodigué leur fang pour le faire roi de France ; elle n'était pas poffible , parce que ces diffidens étaient au nombre de deux millions.

5°. Qu'il ferait au plus vite la guerre au grand-turc ; ce qui n'était ni plus honnête ni plus poffible , puifque le grand-turc l'avait

reconnu roi dans le temps que Rome ne le reconnaissait pas, et que *Henri* n'avait ni troupes, ni argent, ni vaisseaux pour aller faire la guerre comme un fou à ce grand-turc son allié.

6°. Qu'il recevrait, couché sur le ventre tout de son long, l'absolution de monsieur le légat, selon la forme ordinaire; c'est-à-dire, qu'il serait fustigé par monsieur le légat.

7°. Qu'il rappellerait les jésuites, chassés de son royaume par le parlement pour l'assassinat commis sur sa personne par *Jean Châtel* leur écolier.

J'omets plusieurs autres petites prétentions, *Henri* en fit modérer plusieurs. Il obtint surtout, avec bien de la peine, qu'il ne serait fouetté que par procureur, et de la propre main d'*Aldobrandin*.

Vous me direz que sa sainteté était forcée à exiger des conditions si extravagantes par le vieux démon du midi *Philippe II*, qui avait dans Rome plus de pouvoir que le pape. Vous comparerez *Aldobrandin* à un soldat poltron, que son colonel conduit à la tranchée à coups de bâton.

Je vous répondrai qu'en effet *Clément VIII* craignait *Philippe II*, mais qu'il n'était pas moins attaché aux droits de sa tiare; que c'était un si grand plaisir pour le petit-fils d'un banquier de donner le fouet à un roi de

France , que pour rien au monde *Aldobrandin* n'eût voulu s'en départir.

Vous me répliquerez que si un pape voulait réclamer aujourd'hui de telles prétentions ; s'il voulait donner le fouet au roi de France , au roi d'Espagne , ou au roi de Naples , ou au duc de Parme , pour avoir chassé les révérends pères jésuites , il risquerait d'être traité comme *Clément VII* le fut par *Charles-Quint*, et d'essuyer des humiliations beaucoup plus grandes ; qu'il faut sacrifier ses prétentions à son utilité ; qu'on doit céder au temps ; que le shérif de la Mecque doit proclamer *Ali-beg* roi d'Egypte , s'il est victorieux et affermi. Je vous répondrai que vous avez raison.

Prétentions de l'Empire , tirées de Glassey et de Schweder.

SUR Rome (nulle.) *Charles-Quint* même après avoir pris Rome ne réclama point le droit de domaine utile.

Sur le patrimoine de *S' Pierre*, depuis *Viterbe* jusqu'à *Civita-Castellana* , terres de la comtesse *Mathilde*, mais cédées solennellement par *Rodolphe de Hasbourg*.

Sur *Parme* et *Plaisance* , domaine suprême , comme partie de la *Lombardie* , envahies par *Jules II* , données par *Paul III* à son bâtard

Farnèse ; hommage toujours fait depuis ce temps au pape ; fuzeraineté toujours réclamée par les seigneurs de Lombardie. Le droit de fuzeraineté entièrement rendu à l'empereur aux traités de Cambrai, de Londres, à la paix de 1737.

Sur la Toscane, droit de fuzeraineté exercé par *Charles-Quint* ; Etat de l'Empire appartenant aujourd'hui au frère de l'empereur.

Sur la république de Lucques, érigée en duché par *Louis de Bavière* en 1328 ; ses sénateurs déclarés depuis vicaires de l'Empire par *Charles IV.* L'empereur *Charles VI.*, dans la guerre de 1701, y exerça pourtant son droit de souveraineté, en lui faisant payer beaucoup d'argent.

Sur le duché de Milan, cédé par l'empereur *Venceslas* à *Galeas Visconti*, mais regardé comme un fief de l'Empire.

Sur le duché de la Mirandole, réuni à la maison d'Autriche en 1711 par *Joséph I.*

Sur le duché de Mantoue, érigé en duché par *Charles-Quint*, réuni de même en 1708.

Sur *Guastalla*, *Novellaria*, *Bozzollo*, *Castiglione*, aussi fiefs de l'Empire, détachés du duché de Mantoue.

Sur tout le Montferrat, dont le duc de Savoie reçut l'investiture à Vienne en 1708.

Sur le Piémont , dont l'empereur *Sigismond* donna l'investiture au duc de Savoie *Amédée VIII.*

Sur le comté d'Asti , donné par *Charles-Quint* à la maison de Savoie : les ducs de Savoie toujours vicaires en Italie depuis l'empereur *Sigismond.*

Sur Gènes , autrefois du domaine des rois lombards : *Frédéric Barberouffe* lui donna en fief le rivage depuis Monaco jusqu'à Porta-Venere ; elle est libre sous *Charles-Quint* en 1529 ; mais l'acte porte : *In civitate nostrâ Genuâ , et salvis romani imperii juribus.*

Sur les fiefs de Langues , dont les ducs de Savoie ont le domaine direct.

Sur Padoue , Vicence et Vérone , droits devenus caducs.

Sur Naples et Sicile , droits plus caducs encore. Presque tous les Etats d'Italie sont ou ont été vassaux de l'Empire.

Sur la Poméranie et le Mecklembourg , dont *Frédéric Barberouffe* donna les fiefs.

Sur le Danemarck , autrefois fief de l'Empire : *Othon I* en donna l'investiture.

Sur la Pologne , pour les terres auprès de la Vistule.

Sur la Bohême et la Silésie , unies à l'Empire par *Charles IV* en 1355.

Sur la Prusse , du temps de *Henri VII* : le

grand-maître de Prusse reconnu membre de l'empire en 1500.

Sur la Livonie , du temps des chevaliers de l'épée.

Sur la Hongrie , dès le temps de *Henri II.*

Sur la Lorraine , par le traité de 1542 : reconnue Etat de l'Empire , payant taxe pour la guerre du Turc.

Sur le duché de Bar , jusqu'à l'an 1311 que *Philippe le bel* , vainqueur , se fit prêter hommage.

Sur le duché de Bourgogne , en vertu des droits de *Marie de Bourgogne.*

Sur le royaume d'Arles et la Bourgogne transjurane , que *Conrad le salique* posséda du chef de sa femme.

Sur le Dauphiné , comme partie du royaume d'Arles ; l'empereur *Charles IV* s'étant fait couronner à Arles en 1365 , et ayant créé le dauphin de France son vicaire.

Sur la Provence , comme membre du royaume d'Arles dont *Charles d'Anjou* fit hommage à l'Empire.

Sur la principauté d'Orange , comme arrière-fief de l'Empire.

Sur Avignon , par la même raison.

Sur la Sardaigne , que *Frédéric II* érigea en royaume.

Sur la Suisse , comme membre des royaumes d'Arles et de Bourgogne.

Sur la Dalmatie , dont une grande partie appartient aujourd'hui entièrement aux Vénitiens , et l'autre à la Hongrie.

P R E T R E S.

LES prêtres sont dans un Etat à peu-près ce que sont les précepteurs dans les maisons des citoyens , faits pour enseigner , prier , donner l'exemple ; ils ne peuvent avoir aucune autorité sur les maîtres de la maison , à moins qu'on ne prouve que celui qui donne des gages doit obéir à celui qui les reçoit.

De toutes les religions , celle qui exclut le plus positivement les prêtres de toute autorité civile , c'est sans contredit celle de JÉSUS : *Rendez à César ce qui est à César. — Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. — Mon royaume n'est point de ce monde.*

Les querelles de l'Empire et du sacerdoce , qui ont ensanglanté l'Europe pendant plus de six siècles , n'ont donc été de la part des prêtres que des rebellions contre DIEU et les hommes , et un péché continuel contre le Saint-Esprit.

Depuis Calchas qui assassina la fille d'Agamemnon , jusqu'à Grégoire XII et Sixte V , deux évêques de Rome qui voulurent priver le grand

Henri

Henri IV du royaume de France , la puissance sacerdotale a été fatale au monde.

Prière n'est pas domination : exhortation n'est pas despotisme. Un bon prêtre doit être le médecin des ames. Si *Hippocrate* avait ordonné à ses malades de prendre de l'ellébore sous peine d'être pendus , *Hippocrate* aurait été plus fou et plus barbare que *Phalaris* , et il aurait eu peu de pratiques. Quand un prêtre dit : Adorez DIEU , soyez juste , indulgent , compatissant , c'est alors un très-bon médecin. Quand il dit : Croyez-moi , ou vous ferez brûlé ; c'est un assassin.

Le magistrat doit soutenir et contenir le prêtre , comme le père de famille doit donner de la considération au précepteur de ses enfans et empêcher qu'il n'en abuse. *L'accord du sacerdoce et de l'empire* est le système le plus monstrueux ; car dès qu'on cherche cet accord , on suppose nécessairement la division ; il faut dire , la protection donnée par l'empire au sacerdoce.

Mais dans les pays où le sacerdoce a obtenu l'empire , comme dans Salem , où *Melchisédech* était prêtre et roi , comme dans le Japon , où le daïri a été si long-temps empereur , comment faut-il faire ? Je réponds que les successeurs de *Melchisédech* et des daïri ont été dépouillés.

Les Turcs sont sages en ce point. Ils sont à la vérité le voyage de la Mecque ; mais ils ne

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † Dd

permettent pas au shérif de la Mecque d'excommunier le sultan. Ils ne vont point acheter à la Mecque la permission de ne pas observer le ramadam, et celle d'épouser leurs cousines ou leurs nièces; ils ne sont point jugés par des imans que le shérif délègue; ils ne payent point la première année de leur revenu au shérif. Que de choses à dire sur tout cela! Lecteur, c'est à vous de les dire vous-même.

PRETRES DES PAIENS.

DON Navarette, dans une de ses lettres à don Juan d'Autriche, rapporte ce discours du dalaï-lama à son conseil privé :

„ Mes vénérables frères, vous et moi nous
„ savons très-bien que je ne suis pas immor-
„ tel; mais il est bon que les peuples le
„ croient. Les Tartares du grand et du petit
„ Thibet sont un peuple de col roide et de
„ lumières courtes, qui ont besoin d'un joug
„ pesant et de grosses erreurs. Persuadez-leur
„ bien mon immortalité dont la gloire rejaillit
„ sur vous, et qui vous procure honneurs et
„ richesses.

„ Quand le temps viendra où les Tartares
„ seront plus éclairés, on pourra leur avouer
„ alors que les grands lamas ne sont point

„ immortels , mais que leurs prédécesseurs
„ l'ont été ; et que ce qui était nécessaire pour
„ la fondation de ce divin édifice , ne l'est
„ plus quand l'édifice est affermi sur un fon-
„ dement inébranlable.

„ J'ai eu d'abord quelque peine à faire dis-
„ tribuer aux vassaux de mon empire , les
„ agrémens de ma chaise percée , proprement
„ enchâssés dans des cristaux ornés de cuivre
„ doré ; mais ces monumens ont été reçus
„ avec tant de respect , qu'il a fallu continuer
„ cet usage , lequel après tout ne répugne en
„ rien aux bonnes mœurs , et qui fait entrer
„ beaucoup d'argent dans notre trésor sacré.

„ Si jamais quelque raisonneur impie per-
„ suade au peuple que notre derrière n'est pas
„ aussi divin que notre tête ; si on se révolte
„ contre nos reliques , vous en soutiendrez la
„ valeur autant que vous le pourrez. Et si vous
„ êtes forcés enfin d'abandonner la sainteté de
„ notre cu , vous conserverez toujours dans
„ l'esprit des raisonneurs le profond respect
„ qu'on doit à notre cervelle , ainsi que dans
„ un traité avec les Mongules , nous avons
„ cédé une mauvaise province pour être pos-
„ sesseurs paisibles des autres.

„ Tant que nos Tartares du grand et du
„ petit Thibet ne sauront ni lire ni écrire ;
„ tant qu'ils seront grossiers et dévots , vous

„ pourrez prendre hardiment leur argent ,
„ coucher avec leurs femmes et avec leurs
„ filles , et les menacer de la colère du dieu
„ *Fo* s'ils osent se plaindre.

„ Lorsque le temps de raisonner sera arrivé
„ (car enfin il faut bien qu'un jour les hommes
„ raisonnent) , vous prendrez alors une con-
„ duitè tout opposée , et vous direz le con-
„ traire de ce que vos prédécesseurs ont dit ;
„ car vous devez changer de bride à mesure
„ que les chevaux deviennent plus difficiles à
„ gouverner. Il faudra que votre extérieur soit
„ plus grave , vos intrigues plus mystérieuses ,
„ vos secrets mieux gardés , vos sophismes
„ plus éblouissans , votre politique plus fine.
„ Vous êtes alors les pilotes d'un vaisseau qui
„ fait eau de tous côtés. Ayez sous vous
„ des subalternes qui soient continuellement
„ occupés à pomper , à calfater , à boucher
„ tous les trous. Vous voguerez avec plus de
„ peine ; mais enfin vous voguerez , et vous
„ jetterez dans l'eau ou dans le feu , selon
„ qu'il conviendra le mieux , tous ceux
„ qui voudront examiner si vous avez bien
„ radoubé le vaisseau.

„ Si les incrédules sont ou le prince des
„ Kalkas , ou le conteish des Calmouks , ou
„ un prince de Casan , ou tel autre grand sei-
„ gneur qui ait malheureusement trop d'esprit,

„ gardez-vous bien de prendre querelle avec
„ eux. Respectez-les , dites-leur toujours què
„ vous espérez qu'ils rentreront dans la bonne
„ voie. Mais pour les simples citoyens , ne les
„ épargnez jamais ; plus ils seront gens de bien,
„ plus vous devrez travailler à les exterminer ;
„ car ce sont les gens d'honneur qui sont les
„ plus dangereux pour vous.

„ Vous aurez la simplicité de la colombe , la
„ prudence du serpent et la griffe du lion ,
„ selon les lieux et selon les temps. „

Le dalaï-lama avait à peine prononcé ces paroles , que la terre trembla , les éclairs coururent d'un pôle à l'autre , le tonnerre gronda , une voix céleste se fit entendre : ADOREZ DIEU ET NON LE GRAND-LAMA.

Tous les petits lamas soutinrent que la voix avait dit : *Adorez DIEU et le grand lama*. On le crut long-temps dans le royaume du Thibet ; et maintenant on ne le croit plus.

P R I E R E S.

Nous ne connaissons aucune religion sans prières ; les Juifs même en avaient , quoiqu'il n'y eût point chez eux de formule publique jusqu'au temps où ils chantèrent leurs cantiques dans leurs synagogues , ce qui n'arriva que très-tard.

Tous les hommes, dans leurs désirs et dans leurs craintes, invoquèrent le secours d'une divinité. Des philosophes, plus respectueux envers l'Etre suprême, et moins condescendants à la faiblesse humaine, ne voulurent pour toute prière que la résignation. C'est en effet tout ce qui semble convenir entre la créature et le Créateur. Mais la philosophie n'est pas faite pour gouverner le monde; elle s'élève trop au-dessus du vulgaire; elle parle un langage qu'il ne peut entendre. Ce serait proposer aux marchandes de poissons frais d'étudier les sections coniques..

Parmi les philosophes même, je ne crois pas qu'aucun autre que *Maxime* de Tyr ait traité cette matière. Voici la substance des idées de ce *Maxime* :

L'Eternel a ses desseins de toute éternité. Si la prière est d'accord avec ses volontés immuables, il est très-inutile de lui demander ce qu'il a résolu de faire. Si on le prie de faire le contraire de ce qu'il a résolu, c'est le prier d'être faible, léger, inconstant; c'est croire qu'il soit tel; c'est se moquer de lui. Ou vous lui demandez une chose juste; en ce cas il la doit, et elle se fera sans qu'on l'en prie; c'est même se défier de lui que lui faire instance: ou la chose est injuste, et alors on l'outrage. Vous êtes digne ou indigne de la grâce que

vous implorez : si digne , il le fait mieux que vous ; si indigne , on commet un crime de plus en demandant ce qu'on ne mérite pas.

En un mot, nous ne faisons des prières à DIEU que parce que nous l'avons fait à notre image. Nous le traitons comme un bacha , comme un sultan qu'on peut irriter et apaiser.

Enfin , toutes les nations prient DIEU : les sages se résignent et lui obéissent.

Prions avec le peuple , et résignons - nous avec les sages.

Nous avons déjà parlé des prières publiques de plusieurs nations , et de celles des Juifs. Ce peuple en a une depuis un temps immémorial , laquelle mérite toute notre attention , par sa conformité avec notre prière enseignée par JESUS-CHRIST même. Cette oraison juive s'appelle le Kadish , elle commence par ces mots : „ O DIEU ! que votre nom soit magnifié „ et sanctifié ; faites régner votre règne ; que „ la rédemption fleurisse , et que le Messie „ vienne promptement ! „

Ce Kadish , qu'on récite en chaldéen , a fait croire qu'il était aussi ancien que la captivité ; et que ce fut alors qu'ils commencèrent à espérer un Messie , un libérateur qu'ils ont demandé depuis dans les temps de leurs calamités.

Ce mot de Messie , qui se trouve dans cette ancienne prière , a fourni beaucoup de disputes

sur l'histoire de ce peuple. Si cette prière est du temps de la transmigration à Babylone, il est clair qu'alors les Juifs devaient souhaiter et attendre un libérateur. Mais d'où vient que dans des temps plus funestes encore, après la destruction de Jérusalem par *Titus*, ni *Josèphe* ni *Philon* ne parlèrent jamais de l'attente d'un Messie? Il y a des obscurités dans l'histoire de tous les peuples; mais celle des Juifs est un chaos perpétuel. Il est triste pour les gens qui veulent s'instruire, que les Chaldéens et les Egyptiens aient perdu leurs archives, tandis que les Juifs ont conservé les leurs.

P R I O R (D E); D U P O E M E
S I N G U L I E R D' H U D I B R A S ,
E T D U D O Y E N S W I F T.

O N n'imaginait pas en France que *Prior*, qui vint de la part de la reine *Anne* donner la paix à *Louis XIV*, avant que le baron *Bolingbroke* vînt la signer; on ne devinait pas, dis-je, que ce plénipotentiaire fût un poète. La France paya depuis l'Angleterre en même monnaie; car le cardinal *du Bois* envoya notre *Desfouches* à Londres, et il ne passa pas plus pour poète parmi les Anglais que *Prior* parmi les Français. Le plénipotentiaire *Prior* était originairement

un garçon cabaretier que le comte de *Dorset*, bon poëte lui-même et un peu ivrogne, rencontra un jour lisant *Horace* sur le banc de la taverne, de même que milord *Aila* trouva son garçon jardinier lisant *Newton*. *Aila* fit du jardinier un bon géomètre (1), et *Dorset* fit un très-agréable poëte du cabaretier.

C'est de *Prior* qu'est l'Histoire de l'âme; cette histoire est la plus naturelle qu'on ait faite jusqu'à présent de cet être si bien senti et si mal connu. L'âme est d'abord aux extrémités du corps, dans les pieds et dans les mains des enfans; et de là elle se place insensiblement au milieu du corps dans l'âge de puberté; ensuite elle monte au cœur, et là elle produit les sentimens de l'amour et de l'héroïsme: elle s'élève jusqu'à la tête dans un âge plus mûr, elle y raisonne comme elle peut, et dans la vieillesse on ne fait plus ce qu'elle devient; c'est la sève d'un vieil arbre qui s'évapore, et qui ne se répare plus. Peut-être cet ouvrage est-il trop long: toute plaisanterie doit être courte, et

(1) Ce géomètre s'appelait *Stone*. Il a donné sur le calcul intégral un ouvrage assez médiocre, mais qui, pour le temps où il a été fait, prouvait des connaissances fort étendues. Au reste, il est presque sans exemple que des hommes qui ont commencé tard à s'instruire aient montré de grands talens, quoique les efforts dont ils ont eu besoin pour s'élever au-dessus de leur éducation, supposent de la sagacité et une grande force de tête. Cette observation suffit pour détruire l'opinion exagérée de *Rousseau* sur l'éducation négative

même le sérieux devrait bien être court aussi.

Ce même *Prior* fit un petit poëme sur la fameuse bataille d'Hochstet. Cela ne vaut pas son *Histoire de l'ame* ; il n'y a de bon que cette apostrophe à *Boileau* :

Satirique flatteur, toi qui pris tant de peine
Pour chanter que Louis n'a point passé le Rhin.

Notre plénipotentiaire finit par paraphraser en quinze cents vers ces mots attribués à *Salomon*, que *tout est vanité*. On en pourrait faire quinze mille sur ce sujet ; mais malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire.

Enfin la reine *Anne* étant morte , le ministère ayant changé , la paix que *Prior* avait entamée étant en horreur , *Prior* n'eut de ressource qu'une édition de ses œuvres par une souscription de son parti ; après quoi il mourut en philosophe , comme meurt ou croit mourir tout honnête anglais.

Je voudrais donner aussi quelques idées des poésies de milord *Roscomon*, de milord *Dorset* ; mais je sens qu'il me faudrait faire un gros livre , et qu'après bien de la peine je ne donnerais qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La poésie est une espèce de musique , il faut l'entendre pour en juger. Quand je

traduis quelques morceaux de ces poësies étrangères , je note imparfaitement leur musique , mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Poëme d'Hudibras. .

IL y a un poëme anglais , difficile à faire connaître aux étrangers ; il s'appelle Hudibras. C'est un ouvrage tout comique , et cependant le sujet est la guerre civile du temps de *Cromwell*. Ce qui a fait verser tant de sang et tant de larmes a produit un poëme qui force le lecteur le plus sérieux à rire. On trouve un exemple de ce contraste dans notre satire *Ménippée*. Certainement les Romains n'auraient point fait un poëme burlesque sur les guerres de *César* et de *Pompée* , et sur les proscriptions d'*Octave* et d'*Antoine*. Pourquoi donc les malheurs affreux que causa la ligue en France , et ceux que les guerres du roi et du parlement étalèrent en Angleterre , ont-ils pu fournir des plaisanteries ? c'est qu'au fond il y avait un ridicule caché dans ces querelles funestes. Les bourgeois de Paris à la tête de la faction des seize mêlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes , du légat et des moines , avaient un côté comique , malgré les calamités qu'elles apportèrent. Les disputes théologiques et

l'enthousiasme des puritains en Angleterre étaient très-susceptibles de railleries ; et ce fond de ridicule bien développé pouvait devenir plaissant , en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la bulle *Unigenitus* faisait répandre du sang , le petit poëme de *Philotanus* n'en ferait pas moins convenable au sujet , et on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas aussi gai , aussi plaissant , aussi varié qu'il pouvait l'être , et de ne pas tenir dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement.

Le poëme d'*Hudibras* , dont je vous parle , semble être un composé de la satire *Ménippée* et de Don Quichotte ; il a sur eux l'avantage des vers , il a celui de l'esprit : la satire *Ménippée* n'en approche pas ; elle n'est qu'un ouvrage très-médiocre ; mais à force d'esprit l'auteur d'*Hudibras* a trouvé le secret d'être fort au-dessous de don Quichotte. Le goût , la naïveté , l'art de narrer , celui de bien entremêler les aventures , celui de ne rien prodiguer , valent bien mieux que de l'esprit , aussi Don Quichotte est lu de toutes les nations , et *Hudibras* n'est lu que des Anglais.

L'auteur de ce poëme si extraordinaire s'appelait *Butler* : il était contemporain de *Milton* , et eut infiniment plus de réputation que lui , parce qu'il était plaissant , et que le

poème de *Milton* était fort triste. *Butler* tournait les ennemis du roi *Charles II* en ridicule, et toute la récompense qu'il en eut fut que le roi citait souvent ses vers. Les combats du chevalier *Hudibras* furent plus connus que les combats des anges et des diables du Paradis perdu : mais la cour d'Angleterre ne traita pas mieux le plaissant *Butler*, que la cour céleste ne traita le sérieux *Milton*; et tous deux moururent de faim, ou à peu-près.

Le héros du poème de *Butler* n'était pas un personnage feint, comme le don *Quichotte* de *Michel Cervantes* : c'était un chevalier baron très-réel, qui avait été un des enthousiastes de *Cromwell*, et un de ses colonels. Il s'appelait sir *Samuel Luke*. Pour faire connaître l'esprit de ce poème unique en son genre, il faut retrancher les trois quarts de tout passage qu'on veut traduire; car ce *Butler* ne finit jamais. J'ai donc réduit à environ quatre-vingts vers les quatre cents premiers vers d'*Hudibras*, pour éviter la prolixité.

Quand les profanes et les saints
Dans l'Angleterre étaient aux prises,
Qu'on se battait pour des églises,
Aussi fort que pour des catins;
Lorsqu'anglicans et puritains
Fesaient une si rude guerre,

Et qu'au sortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caisse en claire ;
Que par-tout, sans savoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Les gens d'armes couvraient la terre ;
Alors monsieur le chevalier,
Long-temps oisif ainsi qu'Achille,
Tout rempli d'une sainte bile,
Suivi de son grand écuyer,
S'échappa de son poulailler,
Avec son fabre et l'évangile,
Et s'avisa de guerroyer.

Sire Hudibras, cet homme rare,
Était, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'esprit et du cœur,
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs, par un talent nouveau,
Il était tout propre au barreau,
Ainsi qu'à la guerre cruelle ;
Grand sur les bancs, grand sur la selle,
Dans les camps et dans un bureau ;
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paraissant avoir deux vies,
Sont rats de campagne et rats d'eau.
Mais malgré sa grande éloquence ;
Et son mérite et sa prudence,

Il passa chez quelques savans ,
Pour être un de ces instrumens ,
Dont les fripons avec adresse
Savent user sans dire mot ,
Et qu'ils tournent avec souplesse :
Cet instrument s'appelle un *fol*.
Ce n'est pas qu'en théologie ,
En logique , en astrologie ,
Il ne fût un docteur subtil ;
En quatre il séparait un fil ,
Disputant sans jamais se rendre ,
Changeant de thèse tout à coup ,
Toujours prêt à parler beaucoup ,
Quand il fallait ne point s'entendre.

D'Hudibras la religion
Était tout comme sa raison ,
Vide de sens et fort profonde.
Le puritanisme divin ,
La meilleure secte du monde ,
Et qui certes n'a rien d'humain ;
La vraie Eglise militante ,
Qui prêche un pistolet en main ,
Pour mieux convertir son prochain ,
A grands coups de fauve argumente ;
Qui promet les célestes biens
Par le gibet et par la corde ,
Et damne sans miséricorde

Les péchés des autres chrétiens ,
Pour se mieux pardonner les siens ;
Secte qui toujours détruisante
Se détruit elle-même enfin :
Tel Samson de sa main puissante
Brisa le temple philistin ;
Mais il périt par sa vengeance
Et lui-même il s'enfvelit ,
Ecrasé sous la chute immense
De ce temple qu'il démolit.

Au nez du chevalier antique
Deux grandes moustaches pendaient ,
A qui les Parques attachaient
Le deslin de la république.
Il les garde soigneusement ,
Et si jamais on les arrache ,
C'est la chute du parlement ;
L'Etat entier en ce moment
Doit tomber avec sa moustache.
Ainsi Taliacotius ,
Grand Esculape d'Etrurie ,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle industrie :
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cu d'un pauvre homme ,
L'appliquait au nez proprement ;
Enfin il arrivait qu'en somme ,

Tout

Tout juste à la mort du prêteur ,
Tombait le nez de l'emprunteur ,
Et souvent dans la même bière ,
Par justice et par bon accord ,
On remettait au gré du mort
Le nez auprès de son derrière.

Notre grand héros d'Albion ,
Grimpé dessus sa haridelle ,
Pour venger la religion ,
Avait à l'arçon de sa selle
Deux pistolets et du jambon :
Mais il n'avait qu'un éperon.
C'était de tout temps sa manière ;
Sachant que si la talonnière
Pique une moitié du cheval ,
L'autre moitié de l'animal
Ne resterait point en arrière.
Voilà donc Hudibras parti ;
Que Dieu bénisse son voyage ,
Ses argumens et son parti ,
Sa barbe rousse et son courage.

Un homme qui aurait dans l'imagination la dixième partie de l'esprit comique bon ou mauvais qui règne dans cet ouvrage , ferait encore très-plaisant : mais il se donnerait bien de garde de traduire Hudibras. Le moyen de

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † E c.

faire rire des lecteurs étrangers des ridicules déjà oubliés chez la nation même où ils ont été célèbres ! On ne lit plus le *Dante* dans l'Europe , parce que tout y est allusion à des faits ignorés : il en est de même d'*Hudibras*. La plupart des railleries de ce livre tombent sur la théologie et les théologiens du temps. Il faudrait à tout moment un commentaire. La plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie ; et un commentateur de bons mots n'est guère capable d'en dire.

Du doyen Swift.

VOILA pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux docteur *Swift*, qu'on appelle le *Rabelais* d'Angleterre. Il a l'honneur d'être prêtre , et de se moquer de tout , comme lui ; mais *Rabelais* n'était pas au-dessus de son siècle , et *Swift* est fort au-dessus de *Rabelais*.

Notre curé de Meudon , dans son extravagant et inintelligible livre , a répandu une extrême gaieté et une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition , les ordures et l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre qui se piquent d'entendre et d'estimer tout cet

ouvrage. Le reste de la nation rit des plaisanteries de *Rabelais*, et méprise le livre; on le regarde comme le premier des bouffons. On est fâché qu'un homme qui avait tant d'esprit en ait fait un si misérable usage. C'est un philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse.

M. *Swift* est *Rabelais* dans son bon sens, et vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la vérité la gaieté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût, qui manque à notre curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier et presque inimitable. La bonne plaisanterie est son partage en vers et en prose; mais pour le bien entendre, il faut faire un petit voyage dans son pays.

Dans ce pays qui paraît si étrange à une partie de l'Europe, on n'a point trouvé trop étrange que le révérend *Swift*, doyen d'une cathédrale, se soit moqué, dans son *Conte du tonneau*, du catholicisme, du luthéranisme et du calvinisme: il dit pour ses raisons qu'il n'a pas touché au christianisme. Il prétend avoir respecté le père en donnant cent coups de fouet aux trois enfans. Des gens difficiles ont cru que les verges étaient si longues qu'elles allaient jusqu'au père.

Ce fameux *Conte du tonneau* est une imitation de l'ancien conte des trois anneaux indiscer-

nables qu'un père légua à ses trois enfans. Ces trois anneaux étaient la religion juive, la chrétienne et la mahométane. C'est encore une imitation de l'histoire de *Méro* et d'*Enégu* par *Fontenelle*. *Méro* était l'anagramme de *Rome*, et *Enégu* celle de Genève. Ce sont deux sœurs qui prétendent à la succession du royaume de leur père. *Méro* règne la première. *Fontenelle* la représente comme une forcière qui escamotait le pain, et qui faisait des conjurations avec des cadavres. C'est-là précisément le milord *Pierre* de *Swift*, qui présente un morceau de pain à ses deux frères, et qui leur dit : *Voilà d'excellent vin de Bourgogne, mes amis; voilà des perdrix d'un fumet admirable*. Le même milord *Pierre*, dans *Swift*, joue en tout le rôle que *Méro* joue dans *Fontenelle*.

Ainsi presque tout est imitation. L'idée des Lettres persanes est prise de celle de l'Espion turc. Le *Boiardo* a imité le *Pulci*, l'*Arioste* a imité le *Boiardo*. Les esprits les plus originaux empruntent les uns des autres. *Michel Cervantes* fait un fou de son don *Quichotte*, mais *Roland* est-il autre chose qu'un fou. Il serait difficile de décider si la chevalerie errante est plus tournée en ridicule par les peintures grotesques de *Cervantes* que par la féconde imagination de l'*Arioste*. *Métastase* a pris la plupart de ses opéra dans nos tragédies françaises. Plusieurs

auteurs anglais nous ont copiés , et n'en ont rien dit. Il en est des livres comme du feu dans nos foyers ; on va prendre ce feu chez son voisin , on l'allume chez soi , on le communique à d'autres , et il appartient à tous.

PRIVILEGES, CAS PRIVILEGIÉS.

L'USAGE , qui prévaut presque toujours contre la raison , a voulu qu'on appelât privilégiés les délits des ecclésiastiques et des moines contre l'ordre civil, ce qui est pourtant très-commun ; et qu'on nommât délits communs ceux qui ne regardent que la discipline ecclésiastique ; cas dont la police civile ne s'embarrasse pas , et qui sont abandonnés à la hiérarchie sacerdotale.

L'Eglise n'ayant de juridiction que celle que les souverains lui ont accordée , et les juges de l'Eglise n'étant ainsi que des juges privilégiés par le souverain , on devrait appeler cas privilégiés ceux qui sont de leur compétence , et délits communs ceux qui doivent être punis par les officiers du prince. Mais les canonistes , qui sont très-rarement exacts dans leurs expressions , surtout lorsqu'il s'agit de la juridiction royale , ayant regardé un prêtre , nommé official , comme étant de droit le seul

juge des clercs, ils ont qualifié de privilège ce qui appartient de droit commun aux tribunaux laïques ; et les ordonnances des rois ont adopté cette expression en France.

S'il faut se conformer à cet usage, le juge d'Eglise connaît seul du délit commun ; mais il ne connaît des cas privilégiés que concurremment avec le juge royal. Celui-ci se rend au tribunal de l'officialité, mais il n'y est que l'assesseur du juge d'Eglise. Tous les deux sont assistés de leur greffier ; chacun rédige séparément, mais en présence l'un de l'autre, les actes de la procédure. L'official qui préside interroge seul l'accusé ; et si le juge royal a des questions à lui faire, il doit requérir le juge d'Eglise de les proposer. L'instruction conjointe étant achevée, chaque juge rend séparément son jugement.

Cette procédure est hérissée de formalités, et elle entraîne d'ailleurs des longueurs qui ne devraient pas être admises dans la jurisprudence criminelle. Les juges d'Eglise, qui n'ont pas fait une étude des lois et des formalités, n'instruisent guère de procédures criminelles sans donner lieu à des appels comme d'abus qui ruinent en frais le prévenu, le font languir dans les fers, ou retardent sa punition s'il est coupable.

D'ailleurs, les Français n'ont aucune loi

précise qui ait déterminé quels sont les cas privilégiés. Un malheureux gémit souvent une année entière dans les cachots avant de savoir quels seront ses juges.

Les prêtres et les moines sont dans l'Etat et sujets de l'Etat. Il est bien étrange que lorsqu'ils ont troublé la société, ils ne soient pas jugés comme les autres citoyens, par les seuls officiers du souverain.

Chez les Juifs, les grands prêtres même n'avaient point ce privilège, que nos lois ont accordé à de simples habitués de paroisse. *Salomon* déposa le grand pontife *Abiathar*, sans le renvoyer à la synagogue pour lui faire son procès (a). JESUS-CHRIST, accusé devant un juge séculier et païen, ne récusait pas sa juridiction. *S^t Paul*, traduit au tribunal de *Félix* et de *Festus*, ne le déclina point.

L'empereur *Constantin* accorda d'abord ce privilège aux évêques. *Honorius* et *Théodose le jeune* l'étendirent à tous les clercs, et *Justinien* le confirma.

En rédigeant l'ordonnance criminelle de 1670, le conseiller d'Etat *Puffort* et le président de *Novion* étaient d'avis (b) d'abolir la procédure conjointe, et de rendre aux juges royaux le droit de juger seuls les clercs accusés

(a) III liv. des Rois, chap. II, v. 26 et 27.

(b) Procès-verbal de l'ordonnance, pages 43 et 44.

de cas privilégiés ; mais cet avis raisonnable fut combattu par le premier président de *Lamoignon* et par l'avocat général *Talon* : et une loi qui était faite pour réformer nos abus, confirma le plus ridicule de tous.

Une déclaration du roi , du 26 avril 1657 , défend au parlement de Paris de continuer la procédure commencée contre le cardinal de *Retz* accusé de crime de lèse-majesté. La même déclaration veut que les procès des cardinaux, archevêques et évêques du royaume, accusés du crime de lèse-majesté , soient instruits et jugés par les juges ecclésiastiques , comme il est ordonné par les canons.

Mais cette déclaration contraire aux usages du royaume n'a été enregistrée dans aucun parlement , et ne ferait pas suivie. Nos livres rapportent plusieurs arrêts qui ont décrété de prise de corps , déposé , confisqué les biens , et condamné à l'amende et à d'autres peines , des cardinaux , des archevêques et des évêques. Ces peines ont été prononcées contre l'évêque de Nantes ; par arrêt du 25 juin 1455.

Contre *Jean de la Balue* , cardinal et évêque d'Angers , par arrêt du 29 juillet 1469.

Contre *Jean Hébert* , évêque de Constance , en 1480.

Contre

Contre *Louis de Rochechouart* , évêque de Nantes , en 1481.

Contre *Geoffroi de Pompadour* , évêque de Périgueux , et *Georges d'Amboise* , évêque de Montauban , en 1488.

Contre *Geoffroi Dintville* , évêque d'Auxerre , en 1531.

Contre *Bernard Lordat* , évêque de Pamiers , en 1537.

Contre le cardinal de *Châtillon* , évêque de Beauvais , le 19 mars 1569.

Contre *Geoffroi de la Martonie* , évêque d'Amiens , le 9 juillet 1594.

Contre *Gilbert Genebrard* , archevêque d'Aix , le 26 janvier 1596.

Contre *Guillaume Rose* , évêque de Senlis , le 5 septembre 1598.

Contre le cardinal de *Sourdis* , archevêque de Bordeaux , le 17 novembre 1615.

Le parlement de Paris décréta de prise de corps le cardinal de *Bouillon* , et fit saisir ses biens par arrêt du 20 juin 1710.

Le cardinal de *Mailly* , archevêque de Reims , fit en 1717 un mandement tendant à détruire la paix ecclésiastique établie par le gouvernement. Le bourreau brûla publiquement le mandement par arrêt du parlement.

Le sieur *Languet* , évêque de Soissons , ayant soutenu qu'il ne pouvait être jugé par

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † Ff

la justice du roi , même pour crime de lèse-majesté , il fut condamné à dix mille livres d'amende.

Dans les troubles honteux excités par les refus de sacremens , le simple présidial de Nantes condamna l'évêque de cette ville à six mille francs d'amende pour avoir refusé la communion à ceux qui la demandaient.

En 1764 , l'archevêque d'Auch , du nom de *Montillet* , fut condamné à une amende ; et son mandement , regardé comme un libelle diffamatoire , fut brûlé par le bourreau à Bordeaux.

Ces exemples ont été très-fréquens. La maxime que les ecclésiastiques sont entièrement soumis à la justice du roi comme les autres citoyens , a prévalu dans tout le royaume. Il n'y a point de loi expresse qui l'ordonne ; mais l'opinion de tous les jurifconsultes , le cri unanime de la nation et le bien de l'Etat font une loi.

P R O P H E T E S.

LE prophète *Jurieu* fut sifflé , les prophètes des Cévennes furent pendus ou roués ; les prophètes qui vinrent du Languedoc et du Dauphiné à Londres furent mis au pilori ; les

prophètes anabaptistes furent condamnés à divers supplices; le prophète *Savonarola* fut cuit à Florence. Et s'il est permis de joindre à tous ceux-là les véritables prophètes juifs, on verra que leur destinée n'a pas été moins malheureuse; le plus grand de leurs prophètes, *S^t Jean-Baptiste*, eut le cou coupé.

On prétend que *Zacharie* fut assassiné; mais heureusement cela n'est pas prouvé. Le prophète *Jeddo* ou *Addo*, qui fut envoyé à Béthel à condition qu'il ne mangerait ni ne boirait, ayant malheureusement mangé un morceau de pain, fut mangé à son tour par un lion, et on trouva ses os sur le grand chemin entre ce lion et son âne. *Jonas* fut avalé par un poisson; il est vrai qu'il ne resta dans son ventre que trois jours et trois nuits; mais c'est toujours passer soixante et douze heures fort mal à son aise.

Habacuc fut transporté en l'air par les cheveux à Babylone. Ce n'est pas un grand malheur, à la vérité; mais c'est une voiture fort incommode. On doit beaucoup souffrir quand on est suspendu par les cheveux l'espace de trois cents milles. J'aurais mieux aimé une paire d'ailes, la jument *Borak* ou l'hippogriffe.

Michée, fils de *Jemilla*, ayant vu le Seigneur assis sur son trône avec l'armée du ciel à droite et à gauche, et le Seigneur ayant

demandé quelqu'un pour aller tromper le roi *Achab* ; le diable s'étant présenté au Seigneur , et s'étant chargé de la commission , *Michée* rendit compte de la part du Seigneur au roi *Achab* de cette aventure céleste. Il est vrai que pour récompense il ne reçut qu'un énorme soufflet de la main du prophète *Sédécia* ; il est vrai qu'il ne fut mis dans un cachot que pour quelques jours : mais enfin il est désagréable pour un homme inspiré , d'être souffleté et fourré dans un cu de basse-fosse.

On croit que le roi *Amasias* fit arracher les dents au prophète *Amos* pour l'empêcher de parler. Ce n'est pas qu'on ne puisse absolument parler sans dents ; on a vu de vieilles édentées très-bavardes : mais il faut prononcer distinctement une prophétie ; et un prophète édenté n'est pas écouté avec le respect qu'on lui doit.

Baruch essuya bien des persécutions. *Ezéchiél* fut lapidé par les compagnons de son esclavage. On ne fait si *Jérémie* fut lapidé , ou s'il fut scié en deux.

Pour *Isaïe* , il passe pour constant qu'il fut scié par ordre de *Manassé* , roitelet de Juda.

Il faut convenir que c'est un méchant métier que celui de prophète. Pour un seul qui , comme *Elie* , va se promener de planètes en planètes dans un beau carrosse de lumière , traîné par quatre chevaux blancs , il y en a

cent qui vont à pied, et qui sont obligés d'aller demander leur dîner de porte en porte. Ils ressemblent assez à *Homère*, qui fut obligé, dit-on, de mendier dans les sept villes qui se disputèrent depuis l'honneur de l'avoir vu naître. Ses commentateurs lui ont attribué une infinité d'allégories auxquelles il n'avait jamais pensé. On a fait souvent le même honneur aux prophètes. Je ne disconviens pas qu'il n'y eût ailleurs des gens instruits de l'avenir. Il n'y a qu'à donner à son ame un certain degré d'exaltation, comme l'a très-bien imaginé un brave philosophe de nos jours, qui voulait percer un trou jusqu'aux antipodes, et enduire les malades de poix résine. (*)

Les Juifs exaltèrent si bien leur ame, qu'ils virent très-clairement toutes les choses futures : mais il est difficile de deviner au juste si par Jérusalem les prophètes entendent toujours la vie éternelle ; si Babylone signifie Londres ou Paris ; si quand ils parlent d'un grand dîner on doit l'expliquer par un jeûne ; si du vin rouge signifie du sang ; si un manteau rouge signifie la foi, et un manteau blanc la charité. L'intelligence des prophètes est l'effort de l'esprit humain.

Il y a encore une grande difficulté à l'égard des prophètes juifs ; c'est que plusieurs d'entre

(*) Voyez la *Diatrise* du docteur *Akakia* ; *Facéties*, tome I.

eux étaient hérétiques samaritains. *Osée* était de la tribu d'Issacar, territoire samaritain ; *Elie* et *Elizée* eux-mêmes en étaient : mais il est aisé de répondre à cette objection. On fait assez que l'esprit souffle où il veut, et que la grâce tombe sur le sol le plus aride comme sur le plus fertile.

P R O P H E T I E S.

S E C T I O N P R E M I E R E.

C E mot, dans son acception ordinaire, signifie prédiction de l'avenir. C'est en ce sens que JESUS (a) disait à ses disciples : Il est nécessaire que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de *Moïse*, dans les prophètes et dans les psaumes, soit accompli. Alors, ajoute l'évangéliste, il leur ouvrit l'esprit afin qu'ils comprissent les Ecritures.

On sentira la nécessité indispensable d'avoir l'esprit ouvert pour comprendre les prophéties, si l'on fait attention que les Juifs, qui en étaient les dépositaires, n'ont jamais pu reconnaître JESUS pour le Messie, et qu'il y a dix-huit siècles que nos théologiens disputent avec eux pour fixer le sens de quelques-unes qu'ils tâchent d'appliquer à JESUS. Telles

(a) *Luc*, chap. XXIV, v. 44 et 45.

font celle de *Jacob* (b) : Le sceptre ne fera point ôté de *Juda*, et le chef de sa cuisse, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé vienne. Celle de *Moïse* (c) : Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères ; c'est lui que vous écouterez. Celle d'*Isaïe* (d) : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils qui sera nommé *Emmanuel*. Celle de *Daniel* (e) : Soixante et dix semaines ont été abrégées en faveur de votre peuple, &c. Notre objet n'est point d'entrer ici dans ce détail théologique.

Observons seulement qu'il est dit dans les Actes des apôtres (f), qu'en donnant un successeur à *Juda*, et dans d'autres occasions, ils se proposaient expressément d'accomplir les prophéties ; mais les apôtres même en citaient quelquefois qui ne se trouvent point dans l'écriture des Juifs ; telle est celle-ci alléguée par *S^t Matthieu* (g) : *JESUS* vint demeurer dans une ville appelée Nazareth, afin que cette prédiction des prophètes fût accomplie : Il sera appelé Nazaréen.

(b) Genèse, chap. XLIX, v. 10.

(c) Deutéronome, chap. XVIII, v. 15.

(d) Chap. VII, v. 14.

(e) Chap. IX, v. 24.

(f) Chap. I, v. 16, et chap. XIII, v. 47.

(g) Chap. II, v. 23.

S' *Jude* , dans son épître , cite aussi une prophétie du livre d'*Hénoch* qui est apocryphe ; et l'auteur de l'ouvrage imparfait sur S' *Matthieu* , parlant de l'étoile vue en Orient par les mages , s'exprime en ces termes : On m'a raconté , dit-il , sur le témoignage de je ne fais quelle écriture , qui n'est pas à la vérité authentique , mais qui réjouit la foi bien loin de la détruire , qu'il y a aux bords de l'Océan oriental une nation qui possédait un livre qui porte le nom de *Seth* , et dans lequel il est parlé de l'étoile qui devait apparaître aux mages , et des présens que les mages devaient offrir au fils de DIEU. Cette nation , instruite par ce livre , choisit douze personnes des plus religieuses d'entre elles , et les chargea du soin d'observer quand l'étoile apparaîtrait. Lorsque quelqu'un d'eux venait à mourir on lui substituait un de ses fils ou de ses proches. Ils s'appelaient mages dans leur langue , parce qu'ils servaient DIEU dans le silence et à voix basse.

Ces mages allaient donc tous les ans , après la récolte des blés , sur une montagne qui est dans leur pays , qu'ils nomment le mont de la victoire , et qui est très-agréable à cause des fontaines qui l'arrosent et des arbres qui la couvrent. Il y a aussi un antre creusé dans le roc , et c'est là qu'après s'être lavés et

purifiés, ils offraient des sacrifices et priaient DIEU en silence pendant trois jours.

Ils n'avaient point discontinué cette pieuse pratique depuis un grand nombre de générations, lorsqu'enfin l'heureuse étoile vint descendre sur leur montagne. On voyait en elle la figure d'un petit enfant, sur lequel il y avait celle d'une croix. Elle leur parla, et leur dit d'aller en Judée. Ils partirent à l'instant, l'étoile marchant toujours devant eux, et ils furent deux années en chemin.

Cette prophétie du livre de *Seth* ressemble à celle de *Zorodascht* ou *Zoroastre*, excepté que la figure que l'on devait voir dans l'étoile était celle d'une jeune fille vierge; aussi *Zoroastre* ne dit pas qu'elle aurait une croix sur elle. Cette prophétie, citée dans l'évangile de l'enfance (*h*), est rapportée ainsi par *Abulpharage* (*i*): *Zoroastre*, le maître des Magaséens, instruisit les Perses de la manifestation future de notre Seigneur JESUS-CHRIST, et leur commanda de lui offrir des présens lorsqu'il serait né. Il les avertit que dans les derniers temps une vierge concevrait sans l'opération d'aucun homme; et que lorsqu'elle mettrait au monde son fils, il apparaîtrait une étoile qui luirait en plein jour, au milieu de laquelle ils verraient la figure d'une jeune

(*h*) Art. VII.

(*i*) Dinaft. page 82.

fille vierge. Ce fera vous , mes enfans , ajouta *Zoroastre* , qui l'apercevrez avant toutes les nations. Lors donc que vous verrez paraître cette étoile , allez où elle vous conduira. Adorez cet enfant naissant ; offrez-lui vos présens ; car c'est le Verbe qui a créé le ciel.

L'accomplissement de cette prophétie est rapporté dans l'Histoire naturelle de *Pline* (k) : mais outre que l'apparition de l'étoile aurait précédé la naissance de JESUS d'environ quarante ans , ce passage semble fort suspect aux savans ; et ce ne serait pas le premier ni le seul qui aurait été interpolé en faveur du christianisme. En voici le précis : » Il parut à Rome , » pendant sept jours , une comète si brillante , » qu'à peine en pouvait-on supporter la vue ; » on apercevait au milieu d'elle un dieu sous » la forme humaine ; on la prit pour l'ame » de *Jules-César* qui venait de mourir , et » on l'adora dans un temple particulier. »

M. *Affeman* , dans sa Bibliothèque orientale (l) , parle aussi d'un livre de *Salomon* , métropolitain de Bassora , intitulé l'*Abeille* , dans lequel il y a un chapitre sur cette prédiction de *Zoroastre*. *Hornius* , qui ne doutait pas de son authenticité , a prétendu que *Zoroastre* était *Balaam* , et cela vraisemblablement parce qu'*Origène* , dans son premier livre contre *Celse* ,

(k) Liv. II, chap. XXV. (l) Tome III, I part. p. 316.

dit (*m*) que les mages avaient sans doute les prophéties de *Balaam* , dont on trouve ces paroles dans les Nombres (*n*) : Une étoile se lèvera de *Jacob* et un homme fortira d'Israël, Mais *Balaam* n'était pas plus juif que *Zoroastre* , puisqu'il dit lui-même qu'il était venu d'Aram, des montagnes d'Orient. (*o*)

D'ailleurs , *S^t Paul* parle expressément à *Tite* (*p*) d'un prophète crétois ; et *S^t Clément d'Alexandrie* (*q*) reconnaît que , comme DIEU voulant sauver les Juifs leur donna des prophètes , il suscita de même les plus excellens hommes d'entre les Grecs , ceux qui étaient les plus propres à recevoir ses grâces ; il les sépara des hommes du vulgaire , afin d'être les prophètes des Grecs , et de les instruire dans leur propre langue. *Platon*, dit-il encore (*r*), n'a-t-il pas prédit en quelque manière l'économie salutaire , lorsque , dans son second livre de la République , il a imité cette parole de l'Ecriture (*s*) : *Désignons-nous du juste , car il nous incommode* , et s'est exprimé en ces termes : Le juste sera battu de verges ; il sera tourmenté , on lui crèvera les yeux ; et , après avoir souffert toutes sortes de maux , il sera enfin crucifié.

(*m*) Chap. XII.

(*q*) Stromat. l. VI, page 638.

(*n*) Chap. XXIV, v. 17. (*r*) Stromat. l. V , page 601.

(*o*) Nomb. c. XXIII, v. 7. (*s*) La Sagesse, c. II, v. 12.

(*p*) Chap. I, v. 12.

S^t *Clément* aurait pu ajouter que si l'on ne creva pas les yeux à JESUS, malgré cette prophétie de *Platon*, on ne lui brisa pas non plus les os, quoiqu'il soit dit dans un psaume (t) : Pendant qu'on brise mes os, mes ennemis, qui me persécutent, m'accablent par leurs reproches. Au contraire, S^t *Jean* (u) dit positivement que les soldats rompirent les jambes aux deux autres qui étaient crucifiés avec lui, mais qu'ils ne rompirent point celles de JESUS, afin que cette parole de l'Ecriture fût accomplie (x) : Vous ne briserez aucun de ses os.

Cette Ecriture, citée par S^t *Jean*, s'entendait à la lettre de l'agneau pascal que devaient manger les Israélites; mais *Jean-Baptiste* ayant appelé (y) JESUS l'agneau de DIEU, non-seulement on lui en fit depuis l'application, mais on prétendit même que sa mort avait été prédite par *Confucius*. *Spizeli* cite l'Histoire de la Chine par *Martini*, dans laquelle il est rapporté que, l'an 39 du règne de *Kingi*, des chasseurs tuèrent hors des portes de la ville un animal rare, que les Chinois appellent *kilin*, c'est-à-dire, agneau de DIEU. A cette nouvelle *Confucius* frappa sa poitrine, jeta de profonds

(t) Ps. XL, v. 11.

(u) Chap. XIX, v. 36.

(x) Exod. chap. XII, v. 46; et N. chap. IX, v. 12.

(y) *Jean*, chap. I, v. 29 et 36.

soupirs , et s'écria plus d'une fois : Kilin , qui est-ce qui a dit que vous étiez venu ? Il ajouta : Ma doctrine tend à sa fin , elle ne sera plus d'aucun usage dès que vous paraîtrez.

On trouve encore une autre prophétie du même *Confucius* dans son second livre, laquelle on applique également à J E S U S , quoiqu'il n'y soit pas désigné sous le nom d'agneau de DIEU. La voici : On ne doit pas craindre que lorsque le Saint , l'attendu des nations sera venu , on ne rende pas à sa vertu tout l'honneur qui lui est dû. Ses œuvres seront conformes aux lois du ciel et de la terre.

Ces prophéties contradictoires prises dans les livres des Juifs semblent excuser leur obstination , et peuvent rendre raison de l'embarras de nos théologiens dans leur controverse avec eux. De plus, celles que nous venons de rapporter des autres peuples , prouvent que l'auteur des Nombres , les apôtres et les pères reconnaissent des prophètes chez toutes les nations. C'est ce que prétendent aussi les Arabes (z), qui comptent cent vingt-quatre mille prophètes depuis la création du monde jusqu'à *Mahomet* , et croient que chacun d'eux a été envoyé à une nation particulière.

Nous parlerons des prophétesses à l'article SIBYLLES.

(z) Hist. des Arabes , chap. XX , par *Abraham Echellensis*.

S E C T I O N I I.

IL est encore des prophètes, nous en avons deux à bicêtre en 1723 ; l'un et l'autre se disaient *Elie*. On les fouetta, et il n'en fut plus question.

Avant les prophètes des Cévènes, qui tiraient des coups de fusil derrière les haies au nom du Seigneur, en 1704, la Hollande eut le fameux *Pierre Jurieu* qui publia l'Accomplissement des prophéties. Mais que la Hollande n'en soit pas trop fière. Il était né en France dans une petite ville appelée Mer, de la généralité d'Orléans. Cependant il faut avouer que ce ne fut qu'à Rotterdam que DIEU l'appela à la prophétie.

Ce *Jurieu* vit clairement, comme bien d'autres, dans l'Apocalypse, que le pape était la bête (a) ; qu'elle tenait *poculum aureum plenum abominationum*, la coupe d'or pleine d'abominations ; que les quatre premières lettres de ces quatre mots latins formaient le mot *papa* ; que par conséquent son règne allait finir ; que les Juifs rentreraient dans Jérusalem ; qu'ils domineraient sur le monde entier pendant mille ans, après quoi viendrait l'antechrist ; puis JESUS assis sur une nuée jugerait les vivans et les morts.

(a) Tome 1, page 187.

Jurieu prophétise expressément (b) que le temps de la grande révolution et de la chute entière du papisme tombera justement sur l'an 1689, que j'estime, dit-il, être le temps de la vendange apocalyptique; car les deux témoins ressusciteront en ce temps-là. Après quoi la France doit rompre avec le pape avant la fin du siècle, ou au commencement de l'autre, et le reste de l'empire antichrétien s'abolira par-tout.

Cette particule disjonctive *ou*, ce signe du doute n'était pas d'un homme adroit. Il ne faut pas qu'un prophète hésite. Il peut être obscur, mais il doit être sûr de son fait.

La révolution du papisme n'étant point arrivée en 1689, comme *Pierre Jurieu* l'avait prédit, il fit faire au plus vite une nouvelle édition où il assura que c'était pour 1690. Et ce qui est étonnant, c'est que cette édition fut suivie immédiatement d'une autre. Il s'en est fallu beaucoup que le Dictionnaire de *Bayle* ait eu une pareille vogue; mais l'ouvrage de *Bayle* est resté, et *Pierre Jurieu* n'est pas même demeuré dans la bibliothèque bleue avec *Nostradamus*.

On n'avait pas alors pour un seul prophète. Un presbytérien anglais, qui étudiait à Utrecht, combattit tout ce que disait *Jurieu* sur les

(b) Tome II, pages 133 et 134.

sept fioles et les sept trompettes de l'Apocalypse , sur le règne de mille ans , sur la conversion des Juifs , et même sur l'antechrist. Chacun s'appuyait de l'autorité de *Cocceius* , de *Coterus* , de *Drabicius* , de *Comenius* , grands prophètes précédens , et de la prophétesse *Christine*. Les deux champions se bornèrent à écrire; on espérait qu'ils se donneraient des soufflets , comme *Sédékia* en appliqua un à *Michée* , en lui disant : *Devine comment l'esprit divin a passé de ma main sur ta joue. Mot à mot : Comment l'esprit a-t-il passé de toi à moi ?* Le public n'eut pas cette satisfaction , et c'est bien dommage.

S E C T I O N I I I.

IL n'appartient qu'à l'Eglise infallible de fixer le véritable sens des prophéties ; car les Juifs ont toujours soutenu , avec leur opiniâtreté ordinaire , qu'aucune prophétie ne pouvait regarder JESUS-CHRIST ; et les pères de l'Eglise ne pouvaient disputer contre eux avec avantage , puisque , hors *S^t Ephrem* , le grand *Origène* et *S^t Jérôme* , il n'y eut jamais aucun père de l'Eglise qui sût un mot d'hébreu.

Ce ne fut qu'au neuvième siècle que *Raban le maure* , depuis évêque de Maïence , apprit la langue

langue juive. Son exemple fut suivi de quelques autres, et alors on commença à disputer avec les rabbins sur le sens des prophéties.

Raban fut étonné des blasphèmes qu'ils prononçaient contre notre Sauveur, l'appelant *bâtard*, *impie*, *fil* de *Panther*, et disant qu'il n'est pas permis de prier DIEU sans le maudire (c) : *Quòd nulla oratio possit apud DEUM accepta esse nisi in eà Dominum nostrum JESUM-CHRISTUM maledicant. Consistentes eum esse impium et filium impii, id est, nescio cujus æthnici quem nominant Panthera, à quo dicunt matrem Domini adulteratam.*

Ces horribles profanations se trouvent en plusieurs endroits dans le Talmud, dans les livres du Nizachon, dans la dispute de *Rittangel*, dans celles de *Jéchiel* et de *Nachmanides*, intitulées *le Rempart de la foi*; et surtout dans l'abominable ouvrage du *Toldos Jeschut*.

C'est particulièrement dans le prétendu Rempart de la foi du rabbin *Isaac*, que l'on interprète toutes les prophéties qui annoncent JESUS-CHRIST en les appliquant à d'autres personnes.

C'est là qu'on assure que la Trinité n'est figurée dans aucun livre hébreu, et qu'on n'y trouve pas la plus légère trace de notre sainte religion. Au contraire, ils allèguent cent

(c) *Wagenfleus, in proæmio, pag. 53.*

endroits qui , selon eux , disent que la loi mosaïque doit durer éternellement.

Le fameux passage qui doit confondre les Juifs et faire triompher la religion chrétienne , de l'aveu de tous nos grands théologiens , est celui d'Isaïe : *Voici une vierge sera enceinte , elle enfantera un fils , et son nom sera Emmanuel ; il mangera du beurre et du miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien.... Et avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien , la terre que tu as en détestation sera abandonnée de ses deux rois..... Et l'Eternel sifflera aux mouches des ruisseaux d'Egypte et aux abeilles qui sont au pays d'Assur.... Et en ce jour-là le Seigneur rasera avec un rasoir de louage le roi d'Assur , la tête et le poil des génitoires , et il achèvera aussi la barbe.... Et l'Eternel me dit : Prends un grand rouleau et y écris avec une touche en gros caractère , qu'on se dépêche de butiner , prenez vite les dépouilles.... Donc je pris avec moi de fidèles témoins , savoir Urie le sacrificateur , et Zacharie fils de Jeberesia. Et je couchai avec la prophétesse , elle conçut et enfanta un enfant mâle ; et l'Eternel me dit : Appelle l'enfant Maher-salal-has-bas. Car avant que l'enfant sache crier mon père et ma mère on enlèvera la puissance de Damas , et le butin de Samarie devant le roi d'Assur.*

Le rabbin Isaac affirme , après tous les autres docteurs de sa loi , que le mot hébreu

alma signifie tantôt une vierge, tantôt une femme mariée ; que *Ruth* est appelée *alma* lorsqu'elle était mère ; qu'une femme adultère est quelquefois même nommée *alma* ; qu'il ne s'agit ici que de la femme du prophète *Isaïe* ; que son fils ne s'appelle point *Emmanuel*, mais *Maher-salal-has-bas* ; que quand ce fils mangera du beurre et du miel, les deux rois qui assiègent Jérusalem seront chassés du pays, &c.

Ainsi ces interprètes aveugles de leur propre religion et de leur propre langue combattent contre l'Eglise, et disent obstinément que cette prophétie ne peut regarder JESUS-CHRIST en aucune manière.

On a mille fois réfuté leur explication dans nos langues modernes. On a employé la force, les gibets, les roues, les flammes ; cependant ils ne se rendent pas encore.

Il a porté nos maladies, et il a soutenu nos douleurs, et nous l'avons cru affligé de plaies, frappé de DIEU et affligé.

Quelque frappante que cette prédiction puisse nous paraître, ces juifs obstinés disent qu'elle n'a nul rapport avec JESUS-CHRIST, et qu'elle ne peut regarder que les prophètes qui étaient persécutés pour les péchés du peuple.

Et voilà que mon serviteur prospérera, sera honoré, et élevé très-haut.

Ils disent encore que cela ne regarde pas JESUS-CHRIST, mais *David* ; que ce roi en effet prospéra , mais que JESUS qu'ils méconnaissent ne prospéra pas.

Voici que je ferai un nouveau pacte avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda.

Ils disent que ce passage ne signifie , selon la lettre et selon le sens , autre chose sinon , je renouvellerai mon pacte avec Juda et avec Israël. Cependant , leur pacte n'a pas été renouvelé ; on ne peut faire un plus mauvais marché que celui qu'ils ont fait. N'importe , ils sont obstinés.

Et toi , Bethléem d'Ephrata , qui es petite dans les milliers de Juda , il sortira pour toi un dominateur en Israël , et sa sortie est depuis le commencement jusqu'à aujourd'hui.

Ils osent nier encore que cette prophétie soit pour JESUS-CHRIST. Ils disent qu'il est évident que *Michée* parle de quelque capitaine natif de Bethléem , qui remportera quelque avantage à la guerre contre les Babyloniens ; car il parle le moment d'après de l'histoire de Babylone et des sept capitaines qui élurent *Darius*. Et si on démontre qu'il s'agit du Messie , ils n'en veulent pas convenir.

Ces Juifs se trompent grossièrement sur Juda qui devait être comme un lion , et qui n'a été que comme un âne sous les Perses , sous

Alexandre, sous les *Séleucides*, sous les *Ptolomées*, sous les Romains, sous les Arabes et sous les Turcs.

Ils ne savent ce qu'ils entendent par le *Shilo*, et par la *verge*, et par la *cuisse de Juda*. La verge n'a été dans Juda qu'un temps très-court; ils disent des pauvretés; mais l'abbé *Houteville* n'en dit-il pas beaucoup davantage avec ses phrases, son néologisme et son éloquence de rhéteur, qui met toujours des mots à la place des choses, et qui se propose des objections très-difficiles pour n'y répondre que par du verbiage?

Tout cela est donc peine perdue; et quand l'abbé *François* ferait encore un livre plus gros, quand il le joindrait aux cinq ou six mille volumes que nous avons sur cette matière, nous en serions plus fatigués sans avoir avancé d'un seul pas.

On se trouve donc plongé dans un chaos qu'il est impossible à la faiblesse de l'esprit humain de débrouiller jamais. On a besoin, encore une fois, d'une Eglise infallible qui juge sans appel. Car enfin, si un chinois, un tartare, un africain, réduit au malheur de n'avoir que du bon sens, lisait toutes ces prophéties, il lui serait impossible d'en faire l'application, ni à JESUS-CHRIST, ni aux

Juifs , ni à personne. Il ferait dans l'étonnement , dans l'incertitude , ne concevrait rien , n'aurait pas une seule idée distincte. Il ne pourrait pas faire un pas dans cet abyme ; il lui faut un guide. Prenons donc l'Eglise pour notre guide , c'est le moyen de cheminer. On arrive avec ce guide , non-seulement au sanctuaire de la vérité , mais à de bons canonicats , à de grosses commanderies , à de très-opulentes abbayes crosseées et mitrées , dont l'abbé est appelé *monseigneur* par ses moines et par ses payfans , à des évêchés qui vous donnent le titre de *prince* ; on jouit de la terre , et on est sûr de posséder le ciel en propre.

P R O P R I E T É.

LIBERTY, and property : c'est le cri anglais. Il vaut mieux que *saint Georges et mon droit* , *saint Denis et mont-joie* : c'est le cri de la nature.

De la Suisse à la Chine , les payfans possèdent des terres en propre. Le droit seul de conquête a pu dans quelques pays dépouiller les hommes d'un droit si naturel.

L'avantage général d'une nation est celui du souverain , du magistrat et du peuple , pendant la paix et pendant la guerre. Cette possession des terres accordées aux payfans

est-elle également utile au trône et aux sujets dans tous les temps ? Pour qu'elle le soit au trône , il faut qu'elle puisse produire un revenu plus considérable et plus de soldats.

Il faut donc voir si le commerce et la population augmenteront. Il est certain que le possesseur d'un terrain cultivera beaucoup mieux son héritage que celui d'autrui. L'esprit de propriété double la force de l'homme. On travaille pour soi et pour sa famille avec plus de vigueur et de plaisir que pour un maître. L'esclave qui est dans la puissance d'un autre , a peu d'inclination pour le mariage. Il craint souvent même de faire des esclaves comme lui. Son industrie est étouffée , son ame abrutie ; et ses forces ne s'exercent jamais dans toute leur élasticité. Le possesseur , au contraire , désire une femme qui partage son bonheur , et des enfans qui l'aident dans son travail. Son épouse et ses fils font ses richesses. Le terrain de ce cultivateur peut devenir dix fois plus fertile qu'auparavant sous les mains d'une famille laborieuse. Le commerce général sera augmenté. Le trésor du prince en profitera. La campagne fournira plus de soldats. C'est donc évidemment l'avantage du prince. La Pologne ferait trois fois plus peuplée et plus riche si le payfan n'était pas esclave.

Ce n'en est pas moins l'avantage des

seigneurs. Qu'un seigneur possède dix mille arpens de terre cultivés par des serfs, dix mille arpens ne lui procureront qu'un revenu très-faible, souvent absorbé par les réparations, et réduit à rien par l'intempérie des saisons. Que fera-ce si la terre est d'une plus vaste étendue, et si le terrain est ingrat? il ne fera que le maître d'une vaste solitude. Il ne sera réellement riche qu'autant que ses vassaux le seront : son bonheur dépend du leur. Si ce bonheur s'étend jusqu'à rendre sa terre trop peuplée, si le terrain manque à tant de mains laborieuses (au lieu qu'auparavant les mains manquaient au terrain), alors l'excédent des cultivateurs nécessaires se répand dans les villes, dans les ports de mer, dans les ateliers des artistes, dans les armées. La population aura produit ce grand bien; et la possession des terres accordées aux cultivateurs, sous la redevance qui enrichit les seigneurs, aura produit cette population.

Il y a une autre espèce de propriété non moins utile; c'est celle qui est affranchie de toute redevance, et qui ne paye que les tributs généraux imposés par le souverain pour le bien et le maintien de l'Etat. C'est cette propriété qui a contribué surtout à la richesse de l'Angleterre, de la France et des villes libres d'Allemagne. Les souverains qui
affranchirent

affranchirent les terrains dont étaient composés leurs domaines , en recueillirent d'abord un grand avantage , puisqu'on acheta chèrement ces franchises : et ils en retirent aujourd'hui un bien plus grand , surtout en Angleterre et en France , par les progrès de l'industrie et du commerce.

L'Angleterre donna un grand exemple au seizième siècle , lorsqu'on affranchit les terres dépendantes de l'Eglise et des moines. C'était une chose bien odieuse , bien préjudiciable à un Etat , de voir des hommes voués par leur institut à l'humilité et à la pauvreté , devenus les maîtres des plus belles terres du royaume , traiter les hommes , leurs frères , comme des animaux de service , faits pour porter leurs fardeaux. La grandeur de ce petit nombre de prêtres avilissait la nature humaine. Leurs richesses particulières appauvrirent le reste du royaume. L'abus a été détruit , et l'Angleterre est devenue riche.

Dans tout le reste de l'Europe , le commerce n'a fleuri , les arts n'ont été en honneur , les villes ne se sont accrues et embellies , que quand les seigns de la couronne et de l'Eglise ont eu des terres en propriété. Et ce qu'on doit soigneusement remarquer , c'est que si l'Eglise y a perdu des droits qui ne lui appartenaient pas , la couronne y a gagné

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † H h

l'extension de ses droits légitimes; car l'Eglise, dont la première institution est d'imiter son législateur humble et pauvre, n'est point faite originairement pour s'engraïsser du fruit des travaux des hommes; et le souverain, qui représente l'Etat, doit économiser le fruit de ces mêmes travaux pour le bien de l'Etat même et pour la splendeur du trône. Par-tout où le peuple travaille pour l'Eglise, l'Etat est pauvre: par-tout où le peuple travaille pour lui et pour le souverain, l'Etat est riche.

C'est alors que le commerce étend par-tout ses branches. La marine marchande devient l'école de la marine militaire. De grandes compagnies de commerce se forment. Le souverain trouve, dans les temps difficiles, des ressources auparavant inconnues. Ainsi dans les Etats autrichiens, en Angleterre, en France, vous voyez le prince emprunter facilement de ses sujets cent fois plus qu'il n'en pouvait arracher par la force, quand les peuples croupissaient dans la servitude.

Tous les payfans ne seront pas riches; et il ne faut pas qu'ils le soient. On a besoin d'hommes qui n'aient que leurs bras et de la bonne volonté. Mais ces hommes même, qui semblent le rebut de la fortune, participeront au bonheur des autres. Ils seront libres de vendre leur travail à qui voudra le

mieux payer. Cette liberté leur tiendra lieu de propriété. L'espérance certaine d'un juste salaire les soutiendra. Ils élèveront avec gaieté leurs familles dans leurs métiers laborieux et utiles. C'est surtout cette classe d'hommes si méprisables aux yeux des puissans , qui fait la pépinière des soldats. Ainsi , depuis le sceptre jusqu'à la faux et à la houlette , tout s'anime , tout prospère , tout prend une nouvelle force par ce seul ressort.

Après avoir vu s'il est avantageux à un Etat que les cultivateurs soient propriétaires , il reste à voir jusqu'où cette concession peut s'étendre. Il est arrivé dans plus d'un royaume, que le serf affranchi , étant devenu riche par son industrie , s'est mis à la place de ses anciens maîtres appauvris par leur luxe. Il a acheté leurs terres , il a pris leurs noms. L'ancienne noblesse a été avilie ; et la nouvelle n'a été qu'enviée et méprisée. Tout a été confondu. Les peuples qui ont souffert ces usurpations ont été le jouet des nations qui se sont préservées de ce fléau.

Les erreurs d'un gouvernement peuvent être une leçon pour les autres. Ils profitent du bien qu'il a fait ; ils évitent le mal où il est tombé.

Il est si aisé d'opposer le frein des lois à la cupidité et à l'orgueil des nouveaux parvenus ;

de fixer l'étendue des terrains roturiers qu'ils peuvent acheter ; de leur interdire l'acquisition des grandes terres seigneuriales (1) ; que jamais un gouvernement ferme et sage ne pourra se repentir d'avoir affranchi la servitude et d'avoir enrichi l'indigence. Un bien ne produit jamais un mal, que lorsque ce bien est poussé à un excès vicieux , et alors il cesse d'être bien. Les exemples des autres nations avertissent ; et c'est ce qui fait que les peuples qui sont policés les derniers surpassent souvent les maîtres dont ils ont pris les leçons.

P R O V I D E N C E.

J'ÉTAIS à la grille lorsque sœur *Fessue* disait à sœur *Confite* : La Providence prend un soin visible de moi : vous savez comme j'aime mon moineau ; il était mort , si je n'avais pas dit neuf *Ave Maria* pour obtenir sa guérison. DIEU a rendu mon moineau à la vie ; remercions la sainte Vierge.

(1) Ces deux dernières lois seraient injustes. Mais si on voulait s'opposer à la trop grande inégalité des richesses , et qu'on n'eût ni assez de courage , ni une politique assez éclairée , pour abolir absolument les substitutions et les droits d'ainesse , on pourrait restreindre ce privilège aux fiefs possédés par la noblesse ancienne ou titrée. Ce serait du moins agir conséquemment d'après un principe vicieux , à la vérité , celui de favoriser les distinctions entre les états.

Un métaphysicien lui dit : Ma sœur , il n'y a rien de si bon que des *Ave Maria* , surtout quand une fille les récite en latin dans un faubourg de Paris ; mais je ne crois pas que DIEU s'occupe beaucoup de votre moineau , tout joli qu'il est ; songez , je vous prie , qu'il a d'autres affaires. Il faut qu'il dirige continuellement le cours de seize planètes et de l'anneau de Saturne , au centre desquels il a placé le soleil qui est aussi gros qu'un million de nos terres. Il a des milliers de milliers d'autres soleils , de planètes et de comètes à gouverner. Ses lois immuables et son concours éternel font mouvoir la nature entière : tout est lié à son trône par une chaîne infinie dont aucun anneau ne peut jamais être hors de sa place. Si des *Ave Maria* avaient fait vivre le moineau de sœur *Fessue* un instant de plus qu'il ne devait vivre , ces *Ave Maria* auraient violé toutes les lois posées de toute éternité par le grand Etre ; vous auriez dérangé l'univers , il vous aurait fallu un nouveau monde , un nouveau Dieu , un nouvel ordre de choses.

S O E U R F E S S U E .

Quoi ! vous croyez que DIEU fasse si peu de cas de sœur *Fessue* ?

LE METAPHYSICIEN.

Je suis fâché de vous dire que vous n'êtes ,

H h 3

comme moi , qu'un petit chaînon imperceptible de la chaîne infinie ; que vos organes , ceux de votre moineau et les miens , sont destinés à subsister un nombre déterminé de minutes dans ce faubourg de Paris.

S O E U R F E S S U E.

S'il est ainsi , j'étais prédestinée à dire un nombre déterminé d'*Ave Maria*.

LE M E T A P H Y S I C I E N.

Oui ; mais ils n'ont pas forcé DIEU à prolonger la vie de votre moineau au-delà de son terme. La constitution du monde portait que dans ce couvent , à une certaine heure , vous prononceriez comme un perroquet certaines paroles dans une certaine langue que vous n'entendez point ; que cet oiseau né comme vous par l'action irrésistible des lois générales , ayant été malade se porterait mieux ; que vous vous imagineriez l'avoir guéri avec des paroles , et que nous aurions ensemble cette conversation.

S O E U R F E S S U E.

Monsieur , ce discours sent l'hérésie. Mon confesseur , le révérend père de *Menou* , en inférera que vous ne croyez pas à la Providence.

LE M E T A P H Y S I C I E N.

Je crois la Providence générale , ma chère sœur , celle dont est émanée de toute éternité

la loi qui règle toute chose, comme la lumière jaillit du soleil ; mais je ne crois point qu'une Providence particulière change l'économie du monde pour votre moineau ou pour votre chat.

S O E U R F E S S U E.

Mais pourtant, si mon confesseur vous dit, comme il me l'a dit à moi, que DIEU change tous les jours ses volontés en faveur des âmes dévotes.

L E M E T A P H Y S I C I È N.

Il me dira la plus plate bêtise qu'un confesseur de filles puisse dire à un homme qui pense.

S O E U R F E S S U E.

Mon confesseur une bête ! sainte Vierge Marie !

L E M E T A P H Y S I C I È N.

Je ne dis pas cela ; je dis qu'il ne pourrait justifier que par une bêtise énorme les faux principes qu'il vous a insinués, peut-être fort adroitement, pour vous gouverner.

S O E U R F E S S U E.

Ouais ! j'y penserai ; cela mérite réflexion.

PUISSANCE, TOUTE-PUISSANCE.

JE suppose que celui qui lira cet article est convaincu que ce monde est formé avec intelligence, et qu'un peu d'astronomie et d'anatomie suffisent pour faire admirer cette intelligence universelle et suprême.

Encore une fois, *Mens agitât molem.*

Peut-il savoir par lui-même si cette intelligence est toute-puissante; c'est-à-dire infiniment-puissante? A-t-il la moindre notion de l'infini, pour comprendre ce que c'est qu'une puissance infinie?

Le célèbre historien philosophe *David Hume* dit (a) : „ Un poids de dix onces est enlevé „ dans la balance par un autre poids, dont cet „ autre poids est de plus de dix onces; mais „ on ne peut apporter de raison pourquoi il „ doit être de cent. „

On peut dire de même : Tu reconnais une intelligence suprême assez forte pour te former, pour te conserver un temps limité, pour te récompenser, pour te punir. En fais-tu assez pour te démontrer qu'elle peut davantage?

Comment peux-tu te prouver par ta raison que cet Etre peut plus qu'il n'a fait ?

(a) *Particular providence*, page 359.

La vie de tous les animaux est courte. Pouvait-il la faire plus longue ?

Tous les animaux sont la pâture les uns des autres sans exception : tout naît pour être dévoré. Pouvait-il former sans détruire ?

Tu ignores quelle est sa nature. Tu ne peux donc savoir si sa nature ne l'a pas forcé de ne faire que les choses qu'il a faites.

Ce globe n'est qu'un vaste champ de destruction et de carnage. Ou le grand Être a pu en faire une demeure éternelle de délices pour tous les êtres sensibles ; ou il ne l'a pas pu. S'il l'a pu et s'il ne l'a pas fait, crains de le regarder comme malfaisant ; mais s'il ne l'a pas pu , ne crains point de le regarder comme une puissance très-grande, circonscrite par sa nature dans ses limites.

Qu'elle soit infinie ou non, cela ne t'importe. Il est indifférent à un sujet que son maître possède cinq cents lieues de terrain ou cinq mille , il n'en est ni plus ni moins sujet.

Lequel serait plus injurieux à cet Être ineffable de dire : il a fait des malheureux sans pouvoir s'en dispenser , ou il les a faits pour son plaisir ?

Plusieurs sectes le représentent comme cruel ; d'autres , de peur d'admettre un Dieu méchant , ont l'audace de nier son existence. Ne vaut-il pas mieux dire que probablement.

la nécessité de sa nature et celle des choses ont tout déterminé ?

Le monde est le théâtre du mal moral et du mal physique ; on ne le sent que trop : et le Tout est bien de *Shaftesbury*, de *Bolingbroke* et de *Pope*, n'est qu'un paradoxe de bel esprit , une mauvaise plaisanterie.

Les deux principes de *Zoroastre* et de *Manès*, tant ressautés par *Bayle*, sont une plaisanterie plus mauvaise encore. Ce sont, comme on l'a déjà observé, les deux médecins de *Molière*, dont l'un dit à l'autre : Passez-moi l'émétique, et je vous passerai la saignée. Le manichéisme est absurde ; et voilà pourquoi il a eu un si grand parti.

J'avoue que je n'ai point été éclairé par tout ce que dit *Bayle* sur les manichéens et sur les pauliciens. C'est de la controverse ; j'aurais voulu de la pure philosophie. Pourquoi parler de nos mystères à *Zoroastre* ? Dès que vous osez traiter nos mystères, qui ne veulent que de la foi et non du raisonnement, vous vous ouvrez des précipices.

Le fatras de notre théologie scolastique n'a rien à faire avec le fatras des rêveries de *Zoroastre*.

Pourquoi discuter avec *Zoroastre* le péché originel ? il n'en a jamais été question que du temps de *S^t Augustin*. *Zoroastre* ni aucun

législateur de l'antiquité n'en avait entendu parler.

Si vous disputez avec *Zoroastre*, mettez sous la clef l'ancien et le nouveau Testament qu'il ne connaissait pas ; et qu'il faut révéler sans vouloir les expliquer.

Qu'aurais-je donc dit à *Zoroastre* ? ma raison ne peut admettre deux dieux qui se combattent, cela n'est bon que dans un poëme où *Minerve* se querelle avec *Mars*. Ma faible raison est bien plus contente d'un seul grand Etre, dont l'essence était de faire, et qui a fait tout ce que sa nature lui a permis, qu'elle n'est satisfaite de deux grands Etres, dont l'un gâte tous les ouvrages de l'autre. Votre mauvais principe *Arimane* n'a pu déranger une seule des lois astronomiques et physiques du bon principe *Oromase* ; tout marche avec la plus grande régularité dans les cieux. Pourquoi le méchant *Arimane* n'aurait-il eu de puissance que sur ce petit globe de la terre ?

Si j'avais été *Arimane* j'aurais attaqué *Oromase* dans ses belles et grandes provinces de tant de soleils et d'étoiles. Je ne me ferais pas borné à lui faire la guerre dans un petit village.

Il y a beaucoup de mal dans ce village : mais d'où savons-nous que ce mal n'était pas inévitable ?

Vous êtes forcé d'admettre une intelligence répandue dans l'univers ; mais 1°. savez-vous , par exemple , si cette puissance s'étend jusqu'à prévoir l'avenir ? Vous l'avez assuré mille fois ; mais vous n'avez jamais pu ni le prouver ni le comprendre. Vous ne pouvez savoir comment un être quelconque voit ce qui n'est pas. Or l'avenir n'est pas ; donc nul être ne peut le voir. Vous vous réduisez à dire qu'il prévoit ; mais prévoir c'est conjecturer. (b)

Or un Dieu qui , selon vous , conjecture , peut se tromper. Il s'est réellement trompé dans votre système ; car s'il avait prévu que son ennemi empoisonnerait ici-bas toutes ses œuvres , il ne les aurait pas produites ; il ne se serait pas préparé lui-même la honte d'être continuellement vaincu.

2°. Ne lui fais-je pas bien plus d'honneur en disant qu'il a fait tout par la nécessité de sa nature , que vous ne lui en faites en lui suffisant un ennemi qui défigure , qui fouille , qui détruit ici-bas toutes ses œuvres ?

3°. Ce n'est point avoir de DIEU une idée indigne , que de dire qu'ayant formé des milliers de mondes où la mort et le mal n'habitent point , il a fallu que le mal et la mort habitassent dans celui-ci.

4°. Ce n'est point rabaisser DIEU que de dire :

(b) C'est le sentiment des sociniens.

qu'il ne pouvait former l'homme sans lui donner de l'amour propre ; que cet amour propre ne pouvait le conduire sans l'égarer presque toujours ; que les passions sont nécessaires , mais qu'elles sont funestes ; que la propagation ne peut s'exécuter sans désirs ; que ces désirs ne peuvent animer l'homme sans querelles ; que ces querelles amènent nécessairement des guerres , &c.

5°. En voyant une partie des combinaisons du règne végétal , animal et minéral , et ce globe percé par-tout comme un crible , d'où tant d'exhalaisons s'échappent en foule , quel sera le philosophe assez hardi ou le scolastique assez imbécille pour voir clairement que la nature pouvait arrêter les effets des volcans , les intempéries de l'atmosphère , la violence des vents , les pestes , et tous les fléaux destructeurs ?

6°. Il faut être bien puissant , bien fort , bien industrieux , pour avoir formé des lions qui dévorent des taureaux , et produit des hommes qui inventent des armes pour tuer d'un seul coup , non-seulement les taureaux et les lions , mais encore pour se tuer les uns les autres. Il faut être très-puissant pour avoir fait naître des araignées qui tendent des filets pour prendre des mouches ; mais ce n'est pas être tout-puissant , infiniment puissant.

7°. Si le grand Etre avait été infiniment puissant , il n'y a nulle raison pour laquelle il n'aurait pas fait les animaux sensibles infiniment heureux ; il ne l'a pas fait , donc il ne l'a pas pu.

8°. Toutes les sectes des philosophes ont échoué contre l'écueil du mal physique et moral. Il ne reste que d'avouer que DIEU ayant agi pour le mieux n'a pu agir mieux.

9°. Cette nécessité tranche toutes les difficultés et finit toutes les disputes. Nous n'avons pas le front de dire , *tout est bien* ; nous disons , tout est le moins mal qu'il se pouvait.

10°. Pourquoi un enfant meurt-il souvent dans le sein de sa mère ? Pourquoi un autre ayant eu le malheur de naître , est-il réservé à des tourmens aussi longs que sa vie , terminés par une mort affreuse ?

Pourquoi la source de la vie a-t-elle été empoisonnée dans toute la terre depuis la découverte de l'Amérique ? Pourquoi depuis le septième siècle de notre ère vulgaire , la petite vérole emporte-t-elle la huitième partie du genre-humain ? Pourquoi de tout temps les vessies ont-elles été sujettes à être des carrières de pierres ? Pourquoi la peste , la guerre , la famine et l'inquisition ? Tournez - vous de tous les sens , vous ne trouverez d'autre solution , sinon que tout a été nécessaire.

Je parle ici aux seuls philosophes et non pas aux théologiens. Nous savons que la foi est le fil du labyrinthe. Nous savons bien que la chute d'*Adam* et d'*Eve*, le péché originel, la puissance immense donnée aux diables, la prédilection accordée par le grand Etre au peuple juif, et le baptême substitué à l'amputation du prépuce, sont les réponses qui éclaircissent tout. Nous n'avons argumenté que contre *Zoroastre* et non contre l'université de Conimbre ou Coïmbre, à laquelle nous nous soumettons dans tous nos articles. (Voyez les Lettres de *Memmius* à *Cicéron*, et répondez-y, si vous pouvez.) (*)

P U I S S A N C E.

Les deux puissances.

SECTION PREMIERE.

QUICONQUE tient le sceptre et l'encensoir, a les deux mains fort occupées. On peut le regarder comme un homme fort habile, s'il commande à des peuples qui ont le sens commun : mais s'il n'a affaire qu'à des imbécilles, à des espèces de sauvages, on peut le comparer au cocher de *Bernier*, que son maître

(*) Voyez le vol. de *Philosophie*.

rencontra un jour dans un carrefour de Delhi , haranguant la populace et lui vendant de l'orviétan. Quoi ! *Lapierre* , lui dit *Bernier* , tu es devenu médecin ? Oui , Monsieur , lui répondit le cocher ; tel peuple , tel charlatan.

Le daïri des Japonais , le dalaï-lama du Thibet , auraient pu en dire autant. *Numa Pompilius* même avec son *Egérie* , aurait fait la même réponse à *Bernier*. *Melchisédech* était probablement dans le cas , aussi-bien que cet *Anius* dont parle *Virgile* au troisième chant de l'*Enéide*.

*Rex Anius ; rex idem hominum Phœbique sacerdos ,
Vittis et sacrâ redimitus tempora lauro.*

Je ne fais quel traducteur du seizième siècle a traduit ainsi ces vers de *Virgile* :

Anius qui fut roi tout ainsi qu'il fut prêtre ,
Mange à deux rateliers , et doublement est maître.

Ce charlatan *Anius* n'était roi que de l'île de Délos , très-chétif royaume , qui , après celui de *Melchisédech* et d'*Yvetot* , était un des moins considérables de la terre ; mais le culte d'*Apollon* lui avait donné une grande réputation : il suffit d'un saint pour mettre tout un pays en crédit.

Trois électeurs allemands sont plus puissans
qu'*Anius* ,

qu'*Anius* , et ont comme lui le droit de mitre et de couronne , quoique subordonné , du moins en apparence , à l'empereur romain , qui n'est que l'empereur d'Allemagne. Mais de tous les pays où la plénitude du sacerdoce et la plénitude de la royauté constituent la puissance la plus pleine qu'on puisse imaginer ; c'est Rome moderne.

Le pape est regardé , dans la partie de l'Europe catholique , comme le premier des rois et le premier des prêtres. Il en fut de même dans la Rome qu'on appelle *païenne* ; *Jules-César* était à la fois grand-pontife , dictateur , guerrier , vainqueur , très-éloquent , très-galant ; en tout le premier des hommes , et à qui nul moderne n'a pu être comparé , excepté dans une épître dédicatoire.

Le roi d'Angleterre possède à peu-près les mêmes dignités que le pape en qualité de chef de l'Eglise.

L'impératrice de Russie est aussi maîtresse absolue de son clergé dans l'empire le plus vaste qui soit sur la terre. L'idée qu'il peut exister deux puissances opposées l'une à l'autre dans un même Etat , y est regardée par le clergé même , comme une chimère aussi absurde que pernicieuse.

Je dois rapporter à ce propos une lettre que l'impératrice de Russie , *Catherine II* , daigna

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † I i

m'écrire au mont Krapac , le 22 août 1765 ,
et dont elle m'a permis de faire usage dans
l'occasion.

„ Des capucins qu'on tolère à Moscou
„ (car la tolérance est générale dans cet
„ empire ; il n'y a que les jésuites qui n'y
„ font pas soufferts) (1) : s'étant opiniâtrés
„ cet hiver à ne pas vouloir enterrer un français
„ qui était mort subitement , sous prétexte
„ qu'il n'avait pas reçu les sacremens , *Abraham*
„ *Chaumeix* fit un factum contre eux , pour
„ leur prouver qu'ils devaient enterrer un
„ mort ; mais ce factum , ni deux réquisitions
„ du gouverneur ne purent porter ces pères à
„ obéir. A la fin on leur fit dire de choisir ,
„ ou de passer la frontière , ou d'enterrer ce
„ français : ils partirent , et j'envoyai d'ici
„ des augustins plus dociles , qui voyant
„ qu'il n'y avait pas à badiner , firent tout
„ ce qu'on voulut.

„ Voilà donc *Abraham Chaumeix* en Russie
„ qui devient raisonnable ; ils s'oppose à la
„ persécution. S'il prenait de l'esprit , il ferait
„ croire les miracles aux plus incrédules ; mais
„ tous les miracles du monde n'effaceront pas

(1) On a commencé à les y souffrir depuis qu'ils ont été
détruits par le pape ; parce qu'ils ne peuvent plus être
dangereux.

„ sa honte d'avoir été le délateur de l'Encyclo-
 „ pédie.

.

„ Les sujets de l'Eglise, souffrant des vexa-
 „ tions souvent tyranniques, auxquelles les
 „ fréquens changemens de maîtres contri-
 „ buaient beaucoup, se révoltèrent vers la
 „ fin du règne de l'impératrice *Elisabeth*, et
 „ ils étaient à mon avènement plus de cent
 „ mille en armes. C'est ce qui fit qu'en 1762
 „ j'exécutai le projet de changer entièrement
 „ l'administration des biens du clergé, et de
 „ fixer ses revenus. *Arsène*, évêque de Rostou,
 „ s'y opposa, poussé par quelques-uns de ses
 „ confrères, qui ne trouvèrent pas à propos
 „ de se nommer. Il envoya deux mémoires
 „ où il voulait établir le principe absurde des
 „ deux puissances. Il avait déjà fait cette ten-
 „ tative du temps de l'impératrice *Elisabeth* ;
 „ on s'était contenté de lui imposer silence :
 „ mais son insolence et sa folie redoublant,
 „ il fut jugé par le métropolitain de Novo-
 „ gorod et par le synode entier, condamné
 „ comme fanatique, coupable d'une entre-
 „ prise contraire à la foi orthodoxe autant
 „ qu'au pouvoir souverain ; déchu de sa
 „ dignité et de la prêtrise, et livré au bras

„ séculier. Je lui fis grâce , et je me contentai
„ de le réduire à la condition de moine. „

Telles sont ses propres paroles ; il en résulte qu'elle fait soutenir l'Eglise et la contenir ; qu'elle respecte l'humanité autant que la religion ; qu'elle protège le laboureur autant que le prêtre ; que tous les ordres de l'Etat doivent la bénir.

J'aurai encore l'indiscrétion de transcrire ici un passage d'une de ses lettres :

„ La tolérance est établie chez nous ; elle
„ fait loi de l'Etat ; il est défendu de persé-
„ cuter. Nous avons , il est vrai , des fanati-
„ ques , qui faute de persécution se brûlent
„ eux-mêmes ; mais si ceux des autres pays
„ en faisaient autant , il n'y aurait pas grand
„ mal , le monde en serait plus tranquille ,
„ et *Calas* n'aurait pas été roué. „

Ne croyez pas qu'elle écrive ainsi par un enthousiasme passager et vain , qu'on désavoue ensuite dans la pratique , ni même par le désir louable d'obtenir dans l'Europe les suffrages des hommes qui pensent et qui enseignent à penser. Elle pose ces principes pour base de son gouvernement. Elle a écrit de sa main dans le conseil de législation , ces paroles , qu'il faut graver aux portes de toutes les villes :

„ Dans un grand empire qui étend sa domi-
„ nation sur autant de peuples divers qu'il y
„ a de différentes croyances parmi les hom-
„ mes , la faute la plus nuisible serait l'into-
„ lérance. „

Remarquez qu'elle n'hésite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes , j'ai presque dit des délits. Ainsi une impératrice despotique détruit dans le fond du Nord la persécution et l'esclavage. Tandis que dans le Midi....

(a) Jugez après cela , Monsieur , s'il se trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne fera pas prêt de signer le panégyrique que vous méditez. Non-seulement cette princesse est tolérante ; mais elle veut que ses voisins le soient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir suprême pour établir la liberté de conscience. C'est la plus grande époque que je connaisse dans l'histoire moderne.

C'est à peu-près ainsi que les anciens Persans défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût à Dieu qu'au lieu des Barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie et des montagnes de l'Immaüs et du Caucase vers les Alpes et les Pyrénées pour tout ravager , on vît descendre aujourd'hui des armées

(a) Ceci est tiré d'une lettre du citoyen du mont Krapac , dans laquelle se trouve l'extrait de la lettre de l'impératrice.

pour renverser le tribunal de l'inquisition , tribunal plus horrible que les sacrifices de sang humain tant reprochés à nos pères !

Enfin, ce génie supérieur veut faire entendre à ses voisins ce que l'on commence à comprendre en Europe , que des opinions métaphysiques inintelligibles , qui sont les filles de l'absurdité , sont les mères de la discorde ; et que l'Eglise au lieu de dire : Je viens apporter le glaive et non la paix , doit dire hautement : J'apporte la paix et non le glaive. Aussi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les dissidens.

S E C T I O N I I.

Conversation du révérend père Bouvet , missionnaire de la compagnie de JESUS , avec l'empereur Cam-hi , en présence de frère Attiret , jésuite , tirée des mémoires secrets de la mission en 1772.

P E R E B O U V E T.

OUI , sacrée Majesté , dès que vous aurez eu le bonheur de vous faire baptiser par moi , comme je l'espère , vous ferez soulagé de la moitié du fardeau immense qui vous accable. Je vous ai parlé de la fable d'*Atlas* qui portait le ciel sur ses épaules. *Hercule* le soulagea et

porta le ciel. Vous êtes l'*Atlas*, et *Hercule* est le pape. Il y aura deux puissances dans votre empire. Notre bon *Clément XI* sera la première. Ainsi vous goûterez le plus grand des biens ; celui d'être oisif pendant votre vie , et d'être sauvé après votre mort.

L' E M P E R E U R.

Vraiment je suis très-obligé à ce cher pape qui daigne prendre cette peine : mais comment pourra-t-il gouverner mon empire à six mille lieues de chez lui ?

P E R E B O U V E T.

Rien n'est plus aisé , sacrée Majesté impériale. Nous sommes ses vicaires apostoliques ; il est vicaire de DIEU , ainsi vous serez gouverné par DIEU même.

L' E M P E R E U R.

Quel plaisir ! je ne me sens pas d'aise. Votre vice-Dieu partagera donc avec moi les revenus de l'empire ? car toute peine vaut salaire.

P E R E B O U V E T.

Notre vice-Dieu est si bon qu'il ne prendra d'ordinaire que le quart tout au plus , excepté dans les cas de désobéissance. Notre casuel ne montera qu'à deux millions sept cents cinquante mille onces d'argent pur. C'est un bien mince objet en comparaison des biens célestes.

L' E M P E R E U R .

Oui , c'est marché donné. Votre Rome en tire autant apparemment du grand-mogol mon voisin , de l'empire du Japon mon autre voisin , de l'impératrice de Russie mon autre bonne voisine , de l'empire de Perse , de celui de Turquie.

P E R E B O U V E T .

Pas encore ; mais cela viendra grâce à DIEU et à nous.

L' E M P E R E U R .

Et combien vous en revient-il à vous autres ?

P E R E B O U V E T .

Nous n'avons point de gages fixes ; mais nous sommes comme la principale actrice d'une comédie d'un comte de *Cailus* mon compatriote , tout ce que je . . . c'est pour moi.

L' E M P E R E U R .

Mais , dites-moi si vos princes chrétiens de l'Europe payent à votre italien à proportion de ma taxe ?

P E R E B O U V E T .

Non , la moitié de cette Europe est séparée de lui , et ne le paye point : l'autre moitié paye le moins qu'elle peut.

L' E M P E R E U R .

Vous me disiez ces jours passés qu'il était maître d'un assez joli pays.

P E R E

P E R E B O U V E T.

Oui , mais ce domaine lui produit peu ; il est en friche.

L' E M P E R E U R.

Le pauvre homme ! il ne fait pas faire cultiver sa terre, et il prétend gouverner-les miennes !

P E R E B O U V E T.

Autrefois dans un de nos conciles , c'est-à-dire , dans un de nos sénats de prêtres , qui se tenait dans une ville nommée Constance , notre saint père fit proposer une taxe nouvelle pour soutenir sa dignité. L'assemblée répondit qu'il n'avait qu'à faire labourer son domaine ; mais il s'en donna bien de garde ; il aima mieux vivre du produit de ceux qui labourent dans d'autres royaumes. Il lui parut que cette manière de vivre avait plus de grandeur.

L' E M P E R E U R.

Oh bien , allez lui dire que non-seulement je fais labourer chez moi , mais que je laboure moi-même ; et je doute fort que ce soit pour lui.

P E R E B O U V E T.

Ah ! sainte vierge *Marie* ! je suis pris pour dupe.

L' E M P E R E U R.

Partez vite , j'ai été trop indulgent.

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † Kk

FRERE ATTIRET à FRERE BOUVET.

Je vous avais bien dit que l'empereur, tout bon qu'il est, avait plus d'esprit que vous et moi."

P U R G A T O I R E.

IL est assez singulier que les Eglises protestantes se soient réunies à crier que le purgatoire fut inventé par les moines. Il est bien vrai qu'ils inventèrent l'art d'attraper de l'argent des vivans en priant DIEU pour les morts ; mais le purgatoire était avant tous les moines.

Ce qui peut avoir induit les doctes en erreur, c'est que ce fut le pape *Jean XVI* qui institua, dit-on, la fête des morts vers le milieu du dixième siècle. De cela seul je conclus qu'on priait pour eux auparavant ; car si on se mit à prier pour tous, il est à croire qu'on priait déjà pour quelques-uns d'entre eux, de même qu'on n'inventa la fête de tous les saints que parce qu'on avait long-temps auparavant fêté plusieurs bienheureux. La différence entre la toussaint et la fête des morts, c'est qu'à la première nous invoquons, et à la seconde nous sommes invoqués ; à la première nous nous recommandons à tous les heureux, et à

la seconde les malheureux se recommandent à nous.

Les gens les plus ignorans savent comment cette fête fut instituée d'abord à Cluni, qui était alors terre de l'empire allemand. Faut-il redire que „ S^t *Odilon*, abbé de Cluni, était „ coutumier de délivrer beaucoup d'ames du „ purgatoire par ses messes et par ses prières; „ et qu'un jour un chevalier ou un moine, „ revenant de la Terre-Sainte, fut jeté par la „ tempête dans une petite île où il rencontra „ un hermite, lequel lui dit qu'il y avait là „ auprès de grandes flammes et furieux incen- „ dies, où les trépassés étaient tourmentés, et „ qu'il entendait souvent les diables se plain- „ dre de l'abbé *Odilon* et de ses moines, qui „ délivraient tous les jours quelque ame; „ qu'il fallait prier *Odilon* de continuer, afin „ d'accroître la joie des bienheureux au ciel, „ et la douleur des diables en enfer. „

C'est ainsi que frère *Girard* jésuite raconte la chose dans sa *Fleur des saints* (a), d'après frère *Ribadeneira*. *Fleury* diffère un peu de cette légende, mais il en a conservé l'essentiel.

Cette révélation engagea S^t *Odilon* à instituer dans Cluni la fête des trépassés, qui ensuite fut adoptée par l'Eglise.

C'est depuis ce temps que le purgatoire

(a) Tome II, page 445.

valut tant d'argent à ceux qui avaient le pouvoir d'en ouvrir les portes. C'est en vertu de ce pouvoir que le roi d'Angleterre *Jean*, ce grand terrien, surnommé *sans terre*, en se déclarant homme-lige du pape *Innocent III*, et en lui soumettant son royaume, obtint la délivrance d'une ame de ses parens qui était excommuniée; *pro mortuo excommunicato pro quo supplicat consanguinei*.

La chancellerie romaine eut même son tarif pour l'absolution des morts; et il y eut beaucoup d'autels privilégiés, où chaque-messe qu'on disait, au quatorzième siècle et au quinzième, pour six liards, délivrait une ame. Les hérétiques avaient beau remontrer qu'à la vérité les apôtres avaient eu le droit de délier tout ce qui était lié sur terre, mais non pas sous terre. On leur courait sus comme à des scélérats qui osaient douter du pouvoir des clefs. Et en effet, il est à remarquer que, quand le pape veut bien vous remettre cinq ou six cents ans de purgatoire, il vous fait grâce de sa pleine puissance; *pro potestate à Deo acceptâ concedit*.

De l'antiquité du purgatoire.

ON prétend que le purgatoire était de temps immémorial reconnu par le fameux peuple juif; et on se fonde sur le second livre des

Machabées , qui dit expressement » qu'ayant
 » trouvé sous les habits des Juifs (au combat
 » d'Odollam) des choses consacrées aux idoles
 » de Jamnia, il fut manifeste que c'était pour
 » cela qu'ils avaient péri ; et ayant fait une
 » quête de douze milledrachmes d'argent (b),
 » lui qui pensait bien et religieusement de la
 » résurrection , les envoya à Jérusalem pour
 » les péchés des morts. »

Comme nous nous sommes fait un devoir
 de rapporter les objections des hérétiques et
 des incrédules , afin de les confondre par leurs
 propres sentimens , nous rapporterons ici leurs
 difficultés sur les douze mille francs envoyés
 par Judas , et sur le purgatoire.

Ils disent :

1°. Que douze mille francs de notre mon-
 naie étaient beaucoup pour Judas , qui souten-
 nait une guerre de barbets contre un grand roi.

2°. Qu'on peut envoyer un présent à Jérusa-
 lem pour les péchés des morts , afin d'atti-
 rer la bénédiction de DIEU sur les vivans.

3°. Qu'il n'était point encore question de
 résurrection dans ces temps-là , qu'il est reconnu
 que cette question ne fut agitée chez les Juifs
 que du temps de Gamaliel , un peu avant les
 prédications de JESUS-CHRIST. (*)

(b) Liv. II, chap. XII, v. 40, 43 et suivans.

(*) Voyez le Talmud , tome II.

4°. Que la loi des Juifs consistant dans le Décalogue, le Lévitique et le Deutéronome, n'ayant jamais parlé ni de l'immortalité de l'ame, ni des tourmens de l'enfer, il était impossible à plus forte raison qu'elle eût jamais annoncé un purgatoire.

5°. Les hérétiques et les incrédules font les derniers efforts pour démontrer à leur manière que tous les livres des Machabées sont évidemment apocryphes. Voici leurs prétendues preuves :

Les Juifs n'ont jamais reconnu les livres des Machabées pour canoniques, pourquoi les reconnaitrions-nous ?

Origène déclare formellement que l'histoire des Machabées est à rejeter. *S^t Jérôme* juge ces livres indignes de croyance.

Le concile de Laodicée, tenu en 367, ne les admit point parmi les livres canoniques ; les *Athanase*, les *Cyrille*, les *Hilaire* les rejettent.

Les raisons pour traiter ces livres de romans, et de très-mauvais romans, sont les suivantes :

L'auteur ignorant commence par la fausseté la plus reconnue de tout le monde. Il dit (c) : *Alexandre appela les jeunes nobles qui avaient été nourris avec lui dès leur enfance, et il leur partagea son royaume tandis qu'il vivait encore.*

(c) Liv. I, chap. I, v. 7.

Un menfonge auffi fot et auffi groffier ne peut venir d'un écrivain facré et inspiré.

L'auteur des Machabées, en parlant d'*Antiochus Epiphanes*, dit : *Antiochus marcha vers Elimais ; il voulut la prendre et la piller (d), et il ne le put, parce que son discours avait été fu des habitans ; et ils s'élevèrent en combat contre lui. Et il s'en alla avec une triftesse grande, et retourna en Babylone. Et lorsqu'il étoit encore en Perse , il apprit que son armée en Juda avait pris la fuite..... Et il se mit au lit , et il mourut l'an 149.*

Le même auteur (e) dit ailleurs tout le contraire. Il dit qu'*Antiochus Epiphanes* voulut piller Perfépolis , et non pas Elimais ; qu'il tomba de son chariot ; qu'il fut frappé d'une plaie incurable ; qu'il fut mangé des vers ; qu'il demanda bien pardon au Dieu des Juifs ; qu'il voulut se faire juif : et c'est là qu'on trouve ce verset que les fanatiques ont appliqué tant de fois à leurs ennemis : *Orabat scelestus ille veniam quam non erat consecuturus* , le scélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. Cette phrase est bien juive ; mais il n'est pas permis à un auteur inspiré de se contredire si indignement.

Ce n'est pas tout ; voici bien une autre contradiction et une autre bëve. L'auteur fait mourir *Antiochus Epiphanes* d'une troisième

(d) Chap. VI , v. 3 et suiv. (e) Liv. II , chap. IX.

façon (f); on peut choisir. Il avance que ce prince fut lapidé dans le temple de Nanée. Ceux qui ont voulu excuser cette âperie, prétendent qu'on veut parler d'*Antiochus Eupator*; mais ni *Epiphanes* ni *Eupator* ne fut lapidé.

Ailleurs, l'auteur dit (g) qu'un autre *Antiochus* (le grand) fut pris par les Romains, et qu'ils donnèrent à *Eumènes* les Indes et la Médie. Autant vaudrait-il dire que *François I* fit prisonnier *Henri VIII*, et qu'il donna la Turquie au duc de Savoie. C'est insulter le Saint-Esprit d'imaginer qu'il ait dicté des absurdités si dégoûtantes.

Le même auteur dit (h) que les Romains avaient conquis les Galates; mais ils ne conquièrent la Galatie que plus de cent ans après. Donc le malheureux romancier n'écrivait que plus d'un siècle après le temps où l'on suppose qu'il a écrit; et il en est ainsi de presque tous les livres juifs, à ce que disent les incrédules.

Le même auteur dit (i) que les Romains nommaient tous les ans un chef du sénat. Voilà un homme bien instruit! il ne savait pas seulement que Rome avait deux consuls. Quelle foi pouvons-nous ajouter, disent les

(f) Liv. II, chap. II, v. 16.

(g) Liv. I, chap. VIII, v. 7 et 8.

(h) Liv. I, chap. VIII, v. 2 et 3.

(i) Liv. I, chap. VIII, v. 15 et 16.

incrédulés , à ces rapsodies de contes puérils , entassés sans ordre et sans choix par les plus ignorans et les plus imbécilles des hommes ? Quelle honte de les croire ! quelle barbarie de cannibales d'avoir persécuté des hommes sensés pour les forcer à faire semblant de croire des pauvretés pour lesquelles ils avaient le plus profond mépris ! Ainsi s'expriment des auteurs audacieux.

Notre réponse est que quelques méprises , qui viennent probablement des copistes , n'empêchent point que le fond ne soit très-vrai ; que le Saint-Esprit a inspiré l'auteur et non les copistes ; que si le concile de Laodicée a rejeté les Machabées , ils ont été admis par le concile de Trente , dans lequel il y eut jusqu'à des jésuites ; qu'ils sont reçus dans toute l'Eglise romaine , et que par conséquent nous devons les recevoir avec soumission.

De l'origine du purgatoire.

IL est certain que ceux qui admirent le purgatoire dans la primitive Eglise , furent traités d'hérétiques ; on condamna les simoniens qui admettaient la purgation des âmes. *Pfukén kadaron.* (k)

(k) Liv. des Hérétiques , chap. XXII.

S^t Augustin condamna depuis les origénistes qui tenaient pour ce dogme.

Mais les simoniens et les origénistes avaient-ils pris ce purgatoire dans *Virgile*, dans *Platon*, chez les Egyptiens ?

Vous le trouvez clairement énoncé dans le fixième chant de *Virgile*, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ; et ce qui est de plus singulier, c'est que *Virgile* peint des âmes pendues en plein air, d'autres brûlées, d'autres noyées.

Alie panduntur inanes

Suspensæ ad ventos ; aliis sub gurgite vasto

Infectum eluitur scelus , aut exurit igni.

L'abbé *Pellegrin* traduit ainsi ces vers :

On voit ces purs esprits branler au gré des vents ,
Ou noyés dans les eaux , ou brûlés dans les flammes ;
C'est ainsi qu'on nettoie et qu'on purge les âmes.

Et ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le pape *Grégoire*, surnommé *le grand*, non-seulement adopta cette théologie de *Virgile*, mais dans ses dialogues il introduit plusieurs âmes qui arrivent du purgatoire, après avoir été pendues ou noyées.

Platon avait parlé du purgatoire dans son *Phédon* ; et il est aisé de se convaincre par la lecture du *Mercur* *Trismégiste*, que *Platon*

avait pris chez les Egyptiens tout ce qu'il n'avait pas emprunté de *Timée* de Locres.

Tout cela est bien récent, tout cela est d'hier en comparaison des anciens brachmanes. Ce sont eux, il faut l'avouer, qui inventèrent le purgatoire, comme ils inventèrent aussi la révolte et la chute des génies, des animaux célestes. (*)

C'est dans leur *Shafta*, ou *Shaftabad*, écrit trois mille cent ans avant l'ère vulgaire, que mon cher lecteur trouvera le purgatoire. Ces anges rebelles, dont on copia l'histoire chez les Juifs, du temps du rabbin *Gamaliel*, avaient été condamnés par l'Eternel et par son fils à mille ans de purgatoire; après quoi DIEU leur pardonna et les fit hommes. Nous vous l'avons déjà dit, mon cher lecteur; nous vous avons déjà représenté que les brachmanes trouvèrent l'éternité des supplices trop dure; car enfin l'éternité est ce qui ne finit jamais. Les brachmanes pensaient comme l'abbé de *Chaulieu*.

- » Pardonne alors, Seigneur, si, plein de tes bontés,
- » Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
- » Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un songe,
- » Pussent être l'objet de tes sévérités;
- » Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
- » Puniraient un peu trop la douceur d'un mensonge.

(*) Voyez l'article BRACHMANES.

Q.

Q U A K E R S.

S E C T I O N P R E M I E R E.

De la religion des quakers. ()*

J'AI cru que la doctrine et l'histoire d'un peuple aussi extraordinaire que les quakers , méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire , j'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre , qui , après avoir été trente ans dans le commerce , avait su mettre des bornes à sa fortune et à ses désirs , et s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. J'allai le chercher dans sa retraite ; c'était une maison petite , mais bien bâtie , et ornée de sa seule propreté. Le quaker (a) était un vieillard frais , qui n'avait

(*) Cet article et la plupart de ceux qui traitent de la philosophie ou de la littérature anglaise , parurent vers l'année 1727 , lorsque l'auteur revint d'Angleterre. On sait combien ces ouvrages firent alors de bruit sous le titre de *Lettres philosophiques*.

(a) Il s'appelait *André Pitt* , et tout cela est exactement vrai à quelques circonstances près. *André Pitt* écrivit depuis à l'auteur pour se plaindre de ce qu'on avait ajouté un peu à la vérité , et l'assura que DIEU était offensé de ce qu'on avait plaisanté les quakers.

jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait jamais connu les passions ni l'intempérance. Je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble ni plus engageant que le sien. Il était vêtu comme tous ceux de sa religion, d'un habit sans plis dans les côtés et sans boutons sur les poches ni sur les manches, et portait un grand chapeau à bords rabattus comme nos ecclésiastiques. Il me feçut avec son chapeau sur la tête, et s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps; mais il y avait plus de politesse dans l'air ouvert et humain de son visage, qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre, et de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête. Ami, me dit-il, je vois que tu es étranger; si je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. Monsieur, lui dis-je, en me courbant le corps, et en glissant un pied vers lui selon notre coutume, je me flatte que ma juste curiosité ne vous déplaira pas, et que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire de votre religion. Les gens de ton pays, me répondit-il, font trop de complimens et de révérences; mais je n'en ai encore vu aucun qui ait eu la même curiosité que toi. Entre, et dinons d'abord ensemble. Je fis encore quelques mauvais complimens, parce qu'on ne se défait pas de ses habitudes tout d'un

coup ; et après un repas sain et frugal , qui commença et qui finit par une prière à DIEU , je me mis à interroger mon homme.

Je débutai par la question que de bons catholiques ont faite plus d'une fois aux huguenots. Mon cher monsieur , dis-je , êtes-vous baptisé ? Non , me répondit le quaker , et mes confrères ne le sont point. Comment morbleu , repris-je , vous n'êtes donc pas chrétiens ? Mon ami , repartit-il d'un ton doux , ne jure point : nous sommes chrétiens , mais nous ne pensons pas que le christianisme consiste à jeter de l'eau sur la tête d'un enfant avec un peu de sel. Eh bon Dieu ! repris-je , outré de cette impiété , vous avez donc oublié que JESUS-CHRIST fut baptisé par Jean ? Ami , point de juremens , encore un coup , dit le benin quaker. Le CHRIST reçut le baptême de Jean , mais il ne baptisa jamais personne ; nous ne sommes pas les disciples de Jean , mais du CHRIST. Ah ! comme vous seriez brûlés par la sainte inquisition , m'écriai-je. Au nom de DIEU , cher homme , que je vous baptise ! S'il ne fallait que cela pour confondre à ta faiblesse , nous le ferions volontiers , repartit-il gravement : nous ne condamnons personne pour user de la cérémonie du baptême ; mais nous croyons que ceux qui professent une religion toute sainte et toute

spirituelle , doivent s'abstenir , autant qu'ils le peuvent , des cérémonies judaïques.

En voici bien d'une autre , m'écriai-je ; des cérémonies judaïques ! Oui , mon ami , continua-t-il , et si judaïques que plusieurs juifs , encore aujourd'hui usent quelquefois du baptême de *Jean*. Consulte l'antiquité , elle t'apprendra que *Jean* ne fit que renouveler cette pratique , laquelle était en usage long-temps avant lui parmi les Hébreux , comme le pèlerinage de la Mecque l'était parmi les Ismaélites. JESUS voulut bien recevoir le baptême de *Jean* , de même qu'il s'était soumis à la circoncision ; mais , et la circoncision et le lavement d'eau doivent être tous deux abolis par le baptême du CHRIST , ce baptême de l'esprit , cette ablution de l'ame qui sauve les hommes. Aussi le précurseur *Jean* disait : *Je vous baptise à la vérité avec de l'eau ; mais un autre viendra après moi , plus puissant que moi , et dont je ne suis pas digne de porter les sandales ; celui-là vous baptisera avec le feu et le Saint-Esprit*. Aussi le grand apôtre des gentils , *Paul* , écrit aux Corinthiens : *Le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser , mais pour prêcher l'Evangile*. Aussi ce même *Paul* ne baptisa jamais avec de l'eau que deux personnes , encore fut-ce malgré lui. Il circoncit son disciple *Timothée* : les autres apôtres circoncisaient

aussi tous ceux qui voulaient l'être. Es-tu circoncis ? ajouta-t-il. Je lui répondis que je n'avais pas cet honneur. Eh bien , dit-il , ami , tu es chrétien sans être circoncis , et moi sans être baptisé.

Voilà comme mon saint homme abusait assez spécieusement de trois ou quatre passages de la sainte Ecriture , qui semblaient favoriser sa secte ; il oubliait , de la meilleure foi du monde , une centaine de passages qui l'écrasaient. Je me gardai bien de lui rien contester ; il n'y a rien à gagner avec un enthousiaste. Il ne faut pas s'aviser de dire à un homme les défauts de sa maîtresse , ni à un plaideur le faible de sa cause , ni des raisons à un illuminé. Ainsi je passai à d'autres questions.

A l'égard de la communion , lui dis-je , comment en usez-vous ? Nous n'en usons point , dit-il. Quoi ! point de communion ? Non , point d'autre que celle des cœurs. Alors il me cita encore les Ecritures ; il me fit un fort beau sermon contre la communion , et me parla d'un ton d'inspiré , pour me prouver que les sacremens étaient tous d'invention humaine , et que le mot de *sacrement* ne se trouvait pas une seule fois dans l'Evangile. Pardonne , dit-il , à mon ignorance ; je ne t'ai pas apporté la centième partie des preuves de ma religion ; mais tu peux les voir
dans

dans l'exposition de notre foi par *Robert Barclay*. C'est un des meilleurs livres qui soit jamais sorti de la main des hommes ; nos ennemis conviennent qu'il est très-dangereux ; cela prouve combien il est raisonnable. Je lui promis de lire ce livre , et mon quaker me crut déjà converti.

Ensuite il me rendit raison , en peu de mots , de quelques singularités qui exposent cette secte au mépris des autres. Avoue , dit-il , que tu as bien eu de la peine à t'empêcher de rire quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau sur la tête , et en te tutoyant. Cependant tu me parais trop instruit pour ignorer que du temps de *CHRIST* aucune nation ne tombait dans le ridicule de substituer le pluriel au singulier : on disait à *César Auguste* : *Je t'aime , je te prie , je te remercie* ; il ne souffrait pas même qu'on l'appelât , monfieur , *dominus*. Ce ne fut que long-temps après lui que les hommes s'avisèrent de se faire appeler *vous* au lieu de *tu* , comme s'ils étaient doubles , et d'usurper les titres impertinens de *grandeur* , d'*éminence* , de *sainteté* , de *divinité* même ; que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre , en les assurant qu'ils sont avec un *profond respect* , et avec une fausseté infame , *leurs très-humbles et très-obéissans serviteurs*. C'est pour être plus sur nos

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † L 1

gardes contre cet indigne commerce de men-
songes et de flatteries , que nous tutoyons
également les rois et les charbonniers , que
nous ne saluons personne , n'ayant pour les
hommes que de la charité , et du respect que
pour les lois.

Nous portons aussi un habit un peu différent
des autres hommes , afin que ce soit pour
nous un avertissement continuel de ne leur
pas ressembler. Les autres portent les marques
de leurs dignités , et nous celles de l'humilité
chrétienne. Nous fuyons les assemblées de
plaisirs , les spectacles , le jeu ; car nous
serions bien à plaindre de remplir de ces
bagatelles des cœurs en qui DIEU doit habiter.
Nous ne faisons jamais de sermens , pas même
en justice ; nous pensons que le nom du Très-
Haut ne doit pas être prostitué dans les
débats misérables des hommes. Lorsqu'il faut
que nous comparaissons devant les magistrats
pour les affaires des autres (car nous n'avons
jamais de procès) , nous affirmons la vérité par
un *oui* ou par un *non* ; et les juges nous en
croient sur notre simple parole , tandis que
tant d'autres chrétiens se parjurent sur l'Evan-
gile. Nous n'allons jamais à la guerre : ce
n'est pas que nous craignons la mort , au con-
traire , nous bénissons le moment qui nous
unit à l'Etre des êtres ; mais c'est que nous ne

sommes ni loups , ni tigres , ni dogues , mais hommes , mais chrétiens. Notre Dieu , qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis , et de souffrir sans murmure , ne veut pas , sans doute , que nous passions la mer pour aller égorger nos frères , parce que des meurtriers vêtus de rouge , coiffés d'un bonnet haut de deux pieds , enrôlent des citoyens en faisant du bruit avec deux petits bâtons sur une peau d'âne bien tendue. Et lorsqu'après des batailles gagnées , tout Londres brille d'illumination , que le ciel est enflammé de fusées , que l'air retentit du bruit des actions de grâces , des cloches , des orgues , des canons , nous gémissons en silence sur ces meurtres qui causent la publique allégresse.

Telle fut à peu-près la conversation que j'eus avec cet homme singulier ; mais je fus bien surpris quand le dimanche suivant il me mena à l'église des quakers. Ils ont plusieurs chapelles à Londres ; celle où j'allai est près de ce fameux pilier que l'on appelle *le monument*. On était déjà assemblé lorsque j'entraï avec mon conducteur. Il y avait environ quatre cents hommes dans l'église , et trois cents femmes. Les femmes se cachaient le visage , les hommes étaient couverts de leurs larges chapeaux ; tous étaient assis , tous dans un profond silence. Je passai au milieu d'eux

sans qu'un seul levât les yeux sur moi. Ce silence dura un quart d'heure ; enfin un d'eux se leva , ôta son chapeau , et après quelques soupirs , débita moitié avec la bouche , moitié avec le nez , un galimatias tiré , à ce qu'il croyait , de l'Evangile , où ni lui ni personne n'entendait rien. Quand ce seigneur de contorsions eut fini son beau monologue , et que l'assemblée se fut séparée toute édifiée et toute stupide , je demandai à mon homme pourquoi les plus sages d'entre eux souffraient de pareilles sottises ? Nous sommes obligés de les tolérer , me dit-il , parce que nous ne pouvons pas savoir si un homme qui se lève pour parler sera inspiré par l'esprit ou par la folie. Dans le doute , nous écoutons tout patiemment , nous permettons même aux femmes de parler ; deux ou trois de nos dévotes se trouvent souvent inspirées à la fois , et c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la maison du Seigneur. Vous n'avez donc point de prêtres ? lui dis-je. Non , mon ami , dit le quaker ; et nous nous en trouvons bien. Alors ouvrant un livre de sa secte , il lut avec emphase ces paroles : A Dieu ne plaise que nous osions ordonner à quelqu'un de recevoir le Saint-Esprit le dimanche , à l'exclusion de tous les autres fidèles ! Grâce au ciel , nous sommes les seuls sur la terre qui n'ayons point de prêtres.

Voudrais-tu nous ôter une distinction si heureuse ? Pourquoi abandonnerons-nous notre enfant à des nourrices mercenaires , quand nous avons du lait à lui donner ? Ces mercenaires domineraient bientôt dans la maison , et opprimeraient la mère et l'enfant. DIEU a dit : Vous avez reçu gratis , donnez gratis. Irons-nous après cette parole marchander l'Evangile , vendre l'Esprit saint , et faire d'une assemblée de chrétiens une boutique de marchands ? Nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour assister nos pauvres , pour enterrer nos morts , pour prêcher les fidèles ; ces saints emplois nous sont trop chers pour nous en décharger sur d'autres. Mais comment pouvez-vous discerner , insistai-je , si c'est l'esprit de DIEU qui vous anime dans vos discours ? Quiconque , dit-il , priera DIEU de l'éclairer , et annoncera des vérités évangéliques qu'il sentira , que celui-là soit sûr que DIEU l'inspire. Alors il m'accabla de citations de l'Ecriture , qui démontraient , selon lui , qu'il n'y a point de christianisme sans une révélation immédiate ; et il ajouta ces paroles remarquables : Quand tu fais mouvoir un de tes membres , est-ce ta propre force qui le remue ? non , sans doute ; car ce membre a souvent des mouvemens involontaires : c'est donc celui qui a créé ton corps qui meut ce

corps de terre. Et les idées que reçoit ton ame , est-ce toi qui les formes ? encore moins ; car elles viennent malgré toi : c'est donc le créateur de ton ame qui te donne tes idées ; mais comme il a laissé à ton cœur la liberté , il donne à ton esprit les idées que ton cœur mérite ; tu vis dans DIEU , tu agis , tu penses dans DIEU. Tu n'as donc qu'à ouvrir les yeux à cette lumière qui éclaire tous les hommes , alors tu verras la vérité , et la feras voir. Eh ! voilà le père *Mallebranche* tout pur , m'écriai-je. Je connais ton *Mallebranche* , dit-il ; il était un peu quaker , mais il ne l'était pas assez.

Ce sont-là les choses les plus importantes que j'ai apprises touchant la doctrine des quakers. Leur histoire est encore plus singulière que leur doctrine.

SECTION II.

Histoire des quakers.

VOUS avez déjà vu que les quakers datent depuis JESUS-CHRIST qui , selon eux , est le premier quaker. La religion , disent-ils , fut corrompue presque après sa mort , et resta dans cette corruption environ seize cents

années : mais il y avait toujours quelques quakers cachés dans le monde , qui prenaient soin de conserver le feu sacré éteint par-tout ailleurs , jusqu'à ce qu'enfin cette lumière s'étendit en Angleterre , en l'an 1642.

Ce fut dans le temps que trois ou quatre sectes déchiraient la Grande-Bretagne par des guerres civiles entreprises au nom de DIEU , qu'un nommé *Georges Fox* , du comté de Leicester , fils d'un ouvrier en soie , s'avisa de prêcher en vrai apôtre , à ce qu'il prétendait ; c'est-à-dire sans savoir ni lire ni écrire. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans , de mœurs irréprochables , et saintement fou. Il était vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête ; il allait de village en village , criant contre la guerre et contre le clergé. S'il n'avait prêché que contre les gens de guerre , il n'avait rien à craindre ; mais il attaqua les gens d'église , il fut bientôt mis en prison : on le mena à Darby devant le juge de paix. *Fox* se présenta au juge avec son bonnet de cuir sur la tête. Un sergent lui donna un grand soufflet , en lui disant : Gueux , ne fais-tu pas qu'il faut paraître tête nue devant monsieur le juge ? *Fox* tendit l'autre joue , et pria le sergent de vouloir bien lui donner un autre soufflet pour l'amour de DIEU. Le juge de Darby voulut lui faire prêter serment avant de l'interroger : Mon ami ,

fache , dit-il au juge , que je ne prends jamais le nom de DIEU en vain. Le juge en colère d'être tutoyé , et voulant qu'on jurât , l'envoya aux petites-maisons de Darby pour y être fouetté. Fox alla en louant DIEU à l'hôpital des fous , où l'on ne manqua pas d'exécuter la sentence à la rigueur. Ceux qui lui infligèrent la pénitence du fouet furent bien surpris quand il les pria de lui appliquer encore quelques coups de verges pour le bien de son âme. Ces messieurs ne se firent pas prier : Fox eut sa double dose , dont il les remercia très-cordialement ; puis il se mit à les prêcher. D'abord on rit , ensuite on l'écouta ; et comme l'enthousiasme est une maladie qui se gagne , plusieurs furent persuadés , et ceux qui l'avaient fouetté devinrent ses premiers disciples. Délivré de la prison , il courut les champs avec une douzaine de prosélytes , prêchant toujours contre le clergé , et fouetté de temps en temps. Un jour étant mis au pilori , il harangua tout le peuple avec tant de force , qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs , et mit le reste tellement dans ses intérêts , qu'on le tira en tumulte du trou où il était ; on alla chercher le curé anglican dont le crédit avait fait condamner Fox à ce supplice , et on le piloria à sa place.

Il osa bien convertir quelques soldats de
Cromwell ,

Cromwell, qui renoncèrent au métier de tuer, et refusèrent de prêter le serment. *Cromwell* ne voulait pas d'une secte où l'on ne se battait point, de même que *Sixte-Quint* augurait mal d'une secte, *dove non si chiavava* : il se servit de son pouvoir pour persécuter ces nouveaux venus. On en remplissait les prisons ; mais les persécutions ne servent presque jamais qu'à faire des prosélytes. Ils sortaient de leurs prisons affermis dans leur croyance, et suivis de leurs geoliers qu'ils avaient convertis. Mais voici ce qui contribua le plus à étendre la secte. *Fox* se croyait inspiré ; il crut par conséquent devoir parler d'une manière différente des autres hommes. Il se mit à trembler, à faire des contorsions et des grimaces, à retenir son haleine, à la pousser avec violence ; la prêtresse de Delphes n'eût pas mieux fait. En peu de temps il acquit une grande habitude d'inspiration, et bientôt après il ne fut guère en son pouvoir de parler autrement. Ce fut le premier don qu'il communiqua à ses disciples. Ils firent de bonne foi toutes les grimaces de leur maître ; ils tremblaient de toutes leurs forces au moment de l'inspiration. De là ils eurent le nom de *quakers*, qui signifie *trembleurs*. Le petit peuple s'amusait à les contrefaire : on tremblait, on parlait du nez, on avait des convulsions, et on croyait avoir

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † M m

le Saint-Ësprit. Il leur fallait quelques miracles , ils en firent.

Le patriarche *Fox* dit publiquement à un juge de paix , en présence d'une grande assemblée : Ami , prends garde à toi , DIEU te punira bientôt de persécuter les saints. Ce juge était un ivrogne , qui s'enivrait tous les jours de mauvaise bière et d'eau-de-vie ; il mourut d'apoplexie deux jours après , précisément comme il venait de signer un ordre pour envoyer quelques quakers en prison. Cette mort soudaine ne fut point attribuée à l'intempérance du juge ; tout le monde la regarda comme un effet des prédictions du saint homme. Cette mort fit plus de quakers que mille sermons et autant de convulsions n'en auraient pu faire. *Cromwell* , voyant que leur nombre augmentait tous les jours , voulut les attirer à son parti ; il leur fit offrir de l'argent , mais ils furent incorruptibles ; et il dit un jour que cette religion était la seule contre laquelle il n'avait pu prévaloir avec des guinées.

Ils furent quelquefois persécutés sous *Charles II* , non pour leur religion , mais pour ne vouloir pas payer les dixmes au clergé , pour tutôyer les magistrats , et refuser de prêter les sermens prescrits par la loi. Enfin *Robert Barclay* , écossais , présenta au roi , en 1675, son Apologie des quakers, ouvrage aussi

bon qu'il pouvait l'être. L'épître dédicatoire à *Charles II* contient, non de basses flatteries, mais des vérités hardies et des conseils justes. Tu as goûté, dit-il à *Charles* à la fin de cette épître, de la douceur et de l'amertume, de la prospérité et des plus grands malheurs : tu as été chassé des pays où tu règnes ; tu as senti le poids de l'oppression ; et tu dois savoir combien l'oppresseur est détestable devant DIEU et devant les hommes. Que si, après tant d'épreuves et de bénédictions, ton cœur s'endurcissait et oubliait le Dieu qui s'est souvenu de toi dans tes disgrâces, ton crime en ferait plus grand, et ta condamnation plus terrible : au lieu donc d'écouter les flatteurs de ta cour, écoute la voix de ta conscience qui ne te flatte jamais.

Je suis ton fidelle ami et sujet,

B A R C L A Y.

Ce qui est plus étonnant, c'est que cette lettre, écrite à un roi par un particulier obscur, eut son effet, et que la persécution cessa.

Environ ce temps parut l'illustre *Guillaume Penn*, qui établit la puissance des quakers en Amérique, et qui les aurait rendus respectables en Europe, si les hommes pouvaient respecter la vertu sous des apparences ridicules. Il était fils unique du chevalier *Penn*,

M m 2

vice-amiral d'Angleterre, et favori du duc d'Yorck depuis *Jacques II.*

Guillaume Penn, à l'âge de quinze ans, rencontra un quaker à Oxford, où il faisait ses études : ce quaker le persuada ; et le jeune homme qui était vif, naturellement éloquent, et qui avait de l'ascendant dans sa physionomie et dans ses manières, gagna bientôt quelques-uns de ses camarades : il établit insensiblement une société de jeunes quakers, qui s'assembaient chez lui ; de sorte qu'il se trouva chef de la secte à l'âge de seize ans. De retour chez le vice-amiral son père, au sortir du collège, au lieu de se mettre à genoux devant lui, et de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais, il l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit : Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé. Le vice-amiral crut que son fils était devenu fou : il aperçut bientôt qu'il était quaker. Il mit en usage tous les moyens que la prudence humaine peut employer pour l'engager à vivre comme un autre ; le jeune homme ne répondit à son père qu'en l'exhortant à se faire quaker lui-même. Enfin le père se relâcha à ne lui demander autre chose, sinon qu'il allât voir le roi et le duc d'Yorck le chapeau sous le bras, et qu'il ne les tutoyât point. *Guillaume* répondit que sa conscience ne le lui permettait pas, et qu'il

valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Le père indigné et au désespoir le chassa de sa maison. Le jeune *Penn* remercia DIEU de ce qu'il souffrait déjà pour sa cause ; il alla prêcher dans la cité ; il y fit beaucoup de profélytes. Les prêches des ministres s'éclaircissaient tous les jours ; et comme il était jeune , beau et bien fait , les femmes de la cour et de la ville accouraient dévotement pour l'entendre. Le patriarche *Georges Fox* vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres , sur sa réputation ; tous deux résolurent de faire des missions dans les pays étrangers : ils s'embarquèrent pour la Hollande , après avoir laissé des ouvriers en assez bon nombre , pour avoir soin de la vigne de Londres.

Leurs travaux eurent un heureux succès à Amsterdam ; mais ce qui leur fit le plus d'honneur , et ce qui mit le plus leur humilité en danger , fut la réception que leur fit la princesse palatine *Elisabeth* , tante de *Georges I* , roi d'Angleterre , femme illustre par son esprit et par son savoir , et à qui *Descartes* avait dédié son roman de philosophie. Elle était alors retirée à la Haye , où elle vit les amis ; car c'est ainsi qu'on appelait alors les quakers en Hollande. Elle eut plusieurs conférences avec eux ; ils prêchèrent souvent chez elle ; et s'ils ne firent pas d'elle une parfaite quakeresse , ils

avouèrent au moins qu'elle n'était pas loin du royaume des cieux. Les amis semèrent aussi en Allemagne ; mais ils y recueillirent peu ; on ne goûta pas la mode de tutoyer , dans un pays où il faut prononcer toujours les termes d'*altesse* et d'*excellence*. *Penn* repassa bientôt en Angleterre , sur la nouvelle de la maladie de son père ; il vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec lui , et l'embrassa avec tendresse , quoiqu'il fût d'une différente religion : mais *Guillaume* l'exhorta en vain à ne point recevoir le sacrement et à mourir quaker ; et le vieux bon homme recommanda inutilement à *Guillaume* d'avoir des boutons sur ses manches et des ganfes à son chapeau.

Guillaume hérita de grands biens , parmi lesquels il se trouvait des dettes de la couronne pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Rien n'était moins assuré alors que l'argent dû par le roi. *Penn* fut obligé d'aller tutoyer *Charles II* et ses ministres plus d'une fois pour son paiement. Le gouvernement lui donna en 1680 , au lieu d'argent , la propriété et la souveraineté d'une province d'Amérique au sud de Mariland. Voilà un quaker devenu souverain. Il partit pour ses nouveaux Etats , avec deux vaisseaux chargés de quakers qui le suivirent. On appela

dès-lors le pays *Pensilvanie* du nom de *Penn* ; il y fonda la ville de *Philadelphie* , qui est aujourd'hui très-florissante. Il commença par faire une ligue avec les Américains ses voisins. C'est le seul traité entre ces peuples et les chrétiens qui n'ait point été juré et qui n'ait point été rompu. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la *Pensilvanie* : il donna des lois très-sages , dont aucune n'a été changée depuis lui. La première est de ne maltraiter personne au sujet de la religion , et de regarder comme frères tous ceux qui croient un Dieu. A peine eut-il établi son gouvernement , que plusieurs marchands de l'Amérique vinrent peupler cette colonie. Les naturels du pays , au lieu de fuir dans les forêts , s'accoutumèrent insensiblement avec les pacifiques quakers. Autant qu'ils détestaient les autres chrétiens conquérans et destructeurs de l'Amérique , autant ils aimaient ces nouveaux venus. En peu de temps ces prétendus sauvages , charmés de leurs nouveaux voisins , vinrent en foule demander à *Guillaume Penn* de les recevoir au nombre de ses vassaux. C'était un spectacle bien nouveau qu'un souverain que tout le monde tutoyait , et à qui on parlait le chapeau sur la tête ; un gouvernement sans prêtres , un peuple sans armes , des citoyens tous égaux , à la magistrature près , et des

voisins sans jalousie. *Guillaume Penn* pouvait se vanter d'avoir apporté sur la terre l'âge d'or , dont on parle tant , et qui n'a vraisemblablement existé qu'en Pensilvanie.

Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau pays , après la mort de *Charles II*. Le roi *Jacques* , qui avait aimé son père , eut la même affection pour le fils , et ne le considéra plus comme un sectaire obscur , mais comme un très-grand homme. La politique du roi s'accordait en cela avec son goût. Il avait envie de flatter les quakers en abolissant les lois contre les non-conformistes , afin de pouvoir introduire la religion catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les sectes d'Angleterre virent le piège , et ne s'y laissèrent pas prendre ; elles sont toujours réunies contre le catholicisme , leur ennemi commun. Mais *Penn* ne crut pas devoir renoncer à ses principes , pour favoriser des protestans qui le haïssaient contre un roi qui l'aimait. Il avait établi la liberté de conscience en Amérique , il n'avait pas envie de vouloir paraître la détruire en Europe ; il demeura donc fidelle à *Jacques II* , au point qu'il fut généralement accusé d'être jésuite. Cette calomnie l'affligea sensiblement : il fut obligé de s'en justifier par des écrits publics. Cependant le malheureux *Jacques II* , qui , comme presque tous les

Stuarts, était un composé de grandeur et de faiblesse, et qui, comme eux, en fit trop et trop peu, perdit son royaume sans qu'il y eût une épée de tirée, et sans qu'on pût dire comment la chose arriva. Toutes les sectes anglaises reçurent de *Guillaume III* et de son parlement, cette même liberté qu'elles n'avaient pas voulu tenir des mains de *Jacques*. Ce fut alors que les quakers commencèrent à jouir par la force des lois de tous les privilèges dont ils sont en possession aujourd'hui. *Penn*, après avoir vu enfin sa secte établie sans contradiction dans le pays de sa naissance, retourna en Pensilvanie. Les siens et les Américains le reçurent avec des larmes de joie, comme un père qui revenait voir ses enfans. Toutes ses lois avaient été religieusement observées pendant son absence; ce qui n'était arrivé à aucun législateur avant lui. Il resta quelques années à Philadelphie : il en partit enfin malgré lui, pour aller solliciter à Londres de nouveaux avantages en faveur du commerce des Pensilvains ; il ne les revit plus ; il mourut à Londres en 1718.

Ce fut sous le règne de *Charles II* qu'ils obtinrent le noble privilège de ne jamais jurer, et d'être crus en justice sur leur parole. Le chancelier, homme d'esprit, leur parla ainsi : « Mes amis, *Jupiter* ordonna un jour

» que toutes les bêtes de somme vinssent
» se faire ferrer. Les ânes représentèrent que
» leur loi ne le permettait pas. Eh bien , dit
» *Jupiter* , on ne vous ferrera point ; mais au
» premier faux pas que vous ferez , vous aurez
» cent coups d'étrivières. »

Je ne puis deviner quel sera le sort de la religion des quakers en Amérique ; mais je vois qu'elle dépérit tous les jours à Londres. Par tout pays la religion dominante , quand elle ne persécute point , engloutit à la longue toutes les autres. Les quakers ne peuvent être membres du parlement , ni posséder aucun office , parce qu'il faudrait prêter serment et qu'ils ne veulent point jurer ; ils sont réduits à la nécessité de gagner de l'argent par le commerce. Leurs enfans , enrichis par l'industrie de leurs pères , veulent jouir , avoir des honneurs , des boutons et des manchettes ; ils sont honteux d'être appelés *quakers* , et se font protestans pour être à la mode.

S E C T I O N I I I.

Quaker ou Qouacre , ou primitif , ou membre de la primitive Eglise chrétienne , ou Pensilvanien , ou Philadelphien.

DE tous ces titres , celui que j'aime le mieux est celui de philadelphien , *ami des frères*. Il y a bien des sortes de vanité ; mais la plus belle est celle qui , ne s'arrogeant aucun titre , rend presque tous les autres ridicules.

Je m'accoutume bientôt à voir un bon philadelphien me traiter d'ami et de frère ; ces mots raniment dans mon cœur la charité , qui se refroidit trop aisément. Mais que deux moines s'appellent , s'écrivent votre révérence ; qu'ils se fassent baiser la main en Italie et en Espagne ; c'est le dernier degré d'un orgueil en démence ; c'est le dernier degré de sottise dans ceux qui la baissent ; c'est le dernier degré de la surprise et du rire dans ceux qui sont témoins de ces inepties. La simplicité du philadelphien est la satire continuelle des évêques qui se monseigneurisent.

N'avez - vous point de honte , disait un laïque au fils d'un manœuvre devenu évêque , de vous intituler monseigneur et prince ? est-ce

ainsi qu'en usaient *Barnabé*, *Philippe* et *Jude* ? Va, va, dit le prélat, si *Barnabé*, *Philippe* et *Jude* l'avaient pu, ils l'auraient fait; et la preuve en est, que leurs successeurs l'ont fait dès qu'ils l'ont pu.

Un autre, qui avait un jour à sa table plusieurs gascons, disait : Il faut bien que je sois monseigneur, puisque tous ces messieurs sont marquis. *Vanitas vanitatum*.

J'ai déjà parlé des quakers à l'article *Eglise primitive*, et dans les deux sections précédentes, et c'est pour cela que j'en veux parler encore. Je vous prie, mon cher lecteur, de ne point dire que je me répète; car s'il y a deux ou trois pages répétées dans ce dictionnaire, ce n'est pas ma faute; c'est celle des éditeurs. Je suis malade au mont Krapac, je ne puis pas avoir l'œil à tout. J'ai des associés qui travaillent comme moi à la vigne du Seigneur, qui cherchent à inspirer la paix et la tolérance, l'horreur pour le fanatisme, la persécution, la calomnie, la dureté de mœurs et l'ignorance insolente.

Je vous dirai, sans me répéter, que j'aime les quakers. Oui, si la mer ne me faisait pas un mal insupportable, ce serait dans ton sein, ô Pensilvanie, que j'irais finir le reste de ma carrière, s'il y a du reste. Tu es située au quarantième degré, dans le climat le plus

doux et le plus favorable ; tes campagnes sont fertiles , tes maisons commodément bâties ; tes habitans industrieux ; tes manufactures en honneur. Une paix éternelle règne parmi tes citoyens ; les crimes y sont presque inconnus ; et il n'y a qu'un seul exemple d'un homme banni du pays. Il le méritait bien ; c'était un prêtre anglican qui s'étant fait quaker , fut indigne de l'être. Ce malheureux fut sans doute possédé du diable ; car il osa prêcher l'intolérance : il s'appelait *Georges Keith* : on le chassa ; je ne fais pas où il est allé ; mais puissent tous les intolérans aller avec lui !

Aussi de trois cents mille habitans qui vivent heureux chez toi , il y a deux cents mille étrangers. On peut, pour douze guinées , acquérir cent arpens de très-bonne terre ; et dans ces cent arpens on est véritablement roi , car on est libre , on est citoyen ; vous ne pouvez faire de mal à personne , et personne ne peut vous en faire ; vous pensez ce qu'il vous plaît , et vous le dites sans que personne vous persécute ; vous ne connaissez point le fardeau des impôts , continuellement redoublé ; vous n'avez point de cour à faire ; vous ne redoutez point l'insolence d'un subalterne important. Il est vrai qu'au mont Krapac nous vivons à peu-près comme vous ; mais nous ne devons la tranquillité dont nous jouissons

qu'aux montagnes couvertes de neiges éternelles , et aux précipices affreux qui entourent notre paradis terrestre. Encore le diable quelquefois franchit-il , comme dans *Milton* , ces précipices et ces monts épouvantables , pour venir infecter de son haleine empoisonnée les fleurs de notre paradis. *Satan* s'était déguisé en crapaud pour venir tromper deux créatures qui s'aimaient. Il est venu une fois chez nous dans sa propre figure pour apporter l'intolérance. Notre innocence a triomphé de toute la fureur du diable. (1)

Q U E S T I O N , T O R T U R E .

J'AI toujours présumé que la question , la torture , avait été inventée par des voleurs , qui étant entrés chez un avare , et ne trouvant point son trésor , lui firent souffrir mille tourmens jusqu'à ce qu'il le découvrit.

On a dit souvent que la question était un moyen de sauver un coupable robuste , et de perdre un innocent trop faible ; que chez les Athéniens on ne donnait la question que dans les crimes d'Etat ; que les Romains n'appliquèrent jamais à la torture un citoyen romain pour savoir son secret .

(1) Ceci fait sans doute allusion à la persécution que voulut exciter *Bioré* , évêque d'Annecy , dont il est parlé ailleurs.

Que le tribunal abominable de l'inquisition renouvela ce supplice, et que par conséquent il doit être en horreur à toute la terre.

Qu'il est aussi absurde d'infliger la torture pour parvenir à la connaissance d'un crime, qu'il était absurde d'ordonner autrefois le duel pour juger un coupable ; car souvent le coupable était vainqueur, et souvent le coupable vigoureux et opiniâtre résiste à la question, tandis que l'innocent débile y succombe.

Que cependant le duel était appelé le *jugement de DIEU*, et qu'il ne manque plus que d'appeler la torture le *jugement de DIEU*.

Que la torture est un supplice plus long et plus douloureux que la mort ; qu'ainsi on punit l'accusé avant d'être certain de son crime, et qu'on le punit plus cruellement qu'en le faisant mourir.

Que mille exemples funestes ont dû défabuser les législateurs de cet usage affreux.

Que cet usage est aboli dans plusieurs pays de l'Europe, et qu'on voit moins de grands crimes dans ces pays que dans le nôtre, où la torture est pratiquée.

On demande après cela pourquoi la torture est toujours admise chez les Français qui passent pour un peuple doux et agréable ?

On répond que cet affreux usage subsiste

encore parce qu'il est établi ; on avoue qu'il y a beaucoup de personnes douces et agréables en France , mais on nie que le peuple soit humain.

Si on donne la question à des *Jacques Clément* , à des *Jean Châtel* , à des *Ravaillac* , à des *Damiens* , personne ne murmurera ; il s'agit de la vie d'un roi et du salut de tout l'Etat (1). Mais que des juges d'Abbeville condamnent à la torture un jeune officier pour savoir quels sont les enfans qui ont chanté avec lui une vieille chanson , qui ont passé devant une procession de capucins sans ôter leur chapeau ; j'ose presque dire que cette horreur , perpétrée dans un temps de lumières et de paix , est pire que les massacres de la Saint - Barthelemy , commis dans les ténèbres du fanatisme.

Nous l'avons déjà insinué ; et nous voudrions le graver bien profondément dans tous les cerveaux et dans tous les cœurs. (*)

(1) Lorsque l'impératrice - reine demanda sur cet objet l'avis des jurisconsultes les plus éclairés de ses Etats , celui qui proposa d'abolir la torture , crut devoir soutenir que le seul cas pour lequel elle pût être conservée était le crime de lèse - majesté. L'impératrice lut son livre et abolit la torture sans aucune réserve. Une souveraine a osé faire plus qu'un philosophe n'avait osé dire.

(*) Voyez TORTURE.

QUETE.

Q U E T E.

L'ON compte quatre-vingt-dix-huit ordres monastiques dans l'Eglise ; soixante-quatre qui sont rentés , et trente-quatre qui vivent de quête , *sans aucune obligation* , disent-ils , *de travailler , ni corporellement ni spirituellement , pour gagner leur vie ; mais seulement pour éviter l'oisiveté : et comme seigneurs directs de tout le monde , et participant à la souveraineté de DIEU en l'empire de l'univers , ils ont droit de vivre aux dépens du public , sans faire que ce qu'il leur plaira.*

Ces propres paroles se lisent dans un livre très-curieux intitulé , *les heureux Succès de la piété* ; et les raisons qu'en allègue l'auteur ne sont pas moins convaincantes. „ Depuis , dit-il ,
 „ que le cénobite a consacré à JESUS-CHRIST
 „ le droit de se servir des biens temporels , le
 „ monde ne possède plus rien qu'à son refus ;
 „ et il voit les royaumes et les seigneuries
 „ comme des usages que sa libéralité a laissés en
 „ fief. C'est ce qui le rend seigneur du monde ,
 „ possédant tout par un domaine direct , parce
 „ que s'étant rendu une possession de JESUS-
 „ CHRIST par le vœu , et le possédant , il
 „ prend aucunement (en quelque manière)
 „ part à sa souveraineté. Le religieux a même

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † N n

„ cet avantage sur le prince , qu'il ne lui faut
 „ point d'armes pour lever ce que le peuple
 „ doit à son exercice: il possède les affections
 „ devant que de recevoir les libéralités , et
 „ son empire s'étend plus sur les cœurs que
 „ sur les biens. „

Ce fut *François d'Assise* qui, l'an 1209 , imagina cette nouvelle manière de vivre de quête ; mais voici ce que porte sa règle (a) : Les frères à qui DIEU en a donné le talent travailleront fidèlement, en sorte qu'ils évitent l'oisiveté sans éteindre l'esprit d'oraison , et pour récompense de leur travail ils recevront leurs besoins corporels pour eux et pour leurs frères , suivant l'humilité et la pauvreté ; mais ils ne recevront point d'argent. Les frères n'auront rien en propre , ni maison , ni lieu , ni autre chose ; mais , se regardant comme étrangers en ce monde , ils iront avec confiance demander l'aumône.

Remarquons , avec le judicieux *Fleury* , que si les inventeurs des nouveaux ordres mendiants n'étaient pas canonisés pour la plupart , on pourrait les soupçonner de s'être laissé séduire à l'amour propre , et d'avoir voulu se distinguer par leur raffinement au-dessus des autres. Mais sans préjudice de leur sainteté , on peut

(a) Chap. V et VI.

librement attaquer leurs lumières ; et le pape *Innocent III* avait raison de faire difficulté d'approuver le nouvel institut de *S^t François* ; et plus encore le concile de Latran , tenu en 1215 , de défendre de nouvelles religions , c'est-à-dire de nouveaux ordres ou congrégations.

Cependant , comme au treizième siècle l'on était touché des désordres que l'on avait devant les yeux , de l'avarice du clergé , de son luxe , de sa vie molle et voluptueuse qui avait gagné les monastères reniés , l'on fut si frappé de ce renoncement à la possession des biens temporels en particulier et en commun , qu'au chapitre général que *S^t François* tint près d'Assise , en 1219 , où il se trouva plus de cinq mille frères mineurs qui campèrent en rase campagne , ils ne manquèrent de rien par la charité des villes voisines. On voyait accourir de tous les pays les ecclésiastiques , les laïques , la noblesse , le petit peuple , et non-seulement leur fournir les choses nécessaires , mais s'empresse à les servir de leurs propres mains avec une sainte émulation d'humilité et de charité.

S^t François , par son testament , avait fait une défense expresse à ses disciples de demander au pape aucun privilège , et de donner aucune explication à sa règle ; mais quatre ans

après sa mort , dans un chapitre assemblé l'an 1230, ils obtinrent du pape *Grégoire IX* une bulle qui déclare qu'ils ne sont point obligés à l'observation de son testament , et qui explique la règle en plusieurs articles. Ainsi le travail des mains , si recommandé dans l'Ecriture , et si bien pratiqué par les premiers moines , est devenu odieux ; et la mendicité , odieuse auparavant , est devenue honorable.

Aussi trente ans après la mort de *S' François* , on remarquait déjà un relâchement extrême dans les ordres de sa fondation. Nous n'en citerons pour preuve que le témoignage de saint *Bonaventure* , qui ne peut être suspect. C'est dans la lettre qu'il écrivit en 1257 , étant général de l'ordre , à tous les provinciaux et les gardiens. Cette lettre est dans ses *Opuscules* , tome II , page 352. Il se plaint de la multitude des affaires pour lesquelles ils requéraient de l'argent , de l'oisiveté de divers frères , de leur vie vagabonde , de leurs importunités à demander , des grands bâtimens qu'ils élevaient , enfin de leur avidité des sépultures et des testamens. *S' Bonaventure* n'est pas le seul qui se soit élevé contre ces abus , puisque *M. le Camus* , évêque de Bellay , observe que le seul ordre des minoritains a souffert plus de vingt-cinq réformes en quatre

cents ans. Difons un mot fur chacun de ces griefs, que tant de réformes n'ont pu déraciner encore.

Les frères mendiants , fous prétexte de charité, fe mêlaient de toutes fortes d'affaires publiques et particulières. Ils entraient dans le fecret des familles, et fe chargeaient de l'exécution des testamens ; ils prenaient des députations pour négocier la paix entre les villes et les princes. Les papes furtout leur donnaient volontiers des commiffions, comme à des gens fans conféquence, qui voyageaient à peu de frais, et qui leur étaient entièrement dévoués ; ils les employaient même quelque-fois à des levées de deniers.

Mais une chofe plus fingulière encoré, c'eft le tribunal de l'inquifition dont ils fe chargèrent. On fait que dans ce tribunal odieux il y a capture de criminels , prifon, torture, condamnations , confiscations , peines infamantes et fort fouvent corporelles par le bras féculier. Il eft fans doute bien étrange de voir des religieux, fe faisant profeffion de l'humilité la plus profonde et de la pauvreté la plus exacte, transformés tout d'un coup en juges criminels, ayant des appariteurs et des familiers armés, c'eft-à-dire des gardes et des tréfors à leur difpofition, fe rendant ainfi terribles à toute la terre.

Nous glissons sur le mépris du travail des mains , qui attire l'oïveté chez les mendiens comme chez les autres religieux. De là cette vie vagabonde que S^t *Bonaventure* reproche à ces frères , lesquels , dit-il , sont à charge à leurs hôtes , et scandalisent au lieu d'édifier. Leur importunité à demander fait craindre leur rencontre comme celle des voleurs. En effet , cette importunité est une espèce de violence à laquelle peu de gens savent résister , surtout à l'égard de ceux dont l'habit et la profession ont attiré du respect ; et d'ailleurs c'est une suite naturelle de la mendicité , car enfin il faut vivre. D'abord la faim et les autres besoins pressans font vaincre la pudeur d'une éducation honnête , et quand une fois on a franchi cette barrière , on se fait un mérite et un honneur d'avoir plus d'industrie qu'un autre à attirer les aumônes.

La grandeur et la curiosité des bâtimens , ajoute le même saint , incommodent nos amis qui fournissent à la dépense , et nous exposent aux mauvais jugemens des hommes. Ces frères , dit aussi *Pierre Desvignes* , qui dans la naissance de leur religion semblaient souler aux pieds la gloire du monde , reprennent le faste qu'ils ont quitté ; n'ayant rien , ils possèdent tout , et sont plus riches que les riches mêmes. On connaît ce mot de *Dufrény* à *Louis XIV* : Sire ,

je ne regarde jamais le nouveau louvre sans m'écrier : Superbe monument de la magnificence d'un des plus grands rois qui de son nom ait rempli la terre , palais digne de nos monarques , vous seriez achevé si l'on vous avait donné à l'un des quatre ordres mendiants pour tenir ses chapitres et loger son général.

Quant à leur avidité des sépultures et des testamens , *Matthieu Paris* l'a peinte en ces termes : Ils sont soigneux d'assister à la mort des grands , au préjudice des pasteurs ordinaires : ils sont avides de gain , et extorquent des testamens secrets ; ils ne recommandent que leur ordre , et le préfèrent à tous les autres. *Sauval* rapporte aussi qu'en 1502 , *Gilles Dauphin* , général des cordeliers , en considération des bienfaits que son ordre avait reçus de messieurs du parlement de Paris , envoya aux présidens , conseillers et greffiers la permission de se faire enterrer en habit de cordelier. L'année suivante il gratifia d'un semblable brevet les prévôt des marchands et échevins , et les principaux officiers de la ville. Il ne faut pas regarder cette permission comme une simple politesse , s'il est vrai que *S^t François* fait régulièrement chaque année une descente en purgatoire pour en tirer les âmes de ceux qui sont morts dans l'habit de son ordre , comme l'assuraient ces religieux.

Voici un trait à ce sujet qui ne fera pas hors de propos : *L'Etoile* , dans ses Mémoires , année 1577 , raconte qu'une fille fort belle déguisée en homme , et qui se faisait appeler *Antoine* , fut découverte et prise dans le couvent des cordeliers de Paris. Elle servait entre autres frères *Jacques Berson* , qu'on appelait l'enfant de Paris , et le cordelier aux belles mains. Ces révérends pères disaient tous qu'ils croyaient que c'était un vrai garçon. Elle en fut quitte pour le fouet , qui fut grand dommage à la chasteté de cette fille qui se disait mariée , et qui par dévotion avait servi dix ou douze ans ces bons religieux , sans jamais avoir été intéressée en son honneur. Peut-être croyait-elle s'exempter après la mort d'un long séjour en purgatoire ; c'est ce que *l'Etoile* ne dit pas.

Le même évêque de Bellay , que nous avons déjà cité , prétend qu'un seul ordre de mendiants coûte par an trente millions d'or pour le vêtement et la nourriture de ses moines , sans compter l'extraordinaire ; de sorte qu'il n'y a point de prince catholique qui lève tant sur ses sujets , que les cénobites mendiants qui sont dans ses Etats exigent de ses peuples. Que sera-ce si on y ajoute les trente-trois autres ordres ? On verra , dit-il , que les trente-quatre ensemble tirent plus des peuples chrétiens

chrétiens que les soixante-quatre de cénobites rentés ni tous les autres ecclésiastiques n'ont de bien. Avouons que c'est beaucoup dire.

QUISQUIS (DU) DE RAMUS OU LA RAMÉE;

Avec quelques observations utiles sur les persécuteurs, les calomniateurs et les feseurs de libelles.

IL vous importe fort peu, mon cher lecteur, qu'une des plus violentes persécutions excitées au seizième siècle, contre *Ramus*, ait eu pour objet la manière dont on devait prononcer *quisquis* et *quanquam*.

Cette grande dispute partagea long-temps tous les régens de collège et tous les maîtres de pension du seizième siècle; mais elle est assoupie aujourd'hui, et probablement ne se réveillera pas.

Voulez-vous apprendre (a) si *M. Gallandius Torticolis* passait *M. Ramus* son ennemi en l'art oratoire, ou si *M. Ramus* passait *M. Gallandius Torticolis*? vous pourrez vous satisfaire en consultant *Thomas Freigius*, in *Vitâ Rami*; car

(a) Voyez Brantôme, *Hommes illustres*, tome II.

Thomas Freigius est un auteur qui peut être utile aux curieux, quoi qu'en dise *Banofius*.

Mais que ce *Ramus* ou la *Ramée*, fondateur d'une chaire de mathématiques au collège royal de Paris, bon philosophe dans un temps où l'on ne pouvait guère en compter que trois, *Montaigne*, *Charron* et de *Thou* l'historien; que ce *Ramus*, homme vertueux dans un siècle de crimes, homme aimable dans la société, et même si on veut bel esprit; qu'un tel homme, dis-je, ait été persécuté toute sa vie; qu'il ait été assassiné par des professeurs et des écoliers de l'université; qu'on ait traîné les lambeaux de son corps sanglant aux portes de tous les collèges, comme une juste réparation faite à la gloire d'*Aristote*; que cette horreur, dis-je encore, ait été commise à l'édification des âmes catholiques et pieuses, ô Français! avouez que cela est un peu velche.

On me dit que depuis ces temps les choses sont bien changées en Europe, que les mœurs se sont adoucies, qu'on ne persécute plus les gens jusqu'à la mort. Quoi donc! n'avons-nous pas déjà observé dans ce dictionnaire que le respectable *Barneveldt*, le premier homme de la Hollande, mourut sur l'échafaud pour la plus folle et la plus impertinente dispute qui ait jamais troublé les cerveaux théologiques?

Que le procès criminel du malheureux *Théophile* n'eut sa source que dans quatre vers d'une ode que les jésuites *Garaffe* et *Voisin* lui imputèrent, qu'ils le poursuivirent avec la fureur la plus violente et les artifices les plus noirs, qu'ils le firent brûler en effigie ? (*)

Que de nos jours cet autre procès de *la Cadière* ne fut intenté que par la jalouse d'un jacobin contre un jésuite qui avait disputé avec lui sur la grâce ?

Qu'une misérable querelle de littérature dans un café fut la première origine de ce fameux procès de *Jean-Baptiste Rousseau* le poète ; procès dans lequel un philosophe innocent fut sur le point de succomber par des manœuvres bien criminelles ?

N'avons-nous pas vu l'abbé *Guyot des Fontaines* dénoncer le pauvre abbé *Pellegrin* comme auteur d'une pièce de théâtre, et lui faire ôter la permission de dire la messe qui était son gagne-pain ?

Le fanatique *Jurieu* ne persécuta-t-il pas sans relâche le philosophe *Bayle* ; et lorsqu'il fut parvenu enfin à le faire dépouiller de sa pension et de sa place, n'eut-il pas l'infamie de le persécuter encore ?

(*) Voyez l'article *THEOPHILE*, dans les *Lettres à S. A. monseigneur le prince de..... Mélanges littér.* tome II, page 54.

Le théologien *Lange* n'accusa-t-il pas *Wolf*, non-seulement de ne pas croire en DIEU, mais encore d'avoir insinué dans son cours de géométrie qu'il ne fallait pas s'enrôler au service du second roi de Prusse ? Et sur cette belle délation, le roi ne donna-t-il pas au vertueux *Wolf* le choix de sortir de ses Etats dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu ? Enfin, la cabale jésuitique ne voulut-elle pas perdre *Fontenelle* ?

Je vous citerais cent exemples de fureurs de la jalousie pédantesque ; et j'ose maintenir, à la honte de cette indigne passion, que si tous ceux qui ont persécuté les hommes célèbres ne les ont pas traités comme les gens de collège traitèrent *Ramus*, c'est qu'ils ne l'ont pas pu.

C'est surtout dans la canaille de la littérature, et dans la fange de la théologie, que cette passion éclate avec le plus de rage.

Nous allons, mon cher lecteur, vous en donner quelques exemples.

Exemples des persécutions que des hommes de lettres inconnus ont excitées ou tâché d'exciter contre des hommes de lettres connus.

LE catalogue des persécutions ferait bien long ; il faut se borner.

Le premier qui éleva l'orage contre le très-estimable et très-regretté *Helvétius*, fut un petit convulsionnaire.

Si ce malheureux avait été un véritable homme de lettres ; il aurait pu relever avec honnêteté les défauts du livre.

Il aurait pu remarquer que ce mot *esprit* étant seul ne signifie pas l'entendement humain, titre convenable au livre de *Locke* ; qu'en français le mot *esprit* ne veut dire ordinairement que pensée brillante. Ainsi la manière de bien penser dans les ouvrages d'*esprit* signifie, dans le titre de ce livre, la manière de mettre de la justesse dans les ouvrages agréables, dans les ouvrages d'imagination. Le titre *Esprit*, sans aucune explication, pouvait donc paraître équivoque ; et c'était assurément une bien petite faute.

Ensuite, en examinant le livre, on aurait pu observer :

Que ce n'est point parce que les singes ont les mains différentes de nous qu'ils ont moins de pensées ; car leurs mains sont comme les nôtres.

Qu'il n'est pas vrai que l'homme soit l'animal le plus multiplié sur la terre ; car dans chaque maison il y a deux ou trois mille fois plus de mouches que d'hommes.

Qu'il est faux que du temps de *Néron* on

se plaignît de la doctrine de l'autre monde nouvellement introduite , laquelle énervait les courages ; car cette doctrine était introduite depuis long-temps. (b) -

Qu'il est faux que les mots nous rappellent des images ou des idées ; car les images sont des idées : il fallait dire des idées simples ou composées.

Qu'il est faux que la Suisse ait à proportion plus d'habitans que la France et l'Angleterre.

Qu'il est faux que le mot de *libre* soit le synonyme d'*éclairé* : lisez le chapitre de *Locke* sur la puissance.

Qu'il est faux que les Romains aient accordé à *César* sous le nom d'*imperator* , ce qu'ils lui refusaient sous le nom de *rex* ; car ils le créèrent dictateur perpétuel , et quiconque avait gagné une bataille était *imperator*. *Cicéron* était *imperator*.

Qu'il est faux que la science ne soit que le souvenir des idées d'autrui ; car *Archimède* et *Newton* inventaient.

Qu'il est faux autant que déplacé de dire que la *le Couvreur* et *Ninon* aient eu autant d'esprit qu'*Aristote* et *Solon* ; car *Solon* fit des lois , *Aristote* quelques livres excellens , et nous n'avons rien de ces deux demoiselles.

Qu'il est faux de conclure que l'esprit soit

(b) Voyez *Cicéron* , *Lucrèce* , *Virgile* , &c.

le premier des dons , de ce que l'envie permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité , et qu'il n'est pas permis de vanter son esprit ; car premièrement , il n'est permis de parler de sa probité que quand elle est attaquée ; secondement , l'esprit est un ornement dont il est impertinent de se vanter , et la probité une chose nécessaire dont il est abominable de manquer.

Qu'il est faux que l'on devienne stupide dès qu'on cesse d'être passionné ; car , au contraire , une passion violente rend l'ame stupide sur tous les autres objets.

Qu'il est faux que tous les hommes soient nés avec les mêmes talens ; car dans toutes les écoles des arts et des sciences , tous ayant les mêmes maîtres , il y en a toujours très-peu qui réussissent.

Qu'enfin , sans aller plus loin , cet ouvrage d'ailleurs estimable est un peu confus , qu'il manque de méthode , et qu'il est gâté par des contes indignes d'un livre de philosophie.

Voilà ce qu'un véritable homme de lettres aurait pu remarquer. Mais de crier au déisme et à l'athéisme tout à la fois , de recourir indignement à ces deux accusations contradictoires , de cabaler pour perdre un homme d'un très-grand mérite , pour le dépouiller lui

et son approbateur de leurs charges , de solliciter contre lui non-seulement la sorbonne qui ne peut faire aucun mal par elle-même , mais le parlement qui en pouvait faire beaucoup ; ce fut la manœuvre la plus lâche et la plus cruelle ; et c'est ce qu'ont fait deux ou trois hommes pétris de fanatisme , d'orgueil et d'envie.

Du gazetier ecclésiastique.

LORSQUE l'Esprit des lois parut , le gazetier ecclésiastique ne manqua pas de gagner de l'argent , ainsi que nous l'avons déjà remarqué , en accusant , dans deux feuilles absurdes , le président de *Montesquieu* d'être déiste et athée. Sous un autre gouvernement *Montesquieu* eût été perdu ; mais les feuilles du gazetier qui , à la vérité , furent bien vendues , parce qu'elles étaient calomnieuses , lui valurent aussi les sifflets et l'horreur du public.

De Patouillet.

UN ex-jésuite , nommé *Patouillet* , s'avisa de faire , en 1764 ; un mandement sous le nom d'un prélat , dans lequel il accusait encore deux hommes de lettres connus d'être déistes et athées , selon la louable coutume de ces

messieurs. Mais , comme ce mandement attaquait aussi tous les parlemens du royaume , et que d'ailleurs il était écrit d'un style de collège , il ne fut guère connu que du procureur-général qui le déféra , et du bourreau qui le brûla.

Du journal chrétien.

QUELQUES écrivains avaient entrepris un journal chétien , comme si les autres journaux étaient idolâtres. Ils vendaient leur christianisme vingt sous par mois , ensuite ils le proposèrent à quinze , il tomba à douze , puis disparut à jamais. Ces bonnes gens avaient , en 1760 , renouvelé l'accusation ordinaire de déisme et d'athéisme contre M. de *Saint-Foix* , à l'occasion de quelques faits très-vrais rapportés dans *l'histoire des rues de Paris*. Ils trouvèrent cette fois-là dans l'auteur qu'ils attaquaient , un homme qui se défendait mieux que *Ramus* : il leur fit un procès criminel au châtelet. Ces chrétiens furent obligés de se rétracter , après quoi ils restèrent dans leur néant.

De Nonotte.

UN autre ex-jésuite , nommé *Nonotte* , dont nous avons quelquefois dit deux mots

pour le faire connaître , fit encore la même manœuvre en deux volumes , et répéta les accusations de déisme et d'athéisme contre un homme assez connu. Sa grande preuve était que cet homme avait , cinquante ans auparavant , traduit dans une tragédie deux vers de *Sophocle* , dans lesquels il est dit que les prêtres païens s'étaient souvent trompés. *Nonotte* envoya son livre à Rome au secrétaire des brefs ; il espérait un bénéfice et n'en eut point ; mais il obtint l'honneur inestimable de recevoir une lettre du secrétaire des brefs.

C'est une chose plaisante que tous ces dogues attaqués de la rage aient encore de la vanité. Ce *Nonotte* , régent de collège et prédicateur de village , le plus ignorant des prédicateurs , avait imprimé dans son libelle que *Constantin* fut en effet très-doux et très-honnête dans sa famille ; qu'en conséquence le *Labarum* s'était fait voir à lui dans le ciel ; que *Dioclétien* avait passé toute sa vie à massacrer des chrétiens pour son plaisir , quoiqu'il les eût protégés sans interruption pendant dix-huit années ; que *Clovis* ne fut jamais cruel ; que les rois de ce temps-là n'eurent jamais plusieurs femmes à la fois ; que les confessionnaux furent en usage dès les premiers siècles de l'Eglise ; que ce fut une action très-méritoire de faire une croisade contre le

comte de Toulouse , de lui donner le fouet , et de le dépouiller de ses Etats.

M. *Damilaville* daigna relever les erreurs de *Nonotte* , et l'avertit qu'il n'était pas poli de dire de grosses injures , sans aucune raison , à l'auteur de l'*Essai sur les-mœurs et l'esprit des nations* ; qu'un critique est obligé d'avoir toujours raison , et que *Nonotte* avait trop rarement observé cette loi.

Comment ! s'écrie *Nonotte* ; je n'aurais pas toujours raison , moi qui suis jésuite , ou qui du moins l'ai été ! Je pourrais me tromper , moi qui ai régenté en province et qui même ai prêché ! Et voilà *Nonotte* qui fait encore un gros livre , pour prouver à l'univers que s'il s'est trompé , c'est sur la foi de quelques jésuites ; que par conséquent on doit le croire. Et il entasse , il entasse bévues sur bévues , pour se plaindre à l'univers du tort qu'on lui fait , pour éclairer l'univers très-peu instruit de la vanité de *Nonotte* et de ses erreurs.

Tous ces gens-là trouvent toujours mauvais qu'on ose se défendre contre eux. Ils ressemblent au *Scaramouche* de l'ancienne comédie italienne , qui volait un rabat de point à *Mézétin* : celui-ci déchirait un peu le rabat en se défendant ; et *Scaramouche* lui disait : Comment ! insolent , vous me déchirez mon rabat !

*De Larcher, ancien répétiteur du collège
Mazarin.*

UNE autre lumière de collège, un nommé *Larcher*, pouvait, sans être un méchant homme, faire un méchant livre de critique, dans lequel il semble inviter toutes les belles dames de Paris à venir coucher pour de l'argent dans l'église Notre-Dame, avec tous les rouliers et tous les bateliers, et cela par dévotion. Il prétend que les jeunes parisiens sont fort sujets à la sodomie ; il cite pour son garant un auteur grec son favori. Il s'étend avec complaisance sur la bestialité ; et il se fâche sérieusement de ce que dans un errata de son livre on a mis par mégarde, *bestialité* ; lisez *bêtise*.

Mais ce même *Larcher* commence son livre comme ceux de ses confrères, par vouloir faire brûler l'abbé *Bazin*. Il l'accuse de déisme et d'athéisme, pour avoir dit que les fléaux qui affligent la nature viennent tous de la Providence. Et après cela M. *Larcher* est tout étonné qu'on se soit moqué de lui.

A présent que toutes les impostures de ces messieurs sont reconnues, que les délateurs en fait de religion sont devenus l'opprobre du genre-humain ; que leurs livres, s'ils trouvent deux ou trois lecteurs, n'excitent que

la risée ; c'est une chose divertissante de voir comment tous ces gens-là s'imaginent que l'univers a les yeux sur eux ; comme ils accumulent brochures sur brochures , dans lesquelles ils prennent à témoin tout le public de leurs innombrables efforts pour inspirer les bonnes mœurs , la modération et la piété.

Des libelles de Langleviel, dit la Beaumelle.

ON a remarqué que tous ces écrivains subalternes de libelles diffamatoires sont un composé d'ignorance , d'orgueil , de méchanceté et de démente. Une de leurs folies est de parler toujours d'eux-mêmes , eux qui par tant de raisons sont forcés de se cacher.

Un des plus inconcevables héros de cette espèce est un certain *Langleviel de la Beaumelle* , qui atteste tout le public qu'on a mal orthographié son nom. Je m'appelle *Langleviel* , et non pas *Langlevieux* , dit-il dans une de ses immortelles productions ; donc tout ce qu'on me reproche est faux , et ne peut porter sur moi.

Dans une autre lettre , voici comme il parle à l'univers attentif : „ Le 6 du même mois „ parut mon ode : on la trouva très-belle , „ et elle l'était pour Copenhague où je l'en- „ voyai , et autant pour Berlin , où il y a

„ peut-être moins de goût qu'à Copenhague.
 „ J'avais le projet de faire imprimer les Claf-
 „ fiques français ; mais j'en fus détourné , le
 „ 27 janvier , par une aventure de galanterie
 „ qui eut des suites funestes. Je fus volé par
 „ le capitaine *Cocchius* , dont la femme m'avait
 „ fait des agaceries à l'opéra. Je fus con-
 „ damné sans avoir été interrogé ni confronté ,
 „ et je fus conduit à Spandau. J'écrivis au
 „ roi. Je crois que *Darget* supprima mes lettres.
 „ Il écrivit à l'ingénieur *Lefèvre* qu'on ne
 „ cherchait qu'à me jouer un mauvais tour.
 „ Vous voyez que *Darget* ne me disait pas
 „ bien finement que son maître avait des
 „ impressions fâcheuses contre moi. „

Eh , pauvre homme ! qui dans le monde
 peut s'embarasser si tu as donné une galan-
 terie à madame *Cocchius* , ou si madame *Cocchius*
 te l'a donnée ? qu'importe que tu ayes été volé
 par M. *Cocchius* ou que tu l'ayes volé ? qu'im-
 porte que *Darget* se soit moqué de toi ? qui
 saura jamais qu'un natif des Cévènes ait fait
 une ode à Copenhague ?

On retrouve par-tout la mouche d'*Esopé* qui
 du fond d'un char , dans un chemin sablon-
 neux , s'écriait : *Que j'élève de poussière !*

L'orgueil des petits consiste à parler toujours
 de soi ; l'orgueil des grands est de n'en jamais
 parler. Ce dernier orgueil est infiniment plus

noble ; mais il est quelquefois un peu insultant pour la compagnie. Il veut dire : Messieurs , vous ne valez pas la peine que je cherche à être estimé de vous.

Tout homme a de l'orgueil ; tout homme est sensible. Le plus habile est celui qui fait le mieux cacher son jecti.

Il y a un cas où l'on est malheureusement obligé de parler de soi , et même très-long-temps ; c'est quand on a un procès. Alors il faut bien instruire ses juges. C'est un devoir de leur donner bonne opinion de vous. *Cicéron* , en plaidant *pro domo sua* , fut obligé de rappeler ses services à la république : *Démophilènes* avait été réduit à la même nécessité dans sa harangue contre *Echine*. Hors de là taisez-vous , et ne faites parler que votre mérite , si vous en avez.

La mère du maréchal de *Villars* disait à son fils : Ne parlez jamais de vous qu'au roi , et de votre femme à personne.

On pardonne à un tailleur qui vous apporte votre habit , de vouloir vous persuader qu'il est un très-bon ouvrier. Sa fortune dépend de l'opinion qu'il vous inspire.

Il était permis à *du Belloi* de vanter un peu les vers durs et mal faits de son Siège de Calais ; toute son existence était fondée sur cette pièce , aussi insipide qu'éblouissante. Si

Racine avait parlé ainsi d'Iphigénie, il aurait révolté les lecteurs.

C'est presque toujours par orgueil qu'on attaque de grands noms. *La Beaumelle*, dans un de ses libelles, insulte MM. d'Erlac, de Sinner, de Diesbac, de Vatteville, &c. et il s'en justifie en disant que c'est un ouvrage de politique. Mais dans ce même libelle qu'il appelle son livre de politique, il dit en propres mots (c) : *Une république fondée par Cartouche aurait eu de plus sages lois que la république de Solon.* Quel respect cet homme a pour les voleurs !

(d) *Le roi de Prusse ne tient son sceptre que de l'abus que l'empereur a fait de sa puissance, et de la lâcheté des autres princes.* Quel juge des rois et des royaumes !

(e) *Pourquoi aurions-nous de l'horreur du régicide de Charles I ? il serait mort aujourd'hui.*

Quelle raison, ou plutôt quelle exécration démente ! Sans doute, il serait mort aujourd'hui, puisque cet horrible parricide fut commis en 1649. Ainsi donc il ne faut pas, selon *Langleviel*, détester *Ravaillac*, parce que le grand *Henri IV* fut assassiné en 1610.

(f) *Cromwell et Richelieu se ressemblent.* Cette

(c) Num. XXXIII.

(e) Num. CCX.

(d) Num. CLXXXII.

(f) *Ibid.*

ressemblance

ressemblance est difficile à trouver , mais la folie atroce de l'auteur est aisée à reconnaître.

Il parle de messieurs de *Maurepas* , *Chauvelin* , *Machault* , *Berrier* , en les nommant par leurs noms sans y mettre le *monseigneur* ; et il en parle avec un ton d'autorité qui fait rire.

Ensuite il fit le roman des Mémoires de madame de *Maintenon* , dans lequel il outrage les maisons de *Noailles* , de *Richelieu* , tous les ministres de *Louis XIV* , tous les généraux d'armée ; sacrifiant toujours la vérité à la fiction , pour l'amusement des lecteurs.

Ce qui paraît son chef-d'œuvre en ce genre , c'est sa réponse à un de nos écrivains qui avait dit en parlant de la France :

„ Je défie qu'on me montre aucune monar-
 „ chie sur la terre dans laquelle les lois , la
 „ justice distributive , les droits de l'humanité ,
 „ aient été moins foulés aux pieds. „

Voici comme ce monsieur réfute cette assertion , qui est de la plus exacte vérité.

„ Je ne puis relire ce passage sans indigna-
 „ tion , quand je me rappelle toutes les injus-
 „ tices générales et particulières que commit
 „ le feu roi. Quoi ! *Louis XIV* était juste
 „ quand il ramenait tout à lui-même , quand
 „ il oubliait (et il l'oubliait sans cesse) que
 „ l'autorité n'était confiée à un seul que pour
 „ la félicité de tous ? Était-il juste quand il

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † Pp

„ armait cent mille (g) hommes pour venger
 „ l'affront fait par un fou (h) à un de ses
 „ ambassadeurs ; quand , en 1667 , il déclarait
 „ la guerre à l'Espagne pour agrandir ses Etats ,
 „ malgré la légitimité d'une renonciation
 „ solennelle et libre (i) ; quand il envahissait
 „ la Hollande uniquement pour l'humilier ;
 „ quand il bombardait Gènes pour la punir
 „ de n'être pas son alliée (k) ; quand il s'obsti-
 „ nait à ruiner totalement la France pour
 „ placer un de ses petits-fils sur un trône
 „ étranger ? (l)

„ Etait-il juste , respectait-il les lois , était-il
 „ plein des droits de l'humanité , quand il
 „ écrasait son peuple d'impôts (m) , quand
 „ pour soutenir des entreprises imprudentes

(g) Où cet ignorant a-t-il vu que *Louis XIV* ait levé une armée de cent mille hommes , en 1662 , dans la querelle des ambassadeurs de France et d'Espagne à Londres ?

(h) Où a-t-il pris que le baron de *Batteville* , ambassadeur d'Espagne , était fou ?

(i) Où a-t-il pris qu'une renonciation d'une mineure est libre ? Il ignore d'ailleurs la loi de dévolution qui adjugeait la Flandre au roi de France.

(k) Ce n'était pas pour la punir de n'être pas son alliée , mais d'avoir secouru ses ennemis étant son alliée.

(l) Oublie-t-il les droits du roi d'Espagne , le testament de *Charles* , les vœux de la nation , l'ambassade qui vint demander à *Louis XIV* son petit-fils pour roi ? *Langleviel* veut-il détrôner les souverains d'Espagne , de Naples , de Sicile et de Parme ?

(m) Il remit pour quatre millions d'impôts en 1662 , et il fournit du blé aux pauvres à ses dépens.

„ il imaginait mille nouvelles espèces de
 „ tributs, telles que le papier marqué qui
 „ excita une révolte à Rennes et à Bordeaux;
 „ quand, en 1691 (*n*), il abymait par quatre-
 „ vingts édits burfaux quatre-vingts mille
 „ familles; quand, en 1692 (*o*), il extorquait
 „ l'argent de ses fujets par cinquante-cinq
 „ édits; quand, en 1693 (*p*), il épuisait leur
 „ patience et appauvriissait leur misère par
 „ soixante autres ?

„ Protégeait-il les lois, observait-il la jus-
 „ tice distributive, respectait-il les droits de
 „ l'humanité, faisait-il de grandes choses pour
 „ le bien public, mettait-il la France au-dessus
 „ de toutes les monarchies de la terre, quand,
 „ pour abattre par les fondemens un édit
 „ accordé au cinquième de la nation, il
 „ surseyait, en 1676, pour trois ans les
 „ dettes des profélytes ? „ (*q*)

(*n*) Il ne mit aucun impôt sur le peuple en 1691, dans le plus fort d'une guerre très-ruineuse. Il créa pour un million de rentes sur l'hôtel de ville, des augmentations de gages, de nouveaux offices, et pas une seule taxe sur les cultivateurs ni sur les marchands. Son revenu, cette année, ne monta qu'à cent douze millions deux cents cinquante et un mille livres.

(*o*) Même erreur.

(*p*) Même erreur. Il est donc démontré que cet ignorant est le plus infame calomniateur; et de qui? de ses rois.

(*q*) Cette grâce accordée aux profélytes n'était point à charge à l'Etat: on voit seulement; dans cette observation, l'audace d'un petit huguenot qui a été apprenti prédicant à Genève, et qui, n'imitant pas la sagesse de ses confrères, s'est rendu indigne de la protection qu'il a surprise en France.

Ce n'est pas le seul endroit où ce monsieur insulte avec brutalité à la mémoire d'un de nos grands rois, et qui est si chère à son successeur. Il a osé dire ailleurs que *Louis XIV* avait empoisonné le marquis de *Louvois* son ministre (r); que le régent avait empoisonné la famille royale (s), et que le père du prince de *Condé* d'aujourd'hui avait fait assassiner *Vergier*; que la maison d'Autriche a des empoisonneurs à gages.

Une fois il s'est avisé de faire le plaissant dans une brochure contre l'histoire de *Henri IV*. Quelle plaisanterie !

„ Je lis avec un charme infini dans l'histoire
 „ du Mogol (t), que le petit-fils de *Sha-Abas*
 „ fut bercé pendant sept ans par des femmes,
 „ qu'ensuite il fut bercé pendant huit ans par
 „ des hommes ; qu'on l'accoutuma de bonne
 „ heure à s'adorer lui-même et à se croire
 „ formé d'un autre limon que ses sujets ; que
 „ tout ce qui l'entourait avait ordre de lui
 „ épargner le pénible soin d'agir, de penser,
 „ de vouloir, et de le rendre inhabile à

(r) Tome III, pages 269 et 270 du *Siècle de Louis XIV*, qu'il falsifia, et qu'il vendit, chargé de notes intimes, à un libraire de Francfort, nommé *Eslinger*, comme il a eu l'impudence de l'avouer lui-même.

(s) Tome III, page 323.

(t) Page 25.

„ toutes les fonctions du corps et de l'ame ;
 „ qu'en conséquence un prêtre le dispensait
 „ de la fatigue de prier de sa bouche le
 „ grand Etre ; que certains officiers étaient
 „ préposés pour lui mâcher noblement ,
 „ comme dit *Rabelais* , le peu de paroles
 „ qu'il avait à prononcer ; que d'autres lui
 „ tâtaient le pouls trois ou quatre fois le jour
 „ comme à un agonisant ; qu'à son lever ,
 „ qu'à son coucher trente seigneurs accou-
 „ raient , l'un pour lui dénouer l'aiguillette ,
 „ l'autre pour le déconfliper , celui-ci pour
 „ l'accoutrer d'une chemise , celui-là pour
 „ l'armer d'un cimeterre , chacun pour s'em-
 „ parer du membre dont il avait la surinten-
 „ dance. Ces particularités me plaisent , parce
 „ qu'elles me donnent une idée nette du
 „ caractère des Indiens , et que d'ailleurs elles
 „ me font assez entrevoir celui du petit-fils
 „ de *Sha-Abas* , de cet empereur automate. „

Cet homme est bien mal instruit de l'édu-
 cation des princes mogols. Ils sont à trois ans
 entre les mains des eunuques , et non entre
 les mains des femmes. Il n'y a point de
 seigneurs à leur lever et à leur coucher ; on
 ne leur dénoue point l'aiguillette. On voit
 assez qui l'auteur veut désigner. Mais recon-
 naîtra-t-on à ce portrait le fondateur des Inva-
 lides , de l'Observatoire , de Saint-Cyr , le

protecteur généreux d'une famille royale infortunée , le conquérant de la Franche-Comté , de la Flandre française , le fondateur de la marine , le rémunérateur éclairé de tous les arts utiles ou agréables , le législateur de la France qui reçut son royaume dans le plus horrible désordre , et qui le mit au plus haut point de la gloire et de la grandeur ; enfin le roi que don *Ustariz* , cet homme d'Etat si estimé , appelle *un homme prodigieux* , malgré des défauts inséparables de la nature humaine ?

Y reconnaîtra-t-on le vainqueur de Fontenoy et de Laufelt , qui donna la paix à ses ennemis étant victorieux , le fondateur de l'école militaire qui , à l'exemple de son aïeul , n'a jamais manqué de tenir son conseil ? Où est ce petit-fils automate de *Sha-Abas* ?

Qui ne voit la délicate allusion de ce brave homme , ainsi que la profonde science de ce grand écrivain ? il croit que *Sha-Abas* était un mogol , et c'était un persan de la race des sofis. Il appelle au hasard son petit-fils automate ; et ce petit-fils était *Abas* , second fils de *Saïn-Mirza* , qui remporta quatre victoires contre les Turcs , et qui fit ensuite la guerre aux Mogols.

C'est ainsi que ce pauvre homme a écrit tous ses libelles ; c'est ainsi qu'il fit le pitoyable roman de madame de *Maintenon* , parlant

d'ailleurs de tout à tort et à travers , avec une suffisance qui ne serait pas permise au plus savant homme de l'Europe.

De quelle indignation n'est-on pas saisi quand on voit un misérable échappé des Cévennes , élevé par charité , et souillé des actions les plus infames , oser parler ainsi des rois , s'emporter jusqu'à une licence si effrénée , abuser à ce point du mépris qu'on a pour lui , et de l'indulgence qu'on a eue de ne le condamner qu'à six mois de cachot !

On ne fait pas combien de telles horreurs font tort à la littérature. C'est-là pourtant ce qui lui attire des entraves rigoureuses. Ce sont ces abominables libelles dignes du feu qui font qu'on est si difficile sur les bons livres.

Il vient de paraître un de ces ouvrages de ténèbres (u) où , depuis le monarque jusqu'au dernier citoyen , tout le monde est insulté avec fureur ; où la calomnie la plus atroce et la plus absurde distille un poison affreux sur tout ce qu'on respecte et qu'on aime. L'auteur s'est dérobé à l'exécration publique , mais *la Beaumelle* s'y est offert.

Puissent les jeunes sous qui seraient tentés de suivre de tels exemples , et qui , sans talens et sans science , ont la rage d'écrire , sentir à quoi une telle frénésie les expose ! On risque

(u) *Gazetier cuivré*.

la corde si on est connu ; et si on ne l'est pas , on vit dans la fange et dans la crainte. La vie d'un forçat est préférable à celle d'un seneur de libelles ; car l'un peut avoir été condamné injustement aux galères , et l'autre les mérite.

Observation sur tous ces libelles diffamatoires.

QUE tous ceux qui sont tentés d'écrire de telles infamies se disent : Il n'y a point d'exemple qu'un libelle ait fait le moindre bien à son auteur : jamais on ne recueille de profit ni de gloire dans cette carrière honteuse. De tous ces libelles contre *Louis XIV* , il n'en est pas un seul aujourd'hui qui soit un livre de bibliothèque , et qui ne soit tombé dans un oubli profond. De cent combats meurtriers livrés dans une guerre , et dont chacun semblait devoir décider du destin d'un Etat , il en est à peine trois ou quatre qui laissent un long souvenir ; les événemens tombent les uns sur les autres , comme les feuilles dans l'automne pour disparaître sur la terre ; et un gredin voudrait que son libelle obscur demeurât dans la mémoire des hommes ! Le gredin vous répond : On se souvient des vers d'*Horace* contre *Pantolabus* , contre *Nomentanus* , et de ceux de *Boileau* contre *Cotin* et l'abbé de *Pure*. On réplique au gredin : Ce ne sont point là des libelles ; si tu

veux

veux mortifier tes adverfaires , tâche d'imiter *Boileau* et *Horace* : mais quand tu auras un peu de leur bon fens et de leur génie , tu ne feras plus de libelles.

R.

R A I S O N.

DANS le temps que toute la France était folle du fyftême de *Laff* , et qu'il était contrôleur-général , un homme qui avait toujours raifon vint lui dire en préfence d'une grande afsemblée :

Monsieur , vous êtes le plus grand fou , le plus grand fot , ou le plus grand fripon , qui ait encore paru parmi nous ; et c'est beaucoup dire : voici comme je le prouve : Vous avez imaginé qu'on peut décupler les richesses d'un Etat avec du papier ; mais ce papier ne pouvant repréfenter que l'argent repréfentatif des vraies richesses qui font les productions de la terre et des manufactures , il faudrait que vous euffiez commencé par nous donner dix fois plus de blé , de vin , de drap et de toile , &c. Ce n'est pas affez , il faudrait être sûr du débit.

Or vous faites dix fois plus de billets que nous n'avons d'argent et de denrées , donc

Dictionn. philofoph. Tome VIII. † Qq

vous êtes dix fois plus extravagant , ou plus inepte , ou plus fripon , que tous les contrôleurs ou surintendans qui vous ont précédé. Voici d'abord comme je prouve ma majeure :

A peine avait-il commencé sa majeure , qu'il fut conduit à Saint-Lazare.

Quand il fut sorti de Saint-Lazare , où il étudia beaucoup et où il fortifia sa raison , il alla à Rome ; il demanda une audience publique au pape , à condition qu'on ne l'interromprait point dans sa harangue ; et il lui parla en ces termes :

Saint père , vous êtes un antechrist , et voici comme je le prouve à votre sainteté. J'appelle antechrist ou antichrist. selon la force du mot , celui qui fait tout le contraire de ce que le CHRIST a fait et commandé. Or le CHRIST a été pauvre , et vous êtes très-riche ; il a payé le tribut , et vous exigez des tributs ; il a été soumis aux puissances , et vous êtes devenu puissance ; il marchait à pied , et vous allez à Castel-Gandolfe dans un équipage somptueux ; il mangeait tout ce qu'on voulait bien lui donner , et vous voulez que nous mangions du poisson le vendredi et le samedi , quand nous habitons loin de la mer et des rivières ; il a défendu à *Simon Barjone* de se servir de l'épée , et vous avez des épées à votre service , &c. &c. &c. donc en ce sens votre

sainteté est antichrist. Je vous révère fort en tout autre sens, et je vous demande une indulgence *in articulo mortis*. On mit mon homme au château Saint-Ange.

Quand il fut sorti du château Saint-Ange, il courut à Venise, et demanda à parler au doge. Il faut, lui dit-il, que votre sérénité soit un grand extravagant d'épouser tous les ans la mer : car premièrement, on ne se marie qu'une fois avec la même personne ; secondement, votre mariage ressemble à celui d'*Arlequin*, lequel était à moitié fait, attendu qu'il ne manquait que le consentement de la future ; troisièmement, qui vous a dit qu'un jour d'autres puissances maritimes ne vous déclareraient pas inhabile à consommer le mariage ?

Il dit, et on l'enferma dans la tour de Saint-Marc.

Quand il fut sorti de la tour de Saint-Marc, il alla à Constantinople ; il eut audience du musti, et lui parla en ces termes ; Votre religion, quoiqu'elle ait de bonnes choses, comme l'adoration du grand Etre, et la nécessité d'être juste et charitable, n'est d'ailleurs qu'un réchauffé du judaïsme, et un ramas ennuyeux de contes de ma mère l'oie. Si l'archange *Gabriel* avait apporté de quelque planète les feuilles du Koran à *Mahomet*, toute

l'Arabie aurait vu descendre *Gabriel* : personne ne l'a vu ; donc *Mahomet* n'était qu'un imposteur hardi qui trompa des imbécilles.

A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il fut empalé. Cependant il avait eu toujours raison.

R A R E.

RA R E en physique est opposé à dense. En morale , il est opposé à commun.

Ce dernier rare est ce qui excite l'admiration. On n'admire jamais ce qui est commun, on en jouit.

Un curieux se préfère au reste des chétifs mortels , quand il a dans son cabinet une médaille rare qui n'est bonne à rien ; un livre rare que personne n'a le courage de lire ; une vieille estampe d'*Albert-dure* , mal dessinée et mal empreinte : il triomphe s'il a dans son jardin un arbre rabougri venu d'Amérique. Ce curieux n'a point de goût , il n'a que de la vanité. Il a ouï dire que le beau est rare ; mais il devrait savoir que tout rare n'est point beau.

Le beau est rare dans tous les ouvrages de la nature et dans ceux de l'art.

Quoiqu'on ait bien dit du mal des femmes , je maintiens qu'il est plus rare de trouver des femmes parfaitement belles que de passablement bonnes.

Vous rencontrerez dans les campagnes dix mille femmes attachées à leur ménage, laborieuses, sobres, nourrissant, élevant, instruisant leurs enfans; et vous en trouverez à peine une que vous puissiez montrer aux spectacles de Paris, de Londres, de Naples, ou dans les jardins publics, et qu'on puisse regarder comme une beauté.

De même, dans les ouvrages de l'art, vous avez dix mille barbouillages contre un chef-d'œuvre.

Si tout était beau et bon, il est clair qu'on n'admirerait plus rien; on jouirait. Mais aurait-on du plaisir en jouissant? c'est une grande question.

Pourquoi les beaux morceaux du Cid, des Horaces, de Cinna, eurent-ils un succès si prodigieux? c'est que dans la profonde nuit où l'on était plongé, on vit briller tout à coup une lumière nouvelle que l'on n'attendait pas. C'est que ce beau était la chose du monde la plus rare.

Les bosquets de Versailles étaient une beauté unique dans le monde, comme l'étaient alors certains morceaux de *Corneille*. Saint-Pierre de Rome est unique, et on vient du bout du monde s'extasier en le voyant.

Mais supposons que toutes les églises de l'Europe égalent Saint-Pierre de Rome, que

toutes les statues soient des Vénus de *Médicis*, que toutes les tragédies soient aussi belles que l'*Iphigénie* de *Racine*, tous les ouvrages de poésie aussi bien faits que l'*Art poétique* de *Boileau*, toutes les comédies aussi bonnes que le *Tartuffe*, et ainsi en tout genre; aurez-vous alors autant de plaisir à jouir des chefs-d'œuvre rendus communs, qu'ils vous en fesaient goûter quand ils étaient rares? Je dis hardiment que non: et je crois qu'alors l'ancienne école a raison, elle qui l'a si rarement: *Ab assuetis non fit passio*; habitude ne fait point passion.

Mais, mon cher lecteur, en sera-t-il de même dans les œuvres de la nature? Serez-vous dégoûté si toutes les filles sont belles comme *Hélène*; et vous, Mesdames, si tous les garçons sont des *Pâris*? Supposons que tous les vins soient excellens, aurez-vous moins d'envie de boire? si les perdreaux, les faisandeaux, les gelinottes sont communs en tout temps, aurez-vous moins d'appétit? Je dis encore hardiment que non, malgré l'axiome de l'école, *habitude ne fait point passion*: et la raison, vous le savez, c'est que tous les plaisirs que la nature nous donne sont des besoins toujours renaissans; des jouissances nécessaires, et que les plaisirs des arts ne sont pas nécessaires. Il n'est pas nécessaire à l'homme d'avoir des bosquets où l'eau jaillisse jusqu'à

cent pieds de la bouche d'une figure de marbre, et d'aller au sortir de ces bosquets voir une belle tragédie. Mais les deux sexes sont toujours nécessaires l'un à l'autre. La table et le lit sont nécessaires. L'habitude d'être alternativement sur ces deux trônes ne vous dégoûtera jamais.

Quand les petits favoyards montrèrent pour la première fois la rareté, la curiosité, rien n'était plus rare en effet. C'était un chef-d'œuvre d'optique inventé, dit-on, par *Kirker*; mais cela n'était pas nécessaire, et il n'y a plus de fortune à espérer dans ce grand art.

On admira dans Paris un rhinocéros il y a quelques années. S'il y avait dans une province dix mille rhinocéros, on ne courrait après eux que pour les tuer; mais qu'il y ait cent mille belles femmes; on courra toujours après elles pour les honorer.

R A V A I L L A C.

J'AI connu dans mon enfance un chanoine de Péronne, âgé de quatre-vingt-douze ans, qui avait été élevé par un des plus furieux bourgeois de la ligue. Il disait toujours : *Peu monsieur de Ravallac*. Ce chanoine avait conservé plusieurs manuscrits très-curieux de ces temps apostoliques; quoiqu'ils ne fissent pas

beaucoup d'honneur à son parti ; en voici un qu'il laissa à mon oncle.

Dialogue d'un page du duc de Sully , et de maître Filezac , docteur de sorbonne , l'un des deux confesseurs de Ravallac.

M A I T R E F I L E S A C.

Dieu merci, mon cher enfant , *Ravallac* est mort comme un saint. Je l'ai entendu en confession ; il s'est repenti de son péché , et a fait un ferme propos de n'y plus retomber. Il voulait recevoir la sainte communion ; mais ce n'est pas ici l'usage comme à Rome ; sa pénitence lui en a tenu lieu ; et il est certain qu'il est en paradis.

L E P A G E.

Lui en paradis ? dans le jardin ? lui ! ce monstre !

M A I T R E F I L E S A C.

Oui, mon bel enfant , dans le jardin , dans le ciel , c'est la même chose.

L E P A G E.

Je le veux croire ; mais il a pris un mauvais chemin pour y arriver.

M A I T R E F I L E S A C.

Vous parlez en jeune huguenot. Apprenez

que ce que je vous dis est de foi. Il a eu l'attrition ; et cette attrition , jointe au sacrement de confession , opère inmanquablement salvation , qui mène droit en paradis où il prie maintenant DIEU pour vous.

L E P A G E.

Je ne veux point du tout qu'il parle à DIEU de moi. Qu'il aille au diable avec ses prières et son attrition.

M A I T R E F I L E S A C.

Dans le fond c'était une bonne ame. Son zèle l'a emporté , il a mal fait ; mais ce n'était pas en mauvaise intention. Car dans tous ses interrogatoires il a répondu qu'il n'avait assassiné le roi que parce qu'il allait faire la guerre au pape , et que c'était la faire à DIEU. Ses sentimens étaient fort chrétiens. Il est sauvé , vous dis-je ; il était lié , et je l'ai délié.

L E P A G E.

Ma foi , plus je vous écoute , plus vous me paraissez un homme à lier vous-même. Vous me faites horreur.

M A I T R E F I L E S A C.

C'est que vous n'êtes pas encore dans la bonne voie : vous y ferez un jour. Je vous ai toujours dit que vous n'étiez pas loin du royaume des cieux , mais le moment n'est pas encore venu.

L E P A G E.

Le moment ne viendra jamais de me faire croire que vous avez envoyé *Ravaillac* en paradis.

M A I T R E F I L E S A C.

Dès que vous ferez converti, comme je l'espère, vous le croirez comme moi; mais en attendant, sachez que vous et le duc de *Sully* votre maître, vous ferez damnés à toute éternité avec *Judas Iscariote* et le mauvais riche, tandis que *Ravaillac* est dans le sein d'*Abraham*.

L E P A G E.

Comment, coquin!

M A I T R E F I L E S A C.

Point d'injures, petit fils; il est défendu d'appeler son frère *raca*. On est alors coupable de la gehenne ou gebenne du feu. Souffrez que je vous endoctrine sans vous fâcher.

L E P A G E.

Va, tu me parais si *raca*, que je ne me fâcherai plus.

M A I T R E F I L E S A C.

Je vous disais donc qu'il est de foi que vous ferez damné; et malheureusement notre cher *Henri IV* l'est déjà, comme la sorbonne l'avait toujours prévu.

L E P A G E.

Mon cher maître damné ! attends , attends , scélérat , un bâton , un bâton.

M A I T R E F I L E S A C.

Calmez-vous , petit fils , vous m'avez promis de m'écouter patiemment. N'est-il pas vrai que le grand *Henri* est mort sans confession ? N'est-il pas vrai qu'il était en péché mortel , étant encore amoureux de madame la princesse de *Condé* , et qu'il n'a pas eu le temps de demander le sacrement de pénitence ; DIEU ayant permis qu'il ait été frappé à l'oreillette gauche du cœur , et que le sang l'ait étouffé en un instant ? Vous ne trouverez absolument aucun bon catholique qui ne vous dise les mêmes vérités que moi.

L E P A G E.

Tais-toi , maître fou ; si je croyais que tes docteurs enseignassent une doctrine si abominable , j'irais sur le champ les brûler dans leurs loges.

M A I T R E F I L E S A C.

Encore une fois , ne vous emportez pas , vous l'avez promis. Monseigneur le marquis de *Conchini* , qui est un bon catholique , saurait bien vous empêcher d'être assez sacrilège pour maltraiter mes confrères.

L E P A G E.

Mais en conscience , maître *Filefac* , est-il bien vrai que l'on pense ainsi dans ton parti ?

M A I T R E F I L E S A C.

Soyez-en très-sûr ; c'est notre catéchisme.

L E P A G E.

Ecoute ; il faut que je t'avoue qu'un de tes forboniqueurs m'avait presque séduit l'an passé. Il m'avait fait espérer une pension sur un bénéfice. Puisque le roi , me disait-il , a entendu la messe en latin , vous qui n'êtes qu'un petit gentilhomme , vous pourriez bien l'entendre aussi sans déroger. D I E U a soin de ses élus , il leur donne des mitres , des croses , et prodigieusement d'argent. Vos réformés vont à pied , et ne savent qu'écrire. Enfin , j'étais ébranlé ; mais après ce que tu viens de me dire , j'aimerais cent fois mieux me faire mahométan que d'être de ta secte.

Ce page avait tort. On ne doit point se faire mahométan parce qu'on est affligé ; mais il faut pardonner à un jeune homme sensible , et qui aimait tant *Henri IV*. Maître *Filefac* parlait suivant sa théologie , et le petit page selon son cœur.

R E L I G I O N.

S E C T I O N P R E M I E R E.

LES épicuriens, qui n'avaient nulle religion, recommandaient l'éloignement des affaires publiques, l'étude et la concorde. Cette secte était une société d'amis; car leur principal dogme était l'amitié. *Atticus, Lucrèce, Memmius* et quelques hommes de cette trempe, pouvaient vivre très-honnêtement ensemble, et cela se voit dans tous les pays; philosophez tant qu'il vous plaira entre vous. Je crois entendre des amateurs qui se donnent un concert d'une musique savante et raffinée; mais gardez-vous d'exécuter ce concert devant le vulgaire ignorant et brutal; il pourrait vous casser vos instrumens sur vos têtes: Si vous avez une bourgade à gouverner, il faut qu'elle ait une religion.

Je ne parle point ici de la nôtre; elle est la seule bonne, la seule nécessaire, la seule prouvée et la seconde révélée.

Aurait-il été possible à l'esprit humain, je ne dis pas d'admettre une religion qui approchât de la nôtre, mais qui fût moins mauvaise que toutes les autres religions de l'univers ensemble? et quelle serait cette religion?

Ne serait-ce point celle qui nous proposerait l'adoration de l'Etre suprême, unique, infini, éternel, formateur du monde, qui le meut et le vivifie, *cui nec simile, nec secundum* ; celle qui nous réunirait à cet Etre des êtres pour prix de nos vertus, et qui nous en séparerait pour le châtiment de nos crimes ?

Celle qui admettrait très-peu de dogmes inventés par la démence orgueilleuse, éternels sujets de dispute ; celle qui enseignerait une morale pure sur laquelle on ne disputât jamais ?

Celle qui ne serait point consister l'essence du culte dans de vaines cérémonies, comme de vous cracher dans la bouche, ou de vous ôter un bout de votre prépuce, ou de vous couper un testicule, attendu qu'on peut remplir tous les devoirs de la société avec deux testicules et un prépuce entier, et sans qu'on vous crache dans la bouche ?

Celle de servir son prochain pour l'amour de DIEU, au lieu de le persécuter, de l'égorger au nom de DIEU ; celle qui tolérerait toutes les autres, et qui, méritant ainsi la bienveillance de toutes, serait seule capable de faire du genre-humain un peuple de frères ?

Celle qui aurait des cérémonies augustes dont le vulgaire ferait frappé, sans avoir des mystères qui pourraient révolter les sages et irriter les incrédules ?

Celle qui offrirait aux hommes plus d'encouragemens aux vertus sociales que d'expiations pour les perversités ?

Celle qui assurerait à ses ministres un revenu assez honorable pour les faire subsister avec décence , et ne leur laisserait jamais usurper des dignités et un pouvoir qui pourraient en faire des tyrans ? Celle qui établirait des retraites commodes pour la vieillesse et pour la maladie , mais jamais pour la fainéantise ?

Une grande partie de cette religion est déjà dans le cœur de plusieurs princes , et elle sera dominante dès que les articles de paix perpétuelle que l'abbé de *Saint-Pierre* a proposés seront signés de tous les potentats.

SECTION II.

JE méditais cette nuit ; j'étais absorbé dans la contemplation de la nature ; j'admirais l'immensité , le cours , les rapports de ces globes infinis que le vulgaire ne fait pas admirer.

J'admirais encore plus l'intelligence qui préside à ces vastes ressorts. Je me disais : Il faut être aveugle pour n'être pas ébloui de ce spectacle ; il faut être stupide pour n'en pas reconnaître l'auteur ; il faut être fou pour ne pas l'adorer. Quel tribut d'adoration dois-je lui rendre ? ce tribut ne doit-il pas être le même

dans toute l'étendue de l'espace, puisque c'est le même pouvoir suprême qui règne également dans cette étendue?

Un être pensant, qui habite dans une étoile de la voie lactée, ne lui doit-il pas le même hommage que l'être pensant sur ce petit globe où nous sommes? La lumière est uniforme pour l'astre de Sirius et pour nous; la morale doit être uniforme.

Si un animal sentant et pensant dans Sirius est né d'un père et d'une mère tendres qui aient été occupés de son bonheur, il leur doit autant d'amour et de soins que nous en devons ici à nos parens. Si quelqu'un dans la voie lactée voit un indigent estropié, s'il peut le soulager et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes.

Le cœur a par-tout les mêmes devoirs : sur les marches du trône de DIEU, s'il a un trône; et au fond de l'abyme, s'il est un abyme.

J'étais plongé dans ces idées, quand un de ces génies qui remplissent les intermondes descendit vers moi. Je reconnus cette même créature aérienne qui m'avait apparu autrefois pour m'apprendre combien les jugemens de DIEU diffèrent des nôtres, et combien une bonne action est préférable à la controverse. (*)

(*) Voyez DOGME.

Il me transporta dans un désert tout couvert d'ossements entassés ; et entre ces monceaux de morts il y avait des allées d'arbres toujours verts , et au bout de chaque allée , un grand homme d'un aspect auguste , qui regardait avec compassion ces tristes restes.

Hélas ! mon archange , lui dis-je , où m'avez-vous mené ? A la désolation , me répondit-il. Et qui sont ces beaux patriarches que je vois immobiles et attendris au bout de ces allées vertes , et qui semblent pleurer sur cette foule innombrable de morts ? Tu le sauras , pauvre créature humaine , me répliqua le génie des intermondes ; mais auparavant il faut que tu pleures.

Il commença par le premier amas. Ceux-ci , dit-il , sont les vingt-trois mille juifs qui dansèrent devant un veau , avec les vingt-quatre mille qui furent tués sur des filles madianites. Le nombre des massacrés pour des délits ou des méprises pareilles se monte à près de trois cents mille.

Aux allées suivantes sont les charniers des chrétiens égorgés les uns par les autres pour des disputes métaphysiques. Ils sont divisés en plusieurs monceaux de quatre siècles chacun. Un seul aurait monté jusqu'au ciel ; il a fallu les partager.

Quoi ! m'écriai-je , des frères ont traité ainsi

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † R r

leurs frères, et j'ai le malheur d'être dans cette confrérie !

Voici, dit l'esprit, les douze millions d'américains tués dans leur patrie, parce qu'ils n'avaient pas été baptisés. Eh mon Dieu ! que ne laissez-vous ces ossemens affreux se dessécher dans l'hémisphère où leurs corps naquirent, et où ils furent livrés à tant de trépas différens ? Pourquoi réunir ici tous ces monumens abominables de la barbarie et du fanatisme ? — Pour t'instruire.

Puisque tu veux m'instruire, dis-je au génie, apprends-moi s'il y a eu d'autres peuples que les chrétiens et les juifs à qui le zèle, et la religion malheureusement tournée en fanatisme, aient inspiré tant de cruautés horribles. Oui, me dit-il ; les mahométans se sont souillés des mêmes inhumanités, mais rarement ; et lorsqu'on leur a demandé *amman*, miséricorde, et qu'on leur a offert le tribut, ils ont pardonné.

Pour les autres nations, il n'y en a aucune depuis l'existence du monde qui ait jamais fait une guerre purement de religion. Suis-moi maintenant. Je le suivis.

Un peu au-delà de ces piles de morts nous trouvâmes d'autres piles ; c'étaient des sacs d'or et d'argent, et chacune avait son étiquette : *Substance des hérétiques massacrés au*

dix-huitième siècle , au dix-sept , au seizième , et ainsi en remontant : Or et argent des américains égorgés , &c. &c. Et toutes ces piles étaient surmontées de croix , de mitres , de croses , de tiaras enrichies de pierreries.

Quoi ! mon génie , ce fut donc pour avoir ces richesses qu'on accumula ces morts ?—Oui, mon fils.

Je versai des larmes ; et quand j'eus mérité par ma douleur qu'il me menât au bout des allées vertes , il m'y conduisit.

Contemple , me dit-il , les héros de l'humanité qui ont été les bienfaiteurs de la terre , et qui se sont tous réunis à bannir du monde , autant qu'ils l'ont pu , la violence et la rapine. Interroge-les.

Je courus au premier de la bande ; il avait une couronne sur la tête et un petit encensoir à la main ; je lui demandai humblement son nom. Je suis *Numa Pompilius* , me dit-il ; je succédai à un brigand , et j'avais des brigands à gouverner : je leur enseignai la vertu et le culte de DIEU ; ils oublièrent après moi plus d'une fois l'un et l'autre ; je défendis qu'il y eût dans les temples aucun simulacre , parce que la Divinité qui anime la nature ne peut être représentée. Les Romains n'eurent sous mon règne ni guerres ni séditions , et ma religion ne fit que du bien. Tous les peuples

voisins vinrent honorer mes funérailles, ce qui n'est arrivé qu'à moi.

Je lui baifai la main, et j'allai au second ; c'était un beau vieillard d'environ cent ans, vêtu d'une robe blanche ; il mettait le doigt médium sur sa bouche, et de l'autre main il jetait des fèves derrière lui. Je reconnus *Pythagore*. Il m'assura qu'il n'avait jamais eu de cuisse d'or, et qu'il n'avait point été coq ; mais qu'il avait gouverné les Crotoniates avec autant de justice que *Numa* gouvernait les Romains, à peu-près de son temps ; et que cette justice était la chose du monde la plus nécessaire et la plus rare. J'appris que les pythagoriciens faisaient leur examen de conscience deux fois par jour. Les honnêtes gens ! et que nous sommes loin d'eux ! Mais nous qui n'avons été pendant treize cents ans que des assassins, nous disons que ces sages étaient des orgueilleux.

Je ne dis mot à *Pythagore* pour lui plaire, et je passai à *Zoroastre* qui s'occupait à concentrer le feu céleste dans le foyer d'un miroir concave, au milieu d'un vestibule à cent portes qui toutes conduisent à la sagesse. Sur la principale de ces portes (a), je lus ces paroles qui

(a) Les préceptes de *Zoroastre* sont appelés *portes*, et sont au nombre de cent.

font le précis de toute la morale , et qui abrègent toutes les disputes des casuistes :

Dans le doute si une action est bonne ou mauvaise , abstiens-toi.

Certainement , dis-je à mon génie , les barbares qui ont immolé toutes les victimes dont j'ai vu les ossemens , n'avaient pas lu ces belles paroles.

Nous vîmes ensuite les *Zaleucus* , les *Thalès* , les *Anaximandre* , et tous les sages qui avaient cherché la vérité et pratiqué la vertu.

Quand nous fûmes à *Socrate* , je le reconnus bien vite à son nez épaté (b). Eh bien , lui dis-je , vous voilà donc au nombre des confidens du Très-Haut ! Tous les habitans de l'Europe , excepté les Turcs et les Tartares de Crimée qui ne savent rien , prononcent votre nom avec respect. On le révère , on l'aime ce grand nom , au point qu'on a voulu savoir ceux de vos persécuteurs. On connaît *Mélitus* et *Anitus* à cause de vous , comme on connaît *Ravaillac* à cause de *Henri IV* ; mais je ne connais que ce nom d'*Anitus*. Je ne fais pas précisément quel était ce scélérat par qui vous fûtes calomnié , et qui vint à bout de vous faire condamner à la ciguë.

Je n'ai jamais pensé à cet homme depuis mon aventure , me répondit *Socrate* ; mais ,

(b) Voyez XENOPHON.

puisque vous m'en faites souvenir, je le plains beaucoup. C'était un méchant prêtre qui se faisait secrètement un commerce de cuirs, négoce réputé honteux parmi nous. Il envoya ses deux enfans dans mon école. Les autres disciples leur reprochèrent leur père le corroyeur ; ils furent obligés de sortir. Le père irrité n'eut point de cesse qu'il n'eût ameuté contre moi tous les prêtres et tous les sophistes. On persuada au conseil des cinq cents que j'étais un impie qui ne croyais pas que la *Lune*, *Mercur*e et *Mars* fussent des dieux. En effet, je pensais comme à présent qu'il n'y a qu'un Dieu, maître de toute la nature. Les juges me livrèrent à l'empoisonneur de la république ; il accourcit ma vie de quelques jours : je mourus tranquillement à l'âge de soixante et dix ans ; et depuis ce temps-là je passe une vie heureuse avec tous ces grands hommes que vous voyez, et dont je suis le moindre.

Après avoir joui quelque temps de l'entretien de *Socrate*, je m'avancai avec mon guide dans un bosquet situé au-dessus des bocages où tous ces sages de l'antiquité semblaient goûter un doux repos.

Je vis un homme d'une figure douce et simple qui me parut âgé d'environ trente-cinq ans. Il jetait de loin des regards de compassion sur ces amas d'ossemens blanchis, à

travers desquels on m'avait fait passer pour arriver à la demeure des sages. Je fus étonné de lui trouver les pieds enflés et sanglans , les mains de même , le flanc percé et les côtes écorchées de coups de fouet. Eh , bon Dieu ! lui dis-je , est-il possible qu'un juste , un sage , soit dans cet état ? je viens d'en voir un qui a été traité d'une manière bien odieuse , mais il n'y a pas de comparaison entre son supplice et le vôtre. De mauvais prêtres et de mauvais juges l'ont empoisonné ; est-ce aussi par des prêtres et par des juges que vous avez été assassiné si cruellement ?

Il me répondit *oui* avec beaucoup d'affabilité.

Et qui étaient donc ces monstres ?

C'étaient des hypocrites.

Ah ! c'est tout dire ; je comprends par ce seul mot qu'ils durent vous condamner au dernier supplice. Vous leur aviez donc prouvé , comme *Socrate* , que la *Lune* n'était pas une déesse , et que *Mercury* n'était pas un dieu ?

Non , il n'était pas question de ces planètes. Mes compatriotes ne savaient point du tout ce que c'est qu'une planète ; ils étaient tous de francs ignorans. Leurs superstitions étaient toutes différentes de celles des Grecs.

Vous voulûtes donc leur enseigner une nouvelle religion ?

Point du tout ; je leur disais simplement : Aimez DIEU de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même , car c'est-là tout l'homme. Jugez si ce précepte n'est pas aussi ancien que l'univers ; jugez si je leur apportais un culte nouveau. Je ne cessais de leur dire que j'étais venu non pour abolir la loi , mais pour l'accomplir ; j'avais observé tous leurs rites ; circoncis comme ils l'étaient tous , baptisé comme l'étaient les plus zélés d'entre eux , je payais comme eux le corban ; je faisais comme eux la pâque , en mangeant debout un agneau cuit dans des laitues. Moi et mes amis nous allions prier dans le temple ; mes amis même fréquentèrent ce temple après ma mort ; en un mot , j'accomplis toutes leurs lois sans en excepter une.

Quoi ! ces misérables n'avaient pas même à vous reprocher de vous être écarté de leurs lois ?

Non , sans doute.

Pourquoi donc vous ont-ils mis dans l'état où je vous vois ?

Que voulez-vous que je vous dise ! ils étaient fort orgueilleux et intéressés. Ils virent que je les connaissais ; ils furent que je les faisais connaître aux citoyens ; ils étaient les plus forts ; ils m'ôtèrent la vie : et leurs semblables en seront toujours autant , s'ils le peuvent , à quiconque leur aura trop rendu justice.

Mais ,

Mais , ne dites-vous , ne fîtes-vous rien qui pût leur servir de prétexte ?

Tout sert de prétexte aux méchans.

Ne leur dites-vous pas une fois que vous étiez venu apporter le glaive et non la paix ?

C'est une erreur de copiste ; je leur dis que j'apportais la paix et non le glaive. Je n'ai jamais rien écrit ; on a pu changer ce que j'avais dit sans mauvaise intention.

Vous n'avez donc contribué en rien par vos discours , ou mal rendus ou mal interprétés , à ces monceaux affreux d'ossements que j'ai vus sur ma route , en venant vous consulter ?

Je n'ai vu qu'avec horreur ceux qui se sont rendus coupables de tous ces meurtres.

Et ces monumens de puissance et de richesse , d'orgueil et d'avarice , ces trésors , ces ornemens , ces signes de grandeur que j'ai vus accumulés sur la route , en cherchant la sagesse , viennent-ils de vous ?

Cela est impossible ; j'ai vécu moi et les miens dans la pauvreté et dans la bassesse : ma grandeur n'était que dans la vertu.

J'étais près de le supplier de vouloir bien me dire au juste qui il était. Mon guide m'avertit de n'en rien faire. Il me dit que je n'étais pas fait pour comprendre ces mystères

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † S :

sublimes. Je le conjurai seulement de m'apprendre en quoi consistait la vraie religion.

Ne vous l'ai-je pas déjà dit ? Aimez DIEU et votre prochain comme vous-même.

Quoi ! en aimant DIEU , on pourrait manger gras le vendredi ?

J'ai toujours mangé ce qu'on m'a donné ; car j'étais trop pauvre pour donner à dîner à personne.

En aimant DIEU , en étant juste , ne pourrait-on pas être assez prudent pour ne point confier toutes les aventures de sa vie à un inconnu ?

C'est ainsi que j'en ai toujours usé.

Ne pourrai-je , en faisant du bien , me dispenser d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ?

Je n'ai jamais été dans ce pays-là.

Faudrait-il me confiner dans une retraite avec des fots ?

Pour moi , j'ai toujours fait de petits voyages de ville en ville.

Me faudrait-il prendre parti pour l'Eglise grecque ou pour la latine ?

Je ne fis aucune différence entre le juif et le samaritain quand je fus au monde.

Eh bien , s'il est ainsi , je vous prends pour mon seul maître. Alors il me fit un signe de tête qui me remplit de consolation. La vision disparut , et la bonne conscience me resta.

SECTION III.

QUESTIONS SUR LA RELIGION.

Première question.

L'ÉVÊQUE de Worcester, Warburton, auteur d'un des plus savans ouvrages qu'on ait jamais faits, s'exprime ainsi, page 8, tome I: „ Une religion, une société, qui n'est „ pas fondée sur la créance d'une autre vie, „ doit être soutenue par une providence extra- „ ordinaire. Le judaïsme n'est pas fondé sur la „ créance d'une autre vie; donc le judaïsme „ a été soutenu par une providence extraor- „ dinaire. „

Plusieurs théologiens se sont élevés contre lui; et, comme on rétorque tous les argumens, on a rétorqué le sien; on lui a dit:

„ Toute religion qui n'est pas fondée sur le „ dogme de l'immortalité de l'ame, et sur les „ peines et les récompenses éternelles, est „ nécessairement fausse: or le judaïsme ne „ connut point ces dogmes; donc le judaïsme, „ loin d'être soutenu par la Providence, était „ par vos principes une religion fausse et „ barbare qui attaquait la Providence. „

Cet évêque eut quelques autres adversaires qui lui soutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs dans le temps

même de *Moïse* ; mais il leur prouva très-évidemment que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avait dit un seul mot de cette créance ; et qu'il est ridicule de vouloir tordre et corrompre quelques passages des autres livres, pour en tirer une vérité qui n'est point annoncée dans le livre de la loi.

Monsieur l'évêque, ayant fait quatre volumes pour démontrer que la loi judaïque ne proposait ni peines, ni récompenses après la mort, n'a jamais pu répondre à ses adversaires d'une manière bien satisfaisante. Ils lui disaient : „ Ou *Moïse* connaissait ce dogme ;
„ et alors il a trompé les Juifs en ne le manifestant pas : ou il l'ignorait ; et en ce cas il
„ n'en savait pas assez pour fonder une bonne
„ religion. En effet, si sa religion avait été
„ bonne, pourquoi l'aurait-on abolie ? Une
„ religion vraie doit être pour tous les temps
„ et pour tous les lieux ; elle doit être comme
„ la lumière du soleil qui éclaire tous les
„ peuples et toutes les générations. „

Ce prélat, tout éclairé qu'il est, a eu beaucoup de peine à se tirer de toutes ces difficultés ; mais quel système en est exempt ?

Seconde question.

UN autre savant beaucoup plus philosophe, qui est un des plus profonds métaphysiciens

de nos jours , donne de fortes raisons pour prouver que le polythéisme a été la première religion des hommes , et qu'on a commencé à croire plusieurs dieux , avant que la raison fût assez éclairée pour ne reconnaître qu'un seul Etre suprême.

J'ose croire , au contraire , qu'on a commencé d'abord par reconnaître un seul Dieu , et qu'ensuite la faiblesse humaine en a adopté plusieurs ; et voici comme je conçois la chose.

Il est indubitable qu'il y eut des bourgades avant qu'on eût bâti de grandes villes , et que tous les hommes ont été divisés en petites républiques avant qu'ils fussent réunis dans de grands empires. Il est bien naturel qu'une bourgade , effrayée du tonnerre , affligée de la perte de ses moissons , maltraitée par la bourgade voisine , sentant tous les jours sa faiblesse , sentant par-tout un pouvoir invisible , ait bientôt dit : Il y a quelque être au-dessus de nous qui nous fait du bien et du mal.

Il me paraît impossible qu'elle ait dit : Il y a deux pouvoirs ; car pourquoi plusieurs ? On commence en tout genre par le simple , ensuite vient le composé , et souvent enfin on revient au simple par des lumières supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet être qu'on aura d'abord invoqué ? sera-ce le soleil , sera-ce la lune ? je ne

le crois pas. Examinons ce qui se passe dans les enfans ; ils sont à peu-près ce que sont les hommes ignorans. Ils ne sont frappés ni de la beauté ni de l'utilité de l'astre qui anime la nature , ni des secours que la lune nous prête , ni des variations régulières de son cours ; ils n'y pensent pas ; ils y sont trop accoutumés. On n'adore , on n'invoque , on ne veut apaiser que ce qu'on craint ; tous les enfans voient le ciel avec indifférence ; mais que le tonnerre gronde , ils tremblent , ils vont se cacher. Les premiers hommes en ont , sans doute , agi de même. Il ne peut y avoir que des espèces de philosophes qui aient remarqué le cours des astres , les aient fait admirer , et les aient fait adorer ; mais des cultivateurs simples et sans aucune lumière n'en avaient pas assez pour embrasser une erreur si noble.

Un village se fera donc borné à dire : Il y a une puissance qui tonne , qui grêle sur nous , qui fait mourir nos enfans ; apaisons-la : mais comment l'apaiser ? Nous voyons que nous avons calmé par de petits présens la colère des gens irrités , faisons donc de petits présens à cette puissance. Il faut bien aussi lui donner un nom. Le premier qui s'offre est celui de *chef* , de *maître* , de *seigneur* ; cette puissance est donc appelée monseigneur. C'est probablement la raison pour laquelle les premiers Egyptiens

appelèrent leur dieu *Knef*; les Syriens *Adoni*; les peuples voisins *Baal* ou *Bel*, ou *Melch*, ou *Moloch*; les Scythes *Papés*: tous mots qui signifient *seigneur*, *maître*.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites peuplades, qui toutes avaient leur dieu protecteur. Les Mexicains même et les Péruviens, qui étaient de grandes nations, n'avaient qu'un seul Dieu. L'une adorait *Manco Kapak*, l'autre le dieu de la guerre. Les Mexicains donnaient à leur dieu guerrier le nom de *Viliputsi*, comme les Hébreux avaient appelé leur Seigneur *Sabaoth*.

Ce n'est point par une raison supérieure et cultivée que tous les peuples ont ainsi commencé à reconnaître une seule divinité; s'ils avaient été philosophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la nature, et non pas le dieu d'un village; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres qui prouvent un Être créateur et conservateur; mais ils n'examinèrent rien, ils sentirent. C'est-là le progrès de notre faible entendement; chaque bourgade sentait sa faiblesse et le besoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutélaire et terrible résidant dans la forêt voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un seul, parce que la

bourgade n'avait qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel , parce qu'il était impossible de se le représenter autrement. Elle ne pouvait croire que la bourgade voisine n'eût pas aussi son dieu. Voilà pourquoi *Jephthé* dit aux habitans de Moab : *Vous possédez légitimement ce que votre dieu Chamos vous a fait conquérir , vous devez nous laisser jouir de ce que notre dieu nous a donné par ses victoires.*

Ce discours , tenu par un étranger à d'autres étrangers , est très-remarquable. Les Juifs et les Moabites avaient dépouillé les naturels du pays ; l'un et l'autre n'avaient d'autre droit que celui de la force , et l'un dit à l'autre : Ton dieu t'a protégé dans ton usurpation , souffre que mon dieu me protège dans la mienne.

Jérémie et *Amos* demandent l'un et l'autre , *quelle raison a eue le dieu Melchom de s'emparer du pays de Gad ?* Il paraît évident par ces passages que l'antiquité attribuait à chaque pays un dieu protecteur. On trouve encore des traces de cette théologie dans *Homère*.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée , et leur esprit ayant acquis des connaissances confuses , ils aient bientôt multiplié leurs dieux , et assigné des protecteurs aux élémens , aux mers , aux forêts , aux fontaines , aux campagnes. Plus ils auront examiné les astres , plus ils auront été frappés

d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil , quand on adore la divinité d'un ruisseau ? Dès que le premier pas est fait , la terre est bientôt couverte de dieux ; et on descend enfin des astres aux chats et aux oignons.

Cependant il faut bien que la raison se perfectionne ; le temps forme enfin des philosophes qui voient que ni les oignons , ni les chats , ni même les astres , n'ont changé l'ordre de la nature. Tous ces philosophes , babyloniens , persans , égyptiens , scythes , grecs et romains , admettent un Dieu suprême , rémunérateur et vengeur.

Ils ne le disent pas d'abord aux peuples ; car quiconque eût mal parlé des oignons et des chats devant des vieilles et des prêtres , eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains égyptiens de manger leurs dieux , eût été mangé lui-même , comme en effet *Juvénal* rapporte qu'un égyptien fut tué et mangé tout cru dans une dispute de controverse.

Mais que fit-on ? *Orphée* et d'autres établissent des mystères que les initiés jurent par des sermens exécrables de ne point révéler , et le principal de ces mystères est l'adoration d'un seul Dieu. Cette grande vérité pénètre dans la moitié de la terre ; le nombre des initiés devient immense ; il est vrai que l'ancienne religion subsiste toujours , mais comme elle

n'est point contraire au dogme de l'unité de DIEU, on la laisse subsister. Et pourquoi l'abolirait-on ? Les Romains reconnaissent le *Deus optimus, maximus* ; les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu suprême. Toutes les autres divinités ne sont que des êtres intermédiaires ; on place des héros et des empereurs au rang des dieux, c'est-à-dire des bienheureux : mais il est sûr que *Claude*, *Néron*, *Tibère* et *Caligula* ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel et de la terre.

En un mot, il paraît prouvé que, du temps d'*Auguste*, tous ceux qui avaient une religion reconnaissaient un Dieu supérieur, éternel, et plusieurs ordres de dieux secondaires dont le culte fut appelé depuis *idolâtrie*.

Les lois des Juifs n'avaient jamais favorisé l'idolâtrie ; car quoiqu'ils admissent des malchims, des anges, des êtres célestes d'un ordre inférieur, leur loi n'ordonnait point que ces divinités secondaires eussent un culte chez eux. Ils adoraient les anges, il est vrai, c'est-à-dire, ils se prosternaient quand ils en voyaient ; mais, comme cela n'arrivait pas souvent, il n'y avait ni de cérémonial ni de culte légal établi pour eux. Les chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il est constant que les Juifs, du moins depuis *Alexandre*, adoraient ouvertement un seul

Dieu , comme la foule innombrable d'initiés l'adoraient secrètement dans leurs mystères.

• *Troisième question.*

CE fut dans ce temps , où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les sages en Asie , en Europe et en Afrique , que la religion chrétienne prit naissance.

Le platonisme aida beaucoup à l'intelligence de ses dogmes. Le *Logos* qui , chez *Platon* , signifiait la sagesse , la raison de l'Etre suprême , devint chez nous le Verbe et une seconde personne de DIEU. Une métaphysique profonde et au - dessus de l'intelligence humaine fut un sanctuaire inaccessible dans lequel la religion fut enveloppée.

On ne répétera point ici comment *Marie* fut déclarée dans la suite mère de DIEU , comment on établit la consubstantialité du Père et du Verbe , et la procession du *Pneuma* , organe divin du divin *Logos* , deux natures et deux volontés résultantes de l'hypostase , et enfin la manducation supérieure , l'ame nourrie , ainsi que le corps , des membres et du sang de l'Homme-DIEU adoré et mangé sous la forme du pain , présent aux yeux , sensible au goût , et cependant anéanti. Tous les mystères ont été sublimes.

On comença, dès le second siècle, par chasser les démons au nom de JESUS; auparavant on les chassait au nom de *Jehovah* ou *Ihah*; car S^t *Matthieu* rapporte que les ennemis de JESUS ayant dit qu'il chassait les démons au nom du prince des démons, il leur répondit : *Si c'est par Belzébut que je chasse les démons, par qui vos-ensans les chassent-ils ?*

On ne fait point en quel temps les Juifs reconnurent pour prince des démons *Belzébut*, qui était un dieu étranger; mais on fait (et c'est *Josèphe* qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jérusalem des exorcistes préposés pour chasser les démons des corps des possédés, c'est-à-dire, des hommes attaqués de maladies singulières, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des génies mal-faisans.

On chassait donc ces démons avec la véritable prononciation de *Jehovah* aujourd'hui perdue, et avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorcisme par *Jehovah* ou par les autres noms de DIEU était encore en usage dans les premiers siècles de l'Eglise. *Origène*, en disputant contre *Celse*, lui dit, n° 262 : „ Si en „ invoquant DIEU, ou en jurant par lui, on „ le nomme le dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* et de „ *Jacob*, on fera certaines choses par ces noms, „ dont la nature et la force sont telles que les

» démons se soumettent à ceux qui les pro-
» noncent ; mais si on le nomme d'un autre
» nom , comme Dieu de la mer bruyante ,
» supplantateur , ces noms seront sans vertu.
» Le nom d'Israël , traduit en grec , ne pourra
» rien opérer ; mais prononcez-le en hébreu ,
» avec les autres mots requis , vous opérerez
» la conjuration. »

Le même *Origène* , au n° 19 , dit ces paroles remarquables : » Il y a des noms qui ont natu-
» rellement de la vertu , tels que sont ceux
» dont se servent les sages parmi les Egyptiens ,
» les mages en Perse , les brachmanes dans
» l'Inde. Ce qu'on nomme magie n'est pas un
» art vain et chimérique , ainsi que le préten-
» dent les stoïciens et les épicuriens : ni le
» nom de *Sabaoth* , ni celui d'*Adonai* , n'ont pas
» été faits pour des êtres créés , mais ils appar-
» tiennent à une théologie mystérieuse qui
» se rapporte au Créateur ; de là vient la vertu
» de ces noms quand on les arrange et qu'on
» les prononce selon les règles , &c. »

Origène en parlant ainsi ne donne point son sentiment particulier , il ne fait que rapporter l'opinion universelle. Toutes les religions alors connues admettaient une espèce de magie ; et on distinguait la magie céleste et la magie infernale , la nécromancie et la théurgie ; tout était prodige , divination , oracle. Les

Perfes ne niaient point les miracles des Egyptiens , ni les Egyptiens ceux des Perfes. DIEU permettait que les premiers chrétiens fussent persuadés des oracles attribués aux sibylles , et leur laissait encore quelques erreurs peu importantes , qui ne corrompaient point le fond de la religion.

Une chose encore fort remarquable , c'est que les chrétiens des deux premiers siècles avaient de l'horreur pour les temples , les autels et les simulacres. C'est ce qu'*Origène* avoue , n° 347. Tout changea depuis avec la discipline , quand l'Eglise reçut une forme constante.

Quatrième question.

LORSQU'UNE fois une religion est établie légalement dans un Etat , les tribunaux sont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plupart des choses qu'on faisait dans cette religion avant qu'elle fût publiquement reçue. Les fondateurs s'assembloient en secret malgré les magistrats ; on ne permet que les assemblées publiques sous les yeux de la loi , et toutes associations qui se dérobent à la loi sont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes ; la maxime opposée est reçue , que c'est obéir à DIEU que de suivre les lois de l'Etat. On n'entendait

parler que d'obsessions et de possessions ; le diable était alors déchaîné sur la terre ; le diable ne sort plus aujourd'hui de sa demeure. Les prodiges , les prédictions , étaient alors nécessaires ; on ne les admet plus ; un homme qui prédirait des calamités dans les places publiques , serait mis aux petites-maisons. Les fondateurs recevaient secrètement l'argent des fidèles ; un homme qui recueillerait de l'argent pour en disposer , sans y être autorisé par la loi , serait repris de justice. Ainsi on ne se sert plus d'aucun des échafauds qui ont servi à bâtir l'édifice.

Cinquième question.

APRÈS notre sainte religion , qui sans doute est la seule bonne , quelle serait la moins mauvaise ?

Ne serait-ce pas la plus simple ? ne serait-ce pas celle qui enseignerait beaucoup de morale et très-peu de dogmes ; celle qui tendrait à rendre les hommes justes , sans les rendre absurdes ; celle qui n'ordonnerait point de croire des choses impossibles , contradictoires , injurieuses à la divinité , et pernicieuses au genre-humain , et qui n'oserait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le sens commun ? Ne serait-ce point celle qui ne

soutiendrait pas la croyance par des bourreaux, et qui n'inonderait pas la terre de sang pour des sophismes inintelligibles; celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots et deux ou trois chartes supposées ne feraient pas un souverain et un dieu d'un prêtre souvent incestueux, homicide et empoisonneur; celle qui ne soumettrait pas les rois à ce prêtre; celle qui n'enseignerait que l'adoration d'un Dieu, la justice, la tolérance et l'humanité?

Sixième question.

ON a dit que la religion des gentils était absurde en plusieurs points, contradictoire, pernicieuse; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, et plus de sottises qu'elle n'en a prêché?

Car de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelque autre chose;
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas si parfois on en cause.

Prologue d'Amphitryon.

Sans doute cela est fort impertinent; mais qu'on me montre dans toute l'antiquité un temple dédié à *Léda* couchant avec un cygne ou avec un taureau? Y a-t-il eu un sermon prêché

prêché dans Athènes ou dans Rome pour encourager les filles à faire des enfans avec les cygnes de leur basse-cour ? Les fables recueillies et ornées par *Ovide* font-elles la religion ? ne ressemblent-elles pas à notre Légende dorée , à notre Fleur des saints ? Si quelque brame ou quelque derviche venait nous objecter l'histoire de *S^{te} Marie égyptienne*, laquelle n'ayant pas de quoi payer les matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guise de monnaie ; nous dirions au brame : Mon révérend père, vous vous trompez, notre religion n'est pas la Légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs oracles, leurs prodiges : s'ils revenaient au monde, et qu'on pût compter les miracles de Notre-Dame de Lorette et ceux de Notre-Dame d'Ephèse, en faveur de qui des deux ferait la balance du compte ?

Les sacrifices humains ont été établis chez presque tous les peuples, mais très-rarement mis en usage. Nous n'avons que la fille de *Jephthé* et le roi *Agag* d'immolés chez les Juifs, car *Isaac* et *Jonathas* ne le furent pas. L'histoire d'*Iphigénie* n'est pas bien avérée chez les Grecs. Les sacrifices humains sont très-rares chez les anciens Romains ; en un mot, la religion

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † T t

païenne a fait répandre très-peu de sang , et la nôtre en a couvert la terre. La nôtre est sans doute la seule bonne , la seule vraie ; mais nous avons fait tant de mal par son moyen , que quand nous parlons des autres nous devons être modestes.

Septième question.

SI un homme veut persuader sa religion à des étrangers ou à ses compatriotes , ne doit-il pas s'y prendre avec la plus insinuante douceur et la modération la plus engageante ? S'il commence par dire que ce qu'il annonce est démontré , il trouvera une foule d'ingrédulés ; s'il ose leur dire qu'ils ne rejettent sa doctrine qu'autant qu'elle condamne leurs passions , que leur cœur a corrompu leur esprit , qu'ils n'ont qu'une raison fautive et orgueilleuse , il les révolte , il les anime contre lui , il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la religion qu'il annonce est vraie , l'emportement et l'insolence la rendront-ils plus vraie ? Vous mettez-vous en colère quand vous dites qu'il faut être doux , patient , bienfaisant , juste , remplir tous les devoirs de la société ? non ; car tout le monde est de votre avis ; pourquoi donc dites-vous des

injures à votre frère , quand vous lui prêchez une métaphysique mystérieuse ? C'est que son sens irrite votre amour propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frère soumette son intelligence à la vôtre : l'orgueil humilié produit la colère ; elle n'a point d'autre source. Un homme blessé de vingt coups de fusil dans une bataille ne se met point en colère ; mais un docteur blessé du refus d'un suffrage devient furieux et implacable.

Huitième question.

NE faut-il pas soigneusement distinguer la religion de l'Etat et la religion théologique ? Celle de l'Etat exige que les imans tiennent des registres des circoncis , les curés ou pasteurs des registres des baptisés ; qu'il y ait des mosquées , des églises , des temples , des jours consacrés à l'adoration et au repos , des rites établis par la loi ; que les ministres de ces rites aient de la considération sans pouvoir ; qu'ils enseignent les bonnes mœurs au peuple , et que les ministres de la loi veillent sur les mœurs des ministres des temples. Cette religion de l'Etat ne peut , en aucun temps , causer aucun trouble.

- Il n'en est pas ainsi de la religion théologique ; celle-ci est la source de toutes les

fottifes et de tous les troubles imaginables ; c'est la mère du fanatisme et de la discorde civile ; c'est l'ennemie du genre-humain. Un bonze prétend que *Fo* est un dieu ; qu'il a été prédit par des fakirs ; qu'il est né d'un éléphant blanc ; que chaque bonze peut faire un *Fo* avec des grimaces. Un talapoin dit que *Fo* était un saint homme , dont les bonzes ont corrompu la doctrine , et que c'est *Sommdna-Codom* qui est le vrai dieu. Après cent argumens et cent démentis , les deux factions conviennent de s'en rapporter au dalaï-lama , qui demeure à trois cents lieues de là , qui est immortel et même infailible. Les deux factions lui envoient une députation solennelle. Le dalaï-lama commence , selon son divin usage , par leur distribuer sa chaise percée.

Les deux sectes rivales la reçoivent d'abord avec un respect égal ; la font sécher au soleil , et l'enchâssent dans de petits chapelets qu'ils baissent dévotement ; mais dès que le dalaï-lama et son conseil ont prononcé au nom de *Fo* , voilà le parti condamné , qui jette les chapelets au nez du vice-dieu , et qui lui veut donner cent coups d'étrivières. L'autre parti défend son lama dont il a reçu de bonnes terres ; tous deux se battent long-temps ; et quand ils sont las de s'exterminer , de s'assassiner , de s'empoisonner réciproquement , ils

se disent encore de grosses injures ; et le dalai-lama en rit ; et il distribue encore sa chaise percée à quiconque veut bien recevoir les déjections du bon père lama.

R E L I Q U E S.

ON désigne par ce nom les restes ou les parties restantes du corps ou des habits d'une personne mise après sa mort , par l'Eglise , au nombre des bienheureux.

Il est clair que JESUS n'a condamné que l'hypocrisie des Juifs , en disant (a) : Malheur à vous , scribes et pharisiens hypocrites , qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ornez les monumens des justes ! Aussi les chrétiens orthodoxes ont une égale vénération pour les reliques et pour les images des saints ; et même je ne fais quel docteur nommé *Henri* ayant osé dire que quand les os ou autres reliques sont changés en vers , il ne faut pas adorer ces vers , le jésuite *Vasquez* (b) décida que l'opinion de *Henri* est absurde et vaine ; car il n'importe de quelle manière se fasse la corruption. Par conséquent , dit-il , nous pouvons adorer les reliques , tant sous la forme de vers que sous la forme de cendres.

(a) *Matthieu*, chap. XXIII, v. 29.

(b) *L. II*, de l'Adoration, disp. III, chap. VIII.

Quoi qu'il en soit, *S^t Cyrille* de Jérusalem (*c*) avoue que l'origine des reliques est païenne; et voici la description que fait de leur culte *Théodoret*, qui vivait au commencement de l'ère chrétienne. On court aux temples des martyrs, dit cet évêque (*d*), pour leur demander les uns la conservation de leur santé, les autres la guérison de leurs maladies, et les femmes stériles la fécondité. Après avoir obtenu des enfans ces femmes en demandent la conservation. Ceux qui entreprennent des voyages, conjurent les martyrs de les accompagner et de les conduire. Lorsqu'ils sont de retour, ils vont leur témoigner leur reconnaissance. Ils ne les adorent pas comme des dieux; mais ils les honorent comme des hommes divins, et les conjurent d'être leurs intercesseurs.

Les offrandes qui sont appendues dans leurs temples, sont des preuves publiques que ceux qui ont demandé avec foi ont obtenu l'accomplissement de leurs vœux et la guérison de leurs maladies. Les uns y appendent des yeux, les autres des pieds, les autres des mains, d'or et d'argent. Ces monumens publient la vertu de ceux qui sont ensevelis dans ces tombeaux, comme leur vertu publique le Dieu pour lequel ils ont souffert est le

(*c*) Liv. X, contre *Julien*. (*d*) Question 51 sur l'Exode.

vrai Dieu ; aussi les chrétiens ont-ils soin de donner à leurs enfans les noms des martyrs , afin de les mettre en sûreté sous leur protection.

Enfin *Théodoret* ajouta que les temples des dieux ont été démolis , et que les matériaux ont servi à la construction des temples des martyrs ; car le Seigneur , dit-il aux païens , a substitué ses morts à vos dieux ; il a fait voir la vanité de ceux-ci , et a transféré aux autres les honneurs qu'on rendait aux premiers. C'est de quoi se plaint amèrement le fameux sophiste de Sardes , en déplorant la ruine du temple de *Sérapis* à Canope , qui fut démolí par ordre de l'empereur *Théodose I* , l'an 389.

Des gens , dit *Eunapius* , qui n'avaient jamais entendu parler de la guerre , se trouvèrent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce temple , et principalement contre les riches offrandes dont il était rempli. On donna ces lieux saints à des moines , gens infames et inutiles , qui , pourvu qu'ils eussent un habit noir et mal - propre , prenaient une autorité tyrannique sur l'esprit des peuples , et à la place des dieux que l'on voyait par les lumières de la raison , ces moines donnaient à adorer des têtes de brigands punis pour leurs crimes , qu'on avait salées pour les conserver.

Le peuple est superstitieux , et c'est par la

superstition qu'on l'enchaîne. Les miracles forgés au sujet des reliques devinrent un aimant qui attirait de toutes parts des richesses dans les églises. La fourberie et la crédulité avaient été portées si loin, que, dès l'an 386, le même *Théodose* fut obligé de faire une loi par laquelle il défendait de transporter d'un lieu dans un autre les corps ensevelis, de séparer les reliques de chaque martyr, et d'en trafiquer.

Pendant les trois premiers siècles du christianisme, on s'était contenté de célébrer le jour de la mort des martyrs, qu'on appelait leur jour natal, en s'assemblant dans les cimetières où reposaient leurs corps, pour prier pour eux, comme nous l'avons remarqué à l'article *Messe*. On ne pensait point alors qu'avec le temps les chrétiens dussent leur élever des temples, transporter leurs cendres et leurs os d'un lieu dans un autre, les montrer dans des châsses, et enfin en faire un trafic qui excitât l'avarice à remplir le monde de reliques supposées.

Mais le troisième concile de Carthage, tenu l'an 397, ayant inféré dans le canon des Ecritures l'Apocalypse de S' Jean, dont l'authenticité jusqu'alors avait été contestée, ce passage du chapitre VI : *Je vis sous les autels les âmes de ceux qui avaient été tués pour la parole de Dieu*,
autorisa

autorisa la coutume d'avoir des reliques de martyrs sous les autels ; et cette pratique fut bientôt regardée comme si essentielle , que S' *Ambroise* , malgré les instances du peuple , ne voulut pas consacrer une église où il n'y en avait point ; et l'an 692 , le concile de Constantinople , *in trullo* , ordonna même de démolir tous les autels sous lesquels il ne se trouverait point de reliques. Un autre concile de Carthage , au contraire , avait ordonné l'an 401 aux évêques de faire abattre les autels qu'on voyait élever par-tout , dans les champs et sur les grands chemins , en l'honneur des martyrs , dont on déterrait çà et là de prétendues reliques , sur des songes et de vaines révélations de toutes sortes de gens.

S' *Augustin* (e) rapporte que , vers l'an 415 , *Lucien* , prêtre et curé d'un bourg nommé Caphargamata , distant de quelques milles de Jérusalem , vit en songe jusqu'à trois fois le docteur *Gamaliel* qui lui déclara que son corps , ceux d'*Abibas* son fils , de S' *Etienne* et de *Nicodème* , étaient enterrés dans un endroit de sa paroisse qu'il lui indiqua. Il lui commanda de leur part et de la sienne de ne les pas laisser plus longtemps dans le tombeau négligé où ils étaient depuis quelques siècles , et d'aller dire à *Jean* , évêque de Jérusalem , de venir les en tirer

(e) Cité de Dieu , liv. XXII , chap. VIII.

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † V ▼

incessamment s'il voulait prévenir les malheurs dont le monde était menacé. *Gamaliel* ajouta que cette translation devait se faire sous l'épiscopat de *Jean*, qui mourut environ un an après. L'ordre du ciel était que le corps de saint *Etienne* fût transporté à Jérusalem.

Lucien ou entendit mal ou fut malheureux ; il fit creuser et ne trouva rien ; ce qui obligea le docteur juif d'apparaître à un moine fort simple et fort innocent, et de lui marquer plus précisément l'endroit où reposaient les sacrées reliques. *Lucien* y trouva le trésor qu'il cherchait, selon la révélation que DIEU lui en avait faite. Il y avait dans ce tombeau une pierre où était gravé le mot de *cheliel*, qui signifie couronne en hébreu, comme *stephanos* en grec. A l'ouverture du cercueil d'*Etienne* la terre trembla ; on sentit une odeur excellente, et un grand nombre de malades furent guéris. Le corps du saint était réduit en cendres, hormis les os qu'on transporta à Jérusalem et que l'on mit dans l'église de Sion. A la même heure il survint une grande pluie ; au lieu qu'il y avait eu jusqu'alors une extrême sécheresse.

Avite, prêtre espagnol, qui était alors en Orient, traduisit en latin cette histoire que *Lucien* avait écrite en grec. Comme l'espagnol était ami de *Lucien*, il en obtint une petite

portion des cendres du saint , quelques os pleins d'une onction qui était la preuve visible de leur sainteté , surpassant les parfums nouvellement faits et les odeurs les plus agréables. Ces reliques , apportées par *Orose* dans l'île de Minorque , y convertirent en huit jours cinq cents quarante juifs.

On fut ensuite informé par diverses visions , que des moines d'Egypte avaient des reliques de *S^t Etienne* , que des inconnus y avaient portées. Comme les moines , n'étant pas prêtres alors , n'avaient point encore d'églises en propre , on alla prendre ce trésor pour le transporter dans une église qui était près d'Usale. Aussitôt quelques personnes virent au-dessus de l'église une étoile qui semblait venir au-devant du saint martyr. Ces reliques ne restèrent pas long-temps dans cette église ; l'évêque d'Usale , trouvant à propos d'en enrichir la sienne , alla les prendre et les transporta , assis sur un char , accompagné de beaucoup de peuple , qui chantait les louanges de DIEU , et d'un grand nombre de cierges et de luminaires.

Ainsi les reliques furent portées dans un lieu élevé de l'église , et placées sur un trône orné de tentures. On les mit ensuite sur un carreau ou sur un petit lit dans un lieu fermé à clef , auquel on avait laissé une petite fenêtre ,

afin que l'on pût y faire toucher des linges qui servaient à guérir divers maux. Un peu de poussière ramassée sur la châsse guérit tout d'un coup un paralytique. Des fleurs qu'on avait présentées au saint , appliquées sur les yeux d'un aveugle , lui rendirent la vue. Il y eut même sept ou huit morts de ressuscités.

S^t *Augustin* (f), qui tâche de justifier ce culte en le distinguant de celui d'adoration qui n'est dû qu'à DIEU seul , est obligé de convenir (g) qu'il connaît lui-même plusieurs chrétiens qui adorent les sépulcres et les images. J'en connais plusieurs , ajoute ce saint , qui boivent avec les plus grands excès sur les tombeaux , et qui , donnant des festins aux cadavres , s'en-sevelissent eux-mêmes sur ceux qui sont ensevelis.

En effet , sortant tout fraîchement du paganisme , et ravis de trouver dans l'Eglise chrétienne , quoique sous d'autres noms , des hommes déifiés , les peuples les honoraient tout comme ils avaient honoré leurs faux dieux ; et ce serait vouloir se tromper grossièrement que de juger des idées et des pratiques de la populace par celles des évêques éclairés et des philosophes. On fait que les sages , parmi les païens , faisaient les mêmes

(f) Contre *Fausse* , liv. XX , chap. IV.

(g) Des mœurs de l'Eglise , chap. XXXIX.

distinctions que nos saints évêques. Il faut, disait *Hiérocles* (h), reconnaître et servir les dieux, de sorte que l'on ait grand soin de les bien distinguer du Dieu suprême, qui est leur auteur et leur père. Il ne faut pas non plus trop exalter leur dignité. Et enfin le culte qu'on leur rend doit se rapporter à leur unique créateur, que vous pouvez nommer proprement le Dieu des dieux, parce qu'il est le maître de tous et le plus excellent de tous. *Porphyre* (i), qui, comme *S^t Paul* (k), qualifie le Dieu suprême, de Dieu qui est au-dessus de toutes choses, ajoute qu'on ne doit lui sacrifier rien de sensible, rien de matériel, parce qu'étant un esprit pur, tout ce qui est matériel est impur pour lui. Il ne peut être dignement honoré que par la pensée et les sentimens d'une ame qui n'est souillée d'aucune passion vicieuse.

En un mot, *S^t Augustin* (l) en déclarant avec naïveté qu'il n'ose parler librement sur plusieurs semblables abus, pour ne pas donner occasion de scandale à des personnes pieuses ou à des brouillons, fait assez voir que les évêques usaient avec les païens, pour les convertir, de

(h) Sur les vers de *Pythagore*, page 10.

(i) De l'abstinence, liv. II, art. XXXIV.

(k) Romains, chap. IX, v. 5.

(l) Cité de Dieu, liv. XXII, chap. VIII.

la même connivence que *S^t Grégoire* recommandait deux siècles après pour convertir l'Angleterre. Ce pape consulté par le moine *Augustin* sur quelques restes de cérémonies , moitié civiles , moitié païennes , auxquelles les Anglais , nouveaux convertis , ne voulaient pas renoncer , lui répondit : On n'ôte point à des esprits durs toutes leurs habitudes à la fois ; on n'arrive point sur un rocher escarpé en y sautant , mais en s'y traînant pas à pas.

La réponse du même pape à *Constantine* , fille de l'empereur *Tibère Constantin* et épouse de *Maurice* , qui lui demandait la tête de *S^t Paul* , pour mettre dans un temple qu'elle avait bâti à l'honneur de cet apôtre , n'est pas moins remarquable. *S^t Grégoire* (m) mandé à cette princesse que les corps des saints brillent de tant de miracles qu'on n'ose même approcher de leurs tombeaux pour y prier , sans être saisi de frayeur. Que son prédécesseur (*Pélage II*) ayant voulu ôter de l'argent qui était sur le tombeau de *S^t Pierre* , pour le mettre à la distance de quatre pieds , il lui apparut des signes épouvantables. Que lui *Grégoire* voulant faire quelques réparations au monument de *S^t Paul* , comme il fallait creuser un peu avant , et celui qui avait la garde du

(m) Lettre XXX , indict. XII , liv. III.

lieu , ayant eu la hardiesse de lever des os qui ne touchaient pas au tombeau de l'apôtre , pour les transporter ailleurs , il lui apparut aussi des signes terribles , et il mourut sur le champ. Que son prédécesseur ayant voulu aussi faire des réparations au tombeau de S' *Laurent* , on découvrit imprudemment le cercueil où était le corps du martyr ; et quoique ceux qui y travaillaient fussent des moines et des officiers du temple , ils moururent tous dans l'espace de dix jours , parce qu'ils avaient vu le corps du saint. Que lorsque les Romains donnent des reliques , ils ne touchent jamais aux corps sacrés ; mais se contentent de mettre dans une boîte quelques linges et de les en approcher. Que ces linges ont la même vertu que les reliques , et sont autant de miracles. Que certains grecs doutant de ce fait , le pape *Léon* se fit apporter des ciseaux , et ayant coupé en leur présence de ces linges qu'on avait approchés des corps saints , il en sortit du sang. Qu'à Rome , dans l'Occident , c'est un sacrilège de toucher aux corps des saints ; et que si quelqu'un l'entreprend , il peut s'assurer que son crime ne sera pas impuni. Que c'est pour cela qu'il ne peut se persuader que les Grecs aient la coutume de transporter les reliques. Que des grecs ayant osé déterrer la nuit des corps proche de

l'église de Saint-Paul, dans le dessein de les transporter en leur pays, ils furent aussitôt découverts; et que c'est ce qui le persuade que les reliques qui se transportent de la sorte sont fausses. Que des orientaux prétendant que les corps de *S^t Pierre* et de *S^t Paul* leur appartenâient, vinrent à Rome pour les emporter dans leur patrie; mais qu'arrivés aux catacombes où ces corps reposaient, lorsqu'ils voulurent les prendre, des éclairs soudains, des tonnerres effroyables dispersèrent leur multitude épouvantée, et les forcèrent de renoncer à leur entreprise. Que ceux qui ont suggéré à *Constantine* de lui demander la tête de *S^t Paul*, n'ont eu dessein que de lui faire perdre ses bonnes grâces.

S^t Grégoire finit par ces mots : J'ai cette confiance en DIEU, que vous ne serez pas privée du fruit de votre bonne volonté, ni de la vertu des saints apôtres, que vous aimez de tout votre cœur et de tout votre esprit; et que si vous n'avez pas leur présence corporelle, vous jouirez toujours de leur protection.

Cependant l'histoire ecclésiastique fait foi que les translations de reliques étaient également fréquentes en Occident et en Orient; bien plus, l'auteur des notes sur cette lettre observe que le même *S^t Grégoire*, dans la suite, donna divers corps saints, et que d'autres

papes en ont donné jusqu'à six ou sept à un seul particulier.

Après cela , faut-il s'étonner de la faveur qu'eurent les reliques dans l'esprit des peuples et des rois ? Les sermens les plus ordinaires des anciens Français se faisaient sur les reliques des saints. Ce fut ainsi que les rois *Gontran*, *Sigebert* et *Chilperic* partagèrent les Etats de *Clotaire* , et convinrent de jouir de Paris en commun. Ils en firent le serment sur les reliques de *S^t Polyeucte* , de *S^t Hilaire* et de *S^t Martin*. Cependant *Chilperic* se jeta dans la place , et prit seulement la précaution d'avoir la châsse de quantité de reliques qu'il fit porter comme une sauve-garde à la tête de ses troupes , dans l'espérance que la protection de ces nouveaux patrons le mettrait à l'abri des peines dues à son parjure. Enfin le catéchisme du concile de Trente approuve la coutume de jurer par les reliques.

On observe encore que les rois de France de la première et de la seconde race gardaient dans leurs palais un grand nombre de reliques , surtout la chappe et le manteau de *S^t Martin* , et qu'ils les faisaient porter à leur suite et jusque dans les armées. On envoyait les reliques du palais dans les provinces , lorsqu'il s'agissait de prêter serment de fidélité au roi , ou de conclure quelque traité.

RESURRECTION.

SECTION PREMIERE.

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux, et que leurs corps embaumés par dedans et par dehors attendaient que leurs âmes vinssent les ranimer au bout de mille ans. Mais si leurs corps devaient ressusciter, pourquoi la première opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crâne avec un crochet, et d'en tirer la cervelle? L'idée de ressusciter sans cervelle fait soupçonner (si on peut user de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guère de leur vivant; mais il faut considérer que la plupart des anciens croyaient que l'âme est dans la poitrine. Et pourquoi l'âme est-elle dans la poitrine plutôt qu'ailleurs? C'est qu'en effet, dans tous nos sentimens un peu violens, on éprouve vers la région du cœur une dilatation ou un resserrement, qui a fait penser que c'était-là le logement de l'âme. Cette âme était quelque chose d'aérien; c'était une figure légère qui se promenait où elle pouvait, jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé son corps.

La croyance de la résurrection est beaucoup

plus ancienne que les temps historiques. *Athalide*, fils de *Mercuré*, pouvait mourir et ressusciter à son gré ; *Esculape* rendit la vie à *Hippolyte* ; *Hercule* à *Alceste*. *Pélops* ayant été haché en morceaux par son père, fut ressuscité par les dieux. *Platon* raconte qu'*Hérés* ressuscita pour quinze jours seulement.

Les pharisiens, chez les Juifs, n'adoptèrent le dogme de la résurrection que très-long-temps après *Platon*.

Il y a dans les Actes des apôtres un fait bien singulier et bien digne d'attention. *Saint Jacques* et plusieurs de ses compagnons conseillent à *S^t Paul* d'aller dans le temple de Jérusalem observer toutes les cérémonies de l'ancienne loi, tout chrétien qu'il était, afin que tous sachent, disent-ils, que tout ce qu'on dit de vous est faux, et que vous continuez de garder la loi de *Moïse*. C'est dire bien clairement : Allez mentir, allez vous parjurer, allez renier publiquement la religion que vous enseignez.

S^t Paul alla donc pendant sept jours dans le temple ; mais le septième il fut reconnu. On l'accusa d'y être venu avec des étrangers, et de l'avoir profané. Voici comment il se tira d'affaire.

Or *Paul* sachant qu'une partie de ceux qui étaient là étaient *saducéens*, et l'autre *pharisiens*, il s'écria dans l'assemblée : Mes frères, je suis pharisien et

et fils de pharisien; c'est à cause de l'espérance d'une autre vie, et de la résurrection des morts, que l'on veut me condamner (a). Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire; Paul ne le disait que pour animer les pharisiens et les saducéens les uns contre les autres.

v. 7. *Paul ayant parlé de la sorte, il s'émut une dissension entre les pharisiens et les saducéens; et l'assemblée fut divisée.*

v. 8. *Car les saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit, au lieu que les pharisiens reconnaissent et l'un et l'autre.*

On a prétendu que Job, qui est très-ancien, connaissait le dogme de la résurrection. On cite ces paroles : *Je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'un jour sa rédemption s'élèvera sur moi, ou que je me relèverai de la poussière, que ma peau reviendra, que je verrai encore DIEU dans ma chair.*

Mais plusieurs commentateurs entendent par ces paroles, que Job espère qu'il relèvera bientôt de maladie, et qu'il ne demeurera pas toujours couché sur la terre comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable; car il s'écrie le moment d'après à ses faux et durs amis : *Pourquoi donc dites-vous, persécutons-le? ou bien, parce que vous direz,*

(a) Actes des apôtres, chap. XXIII, v. 6, 7, 8.

parce que nous l'avons persécuté. Cela ne veut-il pas dire évidemment : Vous vous repentirez de m'avoir offensé , quand vous me reverrez dans mon premier état de santé et d'opulence ? Un malade qui dit , je me lèverai , ne dit pas , je ressusciterai. Donner des sens forcés à des passages clairs , c'est le sûr moyen de ne jamais s'entendre , ou plutôt d'être regardés comme des gens de mauvaise foi par les honnêtes gens.

S' *Jérôme* ne place la naissance de la secte des pharisiens que très-peu de temps avant JESUS-CHRIST. Le rabbin *Hillel* passe pour le fondateur de la secte pharisienne ; et cet *Hillel* était contemporain de *Gamaliel* le maître de S' *Paul*.

Plusieurs de ces pharisiens croyaient que les Juifs seuls ressusciteraient , et que le reste des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont soutenu qu'on ne ressusciterait que dans la Palestine , et que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs , seront secrètement transportés auprès de Jérusalem pour s'y rejoindre à leur ame. Mais S' *Paul* écrivant aux habitans de Thessalonique , leur a dit que le second avènement de JESUS-CHRIST est pour eux et pour lui , qu'ils en seront témoins.

v. 15. *Car aussitôt que le signal aura été donné par l'archange , et par le son de la trompette de DIEU , le Seigneur lui-même descendra du ciel , et*

ceux qui seront morts en JESUS-CHRIST ressusciteront les premiers.

v. 16. *Puis nous autres qui sommes vivans , et qui serons demeurés jusqu'alors , nous serons emportés avec eux dans les nuées , pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air , et ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur. (b)*

Ce passage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers chrétiens compaient voir la fin du monde , comme en effet elle est prédite dans *S^t Luc* , pour le temps même que *S^t Luc* vivait ? S'ils ne virent point cette fin du monde , si personne ne ressuscita pour lors , ce qui est différé n'est pas perdu.

S^t Augustin croit que les enfans , et même les enfans morts-nés , ressusciteront dans l'âge de la maturité. Les *Origène* , les *Jérôme* , les *Athanase* , les *Basile* , n'ont pas cru que les femmes dussent ressusciter avec leur sexe.

Enfin , on a toujours disputé sur ce que nous avons été , sur ce que nous sommes , et sur ce que nous serons.

SECTION II.

LE père *Mallebranche* prouve la résurrection par les chenilles qui deviennent papillons. Cette preuve , comme on voit , est aussi légère

(b) *Epit. aux Theff. chap. IV.*

que les ailes des insectes dont il l'emprunté. Des penseurs qui calculent , font des objections arithmétiques contre cette vérité si bien prouvée. Ils disent que les hommes et les autres animaux sont réellement nourris , et reçoivent leur croissance de la substance de leurs prédécesseurs. Le corps d'un homme réduit en poussière , répandu dans l'air et retombant sur la surface de la terre , devient légume ou froment. Ainsi *Caïn* mangea une partie d'*Adam* ; *Enoch* se nourrit de *Caïn* ; *Irada* d'*Enoch* ; *Maviaël* d'*Irada* ; *Mathusalem* de *Maviaël* ; et il se trouve qu'il n'y a aucun de nous qui n'ait avalé une petite portion de notre premier père. C'est pourquoi on a dit que nous étions tous anthropophages. Rien n'est plus sensible après une bataille ; non-seulement nous tuons nos frères , mais au bout de deux ou trois ans , nous les avons tous mangés quand on a fait les moissons sur le champ de bataille ; nous serons aussi mangés sans difficulté à notre tour. Or , quand il faudra ressusciter , comment rendrons-nous à chacun le corps qui lui appartenait , sans perdre du nôtre ?

Voilà ce que disent ceux qui se défient de la résurrection ; mais les ressusciteurs leur ont répondu très-pertinemment.

Un rabbin , nommé *Samaï* , démontre la

réurrection par ce passage de l'Exode : *J'ai apparu à Abraham , à Isaac et à Jacob , et je leur ai promis avec serment de leur donner la terre de Canaan.* Or , DIEU , malgré son serment , dit ce grand rabbin , ne leur donna point cette terre ; donc ils ressusciteront pour en jouir , afin que le serment soit accompli.

Le profond philosophe dom *Calmet* trouve dans les vampires une preuve bien plus concluante. Il a vu de ces vampires qui sortaient des cimetières pour aller fucer le sang des gens endormis ; il est clair qu'ils ne pouvaient fucer le sang des vivans s'ils étaient encore morts ; donc ils étaient ressuscités : cela est péremptoire.

Une chose encore certaine , c'est que tous les morts , au jour du jugement , marcheront sous la terre comme des taupes , à ce que dit le Talmud , pour aller comparaître dans la vallée de Josaphat , qui est entre la ville de Jérusalem et le mont des Oliviers. On fera fort pressé dans cette vallée ; mais il n'y a qu'à réduire les corps proportionnellement, comme les diables de *Milton* dans la salle du Pandémonium.

Cette réurrection se fera au son de la trompette , à ce que dit *S^t Paul*. Il faudra nécessairement qu'il y ait plusieurs trompettes , car le tonnerre lui-même ne s'entend guère plus de
trois

trois ou quatre lieues à la ronde. On demande combien il y aura de trompettes ? les théologiens n'ont pas encore fait ce calcul ; mais ils le feront.

Les Juifs disent que la reine *Cléopâtre*, qui sans doute croyait la résurrection comme toutes les dames de ce temps-là , demanda à un pharisien si on ressusciterait tout nu. Le docteur lui répondit qu'on serait très-bien habillé , par la raison que le blé qu'on sème , étant mort en terre , ressuscite en épi avec une robe et des barbes. Ce rabbin était un théologien excellent. Il raisonnait comme dom *Calmet*.

S E C T I O N I I I .

De la résurrection des anciens.

ON a prétendu que le dogme de la résurrection était fort en vogue chez les Egyptiens , et que ce fut l'origine de leurs embaumemens et de leurs pyramides. Et moi-même je l'ai cru autrefois. Les uns disaient qu'on ressusciterait au bout de mille ans , d'autres voulaient que ce fût après trois mille. Cette différence dans leurs opinions théologiques , semble prouver qu'ils n'étaient pas bien sûrs de leur fait.

D'ailleurs , nous ne voyons aucun homme

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † Xx

ressuscité dans l'histoire d'Egypte , mais nous en avons quelques-uns chez les Grecs. C'est donc aux Grecs qu'il faut s'informer de cette invention de ressusciter.

Mais les Grecs brûlaient souvent les corps , et les Egyptiens les embaumaient , afin que quand l'ame qui était une petite figure aérienne reviendrait dans son ancienne demeure , elle la trouvât toute prête. Cela eût été bon si elle eût retrouvé ses organes , mais l'embaumeur commençait par ôter la cervelle et vider les entrailles. Comment les hommes auraient-ils pu ressusciter sans intestins et sans la partie médullaire par où l'on pense ? où reprendre son sang , sa lymphe et ses autres humeurs ?

Vous me direz qu'il était encore plus difficile de ressusciter chez les Grecs quand il ne restait de vous qu'une livre de cendres tout au plus , et encore mêlée avec la cendre du bois , des aromates et des étoffes.

Votre objection est forte , et je tiens comme vous la résurrection pour une chose fort extraordinaire ; mais cela n'empêche pas qu'*Athalide* fils de *Mercur*e ne mourût et ne ressuscitât plusieurs fois. Les dieux ressuscitèrent *Pélops* quoiqu'il eût été mis en ragoût , et que *Cérès* en eût déjà mangé une épaule. Vous savez qu'*Esculape* avait rendu la vie à *Hippolyte* ; c'était un fait avéré dont les plus incrédules

ne doutaient pas : le nom de *Virbius* donné à *Hippolyte* était une preuve convaincante. *Hercule* avait ressuscité *Alceste* et *Pirithoüs*. *Hérés*, chez *Platon*, ne ressuscita à la vérité que pour quinze jours ; mais c'était toujours une résurrection , et le temps ne fait rien à l'affaire.

Plusieurs graves scolastes voient évidemment le purgatoire et la résurrection dans *Virgile*. Pour le purgatoire , je suis obligé d'avouer qu'il y est expressément au sixième chant. Cela pourra déplaire aux protestans , mais je ne fais qu'y faire.

*Non tamen omne malum miseris , nec funditus omnes
Corporeæ excedunt pestes , &c.*

Les cœurs les plus parfaits , les âmes les plus pures
Sont aux regards des dieux tout chargés de souillures ;
Il faut en arracher jusqu'au seul souvenir.
Nul ne fut innocent : il faut tous nous punir.
Chaque âme a son démon ; chaque vice a sa peine ;
Et dix siècles entiers nous suffissent à peine
Pour nous former un cœur qui soit digne des dieux , &c.

Voilà mille ans de purgatoire bien nettement exprimés , sans même que vos parens pussent obtenir des prêtres de ce temps-là une indulgence qui abrégât votre souffrance pour

de l'argent comptant. Les anciens étaient beaucoup plus sévères et moins simoniaques que nous, eux qui d'ailleurs imputaient à leurs dieux tant de sottises. Que voulez-vous ! toute leur théologie était pétrie de contradictions, comme les malins disent qu'est la nôtre.

Le purgatoire achevé, ces ames allaient boire de l'eau du Léthé, et demandaient instamment à rentrer dans de nouveaux corps, et à revoir la lumière du jour. Mais est-ce là une résurrection ? Point du tout, c'est prendre un corps entièrement nouveau, ce n'est point reprendre le sien ; c'est une métempsychose qui n'a nul rapport à la manière dont nous autres ressuscitons.

Les ames des anciens se faient un très-mauvais marché, je l'avoue, en revenant au monde ; car qu'est-ce que revenir sur la terre pendant soixante et dix ans tout au plus, et souffrir encore tout ce que vous savez qu'on souffre dans soixante et dix ans de vie, pour aller ensuite passer mille ans encore à recevoir la discipline ? Il n'y a point d'ame, à mon gré, qui ne se lasât de cette éternelle vicissitude d'une vie si courte et d'une si longue pénitence.

SECTION IV.

De la résurrection des modernes.

NOTRE résurrection est toute différente. Chaque homme reprendra précisément le même corps qu'il avait eu ; et tous ces corps seront brûlés dans toute l'éternité, excepté un sur cent mille tout au plus. C'est bien pis qu'un purgatoire de dix siècles pour revivre ici-bas quelques années.

Quand viendra le grand jour de cette résurrection générale ? On ne le sait pas positivement ; et les doctes sont fort partagés. Ils ne savent pas non plus comment chacun retrouvera ses membres. Ils sont sur cela beaucoup de difficultés.

1°. Notre corps, disent-ils, est pendant la vie dans un changement continuel ; nous n'avons rien à cinquante ans du corps où était logée notre ame à vingt.

2°. Un soldat breton va en Canada ; il se trouve que par un hasard assez commun il manque de nourriture : il est forcé de manger d'un iroquois qu'il a tué la veille. Cet iroquois s'était nourri de jésuite pendant deux ou trois mois ; une grande partie de son corps était devenue jésuite. Voilà le corps de ce soldat

composé d'iroquois , de jésuite et de tout ce qu'il a mangé auparavant. Comment chacun reprendra-t-il précisément ce qui lui appartient ? et que lui appartient-il en propre ?

3°. Un enfant meurt dans le ventre de sa mère , juste au moment qu'il vient de recevoir une ame ; ressuscitera-t-il fœtus , ou garçon , ou homme fait ? Si fœtus , à quoi bon ? si garçon ou homme , d'où lui viendra sa substance ?

4°. L'ame arrive dans un autre fœtus avant qu'il soit décidé garçon ou fille ; ressuscitera-t-il fille , garçon , ou fœtus ?

5°. Pour ressusciter , pour être la même personne que vous étiez , il faut que vous ayez la mémoire bien fraîche et bien présente ; c'est la mémoire qui fait votre identité. Si vous avez perdu la mémoire , comment ferez-vous le même homme ?

6°. Il n'y a qu'un certain nombre de particules terrestres qui puissent constituer un animal. Sable , pierre , minéral , métal , n'y servent de rien. Toute terre n'y est pas propre ; il n'y a que les terrains favorables à la végétation qui le soient au genre animal. Quand au bout de plusieurs siècles il faudra que tout le monde ressuscite , où trouver la terre propre à former tous ces corps ?

7°. Je suppose une île dont la partie végétale puisse fournir à la fois à mille hommes , et

à cinq ou six mille animaux pour la nourriture et le service de ces mille hommes ; au bout de cent mille générations , nous aurons un milliar d'hommes à ressusciter. La matière manque évidemment.

Materiae opus est ut crescant postera seclæ

8°. Enfin quand on a prouvé ou cru prouver qu'il faut un miracle aussi grand que le déluge universel ou les dix plaies d'Egypte pour opérer la résurrection du genre-humain dans la vallée de Josaphat , on demande ce que sont devenues toutes les âmes de ces corps en attendant le moment de rentrer dans leur étui ?

On pourrait faire cinquante questions un peu épineuses , mais les docteurs répondent aisément à tout cela.

R I M E.

LA rime n'aurait-elle pas été inventée pour aider la mémoire , et pour régler en même temps le chant et la danse ? le retour des mêmes sons servait à faire souvenir promptement des mots intermédiaires entre les deux rimes. Ces rimes avertissaient à la fois le chanteur et le danseur ; elles indiquaient la mesure. Ainsi les vers furent dans tous les pays le langage des dieux.

On peut donc mettre au rang des opinions probables, c'est-à-dire incertaines, que la rime fut d'abord une cérémonie religieuse ; car après tout, il se pourrait qu'on eût fait des vers et des chansons pour sa maîtresse avant d'en faire pour ses dieux ; et les amans emportés vous diront que cela revient au même.

Un rabbin qui me montrait l'hébreu, lequel je n'ai jamais pu apprendre, me citait un jour plusieurs psaumes rimés que nous avions, disait-il, traduits pitoyablement.* Je me souviens de deux vers que voici :

(a) *Hibbitu clarè vena haru*
Uph nehem al jech pharu.

Si on le regarde on en est illuminé,
 Et leurs faces ne sont point confuses.

Il n'y a guère de rime plus riche que celle de ces deux vers ; cela posé, je raisonne ainsi :

Les Juifs, qui parlaient un jargon moitié phénicien, moitié syriaque, rimaient ; donc les grandes nations dans lesquelles ils étaient enclavés devaient rimer aussi. Il est à croire que les Juifs, qui, comme nous l'avons dit si souvent, prirent tout de leurs voisins, en prirent aussi la rime.

Tous les Orientaux riment ; ils sont fidelles

(a) Psaume XXXIII, v. 6.

à

à leurs usages ; ils s'habillent comme ils s'habillaient il y a cinq ou six mille ans. Donc il est à croire qu'ils riment depuis ce temps-là.

Quelques doctes prétendent que les Grecs commencèrent par rimer, soit pour leurs dieux, soit pour leurs héros, soit pour leurs amies ; mais qu'ensuite ayant mieux senti l'harmonie de leur langue, ayant mieux connu la prosodie, ayant raffiné sur la mélodie, ils firent ces beaux vers non rimés, que les Latins imitèrent et surpassèrent bien souvent.

Pour nous autres descendans des Goths, des Vandales, des Huns, des Velches, des Francs, des Bourguignons ; nous barbares, qui ne pouvons avoir la mélodie grecque et latine, nous sommes obligés de rimer. Les vers blancs chez tous les peuples modernes ne sont que de la prose sans aucune mesure ; elle n'est distinguée de la prose ordinaire que par un certain nombre de syllabes égales et monotones, qu'on est convenu d'appeler *vers*.

Nous avons dit ailleurs que ceux qui avaient écrit en vers blancs ne l'avaient fait que parce qu'ils ne savaient pas rimer ; les vers blancs sont nés de l'impuissance de vaincre la difficulté, et de l'envie d'avoir plutôt fait.

Nous avons remarqué que l'*Arioste* a fait quarante-huit mille rimes de suite dans son *Orlando*, sans ennuyer personne. Nous avons

Dictionn. philosoph. Tome VIII. † Y y

observé combien la poésie française en vers rimés entraîne d'obstacles avec elle, et que le plaisir naissait de ces obstacles même. Nous avons toujours été persuadés qu'il fallait rimer pour les oreilles, non pour les yeux; et nous avons exposé nos opinions sans suffisance, attendu notre insuffisance.

Mais toute notre modération nous abandonne aux funestes nouvelles qu'on nous mande de Paris au mont Krapac. Nous apprenons qu'il s'élève une petite secte de barbares qui veut qu'on ne fasse désormais des tragédies qu'en prose. Ce dernier coup manquait à nos douleurs : c'est l'abomination de la désolation dans le temple des Muses. Nous concevons bien que *Corneille* ayant mis l'Imitation de JESUS-CHRIST en vers, quelque mauvais plaisant aurait pu menacer le public de faire jouer une tragédie en prose par *Floridor* et *Mondori*; mais ce projet ayant été exécuté sérieusement par l'abbé d'*Aubignac*, on fait quel succès il eut. On fait dans quel discrédit tomba la prose de l'Oedipe de *la Motte-Houdart*; il fut presque aussi grand que celui de son Oedipe en vers. Quel malheureux visigoth peut oser, après *Cinna* et *Andromaque*, bannir les vers du théâtre? C'est donc à cet excès d'opprobre que nous sommes parvenus après le grand siècle! Ah! barbares, allez donc voir jouer cette

tragédie en redingote à Faxhall, après quoi venez-y manger du rost-bif de mouton et boire de la bière forte.

Qu'auraient dit *Racine* et *Boileau* si on leur avait annoncé cette terrible nouvelle ? *Bone Deus !* de quelle hauteur sommes-nous tombés, et dans quel borbier sommes-nous !

Il est vrai que la rime ajoute un mortel ennui aux vers médiocres. Le poète alors est un mauvais mécanicien qui fait entendre le bruit choquant de ses poulies et de ses cordes : ses lecteurs éprouvent la même fatigue qu'il a ressentie en rimant ; ses vers ne sont qu'un vain tintement de syllabes fastidieuses. Mais s'il pense heureusement, et s'il rime de même, il éprouve et il donne un grand plaisir, qui n'est goûté que par les âmes sensibles et par les oreilles harmonieuses.

R I R E.

QUE le rire soit le signe de la joie comme les pleurs sont le symptôme de la douleur, quiconque a ri n'en doute pas. Ceux qui cherchent des causes métaphysiques au rire ne sont pas gais : ceux qui savent pourquoi cette espèce de joie qui excite le ris, retire vers les oreilles le muscle zigomatique, l'un des treize muscles de la bouche, sont bien sçavans. Les animaux

ont ce muscle comme nous ; mais ils ne rient point de joie , comme ils ne répandent point de pleurs de tristesse. Le cerf peut laisser couler une humeur de ses yeux quand il est aux abois , le chien aussi quand on le dissèque vivant ; mais ils ne pleurent point leurs maîtresses , leurs amis , comme nous ; ils n'éclatent point de rire comme nous à la vue d'un objet comique : l'homme est le seul animal qui pleure et qui rie.

Comme nous ne pleurons que de ce qui nous afflige , nous ne rions que de ce qui nous égaie : les raisonneurs ont prétendu que le rire naît de l'orgueil , qu'on se croit supérieur à celui dont on rit. Il est vrai que l'homme , qui est un animal risible , est aussi un animal orgueilleux ; mais la fierté ne fait pas rire ; un enfant qui rit de tout son cœur , ne s'abandonne point à ce plaisir parce qu'il se met au-dessus de ceux qui le font rire ; s'il rit quand on le chatouille , ce n'est pas assurément parce qu'il est sujet au péché mortel de l'orgueil. J'avais onze ans quand je lus tout seul , pour la première fois , l'*Amphitryon* de *Molière* ; je ris au point de tomber à la renverse ; était-ce par fierté ? On n'est point fier quand on est seul. Était-ce par fierté que le maître de l'âne d'or se mit tant à rire quand il vit son âne manger son souper ? Quiconque rit éprouve

une joie gaie dans ce moment-là , sans avoir un autre sentiment.

Toute joie ne fait pas rire , les grands plaisirs sont très-sérieux ; les plaisirs de l'amour , de l'ambition , de l'avarice , n'ont jamais fait rire personne.

Le rire va quelquefois jusqu'aux convulsions : on dit même que quelques personnes sont mortes de rire ; j'ai peine à le croire , et sûrement il en est davantage qui sont mortes de chagrin.

Les vapeurs violentes qui excitent tantôt les larmes , tantôt les symptômes du rire , tirent à la vérité les muscles de la bouche ; mais ce n'est point un ris véritable , c'est une convulsion , c'est un tourment. Les larmes peuvent alors être vraies , parce qu'on souffre ; mais le rire ne l'est pas ; il faut lui donner un autre nom , aussi l'appelle-t-on rire *sardonien*.

Le ris malin , le *perfidum ridens* , est autre chose ; c'est la joie de l'humiliation d'autrui : on poursuit par des éclats moqueurs , par le *cachinnum* (terme qui nous manque) , celui qui nous a promis des merveilles et qui ne fait que des sottises : c'est huer plutôt que rire. Notre orgueil alors se moque de l'orgueil de celui qui s'en est fait accroire. On hue notre ami *Fréron* dans l'Ecolleuse plus encore qu'on n'en rit : j'aime toujours à parler de l'ami *Fréron* ; cela me fait rire.

ROCHESTER ET WALLER.

Tout le monde connaît la réputation du comte de *Rochester*. M. de *Saint-Evremond* en a beaucoup parlé, mais il ne nous a fait connaître du fameux *Rochester* que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes. Je voudrais faire connaître en lui l'homme de génie et le grand poëte. Entre autres ouvrages qui brillaient de cette imagination ardente qui n'appartenait qu'à lui, il a fait quelques satires sur les mêmes sujets que notre célèbre *Despréaux* avait choisis. Je ne fais rien de plus utile pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands génies qui se sont exercés sur les mêmes matières. Voici comme *Despréaux* parle contre la raison humaine dans sa satire sur l'homme :

Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
 Soi-même se bercer de ses propres chimères,
 Lui seul de la nature est la base et l'appui,
 Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.
 De tous les animaux il est ici le maître ;
 Qui pourrait le nier ? poursuis-tu. Moi, peut-être.
 Ce maître prétendu qui leur donne des lois,
 Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois ?

Voici à peu-près comme s'exprime le comte

de *Rocheſter* dans ſa ſatire ſur l'homme ; mais il faut que le lecteur ſe reſſouvienné toujours que ce ſont ici des traductions libres de poètes anglais, et que la gêne de notre verſification et les bienſéances délicates de notre langue ne peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuſe du ſtyle anglais.

Cet eſprit que je hais, cet eſprit plein d'erreur,
Ce n'eſt pas ma raiſon, c'eſt la tienne, docteur ;
C'eſt la raiſon frivole, inquiète, orgueilleuſe ,
Des ſages animaux rivale dédaigneuſe ,
Qui croit entre eux et l'ange occuper le milieu,
Et penſe être ici-bas l'image de ſon Dieu.
Vil atome imparfait, qui croit, doute, diſpute ,
Rampe, s'élève, tombe et nie encor ſa chute ,
Qui nous dit je ſuis libre en nous montrant ſes ſers,
Et dont l'œil trouble et faux croit percer l'univers.
Allez , révérends ſous , bienheureux fanatiques ,
Compilez bien l'amas de vos riens ſcolatiſtiques.
Pères de viſions, et d'énigmes ſacrés,
Auteurs du labyrinthe où vous vous égarez ,
Allez obſcurément éclaircir vos myſtères,
Et courez dans l'école adorer vos chimères.
Il eſt d'autres erreurs, il eſt de ces dévots
Condamnés par eux-même à l'ennui du repos.
Ce myſtique encloître, fier de ſon indolence,
Tranquille au ſein de Dieu, qu'y peut-il faire? Il penſe.

Non, tu ne penfes point, tu végettes, tu dors ;
Inutile à la terre, et mis au rang des morts,
Ton efprit énérvé croupit dans la molleffe.
Réveille-toi, fais homme ; et fors de ton ivrefle.
L'homme eft né pour agir, et tu prétends penfer !

Que ces idées foient vraies ou faufles , il eft toujours certain qu'elles font exprimées avec une énergie qui fait le poète. Je me garderai bien d'examiner la chofe en philofophe, et de quitter ici le pinceau pour le compas ; mon unique but eft de faire connaître le génie des poètes anglais.

On a beaucoup entendu parler du célèbre *Waller* en France ; la *Fontaine*, *Saint-Evremond* et *Bayle* ont fait fon éloge : mais on ne connaît de lui que fon nom. Il eut à peu-près à Londres la même réputation que *Voiture* eut à Paris, et je crois qu'il la méritait mieux. *Voiture* vint dans un temps où l'on fortait de la barbarie, et où l'on était encore dans l'ignorance. On voulait avoir de l'efprit, et on n'en avait point encore. On cherchait des tours au lieu de penfées ; les faux brillans fe trouvent plus aifément que les pierres précieufes. *Voiture*, né avec un génie frivole et facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la littérature françaife. S'il était venu après les grands hommes qui ont illuftré le fiècle de *Louis XIV*,

il aurait été obligé d'avoir plus que de l'esprit. C'en était assez pour l'hôtel de Rambouillet, et non pour la postérité. *Despréaux* le loue, mais c'est dans ses premières satires; c'est dans le temps que le goût de *Despréaux* n'était pas encore formé: il était jeune, et dans l'âge où l'on juge des hommes par la réputation, et non point par eux-mêmes. D'ailleurs, *Despréaux* était souvent bien injuste dans ses louanges et dans ses censures. Il louait *Ségrais* que personne ne lit; il insultait *Quinault* que tout le monde fait par cœur; il ne dit rien de *la Fontaine*.

Waller, meilleur que *Voiture*, n'était pas encore parfait. Ses ouvrages galans respirent la grâce; mais la négligence les fait languir, et souvent les pensées fausses les défigurent. Les Anglais n'étaient pas encore parvenus de son temps à écrire avec correction. Ses ouvrages sérieux sont pleins d'une vigueur qu'on n'attendrait pas de la mollesse de ses autres pièces. Il a fait un éloge funèbre de *Cromwell* qui, avec ses défauts, passe pour un chef-d'œuvre. Pour entendre cet ouvrage, il faut savoir que *Cromwell* mourut le jour d'une tempête extraordinaire. La pièce commence ainsi:

Il n'est plus, c'en est fait, soumettons-nous au sort.
Le ciel a signalé ce jour par des tempêtes,

Et la voix du tonnerre éclatant sur nos têtes ,

Vient d'annoncer sa mort.

Par ses derniers soupirs il ébranle cette île ,

Cette île que son bras fit trembler tant de fois ,

Quand dans le cours de ses exploits

Il brisait la tête des rois ,

Et fouettait un peuple à son joug seul docile.

Mer, tu t'en es troublée ; ô mer ! tes flots émus

Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages

Que l'effroi de la terre et ton maître n'est plus.

Tel au ciel autrefois s'envola Romulus ;

Tel il quitta la terre au milieu des orages ;

Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages ;

Obéi dans sa vie , à sa mort adoré ,

Son palais fut un temple, &c.

C'est à propos de cet éloge de *Cromwell* que *Waller* fit au roi *Charles II* cette réponse qu'on trouve dans le Dictionnaire de *Bayle*. Le roi à qui *Waller* venait , selon l'usage des rois et des poètes , de présenter une pièce farcie de louanges , lui reprocha qu'il avait fait mieux pour *Cromwell*. *Waller* répondit : *Sire, nous autres poètes , nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités.* Cette réponse n'était pas si sincère que celle de l'ambassadeur hollandais , qui , lorsque le même roi se plaignait que l'on avait moins d'égards pour lui que pour

Cromwell, répondit : *Ah ! Sire , ce Cromwell était tout autre chose . Il y a des courtisans même en Angleterre , et Waller l'était ; mais je ne considère les gens après leur mort que par leurs ouvrages ; tout le reste est anéanti pour moi . Je remarque seulement que Waller , né à la cour avec soixante mille livres de rente , n'eut jamais ni le sot orgueil ni la nonchalance d'abandonner son talent . Les comtes de *Dorset* et de *Roscomon* , les deux ducs de *Buckingham* , milord *Hallifax* , et tant d'autres , n'ont pas cru déroger en devenant de très-grands poètes et d'illustres écrivains . Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leurs noms . Ils ont cultivé les lettres comme s'ils en eussent attendu leur fortune . Ils ont de plus rendu les arts respectables aux yeux du peuple , qui en tout a besoin d'être mené par les grands , et qui pourtant se règle moins sur eux en Angleterre qu'en aucun lieu du monde .*

R O I.

Roi , *basileus* , *tyrannos* , *rex* , *dux* , *imperator* , *melch* , *baal* , *bel* , *pharao* , *éli* , *shadaï* , *adoni* , *shak* , *sofi* , *padisha* , *bogdan* , *chazan* , *kan* , *krall* , *king* , *kong* , *könig* , &c. , &c. toutes expressions qui semblent signifier la même chose , et qui expriment des idées toutes différentes .

Dans la Grèce , ni *basileus* , ni *tyrannos* , ne donna jamais l'idée du pouvoir absolu. Saïsit ce pouvoir qui put ; mais ce n'est que malgré foi qu'on le laissa prendre.

Il est clair que chez les Romains les rois ne furent point despotiques. Le dernier *Tarquin* mérita d'être chassé , et le fut. Nous n'avons aucune preuve que les petits chefs de l'Italie aient jamais pu faire à leur gré présent d'un lacet au premier homme d'Etat , comme fait aujourd'hui un turc imbécille dans son sérail , et comme de vils esclaves barbares beaucoup plus imbécilles le souffrent sans murmurer.

Nous ne voyons pas un roi au-delà des Alpes et vers le Nord , dans les temps où nous commençons à connaître cette vaste partie du monde. Les Cimbres , qui marchèrent vers l'Italie , et qui furent exterminés par *Marius* , étaient des loups affamés qui sortaient de leurs forêts avec leurs louves et leurs louveteaux. Mais de tête couronnée chez ces animaux ; d'ordres intimés de la part d'un secrétaire d'Etat , d'un grand-boutillier , d'un logothète ; d'impôts , de taxes arbitraires , de commis aux portes , d'édits burfaux , on n'en avait pas plus de notion que de vêpres et de l'opéra.

Il faut que l'or et l'argent monnayé , et même non monnayé , soit une recette infailible pour mettre celui qui n'en a pas dans la dépendance

absolue de celui qui a trouvé le secret d'en amasser. C'est avec cela seul qu'il eut des possesseurs et des grands officiers de la couronne, des gardes, des cuisiniers, des filles, des femmes, des geoliers, des aumôniers, des pages et des soldats.

Il eût été fort difficile de se faire obéir ponctuellement si on n'avait eu à donner que des moutons et des pourpoints. Aussi il est très-vraisemblable qu'après toutes les révolutions qu'éprouva notre globe, ce fut l'art de fondre les métaux qui fit les rois, comme ce sont aujourd'hui les canons qui les maintiennent.

César avait bien raison de dire qu'avec de l'or on a des hommes, et qu'avec des hommes on a de l'or. Voilà tout le secret.

Ce secret avait été connu dès long-temps en Asie et en Egypte. Les princes et les prêtres partagèrent autant qu'ils le purent.

Le prince disait au prêtre : Tiens, voilà de l'or ; mais il faut que tu affermisses mon pouvoir, et que tu prophétises en ma faveur ; je ferai oint, tu seras oint. Rends des oracles, fais des miracles, tu seras bien payé, pourvu que je sois toujours le maître. Le prêtre se faisait donner terres et monnaie, et il prophétisait pour lui-même ; rendait des oracles pour lui-même, chassait le souverain très-souvent, et se mettait à sa place. Ainsi les choën ou

chotim d'Egypte , les mag de Perse , les chaldéens devers Babylone , les chazin de Syrie (si je me trompe de nom il n'importe guère) , tous ces gens-là voulaient dominer. Il y eut des guerres fréquentes entre le trône et l'autel en tout pays , jusque chez la misérable nation juive.

Nous le savons bien depuis douze cents ans , nous autres habitans de la zone tempérée d'Europe. Nos esprits ne tiennent pas trop de cette température ; nous savons ce qu'il nous en a coûté. Et l'or et l'argent sont tellement le mobile de tout , que plusieurs de nos rois d'Europe envoient encore aujourd'hui de l'or et de l'argent à Rome , où des prêtres le partagent dès qu'il est arrivé.

Lorsque , dans cet éternel conflit de juridiction , les chefs des nations ont été puissans , chacun d'eux a manifesté sa prééminence à sa mode. C'était un crime , dit-on , de cracher en présence du roi des Mèdes. Il faut frapper la terre de son front neuf fois devant le roi de la Chine. Un roi d'Angleterre imagina de ne jamais boire un verre de bière si on ne le lui présentait à genoux. Un autre se fait baiser son pied droit. Les cérémonies diffèrent ; mais tous , en tout temps , ont voulu avoir l'argent des peuples. Il y a des pays où l'on fait au krall , au chazan , une pension , comme en

Pologne, en Suède, dans la Grande-Bretagne. Ailleurs, un morceau de papier suffit pour que le bogdan ait tout l'argent qu'il désire.

Et puis, écrivez sur le droit des gens, sur la théorie de l'impôt, sur le tarif, sur le *foderrum mansonaticum viaticum*; faites de beaux calculs sur la taille proportionnelle; prouvez par de profonds raisonnemens cette maxime si neuve que le berger doit tondre ses moutons et non pas les écorcher.

Quelles sont les limites de la prérogative des rois et de la liberté des peuples? Je vous conseille d'aller examiner cette question dans l'hôtel de ville d'Amsterdam à tête reposée.

R O M E. (C O U R D E)

L'EVEQUE de Rome, avant *Constantin*, n'était aux yeux des magistrats romains, ignorans de notre sainte religion, que le chef d'une faction secrète, souvent toléré par le gouvernement, et quelquefois puni du dernier supplice. Les noms des premiers disciples nés juifs, et de leurs successeurs, qui gouvernèrent le petit troupeau caché dans la grande ville de Rome, furent absolument ignorés de tous les écrivains

latins. On fait assez que tout changea, et comment tout changea sous *Constantin*.

L'évêque de Rome, protégé et enrichi, fut toujours sujet des empereurs, ainsi que l'évêque de Constantinople, de Nicomédie, et tous les autres évêques, sans prétendre à la moindre ombre d'autorité souveraine. La fatalité, qui dirige toutes les affaires de ce monde, établit enfin la puissance de la cour ecclésiastique romaine, par les mains des barbares qui détruisirent l'empire.

L'ancienne religion, sous laquelle les Romains avaient été victorieux pendant tant de siècles, subsistait encore dans les cœurs, malgré la persécution, quand *Alaric* vint assiéger Rome l'an 408 de notre ère vulgaire; et le pape *Innocent I* n'empêcha pas qu'on ne sacrifiât aux dieux dans le capitole et dans les autres temples, pour obtenir contre les Goths le secours du ciel. Mais ce pape *Innocent* fut du nombre des députés vers *Alaric*, si on en croit *Zozime* et *Orose*. Cela prouve que le pape était déjà un personnage considérable.

Lorsque *Attila* vint ravager l'Italie, en 452, par le même droit que les Romains avaient exercé sur tant de peuples, par le droit de *Glovis*, et des Goths, et des Vandales, et des Hérules, l'empereur envoya le pape *Léon I*, assisté de deux personnages consulaires, pour
négociier

négocier avec *Attila*. Je ne doute pas que *S^t Léon* ne fût accompagné d'un ange armé d'une épée flamboyante qui fit trembler le roi des Huns , quoiqu'il ne crût pas aux anges , et qu'une épée ne lui fit pas peur. Ce miracle est très-bien peint dans le Vatican ; et vous sentez bien qu'on ne l'eût jamais peint s'il n'avait été vrai. Tout ce qui me fâche , c'est que cet ange laissa prendre et saccager *Aquilée* et toute l'*Illyrie* , et qu'il n'empêcha pas ensuite *Genferic* de piller Rome pendant quatorze jours : ce n'était pas apparemment l'ange exterminateur.

Sous les exarques , le crédit des papes augmenta ; mais ils n'eurent encore nulle ombre de puissance civile. L'évêque romain élu par le peuple demandait , selon le protocole du *Diarium romanum* , la protection de l'évêque de Ravenne auprès de l'exarque , qui accordait ou refusait la confirmation à l'élu.

L'exarchat ayant été détruit par les Lombards , les rois lombards voulurent se rendre maîtres aussi de la ville de Rome ; rien n'est plus naturel.

Pépin , l'usurpateur de la France , ne souffrit pas que les Lombards usurpassent cette capitale et fussent trop puissans ; rien n'est plus naturel encore.

On prétend que *Pepin* et son fils *Charlemagne* donnèrent aux évêques romains plusieurs terres de l'exarchat , què l'on nomma *les justices de St Pierre*. Telle est la première origine de leur puissance temporelle. Il paraît que , dès ce temps-là , ces évêques songeaient à se procurer quelque chose de plus considérable que ces justices.

Nous avons une lettre du pape *Adrien I* à *Charlemagne* , dans laquelle il dit : *La libéralité pieuse de Constantin le grand , empereur de sainte mémoire , éleva et exalta , du temps du bienheureux pontife romain Silvestre , la sainte Eglise romaine , et lui conféra sa puissance dans cette partie de l'Italie.*

On voit que dès-lors on commençait à vouloir faire croire la donation de *Constantin* , qui fut depuis regardée pendant cinq cents ans , non pas absolument comme un article de foi , mais comme une vérité incontestable. Ce fut à la fois un crime de lèse-majesté et un péché mortel , de former des doutes sur cette donation. (*)

Depuis la mort de *Charlemagne* , l'évêque augmenta son autorité dans Rome de jour en jour ; mais il s'écoula des siècles avant qu'il y fût regardé comme souverain. Rome eut très-

(*) Voyez DONATIONS.

long-temps un gouvernement patricien municipal.

Ce *Jean XII* que l'empereur allemand *Othon I* fit déposer dans une espèce de concile, en 963, comme simoniaque, incestueux, sodomite, athée, et ayant fait pacte avec le diable; ce *Jean XII*, dis-je, était le premier homme de l'Italie en qualité de patrice et de consul, avant d'être évêque de Rome; et malgré tous ces titres, malgré le crédit de la fameuse *Marosie* sa mère, il n'y avait qu'une autorité très-contestée.

Ce *Grégoire VII* qui, de moine étant devenu pape, voulut déposer les rois et donner les empires, loin d'être le maître à Rome, mourut le protégé ou plutôt le prisonnier de ces princes normands conquérans des deux Siciles, dont il se croyait le seigneur suzerain.

Dans le grand schisme d'Occident, les papes qui se disputèrent l'empire du monde vécnrent souvent d'aumônes.

Un fait assez extraordinaire, c'est que les papes ne furent riches que depuis le temps où ils n'osèrent se montrer à Rome.

Bertrand de Goth, *Clément V* le bordelais, qui passa sa vie en France, vendait publiquement les bénéfices, et laissa des trésors immenses, selon *Villani*.

Jean XXII son successeur fut élu à Lyon.

On prétend qu'il était le fils d'un favetier de Cahors. Il inventa plus de manières d'extorquer l'argent de l'Eglise que jamais les traitans n'ont inventé d'impôts.

Le même *Villani* assure qu'il laissa à sa mort vingt-cinq millions de florins d'or. Le patrimoine de *S^t Pierre* ne lui aurait pas assurément fourni cette somme.

En un mot, jusqu'à *Innocent VIII* qui se rendit maître du château Saint-Ange, les papes ne jouirent jamais dans Rome d'une souveraineté véritable.

Leur autorité spirituelle fut sans doute le fondement de la temporelle; mais s'ils s'étaient bornés à imiter la conduite de *S^t Pierre*, dont on se persuada qu'ils remplissaient la place, ils n'auraient jamais acquis que le royaume des cieux. Ils furent toujours empêcher les empereurs de s'établir à Rome, malgré ce beau nom de *roi des Romains*. La faction guelfe l'emporta toujours en Italie sur la faction gibeline. On aimait mieux obéir à un prêtre italien qu'à un roi allemand.

Dans les guerres civiles que la querelle de l'empire et du sacerdoce suscita pendant plus de cinq cents années, plusieurs seigneurs obtinrent des souverainetés, tantôt en qualité de vicaires de l'Empire, tantôt comme vicaires du saint-siège. Tels furent les princes d'*Est* à

Ferrare , les *Bentivoglio* à Bologne , les *Malatesta* à Rimini , les *Manfredi* à Faënza , les *Baglione* à Pérouse , les *Ursini* dans Anguillara et dans Servetri , les *Colonne* dans Ostie , les *Riario* à Forli , les *Montefeltro* dans Urbin , les *Varano* dans Camerino , les *Gravina* dans Sinigaglia.

Tous ces seigneurs avaient autant de droits aux terres qu'ils possédaient , que les papes en avaient au patrimoine de S' *Pierre*. Les uns et les autres étaient fondés sur des donations.

On fait comme le pape *Alexandre VI* se servit de son bâtard *César de Borgia* pour envahir toutes ces principautés.

Le roi *Louis XII* obtint de ce pape la cassation de son mariage , après dix-huit années de jouissance , à condition qu'il aiderait l'usurpateur.

Les assassinats commis par *Clovis* pour s'emparer des Etats des petits rois ses voisins , n'approchent pas des horreurs exécutées par *Alexandre VI* et par son fils.

L'histoire de *Néron* est bien moins abominable. Le prétexte de la religion n'augmentait pas l'atrocité de ses crimes. Observez que dans le même temps les rois d'Espagne et de Portugal demandaient à ce pape , l'un l'Amérique et l'autre l'Asie , et que ce monstre les donna au nom du Dieu qu'il représentait. Observez

que cent mille pèlerins couraient à son jubilé, et adoraient sa personne.

Jules II acheva ce qu'*Alexandre VI* avait commencé. *Louis XII*, né pour être la dupe de tous ses voisins, aida *Jules* à prendre Bologne et Pérouse. Ce malheureux roi, pour prix de ses services, fut chassé d'Italie et excommunié par ce même pape que l'archevêque d'Auch son ambassadeur à Rome appelait *votre méchanceté*, au lieu de *votre sainteté*.

Pour comble de mortification, *Anne de Bretagne* sa femme, aussi dévote qu'impérieuse, lui disait qu'il serait damné pour avoir fait la guerre au pape.

Si *Léon X* et *Clément VII* perdirent tant d'Etats qui se détachèrent de la communion papale, ils ne restèrent pas moins absolus sur les provinces fidelles à la foi catholique.

La cour romaine excommunia *Henri III*, et déclara *Henri IV* indigne de régner.

Elle tire encore beaucoup d'argent de tous les Etats catholiques d'Allemagne, de la Hongrie, de la Pologne, de l'Espagne et de la France. Ses ambassadeurs ont la préséance sur tous les autres; elle n'est plus assez puissante pour faire la guerre, et sa faiblesse fait son bonheur. L'Etat ecclésiastique est le seul qui ait toujours joui des douceurs de la paix depuis le saccage de Rome par les troupes

de *Charles-Quint*. Il paraît que les papes avaient été souvent traités comme ces dieux des Japonais à qui tantôt on présente des offrandes d'or, et que tantôt on jette dans la rivière. (*)

(*) Pour l'article RUSSIE, voyez PIERRE LE GRAND.

Fin du Tome huitième.



T A B L E

D E S A R T I C L E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

NEWTON ET DESCARTES. SECTION I. Page 3

SECTION II. 11

SECTION III. *De la chronologie réformée
par Newton, qui fait le monde moins vieux
de cinq cents ans.* 15

NOEL. 22

NOMBRE. 30

NOUVEAU, NOUVEAUTÉS. 35

NUDITÉ. 37

OCCULTES. *Qualités occultes.* 39

ONAN, ONANISME. 41

OPINION. 46

ORACLES. SECTION I. 48

SECTION II. 57

ORAISON, PRIERE PUBLIQUE, ACTION
DE GRACES, &c. 66

ORDINATION.

T A B L E. 553

ORDINATION.	73
ORGUEIL.	75
ORIGINEL. (PECHÉ) SECTION I.	76
SECTION II.	78
<i>Explication du péché originel.</i>	84
ORTHOGRAPHE.	86
OVIDE.	87
OZÉE.	101
PAPISME. <i>Le papiste et le trésorier.</i>	103
PARADIS.	106
PARLEMENT DE FRANCE. <i>Depuis Philippe le bel jusqu'à Charles VII.</i>	109
<i>Parlement. L'étendue de ses droits.</i>	112
<i>Parlement. Droit d'enregistrer.</i>	114
<i>Remontrances des parlemens.</i>	116
<i>Sous Louis XV.</i>	120
PARLEMENT D'ANGLETERRE.	127
PASSIONS. <i>Leur influence sur le corps , et celles du corps sur elles.</i>	132
PATRIE. SECTION I.	137
<i>Dictionn. philosoph. Tome VIII. † A a a</i>	

SECTION II.	140
SECTION III.	142
PAUL. SECTION I. <i>Questions sur Paul.</i>	146
SECTION II.	149
SECTION III.	153
PERES , MERES , ENFANS : <i>Leurs devoirs.</i>	157
PERSECUTION.	161
PHILOSOPHE. SECTION I.	163
SECTION II.	171
SECTION III.	175
SECTION IV et V.	181
PHILOSOPHIE. SECTION I.	183
SECTION II.	184
SECTION III.	187
SECTION IV. <i>Précis de la philosophie ancienne.</i>	189
PIERRE. (SAINT)	195
PIERRE LE GRAND, ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU. SECTION I.	203
SECTION II.	208
PLAGIAT.	211

T A B L E. 555

PLATON. SECTION I. *Du Timée de Platon ,
et de quelques autres choses.* 214

SECTION II. *Questions sur Platon , et sur
quelques autres bagatelles.* 223

POETES. 226

POLICE DES SPECTACLES. 231

POLITIQUE. 237

Politique du dehors. 238

Politique du dedans. 241

POLYPES. 243

POLYTHEISME. 247

POPE. 254

POPULATION. SECTION I. 258

SECTION II. *Réfutation d'un article de
l'Encyclopédie.* 266

SECTION III. *Fragment sur la population.* 272

SECTION IV. *De la population de l'Amé-
rique.* 278

POSSEDÉS. 282

POSTE. 284

POURQUOI. (LES)	287
<u>PREJUGÉS.</u>	297
<i>Préjugés des sens.</i>	298
<i>Préjugés physiques.</i>	299
<i>Préjugés historiques.</i>	ibid.
<i>Préjugés religieux.</i>	301
PRESBYTERIENS.	302
PRETENTIONS.	305
<i>Prétentions de l'Empire, tirées de Glafey et de Schweder.</i>	308
PRETRES.	312
<u>PRETRES DES PAIENS.</u>	314
PRIERES.	317
PRIOR; (DE) DU POEME SINGULIER D'HUDIBRAS, ET DU DOYEN SWIFT.	320
<i>Poëme d'Hudibras.</i>	323
<i>Du doyen Swift.</i>	330
<u>PRIVILEGES, CAS PRIVILEGIÉS.</u>	333
<u>PROPHETES.</u>	338
<u>PROPHETIES. SECTION I.</u>	342

T A B L E.

557

SECTION II.	350
SECTION III.	352
PROPRIÉTÉ.	358
PROVIDENCE.	364
PUISSANCE. TOUTE-PUISSANCE.	368
PUISSANCE. <i>Les deux puissances.</i> SECTION I.	375
SECTION II.	382
PURGATOIRE.	386
<i>De l'antiquité du purgatoire.</i>	388
<i>De l'origine du purgatoire.</i>	393
QUAKERS. SECTION I. <i>De la religion des quakers.</i>	396
SECTION II. <i>Histoire des quakers.</i>	406
SECTION III. <i>Quaker ou Qouacre, ou primitif, ou membre de la primitive Eglise chrétienne, ou Pensilvanien, ou Philadelphien.</i>	419
QUESTION, TORTURE.	422
QUETE.	425
QUISQUIS (DU) DE RAMUS OU LA RAMÉE. <i>Avec quelques observations utiles sur</i>	

<i>les persécuteurs , les calomniateurs et les feseurs de libelles.</i>	433
<i>Exemples des persécutions que des hommes de lettres inconnus ont excitées , ou tâché d'exciter contre des hommes de lettres connus.</i>	436
<i>Du gazetier ecclésiastique.</i>	440
<i>De Patouillet.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Du Journal chrétien.</i>	441
<i>De Nonotte.</i>	<i>ibid.</i>
<i>De Larcher , ancien répétiteur du collège Mazarin.</i>	444
<i>Des libelles de Langleviel , dit la Beaumelle.</i>	445
<i>Observation sur tous ces libelles diffamatoires.</i>	456
RAISON.	457
RARE.	460
RAVAILLAC.	463
<i>Dialogue d'un page du duc de Sully , et de maître Filefac , docteur de Sorbonne , l'un des deux confesseurs de Ravailac.</i>	464
RELIGION. SECTION I.	469
SECTION II.	471

SECTION III. QUESTIONS SUR LA RELI- GION. <i>Première question.</i>	<u>483</u>
<i>Seconde question.</i>	<u>484</u>
<i>Troisième question.</i>	<u>491</u>
<i>Quatrième question.</i>	<u>494</u>
<i>Cinquième question.</i>	<u>495</u>
<i>Sixième question.</i>	<u>496</u>
<i>Septième question.</i>	<u>498</u>
<i>Huitième question.</i>	<u>499</u>
RELIQUES.	<u>501</u>
RESURRECTION. SECTION I.	<u>514</u>
SECTION II.	<u>518</u>
SECTION III. <i>De la résurrection des anciens.</i>	<u>521</u>
SECTION IV. <i>De la résurrection des moder- nes.</i>	<u>525</u>
RIME.	<u>527</u>
RIRE.	<u>531</u>
ROCHESTER ET WALLER.	<u>534</u>
ROI.	<u>539</u>
ROME. (COUR DE ROME.)	<u>543</u>

Fin de la table du Tome huitième.









